



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

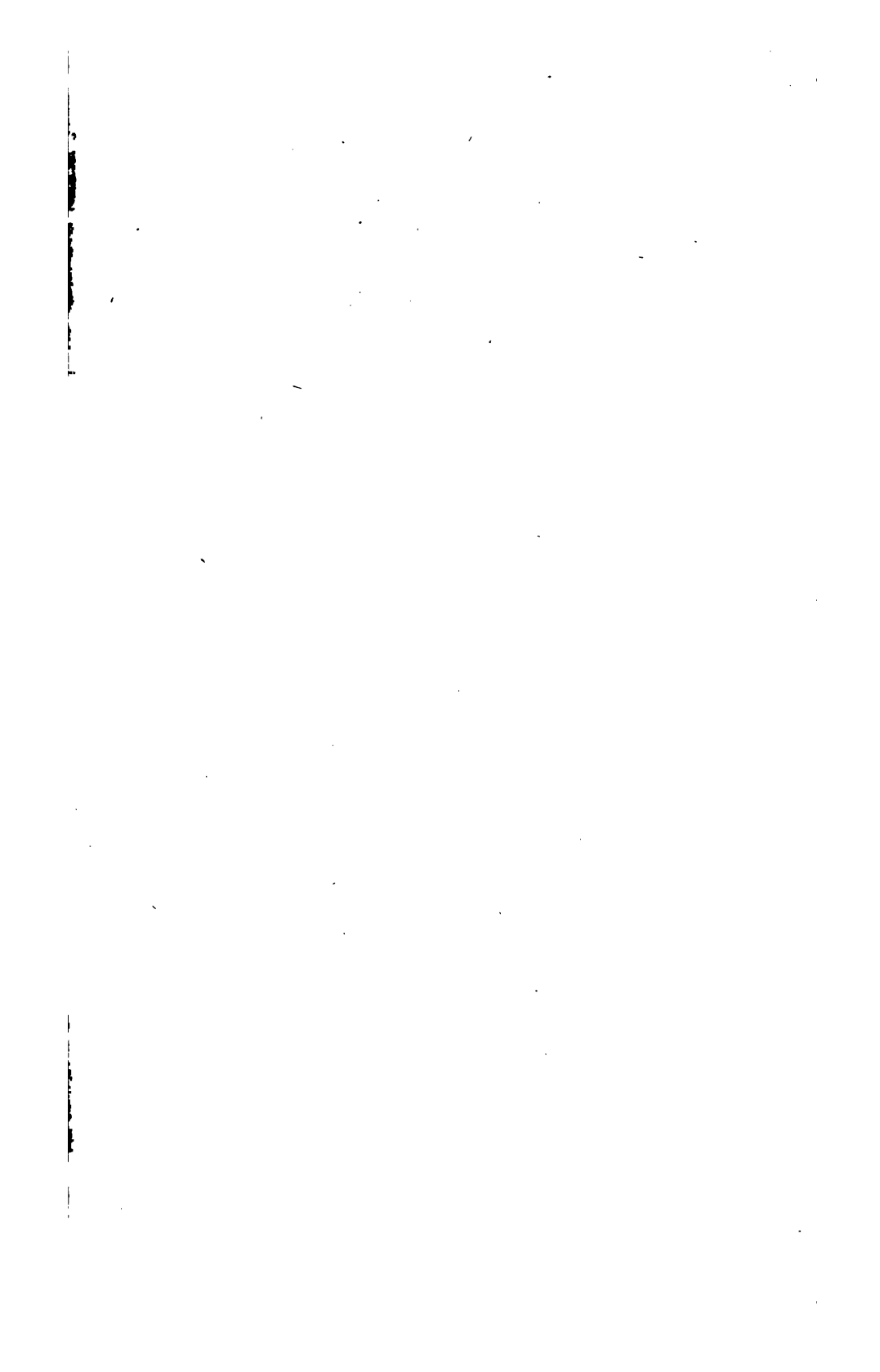
À propos du service Google Recherche de Livres

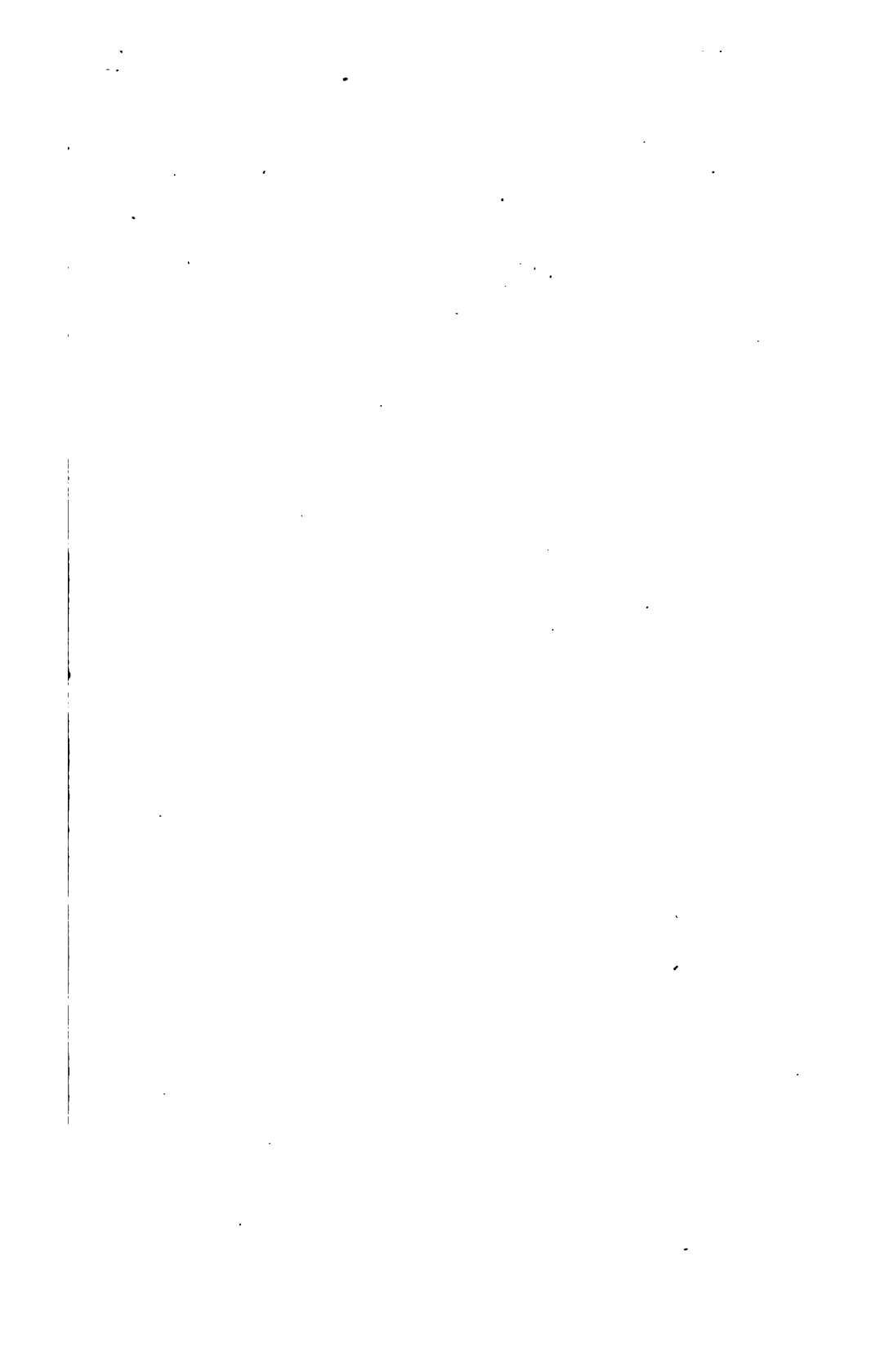
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



107







BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME III.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME III.

La première série du BULLETIN se compose de vingt volumes, et comprend douze années de 1821 à 1833, inclus, finissant au n° 128.

Les volumes I, II, III du RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES ont paru; les tomes IV et V sont sous presse.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(Élection du 4 avril 1834.)

<i>Président.</i>	M. le comte DE MONTALIVET, pair de France.
<i>Vice-présidens.</i>	{ M. le baron WALCKENAER, membre de l'Institut. M. DE LARENAUDIÈRE.
<i>Secrétaire.</i>	M. DENAIX, lieutenant-colonel au corps royal d'état-major.
<i>Scrutateurs.</i>	{ M. le baron DE LADOUCKETTE, membre de la Chambre des Députés. M. ISAMBERT, idem.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ, depuis son origine.

MM le marquis DE LAPLACE.	MM. le comte CHABROL DE CROUSOL.
le marquis DE PASTORET.	le baron CUVIER.
le vicomte DE CHATEAUBRIAND.	le baron HYDE DE NEUVILLE.
le comte CHABROL DE VOLVIC.	le duc DE DOUDRAUVILLE.
BECCUEY.	J.-B. EYRIÈS.
le baron Alexandre DE HUMBOLDT.	le comte DE RIGNY.
	DUMONT D'URVILLE.
	le duc DECAZES.

CORRESPONDANS ÉTRANGERS,

dans l'ordre de leur nomination.

MM. le docteur MEASE, à Philadelphie.	MM. F.-Ant. GONZALEZ, à Madrid.
TANNER, à Philadelphie.	le D ^r . REINGANUM, à Berlin.
W. WOODERIDGE, à Boston.	le cap. FRANKLIN, à Londres.
le capitaine EDWARD SABINE, à Londres.	le D ^r . RICHARDSON, à id.
le col. POINSETT, aux États-Unis.	le prof. RAYN, à Copenhague.
le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.	le cap. GRAAH, à Copenhague.
le professeur SPEUMACHER, à Altona.	AINSWORTH, à Edimbourg.
DE NAVARETTE, à Madrid.	ADRIEN BALBI, à Venise.
	GRAEBERG DE HEMSE, à Florence.
	le major LONG, aux États-Unis.

M. CHAPPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOIROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 23.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Troisième.



PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—
1835.

Soc. 2017

e.

85
1025

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 19 décembre 1834.)

Président. M. ROUX DE ROCHELLE.
Vice-présidents. M. DAUSSEY, ingénieur hydrographe en chef
de la Marine.
Secrétaire-général. CORABOEUF, colonel au corps royal d'état-major.
M. D'AVEZAC.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.	MM. Jouannin.
Barbié du Bocage (Alex.).	César Moreau.
Bottin.	d'Orbigny.
Delcros.	Ambr. Tardieu.
Dumont d'Urville.	Baron Walckenaer.
Isambert.	Warden.
Jaubert.	

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert Montemont.	MM. Eyriès.
Ansart.	Huerne de Pommeuse.
Guill. Barbié du Bocage.	Jomard.
Bianchi.	baron de Ladoucette.
Bérard.	de Larenaudière.
Boblaye.	Poulain.
Baron Costaz.	

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.	MM. Michaux.
Denaix.	Réaume.
général Haxo.	baron Roger.

Trésorier.— M. Chapellier, notaire honoraire.

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemont.	MM. d'Avezac.
Ansart.	Delcros.
Guill. Barbié du Bocage.	Jomard.
Bérard.	de Larenaudière.
Boblaye.	Poulain.
Daussey.	Warden.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE EN ASIE MINEURE,
EN SYRIE, EN PALESTINE ET EN ARABIE-PÉTRÉE,
PAR M. CAMILLE CALLIER,
Capitaine au corps royal d'état-major.

Note lue à la Société de Géographie, dans la séance
du 23 janvier 1835.

Messieurs, l'intérêt avec lequel vous accueillez les travaux des voyageurs qui ont exploré les parties du globe, dont la géographie est inconnue ou peu complète, m'a encouragé à vous présenter une esquisse rapide des diverses explorations que je viens de faire en Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Arabie-Pétrée. Cette esquisse n'aura d'autre but, messieurs, que

de vous faire juger de l'étendue de mes recherches et des services qu'elles peuvent rendre à la science ; je suis heureux d'avance de l'espoir que leurs résultats seront dignes de vos honorables suffrages.

Avant de vous tracer le cours de mes voyages, il me paraît indispensable de vous dire comment j'ai compris et exécuté la difficile et pénible mission dont j'étais chargé. Géographe avant tout, j'ai dû m'appliquer d'abord à l'étude topographique des contrées que j'avais à parcourir. Muni de deux chronomètres, d'un petit sextant à réflexion et d'une boussole de poche, j'ai pu donner à cette partie de mon travail tout le degré d'exactitude que permettent les obstacles inhérens au pays. Des positions, exactement déterminées par des observations astronomiques, formeront un canevas dans lequel viendront s'encadrer des reconnaissances détaillées, où le relief du terrain est toujours dessiné avec soin, où les distances sont données par le pas du cheval, et les directions indiquées par l'aiguille aimantée. Les noms des lieux habités, des montagnes, des plaines et des vallons, ont été écrits en langue orientale, et seront fidèlement consignés sur la carte. La géologie se rattache trop intimement à l'étude géographique d'un pays pour que j'aie négligé d'observer la nature du terrain. J'ai recueilli des échantillons de roches en ayant soin d'indiquer leurs gisemens, l'inclinaison des couches et la puissance des formations. Cet ensemble de faits suffira pour établir la nature des diverses chaînes de montagnes qui traversent l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Arabie-Pétrée. J'ai apporté une égale attention dans l'examen des débris de l'antiquité. Des dessins, des plans, des copies d'inscriptions composent ce genre de travail. Quant aux recherches qui ont rapport à la botanique et

à l'entomologie, je me suis borné à faire quelques collections de plantes et d'insectes.

Après cet exposé succinct des divers sujets de mes recherches, je vous demanderai, messieurs, de me suivre dans l'esquisse rapide de mon itinéraire.

Chargés, M. Stamaty et moi, d'une mission dont nous avons su apprécier l'importance en même temps que les obstacles et les dangers qu'elle nous présenterait, nous nous sommes d'abord préparés, par des études préliminaires, aux travaux difficiles que nous allions entreprendre, pour acquérir les connaissances spéciales qu'ils exigeaient, et nous nous sommes ensuite armés de courage et de persévérance, pour braver toutes les privations et tous les périls dont notre tâche était remplie. Les contrées ouvertes à nos investigations nous offraient des sujets de recherches variés et nombreux, c'était un puissant attrait auquel nous devions céder sans perdre un seul instant de vue, le but principal que l'on se proposait, celui d'acquérir des notions exactes sur leur géographie physique et descriptive. Telle a donc été la marche que nous nous sommes tracée pour tout le cours de nos voyages.

Arrivés à Smyrne, le premier port où nous ayons touché la terre d'Asie, nous avons dû d'abord songer à nous rendre auprès du général Guilleminot, notre ambassadeur à Constantinople, qui était chargé de nous aider de son expérience et de ses conseils, pour nous indiquer la manière de voyager la plus convenable à nos travaux. La route que nous avions à suivre avait été parcourue par trop de voyageurs pour que nous puissions espérer de glaner sur leur passage; si nous l'avons étudiée, c'était plutôt pour satisfaire à l'intérêt qu'inspire la célébrité du pays que nous allions traverser, que dans

l'espoir d'ajouter aux notions déjà acquises. La plaine, que sillonne l'Hermus, devait nous offrir, près de Magnésie, le théâtre d'une de ces sanglantes batailles, qui n'avaient d'autres résultats, pour les vaincus, que de les faire changer de maître; tel fut en effet le résultat de la victoire de P. Scipion sur Antiochus-le-Grand; toutes les villes de l'Asie-Mineure passèrent alors sous la domination de Rome. Plus loin, auprès de Thyatira, nous devons contempler un lieu d'une plus triste célébrité, ce n'est point un champ de bataille où des peuples étrangers se combattirent, le sang romain coulait dans les deux camps, c'est là que Valens et Procope se disputèrent l'empire. Au pied du mont Olympe, nous avions à visiter l'ancienne capitale de la Bithynie, où les sultans avaient fixé leur résidence avant la conquête de Constantinople, et un des lieux où Annibal se réfugia, exilé par l'ingratitude de sa patrie et poursuivi par la haine de Rome. L'histoire offrait donc un assez grand appât pour nous engager à l'étude du pays, malgré les notions qu'on en avait déjà, et que nous devons supposer complètes. Le résultat de nos recherches a été plus heureux que nous ne pouvions l'espérer, nous avons eu à rectifier divers emplacements de ville et le cours de plusieurs affluens. Nous conçûmes dès-lors de grandes espérances sur le nombre et l'utilité des documens que nous pouvions recueillir dans les contrées que les voyageurs n'avaient pas encore explorées. Cet heureux présage donnait encore un nouvel attrait aux recherches que nous allions entreprendre.

A notre arrivée à Constantinople, le général Guilleminot nous accueillit avec bienveillance, et ne nous dissimula ni les difficultés, ni les périls de la tâche que nous avions acceptée. Aidé de ses conseils, nous orga-

nisâmes notre caravane, et nous partîmes accompagnés de ses vœux et de sinistres prédictions qui, malheureusement, devaient bientôt se réaliser.

A l'intérêt géographique des provinces que nous allions parcourir, s'ajoutait encore celui de l'histoire. La route qui devait nous conduire dans les montagnes, au sud du mont Olympe, est remplie de souvenirs qui se rattachent à une des époques héroïques de notre gloire militaire. C'est par *Nicomédie* et *Nicée*, que les armées de l'occident venaient combattre en Asie, ces fiers Sarrasins dont les armes victorieuses menaçaient d'étendre leur domination en Europe, où elle ne fut arrêtée que sur le sol de la France, par le courage de Charles-Martel. Nous avons étudié, avec quelques succès, les principaux épisodes de ces drames héroïques, le siège de *Nicée* et la bataille de *Dorylée*.

En nous éloignant du théâtre des premiers exploits de nos armes sur cette terre barbare, nous avons quitté le bassin du *Sangarius*, sur le cours duquel nos observations ont fixé la position contestée et douteuse de l'ancienne *Leucæ*, pour aborder un pays inexploré, où de hautes montagnes séparent les eaux de la Propontide de celles de la mer Égée. C'est dans cette partie de la *Phrygie-Epicletus* que nous avons reconnu les nombreux affluens du *Rhyndacus* et du *Macestus*, au milieu de hauts escarpemens couronnés par de vastes forêts. Plusieurs emplacements, couverts de débris de l'antiquité, nous ont fait retrouver quelques villes anciennes perdues pour la géographie moderne. La plus considérable est celle d'*Azani*, qui donnait son nom à une province; d'*Anville* lui assigne une fausse position. Nous sommes descendus de ces montagnes élevées pour entrer dans le bassin de la mer Égée avec les affluens du

Orontes et du *Tygris* qui avaient besoin d'être étudiés. Après avoir traversé l'*Phyllus* et l'*Hermus*, nous avons franchi les sommets arides du mont *Sipyle*, et nous sommes arrivés à Smyrne par la belle plaine où coule le *Méandre*.

La méthode que nous avons adoptée pour voyager avait fait naître trop d'obstacles pour que nous ne comprissions pas la nécessité de la modifier. Notre passage, dans les montagnes inexplorées de la Phrygie, nous avait suscité des embarras qu'il était urgent d'éviter pour l'avenir. Nous dûmes donc adopter une méthode d'exploration qui se rapprochât davantage des usages du pays, et qui nous permit de passer comme inaperçus. Des pluies interminables nous retinrent long-temps à Smyrne, que nous quittâmes dès que les routes et le passage des rivières devinrent praticables.

Nos précédentes recherches s'étaient étendues dans des contrées comprises entre les rives de la Propontide, de la mer Égée, du Thymbris et de l'Hermus; le but de celles que nous allions entreprendre était d'étudier les parties inexplorées de la Lydie, de la Phrygie et de la Galatie, depuis les montagnes du Tmolus et du Mésogis, jusqu'aux monts Émir-Dagh, et aux vastes bassins qui s'étendent sur le plateau central de l'Asie-Mineure. Il est impossible de donner une idée exacte des obstacles et des dangers que nous avons rencontrés, au moment où nous nous sommes engagés au milieu de ces tribus nomades de *Kurdes* et de *Turkméens*, qui errent dans des pays entièrement abandonnés à leur brigandage. Nous n'avons écouté, dans toutes les circonstances de cette nature, que le désir de remplir avec distinction une tâche aussi difficile. Un de nos do-

mestiques, tombé entre les mains des Kurdes, a été la victime de cette périlleuse exploration.

Après avoir fixé les limites de la vallée du Caystre, entre le Mésogis et le Timolus, nous avons franchi un col élevé pour descendre avec le *Cogamus*, dans le bassin de l'*Hermus*. L'étude du cours de ce fleuve nous a fourni des documens nouveaux qui feront cesser les contradictions des géographes. Nous nous sommes élevés jusqu'aux montagnes où le Méandre prend ses sources; nous les avons portées au pied du mont *Dindymène*, en les séparant d'une part de la vallée de l'*Hermus*, et de l'autre des eaux qui s'écoulent sur le plateau central.

Au-delà d'Afioum-Kara-Hissar, nous avons long-temps erré sans guide au milieu de vastes plaines ondulées et coupées de ravins, pour étudier les formes et la nature du haut-plateau de l'Asie-Mineure; nous y avons trouvé les affluens du Sangarius qui nous ont conduits jusqu'à *Enguri*, l'ancienne Ancyre.

Pendant tout ce voyage nous avons recueilli des matériaux d'un nouvel intérêt pour la géographie de ce pays. Quelques restes de l'antiquité nous ont indiqué l'emplacement de villes anciennes, que les inscriptions aideront peut-être à fixer d'une manière invariable. Les souvenirs de l'histoire nous ont souvent accompagnés; parmi ceux qui se rattachent à Alexandre, je dois citer la fameuse bataille d'Ipsus, où ses lieutenans se disputèrent le partage de ses vastes conquêtes. Nous croyons avoir retrouvé le lieu de cette célèbre bataille qui était inconnu jusqu'à ce jour, et celui de l'ancienne Synnada, dont les carrières fournissaient des marbres aux monumens de Rome. Ancyre avait pour nous un puissant intérêt, nous y avons retrouvé des traces de son origine

gauloise; c'est un des points les plus importants de la croisade des Lombards; les collines d'Ancyre rappellent aussi la victoire que Tamerlan remporta sur l'infortuné Bajazet, dont on connaît l'horrible mort.

Ce n'est pas sans douter du succès de notre entreprise, que, malgré l'avis de toutes les personnes que nous avions consultées, nous avons persisté à parcourir toute la vallée de l'Halys. Nous sommes arrivés dans le bassin de ce fleuve après avoir franchi les montagnes qui séparent ses eaux de celles du Sangarius. Tous les géographes sont en contradiction sur le nombre et sur l'étendue de ses affluens. Notre travail a eu pour but de faire connaître exactement le bassin de cette grande rivière, l'une des plus importantes de l'Asie-Mineure. Cette étude nous conduisit d'abord jusqu'à l'ancienne capitale de la Cappadoce située au pied du mont Argée. Cette montagne élevée, d'où les anciens prétendaient qu'on voyait les deux mers, nous offrait le sujet d'observations intéressantes. Placée au centre de l'Asie-Mineure, elle est comme le point de départ des eaux qui s'écoulent dans différentes mers. Les géographes modernes n'ont pas été plus heureux que les anciens dans leurs opinions sur l'Erdgiz-Dagh. Strabon en donne une description tout-à-fait erronée. D'Anville, et les géographes qui lui ont succédé, ont tous émis des opinions différentes. Une pareille discordance jetait, sur cette partie de la Cappadoce, une incertitude que nos recherches feront disparaître.

Je fus atteint, à Césarée, d'une grave maladie qui avait toutes les apparences de la peste; nous fûmes obligés d'attendre que je pusse monter à cheval, pour reprendre le cours de nos travaux. Nous avons continué l'étude de l'Halys jusque dans les monts Paryadres

où il prend ses sources. L'ancienne *Sébasté* nous a offert des restes admirables de l'architecture mauresque. C'est à partir de ce point, que les obstacles et les dangers se sont tellement multipliés, que d'abord il nous avait paru impossible de pénétrer dans la vallée de l'Euphrate. Il nous a fallu une persévérance à toute épreuve pour vaincre l'obstination bienveillante du pacha de *Sivas*, et obtenir de lui des moyens de nous hasarder avec une escorte, au milieu de hautes montagnes, où de nombreux affluens de l'Euphrate réunissent leurs eaux. C'est avec toutes les peines imaginables, qu'après avoir été abandonnés de notre escorte, nous sommes néanmoins parvenus à gagner le point où les deux grands bras du fleuve viennent se réunir. Nous nous trouvions alors plus embarrassés que jamais, les Kurdes, qui faisaient la guerre au pacha de *Kéban-Madèn*, ravageaient tout le pays, et la peste exerçait ses horreurs dans tous les villages qui s'étendaient jusqu'à *Diarbékir*. Nous étions comme prisonniers dans *Kéban*. Un Kurde, du parti du pacha, consentit, malgré tant d'obstacles, à nous servir de guide, et sans autre garantie que sa parole, nous nous hasardâmes au milieu d'un pays dévasté par la guerre et par une horrible contagion. Cette expédition était si dangereuse, qu'aucun de nos gens ne voulut consentir à continuer de nous suivre. Nous passâmes toute la chaîne Taurique, et nous descendîmes à *Diarbékir*, l'ancienne Amida. Toutes ces contrées intéressantes, où deux des plus célèbres fleuves du monde, prennent leurs sources, étaient totalement inconnues. Le colonel Lapie lui-même, y a trouvé des obstacles insurmontables. Cette partie de sa carte doit éprouver des changemens considérables.

Le passage de l'Euphrate dans le Taurus, était un des

points les plus importants que nous eussions à observer; nous avions déjà fait de vains efforts pour nous en approcher. Cependant, nous essayâmes encore d'aller reconnaître ce passage, malgré le peu d'espoir que nous avions de réussir, et c'est contre notre attente que nous avons pu parvenir à le fixer à l'endroit où il reçoit l'ancien *Arsanias*, dont les géographes modernes ne font aucune mention. En parcourant la province de *Sophène*, nous avons replacé quelques villes anciennes, je citerai *Artagicerte*, *Arsamosate* et *Saura*. Nous avons ensuite continué l'étude de l'Euphrate au milieu de larges plateaux légèrement ondulés, où il creuse une vallée profonde dont l'aspect est loin de répondre à sa célébrité. Après avoir fixé la position de *Samosate*, nous avons suivi le cours du fleuve jusqu'à Roum-Kala, qui a été un des avant-postes de l'empire romain. Nous n'y avons trouvé aucun reste du pont qui existait autrefois, la citadelle venait d'être détruite par un tremblement de terre. La route d'Ayntab nous a conduits de Roum-Kala à Alep, où nous avons besoin de prendre du repos après un voyage de privations et de fatigues, qui s'était prolongé jusqu'à la fin du mois d'août, par des chaleurs accablantes. C'est à Alep, que la Providence, à qui nous devons attribuer le bonheur avec lequel nous avons échappé à d'horribles embarras, laissa s'accomplir les sinistres prédictions qui nous avaient été si souvent répétées, c'est là que mon malheureux compagnon de voyage devait mourir victime de son zèle et de son dévouement. Déjà nous avions eu à déplorer la mort de quatre personnes de notre suite.

L'affreuse perte que je venais de faire m'enlevait mon meilleur ami, et laissait retomber sur moi seul tout le fardeau d'une mission qui devait encore être la source

de nouveaux chagrins. J'acceptai cette tâche, et je me proposai d'abord de remplir une importante lacune. Je quittai Alep pour visiter les parties inconnues de la Syrie supérieure, de la Cilicia Campestris et de la Cappadoce. J'ai joint à l'étude géographique de ces contrées, des recherches historiques dont la solution sera sans doute de quelque intérêt. Je suis parvenu à fixer l'emplacement des Pyles syriennes et ciliciennes, et le lieu de la fameuse bataille d'Issus infructueusement cherché jusqu'à ce jour. Le but de cet exposé ne me permet pas d'entrer dans l'examen critique de ces différentes études, qui ont encore eu pour résultat de retrouver le *Carsus* et le *Pinarus*.

En partant d'Alep, on traverse un terrain à formes incertaines pour descendre dans la grande plaine du bas d'Antioche, dont les eaux vont se réunir à celles de l'Oronte. Après avoir passé le fleuve, à peu de distance de l'ancienne Imma, dont il reste encore quelques débris, on arrive à Antioche, bâtie par *Séleucus-Nicator*, sur la rive gauche du fleuve. L'enceinte de la ville est encore conservée dans une grande partie de son contour, et l'on peut y étudier, avec succès, toutes les opérations du siège par les Croisés. Le cours de l'Oronte est borné, au nord, par le mont Rhodus, que l'on franchit par un passage difficile pour arriver sur les bords du golfe d'Issus. On passe ensuite les Pyles syriennes, on traverse le champ de bataille d'Issus, et l'on entre dans les belles plaines de la Cilicie, arrosées par les eaux du Pyrame et du Sarus, sur le cours desquels on trouve Mopsueste et Adana. Je me dirigeai ensuite sur les Pyles ciliciennes qui m'ouvraient un passage dans le Taurus. J'ai suivi ces gorges étroites et profondes pour m'élever sur les neiges qui couvraient

tous les sommets. J'ai étudié avec soin le partage des eaux et les divers enchainemens de montagnes. Des plateaux élevés m'ont ensuite conduit jusqu'au pied du mont Argée, que j'ai contourné pour gagner Césarée, l'ancienne Mazaca.

Les contrées que je venais de parcourir rappelaient le souvenir de grandes expéditions militaires. J'ai suivi avec intérêt les marches de Cyrus, d'Alexandre, de Julien et de nos Croisés à travers tout ce pays. La plaine d'Antioche rappelle la défaite de Zénobie par Aurélien, et les ruines de Pagræ indiquent l'emplacement où Démétrius - Nicator remporta une grande victoire sur Alexandre Bala.

Pour compléter la lacune que je m'étais proposé de remplir, je devais explorer la partie supérieure du bassin de la mer de Cilicie. De nombreux obstacles s'opposaient à l'exécution de ce projet; je parvins néanmoins à parcourir tout ce pays que les voyageurs n'avaient point encore abordé, et qui était alors couvert de neiges et de glaces. J'ai apporté le plus grand soin à l'étude du partage des eaux; les cartes donnent des indications entièrement erronées; les bassins y sont confondus, les divers affluens y sont mal répartis. Les sources du Sarus sont prises pour celles du Mélas, et celles du Pyrame sont données pour celles du Sarus. En fixant la véritable étendue de ces bassins, j'ai dessiné les divers enchainemens de l'Anti-Taurus et du Taurus, en y indiquant le passage des fleuves. Ce travail sera sans doute de quelque intérêt pour la géographie; il m'a conduit jusqu'à l'ancienne Germanicia, aujourd'hui Marach; de là j'ai gagné les sources du Chalus à Ayntab, et j'ai suivi son cours jusqu'à Alep, l'ancienne Bérée.

L'expédition de Méhémed-Ali, en Syrie, m'obligea de différer les explorations que je devais y faire. Je me rendis à Chypre, où de nouveaux malheurs m'attendaient encore. Mon interprète, homme dévoué et courageux, et qui était devenu pour moi un compagnon, après la perte de mon malheureux ami, m'y fut enlevé par la peste. Cette nouvelle épreuve me laissait dans un isolement des plus pénibles, et ajoutait encore aux difficultés de la tâche qui me restait à remplir. Quoique la contagion exerçât ses ravages sur plusieurs points de l'île, j'en ai cependant exploré la plus grande partie en recueillant des notes et des itinéraires qui la feront bien connaître sous quelques rapports.

De retour en Syrie, je me suis appliqué à l'étude du Liban et de la Célé-Syrie. J'ai étudié en premier lieu le revers occidental des montagnes du Liban, connues sous les noms de Djébel-Sannine, Djébel-Kesraouan et Djébel-él-Lébné. Je dois signaler comme une découverte de quelque importance, celle qui m'a fait reconnaître Nahr-él-Salib, pour les véritables sources de Nahr-él-Kélib, et non pour celles de la rivière de Beyront. Les géographes anciens et modernes ont tous commis cette erreur. J'ai placé sur les flancs du Sannine les ruines de Fakra, et dans les montagnes du Kesraouan, celles du temple de Vénus-Astarté et d'Aphaca. Les sources de l'Adonis et les limites de son bassin, devront être recu-
lées, le cours de ce fleuve était trop restreint dans les cartes. J'ai étudié, dans la Célé-Syrie, la structure du Liban et de l'anti-Liban, ainsi que le cours de l'ancien Léontès, appelé aujourd'hui Léytani. J'ai placé dans la plaine de Balbek, un grand nombre de villages, dont les géographes ne supposaient pas l'existence, et j'ai re-

connu les sources du Léontès dans le Liban, et non dans l'anti-Liban, comme l'indiquent les cartes.

En quittant Balbek, j'ai traversé toute la plaine pour aller franchir les cols élevés du Liban. Sur le revers occidental se creuse une profonde vallée dessinée par de hauts contreforts au pied desquels on aperçoit encore quelques cèdres, débris de ces antiques forêts, qui ont fourni tous les matériaux du temple et du palais de Salomon. Le fleuve qui coule dans ce profond vallon est le Kadicha, dont l'embouchure est à Tripoli. J'ai constamment suivi les hauteurs pour y étudier la structure du terrain et les divers cours d'eau qui s'y réunissent pour former les rivières du littoral. J'ai pu en même temps fixer l'étendue de ces divers bassins.

De retour à Beyront, j'ai été obligé d'attendre que la saison me permît d'explorer les contrées qui s'étendent au sud de celles que je venais de parcourir. Aussitôt que les pluies cessèrent, je quittai l'ancienne Béryte pour reprendre le cours de mes travaux. Je fixai d'abord le point où la rivière de Beyront sort de la montagne pour se recourber dans la plaine, où elle trace quelques contours sinueux avant de se jeter à la mer. Après m'être élevé sur les premiers sommets, je suis descendu dans un nouveau vallon où le Damour réunit quelques affluens. Ce fleuve, connu anciennement sous le nom de Tamyras, s'incline vers le couchant pour couler dans une profonde vallée qui le conduit jusqu'à son embouchure. Suivant les géographes, je devais trouver aussitôt les affluens d'un autre fleuve qui va se perdre à la mer, près de l'ancienne Sidon. Mais cette indication est erronée, le bassin du Tamyras se prolonge encore de ce côté, et ne cesse qu'au moment où l'on arrive dans la vallée de Nahr él-Awoualé. Le résultat de cette ob-

servation est sans doute de quelque importance. La position des divers lieux habités, était également fausse. J'arrivai ainsi à Séyda, et je suivis le rivage jusqu'au mont Carmel, pour bien étudier l'aspect de la côte, et pour placer exactement les divers cours d'eau qui s'écoulaient dans la mer. Le plus considérable est le Kasmîé, sur les sources duquel les géographes conservaient encore quelques doutes. Mes observations postérieures les ont complètement éclaircis. Après avoir visité Sour, Acre, Caïfa et le mont Carmel, j'allai voir sur la côte de beaux débris anciens qui me semblent appartenir à l'ancienne Sycaminos. De là je traversai toute la chaîne du Carmel pour aller étudier la plaine d'Esdrélon et le mont Thabor. Je pus suivre ainsi tout le cours de l'ancien Kischon, et l'emplacement de la mémorable bataille du mont Thabor.

En quittant cette plaine encore toute remplie de souvenirs glorieux pour nos armes, j'allai étudier le système de montagnes qui sépare les affluens du Jourdain de ceux du littoral. Je gagnai ainsi l'ancienne Sichem située dans un vallon formé par les monts Garizim et Ebal. Le cours d'eau qui arrose cette petite vallée, n'est pas, comme l'indiquent les géographes, un affluent du Jourdain. Au départ de Sichem, je contournai le mont Garizim, et je cheminai sur un plateau rompu et traversé de collines, qui me conduisit jusqu'aux portes de la ville sainte. C'est là que je trouvai le premier affluent du Jourdain. Le Cédron prend son origine à peu de distance de Jérusalem, et creuse son lit au pied des remparts, entre la ville et la montagne des Oliviers.

J'ai quitté la ville sainte pour me rendre à Hébron, qui renferme encore la sépulture d'Abraham et de sa famille. C'est là, sur la limite du désert, que j'ai compo-

sé ma caravane pour explorer l'intérieur de l'Arabie-Pétrée. Le but de cette exploration était d'étudier la partie occidentale de Ouadi-el-Ghor, et d'aller vérifier si la bifurcation du golfe Élanite, indiquée par plusieurs géographes, avait une existence réelle. J'ai indiqué, dans mon itinéraire, divers débris de l'antiquité qui nous étaient inconnus, et j'ai fixé, d'une manière certaine, la véritable forme du golfe. Parvenu au château d'Akaba, l'ancienne Asiongaber, je me suis rendu au mont Sinai en longeant d'abord le rivage de la mer, dont je me suis éloigné par des vallons encaissés et sinueux, qui ont leur issue sur les parties élevées du centre du désert. J'ai ensuite gagné Soués pour me diriger vers le Caire. Dans ce pénible et dangereux voyage, j'ai partout dessiné le terrain avec un soin scrupuleux qui donnera une idée exacte de l'aspect physique du désert. Tous les lits de torrens sont indiqués et groupés par bassins, de manière à établir régulièrement le partage des eaux et la direction des pentes. Peu de temps après j'ai quitté l'Égypte pour me rendre à Yafa, afin de reprendre mes travaux en Palestine et en Syrie, où il me restait quelques lacunes à remplir.

Dans une première exploration j'ai complété l'étude des montagnes de Nabolos, j'ai visité Sichem, Samarie, Tibériade et Saféd. J'ai ensuite porté mes recherches sur le cours du Jourdain et sur les chaînes qui concourent à la formation de sa vallée. Les affluens et les sources du fleuve ont surtout attiré mon attention. Je suis ainsi parvenu jusqu'à Damas, au pied de l'anti-Liban, dans une plaine immense arrosée par les différens bras du Chrysorrhœas, et couverte de la plus riche végétation. J'ai quitté cette ancienne capitale de la Syrie pour explorer l'anti-Liban, le cours intermédiaire du Lèytani et

la séparation inconnue des bassins de Nahr-el-Kélib et de Nahr-Beyront. A la suite de ces longues et pénibles excursions, je suis tombé assez gravement malade pour mettre ma vie en danger.

Après mon rétablissement j'ai repris le cours de mes travaux pour décider deux questions importantes, relatives, l'une au passage du Lèytani, dans le Liban ; et l'autre à l'emplacement des véritables sources du Jourdain. J'ai dirigé ces recherches avec un grand soin, et j'ai eu le bonheur de résoudre ces deux questions d'une manière satisfaisante pour la géographie. J'ai étudié ensuite avec beaucoup de détail toute la partie orientale des montagnes du Liban, et toute la côte qui s'étend entre Tripoly et Beyront. J'avais entrepris d'explorer une route du plus haut intérêt, et que je m'étais réservée pour arriver jusqu'à Smyrne, à travers la Syrie supérieure, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie et la Carie; mais une assez grave maladie m'a forcé de renoncer à ce projet après quelques jours de voyage, et j'ai dû m'embarquer pour retourner en France.

Dans le cours de ces explorations, dont les résultats ont déjà obtenu l'honorable approbation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de notre célèbre géographe M. le colonel Lapie, j'ai toujours tâché d'agrandir, autant que possible, le cercle de mes recherches. La géographie, l'histoire, les antiquités et la géologie, ont été les principaux objets de mes études, j'ai dû m'interdire ici toute espèce de détails pour ne pas abuser de vos précieux instans ; je crois cependant, messieurs, que l'esquisse rapide que vous venez d'entendre, et que l'échantillon de mon travail, dont vous avez pris connaissance, vous permettront de juger de l'étendue de mes voyages et de l'importance qu'ils peuvent avoir. Je compte, mes-

sieurs , sur votre bienveillance dans l'accueil que vous leur réservez, et je sollicite vos suffrages comme une des récompenses les plus flatteuses que je puisse ambitionner.

NOTICE

SUR PLUSIEURS VOYAGES

Et sur un séjour de plus de six années dans les îles de la Société
et dans plusieurs autres des archipels de l'Océanie ,

Par J. A. MOERENHOUT.

La Société de Géographie m'a invité à lui adresser par écrit quelques communications relatives à mes divers voyages, et à mon séjour tant à Otaïti qu'en d'autres îles de l'Océanie.

Étranger, et encore inconnu du monde savant, je ne puis qu'être flatté d'une invitation qui prouve une fois de plus avec quel zèle la Société accueille et encourage tout ce qui peut tendre au développement et aux progrès des sciences. Je crois donc, en y répondant, remplir, envers elle, un devoir de reconnaissance; et je m'empresse de lui soumettre les résultats généraux de mes observations, tels que je les tire de l'ouvrage que je me dispose à publier sur ce sujet, non sans lui exprimer, toutefois, la crainte de ne répondre qu'imparfaitement à son attente, soit en raison du cadre étroit dans lequel le caractère de cette notice m'oblige à me renfermer, soit en raison de la nature de mes recherches et de mes

découvertes, qui, le plus souvent, n'ont qu'un rapport indirect avec l'objet spécial des utiles travaux de la Société.

La Société sait que les investigations dont j'ai à l'entretenir ont été primitivement entreprises dans l'intérêt presque exclusif d'un commerce assez étendu, que je dirigeais, le plus souvent, en personne.

Il m'a fallu, en conséquence, indépendamment de relations continuellement entretenues de Pitcairn aux Fidji, et de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich, faire jusqu'à trois fois le voyage du Chili aux îles de la Société, et des îles de la Société au Chili, visitant, à chaque traversée, un grand nombre des îles intermédiaires; parcourir, dans cinq voyages différens, les îles de l'Archipel dangereux; visiter, depuis l'île de Pâques jusqu'à celles de Mangia, toutes les îles élevées qui, rangées presque en ligne droite, forment comme la lisière des archipels méridionaux, ainsi que le démontre, à la simple inspection des cartes, la situation relative des îles de Pâques, de Pitcairn, de Rapa, de Raïvavai, de Toubouai, de Rimatara, de Rouroutou et d'autres. J'ai, de plus, touché à quelques-unes des îles Marquises et des îles des Navigateurs. Pour ces deux derniers archipels, malgré l'ignorance où j'étais alors de leur langue et de leurs coutumes, et en dépit des dispositions hostiles de leurs habitans, j'ai pu encore, mieux que personne, je crois, m'instruire de ce qu'ils pouvaient présenter d'intéressant, soit par ce que j'en voyais moi-même, soit par mes relations avec quelques-uns des insulaires, soit, enfin, par mes conversations avec un grand nombre de personnes qui les avaient visités, et que j'ai connues à Otaïti.

Quant aux autres îles, le long séjour que j'y ai fait,

et les visites répétées dont elles ont été l'objet pour moi, m'ont procuré des notions que peu de personnes, jusqu'à ce jour, se sont vues à portée d'acquérir sur leur situation géographique, sur leurs ports, sur les moyens de communication qu'elles présentent, sur l'état de leurs habitants, sur leurs ressources commerciales, sur le parti qu'on en peut tirer comme lieu de relâche ou de sauvetage dans un coup de mer, etc. Ces notions, développées avec le soin que sollicite leur importance, pourront, j'ose le croire, bien que ne répondant pas exactement, dans toutes leurs parties, aux études habituelles de la Société, ne pas lui paraître tout-à-fait indifférentes, tant pour la direction des entreprises commerciales, que pour la sûreté des explorations nautiques dans ces parages.

Pendant mon séjour à Otaïti et six années de courses consécutives en toute saison, dans toutes ces mers, j'ai remarqué d'abord, avec tous ceux qui les ont parcourues, que, sous les tropiques, les courans, comme les vents, se dirigent presque continuellement à l'Ouest. Les remarques minutieuses que j'ai faites personnellement, dans mes trois voyages du Chili aux îles de la Société, et les informations les plus exactes recueillies à bord des nombreux navires qui ont visité Otaïti pendant mon séjour dans cette île, m'ont convaincu, de plus, qu'au sud de la ligne, ces courans sont plus violens entre les 10° et 14° de degrés et près des tropiques ou du 22° au 24° degré, que dans les latitudes intermédiaires, et varient d'intensité et souvent de direction, au-delà du 25°. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette intensité des courans devient très sensible à la longitude de l'île de Pâques, et se soutient au même degré jusqu'aux îles des Amis, où le courant paraît se resserrer; d'où l'on pourrait conclure qu'il est occa-

sioné par la direction du lit de l'Océan, comme semble l'indiquer le gisement des terres qui se forment journellement dans ces eaux, et surtout la situation des îles basses de l'Archipel dangereux.

J'ai fait aussi l'observation que ces courans augmentent ou diminuent de violence suivant les saisons; et, bien que la marche en soit, quelquefois, comme entièrement suspendue, pendant les forts coups de vent de décembre et de janvier, ils n'en sont pas moins, alors, plus rapides que jamais, les marées étant beaucoup plus fortes à cette époque de l'année, comme l'indique le nom même de *Tetau miti rai* (1) (*saison des hautes marées*), que lui donnent les Indiens. Ces modifications des marées et des courans se font sentir dès la fin d'octobre, au moment où le soleil, s'approchant du tropique du Capricorne, touche au solstice d'été dans ces climats, et durent jusqu'en avril, après son passage de l'autre côté de l'équateur.

Le vent régnant dans ces parages en-deçà des tropiques est, comme je l'ai déjà dit, celui d'Est-Sud-Est. Il règne pour le moins neuf mois de l'année; mais il subit des changemens périodiques, causés tant par l'alternance des saisons que par la différence des situations géographiques. Ainsi, en décembre et en janvier, commencent, dans ces mêmes parages, les forts coups de vent d'Ouest, dont la violence augmente toujours, à mesure qu'on pousse dans la direction d'où ils soufflent. Ce sont, en effet, de véritables ouragans aux îles Salomon, aux Nouvelles Hébrides, aux îles Fidji, aux îles des Amis; parvenus à Otaïti, ils y abattent encore quel-

(1) Mot formé de *tetau*, saison, *miti*, mer, et *rai* ou *rabi*, grand (*saison des grandes mers*).

quefois des arbres et y soufflent encore assez violemment ; mais ils ne se font plus guère sentir au-delà de l'Archipel dangereux , et ne s'y manifestant , à quelques degrés de plus dans l'Est , que par des calmes et de légères agitations atmosphériques. Réciproquement , à la fin de février , en mars et en avril , des pluies fréquentes et de forts grains du Nord et du Nord-Est annoncent le retour des vents alizés du Sud-Est , ou le *Tetau poiï* (1) (*saison de sécheresse*) , comme disent les Indiens.

Telle est , à-peu-près , la marche ordinaire des vents dans ces parages ; mais ils y éprouvent encore de forts changemens , en raison de la différence des latitudes. Les coups de vent d'Ouest , par exemple , se font rarement sentir avec violence au 10° degré Sud , et ne s'étendent guère que jusqu'au 24° , où ils soufflent déjà moins fort et du Sud-Ouest ; tandis que , de mai en octobre , quand le vent d'Est règne constamment et avec force d'un bout à l'autre de l'Océanie , sous les tropiques , il n'est pas rare d'éprouver de légers vents d'Ouest , près de la ligne , tandis que des coups de vent violens d'Ouest , de Sud , mais surtout de Nord , non-seulement se font sentir à Rapa , au 27° degré , mais encore s'étendent fréquemment jusqu'à Pitcairn , et même jusqu'à Raïvavaï.

Quant à mes découvertes , s'il m'est permis de décorer d'un nom si pompeux des observations sur lesquelles j'appellerai moi-même , le premier , l'examen le plus sévère des navigateurs éclairés et de bonne foi , mes dé-

(1) Mot formé de *tetau* , saison , et de *poiï* , faim , disette. Ce dernier mot était plus généralement employé pour désigner les temps de sécheresse (juin ou novembre) , qui , dans ces contrées , amène souvent le manque de fruits.

couvertes, dis-je, se bornent à cinq ou six îles ou rescifs de l'Archipel dangereux. La situation d'un' beaucoup plus grand nombre d'îles ou de rescifs, répandus sur toute la surface du grand Océan, m'a été donnée par des capitaines de bâtimens baleiniers et d'autres ; mais je n'en puis certifier l'exactitude, ne l'ayant pas vérifiée moi-même. Je donnerai pourtant une de ces observations, parce qu'elle se rapporte à un rescif des plus dangereux, dont l'existence paraît d'ailleurs bien attestée, et situé par 27° . de lat. Sud, et par 149° à $149^{\circ} 20'$ de long. Ouest.

J'ai reconnu personnellement un rescif situé à environ 90 milles au Sud-Est de Pitcairn, et qui, encore en plusieurs endroits caché sous l'eau, et n'émergeant que sur une étendue d'environ un demi-mille, présente l'aspect d'un mur élevé perpendiculairement au-dessus des abîmes de la mer, la sonde ne trouvant nulle part de fond à l'entour. J'ai reconnu trois îles à l'Ouest de l'île de lord Hood, dont une d'environ six milles de circonférence, est par $21^{\circ} 45'$ de lat. Sud, et par $139^{\circ} 40'$ de long. Ouest ; une autre île, à quarante milles au Sud de l'île de lord Hood, à-peu-près de même forme et de même étendue que cette dernière, par 22° lat. Sud, et par $137^{\circ} 50'$ de long. Ouest ; une île encore, habitée, peu boisée, mais que deux cocotiers, qui s'élèvent dans sa partie nord, font distinguer de très loin, et située par $18^{\circ} 32'$ de lat. Sud, et par $144^{\circ} 35'$ de long. Ouest ; trois petites îles, formant comme un triangle, situées par $16^{\circ} 45'$ et $16^{\circ} 52'$ de lat. Sud, et par $146^{\circ} 30'$ et $146^{\circ} 40'$ de long. occidentale ; et enfin, partant deux fois des îles dites *Deux Groupes*, situées par $17^{\circ} 45'$ à $18^{\circ} 15'$ lat. Sud, et par $144^{\circ} 35'$ à $144^{\circ} 50'$ long. Ouest, pour me rendre à Anna ou l'Île de la Chaîne, je me suis convaincu de la non-exis-

tence des îles dites *Bayer's Group*, marquées sur toutes les cartes anglaises. Il n'y a, dans ces eaux, qu'une très grande île basse, boisée et habitée, mais située beaucoup plus au Sud.

Je n'occuperai pas plus long-temps la Société de détails qui ne doivent qu'à leurs développemens le seul genre d'intérêt dont ils sont susceptibles; et qui, d'ailleurs, courent grand risque de lui paraître insignifiants, accoutumée qu'elle est à consigner dans ses cahiers de plus vastes résultats; mais j'ose espérer qu'elle ne portera pas le même jugement de ce que mes courses itératives au milieu de ces îles de corail m'ont appris de leur nature même, de leurs ports, de leurs ressources, de leurs habitans, des différences remarquables qui existent entre elles; dernier fait démontrant invinciblement que toutes ne datent pas de la même époque. Dans les unes, en effet, le sol s'élève déjà à plusieurs pieds au-dessus du niveau de la mer; et leurs lacs internes, déjà considérablement diminués ou comblés en presque totalité, s'y sont changés en terrains fertiles, qui produisent la pomme de terre douce, les bananes, le taro et même le fruit à pain; d'autres, au contraire, ou sont encore à fleur d'eau, ou se cachent encore à plusieurs toises sous la mer, ou déjà s'élèvent perpendiculairement de son sein, en des endroits où la sonde ne trouve pas de fond. J'en conclus, abstraction faite même de la formation journalière de nouveaux rescifs à Toubouai, à Laïvavai, à Rouroutou et même dans quelques parties d'Otaïti, que les polypes, ces agens si actifs de la nature inorganisée, n'ont pas encore accompli leur œuvre d'édification; et que, la continuant, probablement, aux Marquises et dans l'archipel des Navigateurs, ils y formeront de vastes baies et de beaux ports, semblables à ceux qu'ils

ont formés aux îles de la Société et ailleurs; élèveront, de profondeurs que l'homme ne peut ni mesurer ni connaître, des mûles nouveaux, des terres nouvelles à peupler; et rapprochant ainsi peu-à-peu les distances, finiront, peut-être, par constituer un grand continent sur les débris de celui que les traditions de l'Océanie disent y avoir autrefois existé.

Les îles de corail sont presque invariablement de forme oblongue, et affectent presque aussi invariablement la direction du Sud-Est au Nord-Ouest, direction ordinaire des vents et des courans, dont l'action plus ou moins énergique pourrait bien expliquer l'identité constante de la figure de ces terres nouvelles dans toute l'étendue du monde maritime. J'ai reconnu aussi que plusieurs de ces îles, constamment élevées dans toutes leurs parties, forment, autour d'une portion de la mer, comme une enceinte inabordable où viennent continuellement se briser les vagues; et dont le centre présente des lacs d'eau salée, très profonds quand ils sont récents, et toujours extrêmement poissonneux. D'autres îles offrent, au contraire, sur quelques points de leurs remparts naturels, des ouvertures assez larges pour laisser passer des embarcations ou même des navires, et forment alors des ports excellens, où les bâtimens bien abrités pourraient au besoin se réfugier; réparer leurs avaries ou reposer leurs équipages, auxquels toutes les baies fourniraient à peu de frais, et sans beaucoup de travail, une nourriture aussi saine qu'abondante, et presque toutes la meilleure eau possible. Telles sont, par exemple, parmi celles de l'Archipel dangereux :

Mathilda's-Rock.....	21° 50' lat. S.	141° 5' long. O.
L'île de Laharpe.....	18° 26' lat. S.	142° 59' long. O.
L'île Nigeri.....	16° 42' lat. S.	145° 5' long. O.

L'île Phillips.....	16° 28' lat. S.	146 22 long. O.
L'île Wittgenstein.....	16° 3' lat. S.	147 43 long. O.
	16° 32' lat. S.	148 3 long. O.
L'île de Tiokea.....	14° 27' lat. S.	147 11 long. O.
L'île Wilson.....	14° 28' lat. S.	148 30 long. O.
L'île Waterland	14° 36' lat. S.	148 45 long. O.

D'ailleurs, quant à l'eau, toutes les îles assez formées pour avoir des bancs de sable, que les vagues de leur lac interne forment toujours d'abord au Nord-Ouest, toutes ces îles, dis-je, en ont de plus ou moins douce; et, pour l'obtenir, il suffit de faire un trou dans le sable, à très peu de distance du lac; l'eau qu'on se procure par ce moyen paraissant de suite à la superficie du sol, semble n'être que celle du lac filtrée au travers du sable et des débris de coquilles; mais elle n'en est pas moins excellente, et se conserve même fort bien à bord des navires.

Privé de connaissances spéciales sur l'histoire naturelle, je dois les notions que j'ai recueillies sur celle des archipels océaniques à l'infatigable complaisance de l'infortuné Bertero, qui m'avait accompagné à Otaïti, et qui ne devait plus revoir l'Europe, prématurément arrêté par un funeste naufrage dans ses nobles et utiles travaux.

Il m'avait fait connaître les espèces végétales de l'Océanie, et m'avait appris à les comparer entr'elles. J'ai trouvé qu'elles sont invariablement les mêmes sous les mêmes latitudes, mais plus ou moins riches, plus ou moins variées, suivant la fécondité du sol qui les nourrit; et qu'elles changent en raison de la situation géographique. A Gambier, il n'y a pas une plante qui ne se trouve à Otaïti; mais il y en a beaucoup à Otaïti qui ne se trouvent pas à Gambier; à Gambier, l'arbre à pain est bien moins majestueux qu'à Otaïti, et n'y donne qu'une seule récolte par an. Pitcairn, située par 25 de-

grés de lat. Sud, et par 135.45 de long. Ouest, est l'île la plus méridionale où se trouve encore cet arbre; mais il ne s'y trouve que d'une seule espèce et y est reproduit spontanément, sans que les habitans actuels aient su le reproduire en le plantant, comme on l'a fait dans les autres îles; Pitcairn est aussi l'île la plus méridionale où l'on voit l'Ouhui, l'igname (*Dioscorea alata*); le Pia (*Tacca pinnatifida*); le Haari, le cocotier (*Cocos nucifera*); le Méiu, la banane (*Musa*); le To, la canne à sucre (*Saccharum officinarum*); tandis que Rapa, située par 27°36' lat. Sud, et par 146°32' de long. Ouest, est la dernière île où se trouve le Taro (*Caladium esculentum*), et le Ti (*Drucaenæ species*) (1), qui, avec quelques autres racines et du poisson, étaient, autrefois, la seule nourriture des habitans de cette île, lesquels cultivaient aussi l'Auté (*Broussonetia papyrifera*), plante employée dans toutes les îles à la fabrication des plus belles étoffes. Cette plante se trouve aussi à Gambier, à Laivavai, à Pitcairn; mais elle devient plus petite à mesure qu'on s'élève en latitude, et d'arbre qu'elle est à Otaïti, elle n'est plus qu'une faible tige de médiocre hauteur à Pitcairn et à Rapa, l'Opara des cartes.

Les mêmes observations doivent s'appliquer aux autres végétaux. Pour les îles basses de corail, leurs premiers produits sont quelques herbes isolées, puis le Fara (*Pandanus odoratissimus*), qui, prenant racine entre des débris de corail et les sables les plus arides, couvre le premier ces tristes lieux de son beau feuillage, y embaume l'air de ses parfums; et, comme le précieux cocotier, offre, bien qu'en moindre quantité et en qua-

(1) Quelques personnes m'ont dit que ces deux dernières plantes se trouvaient aussi autrefois à la Nouvelle-Zélande; allégation qui me paraît mériter d'être vérifiée.

lité inférieure, le vivre et le couvert indispensables aux malheureux que la tempête jette et condamne à résider sur ces tristes rudimens de terres, destinés à devenir un jour peut-être, comme je l'ai déjà dit, de riches et vastes continens.

Mais si l'examen de ces localités singulières, considérées dans leur structure, dans leurs formes, dans leurs productions, me présentait déjà tant d'intérêt, l'étude approfondie de leurs habitans m'en présentait encore davantage.

Ces hommes, qui n'avaient jamais vu que peu ou point d'étrangers, j'ai pu les observer dans toute la naïveté de leurs mœurs, dans cet état qu'on appelle l'état de nature ; et ces hommes, tant que la fréquentation des Européens ne les a pas encore corrompus ; tant que l'injustice et la brutalité des Européens ne les a pas rendus vindicatifs et traîtres ; quand, d'ailleurs, on peut se faire entendre d'eux et les fréquenter, en ne heurtant pas leurs préjugés, en se conformant à leurs usages, ils sont toujours, et je les ai constamment trouvés, malgré l'extérieur d'une farouche défiance, du caractère le plus doux et le plus débonnaire ; hospitaliers, surtout, au dernier point, et recevant ceux qui les visitent avec une franchise, un abandon, une cordialité qu'on chercherait en vain, aujourd'hui, chez les nations les plus civilisées. Le plus souvent ces pauvres ichthyophages viendront, à votre approche, danser sur leurs rivages, en brandissant leurs lances en signe de défi... mais ne craignez rien ; abordez-les avec confiance ; ils ne vous auront pas plus tôt entendu parler leur langage ; ils n'auront pas plus tôt compris que vous ne leur voulez pas de mal, qu'ils vous accableront de caresses, vous offriront à l'envi les produits de leurs baies, les fruits de leurs terres, et ver-

seront souvent des larmes de joie sur le sein que, naguère encore, ils menaçaient de leurs dards.

Mes recherches ont été plus loin et plus fécondes en résultats variés, que je ne l'avais d'abord espéré; car après avoir observé, chez ces peuples peu nombreux et isolés des îles basses, l'homme encore endormi, pour ainsi dire, dans la première enfance de ses inclinations et de ses goûts purement instinctifs, je l'ai vu, dans les îles Gambier et ailleurs, encore entouré d'antiques coutumes, gouverné par les rites d'une religion imparfaitement connue jusqu'ici, dont l'origine et le but ont été l'objet constant de mes recherches. Je n'ai pas donné moins d'attention à ces usages et à ces mœurs, si bien décrits dans leurs formes extérieures par Wallis, Bougainville et surtout par Cook et Foster, qui les ont peints avec un talent supérieur, mais sans pouvoir, toujours, en saisir l'esprit et la portée. J'ai vu, là, posément, à loisir, sinon dans leur splendeur primitive, du moins dans tout ce qui peut les rappeler encore, les fêtes religieuses et nationales si brillantes des îles des Amis, de Sandwich et de la Société, et j'ai pu, par analogie, mieux que mes illustres devanciers, déterminer la cause de leur établissement, en reconnaissant, dans les usages, dans les cérémonies, dans les chants sacrés, dans les légendes et dans les traditions de ces peuples, la preuve de tout ce qui m'a été communiqué à Otaïti sur l'existence et sur le triomphe de l'un des plus beaux systèmes de religion que l'homme ait jamais imaginé ou connu, mais que les insulaires d'aujourd'hui n'entendent plus, et dont ils n'ont conservé qu'un souvenir vague et imparfait.

- Des relations des plus intimes, formées et soutenues à Otaïti; surtout avec des chefs contemporains de Cook et avec des vieillards qui, jadis, ont servi leurs anciens

dieux à leurs anciens autels, m'ont procuré ces précieux monumens de leurs antiques traditions, qui, bien qu'étrangers aux travaux de cette Société, ou n'y ayant qu'un rapport indirect, lui paraîtraient, sans doute, devoir intéresser vivement le public, en admettant qu'il fût possible de les exposer à ses yeux sous leur véritable point de vue. En effet, indépendamment de ce que ces monumens présenteraient à la curiosité publique, comme je viens de le dire, l'ensemble d'un système de religion des plus sublimes et des plus compliqués, quel jour étonnant ne jetteraient-ils pas sur l'origine et sur l'état ancien de ces peuples, en démontrant que ces peuples même sont, à n'en pas douter, les restes dégénérés d'une nation autrefois puissante, qui pourrait bien avoir poussé les arts et les sciences beaucoup plus loin qu'on ne serait tenté de l'imaginer d'abord ? Pour prouver ce que j'avance, peut-être suffira-t-il de dire que leur cosmogonie seule, non moins élevée dans les idées qu'elle professe, que par les couleurs si éminemment poétiques dont elle les revêt, témoigne, d'ailleurs, de connaissances supérieures. Je cite pour preuve l'explication assez distincte qu'elle paraît donner de la clarté de la lune, du phénomène de l'arc-en-ciel, des nuages et des pluies. J'y joindrais, au besoin, un exposé de leur système astronomique, dont j'ai recueilli des fragmens précieux, et qui doit faire supposer, chez eux, une connaissance implicite du zodiaque. Comme d'autres peuples, ils y font voyager les étoiles, tantôt sous le nom de rois, tantôt sous celui de dieux, dans des barques qui, tour-à-tour, surgissent à l'horizon, et naviguent vers telle ou telle partie de l'océan des cieux ; ils y placent nos Castor et Pollux, qu'ils nomment, comme nous, les *Gémeaux*, signification propre de leur mot poétique

hui tarāra; et certaine étoile qui, d'après la position qu'ils donnent, me paraît être le Sagittaire, y est désignée, comme quelquefois chez les Égyptiens, par le caractère *d'étoile à deux faces* (*mata rua*).

Ici s'arrêtent, quant à présent, les communications que je crois devoir à la Société, pour répondre à son honorable appel. Trop heureux si, malgré tous les efforts que j'ai faits pour les renfermer dans une juste mesure, elle ne les a pas trouvées trop longues !

J'ai dû, tout naturellement, recueillir, pendant un si long séjour dans les îles Océaniques, et par les visites répétées que mes spéculations commerciales m'ont contraint d'y faire bien des observations, et parvenir à connaître assez exactement leur histoire ancienne et moderne, sous le rapport des mœurs, de la religion, du gouvernement et du commerce. Les détails plus ou moins explicites, où je devrai entrer sur ces divers objets, circonscrivent le plan et forment la matière de la publication que je prépare, en ce moment, sur l'Océanie. Ils me présenteront, nécessairement, plus d'une occasion de rectifier des erreurs plus ou moins graves, échappées à ceux qui m'ont précédé dans ces parages, où, le plus souvent, ils ne faisaient qu'atterrir. Je mettrai tous mes soins à n'y rien laisser échapper de ce qui pourra piquer la curiosité du public, et satisfaire aux exigences légitimes de la science.

« 1^o Noms en fleur :

« *Barfleur, Figuefleur, Harfleur, Honfleur, Vitefleur.*

« 2^o Noms en beuf :

« *Belbeuf, Criquesbeuf, 4, Daubeuf, 4, Elbeuf, 3, Marbeuf, Pibeuf, Quillebeuf, Quittebeuf, Limbeuf.*

« 3^o Noms en tot :

« *Appetot, Beautot, Bennetot, Brametot, Brestot, Butot, 2, Cidetot ou Sidetot, Colletot, Coutretot, Criquetot, 4, Critot, Cristot, Ectot, 3, Ecuquetot, Ecultot, Eletot, Epretot, Etaintot, Fourmetot, Fultot, Gonnetot, Gonnetot, Hectot, Hautot, 5, Hebertot, 2, Heritot, Hernetot, Houdetot, Houquetot, Hottot, 2, Languetot, Lilletot, Lintot, 2, Louvetot, Maltot, Martot, Nointot, Palletot, Plumetot, Pretot, 3, Putot, Quettetot, 2, Raffetot, Raimbertot, Robertot, Routot, Sassetot, 2, Sermentot, Le Tot, Totes, Valletot, Vattetot, Vergetot, Victot, Vitot, Yvetot.*

« Les noms en fleur et en beuf cités ci-dessus ne paraissent pas avoir dû leur origine à des noms de propriétaires : cela est surtout visible par les premiers ; parmi les seconds, *Criquebeuf* et *Limbeuf* pourraient en provenir, d'autant plus qu'ils correspondent à *Criquetot*, *Lintot* de la troisième catégorie ; dans celle-ci, beaucoup de noms viennent évidemment de propriétaires ; telles sont : *Gonnetot, Godonis Tofta ; Hebertot, Heberti Tofta ; Louvetot, Lupi Tofta ; Pretot, Presbyteri Tofta ; Raimbertot, Raimberti Tofta ; Robertot, Roberti Tofta ; Routot, Roltonis ou Rodolfi, ou Ruolfi Tofta ; Sassetot, Saxonis ou Saxonum Tofta ; Vattetot, Vedasti Tofta ; Vitot ou Guittot, Guidonis Tofta ; Yvetot, Yvonis Tofta.*

« Plusieurs autres dont les radicaux me sont inconnus, ajoutait M. Le Prevost, doivent en provenir aussi,

« par la raison que ces radicaux sont les mêmes que pour
 « des noms terminés en *ville*. Exemples : *Appetot, Appre-*
 « *ville; Criquebeuf, Criqueville; Epretot, Epreville; Mal-*
 « *tot, Malleville; Martot, Marville; Noistot, Noinville;*
 « *Quettetot, Quetteville; Sidetot, Sideville; Valletot,*
 « *Valleville.*

« Suivant M. Petersen, la première terminaison citée,
 « *fleur*, qui provient de la corruption de *flot, -flet, -fleta, -*
 « *flo, -fluvius*, formes sous lesquelles cette terminaison
 « se présente dans le moyen âge; plus tard *fus*, ré-
 « pond simplement au mot de l'ancienne langue du
 « Nord et de l'Islande *fljót*, une rivière, *flod* en danois
 « moderne, et vient par conséquent de la même source
 « que l'anglo-saxon *fleet* ou *flōd*, en allemand *fuss*, etc.
 « Cette terminaison appartient à celles que Snorre (1)
 « cite comme une preuve de la propagation de l'ancienne
 « langue du Nord dans le Northumberland, lorsqu'il dit :
 « Beaucoup d'endroits dans le pays tirent leurs noms de
 « la langue du Nord (*mörg heit landsins eru par gefin*
 « *á norrœna tungu*), comme *Grimsbaer, Hauskfljót*, et
 « un grand nombre d'autres. » En Islande, cette termi-
 « nation paraît encore très souvent dans les noms des
 « grandes rivières, tels que : *Markarfljót, Lagarfljót;*
 « *Álmannafljót*, ainsi que dans d'autres mots compo-
 « sés, comme : *Fljótshlíð, Fljótisdalur*, etc. La terminaison
 « est également saxonne, et se présente sous les formes
 « de *flēss, flēth*, que l'on rencontre assez fréquemment
 « dans l'Allemagne septentrionale. Il n'est pas invraisem-
 « blable que la forme *flo* dérive en quelques endroits du
 « mot *flói*, employé dans l'ancienne langue du Nord
 « pour désigner une grande et large baie, ce qui s'ac-

(1) *Héttonars. Edda*, chap. III.

« corde avec la situation de semblables places en France
 « et en Islande, et vient à l'appui de cette conjecture.

« La terminaison *beuf*, qui provient d'une corruption
 « de *bodtum*, *bod*, *bo* et autres semblables, ainsi que
 « M. Le Prevost l'a remarqué, répond à l'anglais *booth*,
 « à l'allemand *bude*, et se retrouve encore dans plusieurs
 « langues du midi, comme, par exemple, *boutique* en
 « français, *bodega* en italien, et autres semblables. Cette
 « terminaison est le même mot que *bud*, boutique, ca-
 « bane en bois, cabane, dans l'ancienne langue du Nord;
 « *bod*, *træhytte*, *hytte* en dan. mod.; les langues du Nord
 « renferment la racine du mot, puisqu'on peut le dériver
 « d'une manière assez simple de *at búa*, demeurer, habi-
 « ter, dans l'ancienne langue du Nord; en anglo-saxon
 « *búan*; *at boe*, en dan. mod. On retrouve également
 « cette terminaison dans tout le Nord, généralement
 « dans les noms de villages, surtout au pluriel *budir*,
 « en ancien danois *bothæ*, maintenant *-bo*; on indiquait
 « par là les premières cabanes en bois construites dans
 « un endroit qu'on avait rendu habitable par un défri-
 « chement ou de quelque autre manière, et qui était
 « devenu petit à petit une ville, par suite de l'augmen-
 « tation graduelle de ces cabanes,

« La terminaison en *tot*, ainsi que M. Le Prevost l'a
 « aussi remarqué, est l'anglo-saxon *tofta*; en anglais *toft*,
 « et également *toft* en allemand, et répond à *tópt*, *tóft*,
 « *tómt* dans l'ancienne langue du Nord. Si ce mot, ainsi
 « qu'on pourrait le croire, est dérivé de l'adjectif *tómr*,
 « en dan. mod. *tom*, *ledig*, vide, on a par là la confir-
 « mation qu'il appartenait au Nord. Le mot *Tomt* si-
 « gnifie originellement un emplacement ou lieu propre
 « à y faire construire un bâtiment, et il s'emploie encore
 « généralement dans ce sens en danois et en suédois;

« dans plusieurs provinces danoises il signifie aussi, sous
 « la forme de *Tofte*, le champ contigu d'une maison,
 « lequel est appelé en islandais *tún* (en anglo-saxon *tun*,
 « en anglais *down*, - *don*, en allemand *zaun*). A l'idée
 « d'une place défrichée, désignée par le mot *tomt*, le mot
 « *tun* ajouta l'idée d'une clôture, de sorte que la signi-
 « fication de ce dernier était un emplacement clos. En-
 « suite, lorsque le bâtiment était construit, ces deux
 « mots indiquaient le champ contigu de l'édifice, qui
 « probablement dès le commencement était compris dans
 « la même enceinte. Plus tard, le mot, comme termi-
 « naison de noms de lieu, signifia un village en général,
 « et se présente aussi souvent en Danemark que la ter-
 « minaison *tot* dans la Normandie française. M. Estrup (1)
 « remarque, au sujet de cette terminaison, qu'elle est
 « très commune en Normandie, et cite comme des noms
 « de ce pays : *Languetot*, *Langetofte* (village long);
 « *Grastot*, *Grastofte* (village à l'herbe, aux bons pâtu-
 « rages); *Rotot*, *Rodtofte* (village rouge, à terre rouge);
 « *Plumetat*, *Blomtofte* (village aux fleurs).

«Voilà les trois terminaisons sur lesquelles M. Le Pre-
 vost a donné des exemples. Ainsi, d'après ce qui vient
 d'être remarqué, elles n'appartiennent exclusivement ni
 à l'anglo-saxon, ni à l'ancienne langue du Nord; mais
 elles sont communes à ces deux langues. Ces termi-
 naisons seules, quel qu'en soit le nombre, n'autorisent
 pas à conclure que les endroits qui les portent ont été
 fondés par des Saxons ou par des habitans du Nord.
 Pour établir une telle conclusion, il faut que des rap-
 ports historiques viennent à l'appui de la conjecture

(1) *Beimærkninger paa en Reise i Normandiet* (Observations pendant
 un voyage en Normandie). Copenhague, 1821, page 153, remar. 1.

fondée sur les noms de villes, encore ne faut-il pas s'appuyer sur quelque endroit isolé, mais il faut un grand nombre d'endroits et de la conformité entre eux. Si les noms de lieux cités devaient leur origine aux Saxons, on devrait en trouver çà et là de semblables le long des côtes de l'Europe occidentale, que les Saxons visiterent pour les piller, et non pas, ainsi que M. Le Prevost le fait observer, dans la Normandie *seule*; quand ces noms ne se trouvent que dans cette province, et qu'il est prouvé par l'histoire que les Normands ne se bornèrent pas à piller ses côtes, mais s'établirent dans le pays, se l'approprièrent, et que leur langue, le danois, y était encore parlée plusieurs années après, alors il paraît être tout-à-fait évident qu'une telle multitude de lieux, où l'on reconnaît encore aujourd'hui la langue du Nord, leur doit son origine. Mais quand on serait certain que l'origine de quelque terminaison se rapproche davantage des Saxons que des habitants du Nord, l'opinion que nous venons d'émettre ne peut pas être pour cela détruite; en effet, les compagnons de Gange-Rolf ne se composaient pas, comme on le sait, seulement d'habitans du Nord, car beaucoup de guerriers d'Angleterre, et sans doute aussi d'autres pays, avaient joint ses bannières. Il est par conséquent très vraisemblable que, parmi ceux-ci, il y avait des Saxons, et même que, parmi ces derniers, il a pu se trouver plusieurs des principaux chefs auxquels il distribuait des terres dans la Normandie, d'où il est arrivé d'abord que des fermes, des seigneuries et plus tard des villages, aurent pu être appelés d'après leurs noms saxons. Tout ce que nous venons de dire paraît être une conjecture tout-à-fait simple, d'après le grand nombre de noms de lieux en Normandie qui se

peuvent s'expliquer que par les langues du Nord et par celles qui ont avec elles le plus de rapports, en les conférant avec les rapports historiques sur la conquête que Gange-Rolf fit de cette province, et sur la distribution qu'il fit des biens féodaux à ses compagnons, qui sont nommés en même temps que les lieux qui portent encore aujourd'hui leurs noms; en sorte que la conquête de tout le pays par les Normands, et non pas quelques petites guerres des Saxons, a donné naissance à ces noms de lieux, à ceux même qui paraissent être saxons. Les Normands du Nord eux-mêmes pillaient aussi la France en tous sens; ils entraient dans ses grands fleuves, s'y réfugiaient pendant six mois, quelquefois un an, mais ce n'est qu'en Normandie où ils fixaient un séjour constant, qu'on trouve les terminaisons du Nord dans les noms de lieu. L'opinion émise ici se trouve aussi grandement confirmée par l'observation de M. Depping que : « parmi tous les départemens de la Normandie, celui de la Seine-Inférieure porte le plus grand nombre des noms scandinaves, mais aussi ce dernier était la résidence du gouvernement normand. » En résumé, on peut statuer en général que ce n'est que dans les pays où les Anglo-Saxons s'établirent, comme en Angleterre, que la multitude des noms de lieu qui se laissent expliquer d'après la langue anglo-saxonne, aussi bien que d'après l'ancienne langue du Nord, peut leur être attribuée, et non pas aux Danois proprement dits. Le changement du nom de tout le pays de Naustrie en Normandie, pays des Normands ou des Norvégiens, le montre également, de même que les noms d'Angleterre, de Saxe occidentale et de Saxe orientale font également connaître que c'est aux Anglo-Saxons qu'il faut attribuer la fondation de nouvelles villes dans la Grande-Bretagne.

« Ainsi on ne nie pas la possibilité que quelques lieux ont pu être fondés par des Saxons, et non pas par des habitans du Nord ; mais on doit à peine l'admettre, à moins que l'origine du nom ne soit en même temps constatée par un document historique spécial sur la fondation et la place de semblables endroits. A cet égard, les renseignemens historiques que l'on a sur les établissemens les plus anciens des Saxons sur la côte nord-ouest de la France, dans le Bessin, aux environs de Bayeux et autres endroits, sont surtout remarquables (1). Car si ceux-ci doivent être considérés comme des témoignages historiques, il est démontré que plusieurs lieux en Normandie portant des noms du Nord, sont, quelque modestes qu'ils soient, plus anciens que l'expédition de Gange-Rolf ; il en résulte aussi naturellement que ces endroits doivent leur fondation aux Saxons, et non pas aux habitans du Nord. Il est donc clair que la décision de toute la question dépend de recherches historiques, et ne peut pas être expliquée seulement par des analogies linguistiques. Par l'observation linguistique, on peut encore en présumer une autre qui amenera peut-être à un résultat plus décisif que celui qu'on a pu extraire des trois terminaisons citées ci-dessus ; de même qu'en observant, par exemple, que les noms des Orcades (*Orkenøerne* — Iles Orcades), se terminent par *øyr*, qui est la forme norvégienne du mot O (île), et non pas par *ö*, qui est la forme danoise ; on trouve la confirmation que c'étaient des Norvégiens, et non pas des Danois

(1) Voir Depping, sur les expéditions maritimes des Normands, dans la traduction danoise de l'auteur de ce mémoire, pages 119-120. — Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, t. VII, p. cxiv-cxv. — Voyage d'Estrup en Normandie, p. 65-81, fgg, et sur les *Katterne*, p. 48.

qui s'étaient établis dans ce groupe d'îles; de même aussi on est conduit à reconnaître, par l'examen des noms des lieux situés en Normandie, si c'est à des habitans du Nord ou à des Saxons que ces noms doivent leur origine. Mais cet examen présuppose une connaissance tellement spéciale de chacun de ces lieux, de leurs noms dans les temps les plus anciens, et des changemens successifs qu'ils ont éprouvés, que celui-là seul qui a accès à une multitude de diplômes anciens et autres semblables sources littéraires, est en état de présenter à ce sujet des résultats satisfaisans.

• Pour contribuer un peu, s'il est possible, à faciliter une telle recherche, je vais citer les terminaisons qui se présentent dans les noms de lieux situés en Normandie, où il est assez probable qu'on peut espérer de trouver quelques traces de la langue du Nord. (1)

• Comme dénominations communes des eaux, on pourrait donc particulièrement remarquer les terminaisons *au*, *eu*, *ou*; tel était le nom ancien de la rivière *Bréle*, qui s'applique ensuite à la ville d'*Eu*. On peut comparer le mot avec l'islandais *á*, une rivière, un fleuve, en *Aa*, *Flod*, en danois moderne; en anglo-saxon *ea*; en allemand *au*; une prairie (en *Eng* en danois moderne). Mais dans le latin du moyen-âge, la ville d'*Eu* s'appelait *Aucia*, *Auga*, *Augum*, qu'on peut expliquer par un mot celtique, qui est vraisemblablement le mot primitif du latin *aqua*. (2)

(1) Ce sujet a déjà été traité avec tant de soin par M. Depping, dans son ouvrage sur les expéditions maritimes des Normands (septième supplément de ma traduction danoise), que je n'ai pu ajouter que quelques observations explicatives.

(2) Voir aussi le voyage d'Estrup, p. 133, remarque, où l'on com-

« Le mot *bec*, un ruisseau, *Bæk* en dan. mod., en islandais *bekkr*, se présente dans *Candebeek*, *Bolbec*, etc. La ville de Candebeek tire ce nom du ruisseau Candebeek, ruisseau des *Calotes* (*Kaloternes Bæk*), qui se jette dans la Seine, et est nommé dans les diplômes *flavins*, qui dicitur *Caldebeck* (le ruisseau de Caux), ou *beccum Calaten-sium*. De ce mot on a formé le diminutif *Becquet*, qui est le nom d'un ruisseau plus petit qui se jette dans la Bolbec. Tout ce que nous venons de dire prouve suffisamment que, quoique le mot celtique *bec* existe, mais avec une signification différente, cette terminaison, appliquée aux eaux, est positivement le même mot que notre danois *Bæk* (ruisseau), et l'origine septentrionale de ce mot est mise hors de doute par le monastère *Bec*, qui tire ce nom d'un petit ruisseau ainsi appelé dans la langue des Normands. (1)

« Des mots danois *væld*, *kilde*, en allemand *quelle*, en islandais *kellu* (source), en dan. moderne *kilde*, on a fait très vraisemblablement des noms tels que *Vœules* et *Quille*. *Val de Vœules* signifierait donc *Kildevoeldenes Dal*, la vallée des sources, et *Quillebeuf*, dans le moyen âge *Guilleboudam* (2), répond directement au danois *kildeboder* ou *kildebo* (boutique ou habitation près d'une rivière). La disposition locale de semblables endroits doit facilement mettre cette supposition hors de tout doute.

« On a voulu expliquer des noms de lieux tels que

par les mots danois *have*, jardin. (en islandais *hagi*) et *haga* (en islandais *hag*).

(1) Voyage d'Europ., p. 42, 1861.

(2) Quillebeuf ne s'appelait point au moyen âge *Guilleboudam*, mais *Quillebo*, *Chilleboudam*, *Kildebo*.

Vieux par le latin *vadium* ; il y a néanmoins autant de rapport avec le mot *vad* de l'ancienne langue du Nord, en anglo-saxon *væd*, un gué, *vail*, *vadested*, en dan. mod. appliqué à des noms de lieux dans tout le Nord, et qui, dans la Normandie, a été changé en *vieu*, maintenant *vé*. (1) (2)

« Le nom de la rivière *Troène* (3) est dérivé du celtique *traoun*, qui se prononce à-peu-près comme *trafn* ou *travn*, et doit signifier bas, *lav* en dan. mod.; il faut donc comparer avec ce mot la dénomination de la langue du Nord *drôfn*, *drafn*, en danois moderne *drømmen*, la rivière *Trene* et autres semblables.

« A cette catégorie appartient le mot *fleur*, dont nous avons parlé plus haut.

« Les dénominations générales de pays ou de parties de pays sont :

« Le mot même de *Land*, *Lande* (pays); c'est ainsi que quelques personnes ont voulu expliquer les noms de *La Lande* ou *La Londe*, *Heuland* (4), aussi bien que la terminaison *lon*; mais l'explication de cette dernière a besoin d'être certifiée par un exemple précis du moyen âge:

« Il paraît évident au contraire que *Estrand* (5) est le

(1) *Idem*, p. 78 jusqu'à la p. 150, rem. 1.

(2) Malgré la ressemblance incontestable des deux origines, on a eu raison d'adopter celle qui vient du latin, parce que des lieux portant le nom de *Vieux* se trouvent par toute la France, et qu'en Normandie ils sont placés sur la ligne de voies romaines. Le Prev.

(3) Cette rivière portait au moyen âge le nom de *Troetna*.

Le Prev.

(4) Voyage d'Estrup, p. 101.

(5) Je ne connais pas en Normandie de lieu nommé *Estrand*, mais bien *Etcham* et *Onistroham*. Le Prev.

même que *Strónd*, *Strand*, dans l'ancienne langue du Nord, rivage, *en Strand*, en dan. mod.

• La terminaison *eur*, qui se rencontre dans plusieurs noms, se rapporte tout-à-fait à l'islandais *aur* et *eyri*, qui en est dérivé, si commun dans des noms de lieu danois sous la forme *or*, et signifie originairement gravier, *gruus* en dan. mod., en anglo-saxon *ora*. On peut expliquer de la même manière des mots tels que *meulers*, de *mold*, terre, terreau, terre en poudre, *muld* en dan. mod., à moins que d'autres circonstances montrent que de semblables endroits ont tiré leur nom d'un moulin qui y était construit, *môlle* en dan. mod., en islandais *mylna*. (1)

• Un nom d'île qui se termine par *eu* ou *ey* est simplement le mot *ey* dans la langue du Nord, une île, *Ö* en danois moderne, *ig*, *ege* en anglo-saxon. Il serait remarquable si le nom de lieu *Gauf* se trouvait appliqué à une île plus petite qu'un autre île voisine; ainsi, lorsqu'une île peut être considérée comme dépendant d'une plus grande, elle s'appelle encore chez nous *en Kalv*, littéralement un veau, en islandais *kálfr*.

• Le mot danois *holm*, en islandais *hólmr*, une petite île, se représente encore en Normandie sous les formes de *houme*, en latin du moyen âge *hulmus*, comme diminutif *hommet*, et encore plus abrégé *hou*. Beaucoup de noms sont remarquables parce qu'ils ont cette terminaison réunie au nom d'une personne normande, comme *Turhulmus*, ancien nom de *Insula Oscelli* ou *Oissel*, la petite île de Thor (Thors Holm), *Nigelli hulmus* ou *Nigelli humus*, *Nealhou*, plus tard *Nihou*, petite île de Niels (Nielses Holm). Le mot *Houlme*, petite île

(1) *Meulers* peut aussi être synonyme de *Moliers*. Le Prev.

près Rouën, se présente aussi sans aucune addition (1).

Différens endroits près de la mer portent des noms tout-à-fait de l'ancienne langue du Nord, et sont par conséquent aussi expliqués comme tels par plusieurs auteurs. Il faut particulièrement citer : *La Hague* (Hage), *La Hogue* et *La Hougue*, la colline ou le cap (*Hóien* ou *Hukken*), en dan. mod. *le Hoe* et *Hoqueville*. On peut mentionner également ici le mot islandais *haugr*, (en dan. mod. *en Høj*) une colline, puisque des réunions telles que *Hójbý*, c'est-à-dire *Hojenes By*, la ville des Collines, sont générales dans le Nord.

Suhm explique de même le nom de *Cherbourg*, *Chiarisburch*, du mot danois *skær*, en allemand *schere*, écueil. (2)

On fait dériver le nom de *Falaise* de l'allemand *felsen* (rocher), *ffall* dans l'ancienne langue du Nord, en dan. mod. (*ffæld*), montagne. Cette dénomination est remarquable, puisque le nom normand a plus de rapport avec la forme allemande du mot qu'avec celle du Nord. (3)

La dénomination générale de *nez* ou *ness* pour désigner un cap ou promontoire, *Forbiereg*, *Næs* en dan. mod. qui se retrouve, non pas seulement en Normandie, mais dans plusieurs autres provinces de France, est le mot *næs*

(1) Je crains bien que tous ces noms ne proviennent plutôt de l'allemand *heim*; les mots *homme*, *houlme*, etc., sont très communs dans des lieux où il n'y a pas une goutte d'eau. Le Prev.

(2) Cette étymologie me paraît bien peu satisfaisante. *Carisburg*, *Chiarisburg*, viendraient plutôt de *Corialium*, ancien nom du lieu sous les Romains, dont on aurait pris les deux premières syllabes avec la terminaison *burgus*, *Cori-burgus*. Le Prev.

(3) Voyage d'Estrup, cité plus haut, p. 98.

de l'ancienne langue du Nord, en anglo-saxon *næs*. Ils appartiennent sans doute à une langue plus méridionale.

On rencontre aussi fréquemment dans quelques provinces de France la terminaison *gil*, en latin du moyen-âge *gilum*, qu'on ne reconnaît presque plus par suite des contractions plus modernes, comme dans *Vernogilum*, *Verneuil*. Il est cependant remarquable que le même mot *gil* se présente dans les langues du Nord, où il signifie grotte, antre, défilé (*bjergklóft*). (1)

De même qu'en ce qui concerne les deux mots précédents, on peut mettre en doute si le Nord peut s'approprier le mot *acre*, champ, terre labourable (*ager*, *agerland* en dan. mod.), quoiqu'il y soit maintenant aussi commun que dans les langues du Midi.

Il est au contraire difficile de douter que le mot *escove*, qui se trouve par exemple dans *Escoves*, nom ancien par lequel on désignait un bois, ne soit purement de la langue du Nord (2). Il répond à l'islandais *skógr*, à l'anglo-saxon *scog*, un bois, *skov* en dan. mod. ; il n'a reçu en Normandie, avant l's, que les additions ordinaires dans

(1) La terminaison *ogilum* est très commune dans toute la France septentrionale, où l'on en retrouve très facilement la trace dans tous les noms aujourd'hui terminés en *enil*, comme *Verneuil*, *Breteuil*, *Auteuil*, *Bonneuil*. J'ignore de quel idiome elle provient, mais on la trouve employée dès l'époque des premiers rois mérovingiens, et quelques-uns des composés qui en dérivent, tels que *Buxogilum* et *Spinogilum*, prouvent que sa signification n'a aucun rapport avec celle que l'auteur assigne au mot *gil* dans les langues du Nord ; il est visible que *Buxogilum* signifie un lieu où il croît des buis, *Spinogilum* un lieu où il croît des épines.

Le Prev.

(2) Nous avons en Normandie la forêt d'Écouves, dont le nom vient très probablement de cette source.

Le Prev.

les dialectes welches (1). Le mot allemand qui y correspond est *wald*, bois, en anglo-saxon *vold*, *vollr* dans l'ancienne langue du Nord, mais avec une autre signification ; et d'après le son, comme d'après la signification, il est démontré que le mot *escove* doit être attribué aux habitants du Nord.

Le mot *bosc* ou *busc*, *bosquet*, *busk* en dan. mod., qui appartient aussi bien aux langues du Nord qu'à la langue allemande, se remarque en plusieurs noms, comme *Colbosc*, *Verdbosc*, *Baudribosc*, etc. Le mot *boscage*, bocage, qui en est dérivé, et que nous, Danois, avons adopté plus tard, montre son ancienneté dans le Midi. (2)

Il en est de même de *houlde*, dans l'ancienne langue du Nord *holt*, en anglo-saxon *holt*, en allemand *holz* (du bois), comme dans *Turholt*, *Terhoulde*, *Théroude*. Aussi, lorsque ce mot est un nom de personne, il contient néanmoins le mot du Nord. (3)

Des deux côtés de Sassetot se trouvent des vallées *Dalles*, pluriel de *dale*, une vallée, en dan. mod. *dal*, dans la langue ancienne du nord *dalr*, en allemand *thal*. Il est remarquable qu'on retrouve dans ce mot la forme

(1) Dans les dialectes welches, on change *Fy* et *l's*, et ces voyelles se placent souvent avant *l's*, pour faciliter la prononciation, comme dans le mot *estrand* ci-dessus cité, de même que dans *ystang*, une barre en *Stang* en dan. mod., et dans tous les autres mots semblables.

(2) Le nombre des dérivés du mot *bosc* est immense en Normandie ; je ne connais pas le mot radical il eût été bon de l'indiquer ici.

Le Prev.

(3) Je crains bien que ceci ne soit un peu forcé. Il me paraît difficile d'en dériver les noms d'hommes en *oldus*, qui me paraissent plutôt parallèles à la forme *hildis*, *childis* ou *ildis* pour les noms de femmes.

Le Prev.

plus molle du Nord et la forme plus dure de l'allemand; la première dans *Crodale*, *Dieppedale*, *Croixdale*; la dernière dans *Darnetal*, *Danestal* (1). Peut-on considérer ceci comme un effet du hasard, ou bien les noms de l'ancienne langue du Nord et de l'Allemagne se trouvent-ils réunis chacun dans son pays? ou faut-il plus justement tirer la solution relative à *Danestal* de l'anglo-saxon *steal*, en allemand *stelle*, endroit (2), (en dan. mod. *sted*), en islandais *stállr*?

On doit faire beaucoup d'attention aux terminaisons qui se rapportent à la division de pays, à l'agriculture, aux habitans et autres semblables, et remarquer qu'on trouve en Normandie un grand nombre de terminaisons de la langue du Nord ayant précisément cette signification. On y comprend :

Marche, dans l'ancienne langue du Nord *mórk*, *mark*, originairement un bois, en danois moderne *skov*; il signifie aussi une frontière dans les dialectes du Nord et de l'Allemagne (en dan. mod. *en grændse*). Il est probable que la province appelée *Les Marches* tire son nom de ce mot.

Gard est le *gardr* du Nord, une ferme, une cour, en danois moderne *gaard*, en allemand *garten*, jardin, originairement un endroit clos de toutes parts, et de la même espèce que *hagi*, en ancien danois *hage*, puis *have*, et dont le mot *hegn* (clôture) est de nouveau dérivé; un exemple de la première terminaison est *Auppegard*, qu'on explique par *Abildgaard*, *Æblegaard* (cour, jardin aux pommes); il est plus douteux si le

(1) Ceci me paraît excellent : dans certains cantons de la Normandie, on se sert du mot *dels* pour désigner un triage. Le Prév.

(2) Voyage d'Estrup, p. 102, et la remarque y jointe.

dernier mot cité se retrouve dans le nom de lieu *Ca-haigne*. (1)

Les dénominations de demeure sont *hom*, chez soi ; *hjem* en dan. mod., *heuse*, maison ; *huus* en dan. mod., *cote*, cabane, hutte ; *hytte* en dan. mod. La première se retrouve en Normandie, sous les formes de *ham*, *hom* et *hame!*, qui en est dérivé, et dont plus tard on a formé *hameau*, c'est l'islandais *heimr*, ancien dan. *hém* (*heem*), anglo-saxon *hām*, dan. mod. *Hjem*, il se trouve par exemple dans le nom de ville *Caën*, dont l'ancien nom était *Catheim*, *Cathim*, ou *Cathem* et *Cathom*. Le changement *Cathém*, *Cahém*, *Caén*, est le même que dans les noms danois de *heem* à *em* ou *um* ; il est plus douteux s'il forme aussi la terminaison de Rouen (2). Il est aussi incertain si c'est le mot du nord *hūs*, une maison, et *huus* en dan. mod., qui se retrouve dans le nom la *heuse*, et dans plusieurs autres qui se terminent par *hus* ; la terminaison *hus* ou *hurs*, peut aussi s'expliquer par l'anglo-saxon *hyrst*, bois ; *skov* en dan. mod., de même que si c'est le mot du nord *kot*, en anglo-saxon *cot*, cabane ; *hytte* en dan. mod., qui se retrouve dans des noms tels que *Caudecote*, et autres semblables. (3)

On connaît les terminaisons *torp* ou *tourp*, qui répondent au mot du nord *Porp*, hameau ; *torp* en dan. mod., bourg, qui répond au mot du nord *borg*, château, également *borg* en dan. mod., ainsi que *bie* et *bu*, le mot du nord *byr*, une ville ; *by* en dan. mod. ; en anglo-saxon

(1) Je ne le pense pas. Nous avons non-seulement *Cahaignes* et *Chaignes*, mais aussi leurs diminutifs *Chaignolles* et *Cahagnolles*.

Le Prev.

(2) E. c., p. 7-8. Certainement non : Rouen vient de *Rotomum*, *Rodomum*.

Le Prev.

(3) *Caudecote* vient de *caldā costa*.

Le Prev.

bye. Estrup (1) cite *Torp, Clitorp, Torfville, Tornebu, Carquebu, Mesnilbu, Bourguebu, Longbu, Caubu*.

Le rempart *Haguedike*, établi à l'extrémité de l'isthme de la *Hague*, est en général attribué aux Normands, la dernière partie du nom *dike* est le mot de l'ancienne langue du nord *diki*, digue, fosse; en dan. mod. *dige*, *grav*; la forme allemande du mot *teich*, s'en écarte plus que celle de la langue du nord.

Il faut avoir recours à l'histoire pour savoir si la terminaison *crique* est le mot du nord *kirkja*, église; *kirke* en dan. mod., ce qui ferait expliquer les noms de *Criquetot, Criquebeuf, Yvecrique* et autres semblables, par *Kirketofte* (champ contigu à l'église); *Kirkebo* (cabanes autour de l'église); *Yvekirke* (2) (église d'Yve), ou si le mot en question est le même que le français *crique*, golfe, baie, mot qui a de l'affinité avec *Croc*, coin, agrafe; *krog* en danois moderne. (3)

Dans cette division il faut donc aussi comprendre les deux terminaisons ci-dessus nommées *tot* et *beuf*. Par la dérivation de la forme plus ancienne de la dernière citée *bod* ou *bout*, on peut aussi expliquer des dénominations telles que *Bouteilles*, petites boutiques, petites cabanes (*Smaabader, Smaahytter* en dan. mod.). L'observation que les langues du nord sont la source d'où dérivent les mots français en ce moment employés, vient surtout à l'appui de ce que nous avons dit sur l'origine septentrionale de semblables mots; nous donnerons

(1) *Anf. sst.*, p. 11.

(2) *Sst.*, p. 100.

(3) Je serais tenté de croire que ce mot indique dans ses composés une petite élévation, signification qu'il a encore en Normandie. Nous avons des noms de lieux qui en sont formés dans des endroits entièrement privés d'eau.

comme exemple celui que nous avons cité plus haut *hameau*, de l'anglo-saxon *ham*, ou de *heimr* dans la langue du nord ; on le trouve comme on sait , non-seulement quant aux mots qui s'emploient en noms de lieu , mais aussi quant à beaucoup d'autres , comme *bateau* , en latin du moyen âge *batellus*, de *bátr* dans la langue ancienne du nord, *Baad* en dan. mod.

Il serait encore intéressant de faire des recherches pour savoir si parmi les noms de lieu de la Normandie, il y aurait des substantifs et des adjectifs descriptifs d'origine septentrionale, lesquels sont si fréquens dans les noms de lieu du nord. On pourrait examiner sous ce point de vue les mots suivans : L'adjectif *dyb* (profond), ou le substantif *dyb* (abîme), en allemand *tief*, qui contient, ainsi que plusieurs personnes l'ont déjà remarqué, l'origine du nom de la rivière de Dieppe et de la ville du même nom (1), ce qui se trouve conforme à la nature locale du lieu ; il en est de même de l'origine du nom de lieu de la ville de Vittefleur et de quelques autres.

Notre *hvid* (blanc), en islandais *hvíttr*, en allemand *weiss*, a pu être changé en *vit*, *vitte*, *vi* ; aussi quelques personnes (2) s'en servent-elles pour expliquer *Vittefleur*, la rivière blanche ; *den hvide Flod* en danois mod.

Le mot *grön* (vert), en islandais *grænn*, en allemand *grün*, peut se retrouver dans des noms, comme *Grainville*, *Graincourt*. (3)

(1) Il est digne de remarque que ce mot semble particulièrement emprunté à la forme anglo-saxonne. Le Prev.

(2) Description de la Haute-Normandie. Paris, 1740. Estrup (page 43) cite l'expression *vin huet* (vin blanc) en dan. mod. *hvid Vín*.

(3) Ceci est une erreur : *Grainville* vient de *Garinivilla*, *Gerinivilla*.

Le Prev.

Le mot *bruun*, en allem. *braun*, a pu être la source du nom *Bruncourt*, quand même on expliquerait la première partie de ce mot comme un nom de personne *Le Brun*, *den Brune* en dan. mod. Les langues du nord contiennent encore le même mot. (1)

Parmi le grand nombre de diverses étymologies qu'on a du nom *Rouen*, appelé anciennement *Rothomag*, on a voulu le faire dériver de l'adjectif *rot* (rouge), en danois moderne *rod*, en islandais *rauvar*, en allemand *roth*. D'autres personnes, il est vrai, ont voulu expliquer le nom de *Rothomag* à l'aide de celui de la déesse *Roth*, mais aussi long-temps que l'on ne connaîtra pas mieux ce qui regarde cette déesse, la première dérivation de la langue du nord paraît la plus vraisemblable. (2)

Son origine ou dérivation est aussi établie par le nom du pays *Rougemare*, qui fait maintenant partie de la ville de Rouen, par celui de *Robec*, précédemment *Rothbec*, le ruisseau rouge, et en dan. mod. *den rôde Bæk*; par opposition au nom d'une autre petite rivière, l'*Aubette*, qui se jette ainsi que la première, dans la Seine, près de Rouen, et qu'on fait venir du latin *Albula*. (3)

Comme il est assez ordinaire de déterminer la position d'un lieu selon le coin du monde vers lequel il est situé, il paraît beaucoup plus simple de faire dériver des noms, tels que *Oistreham*, plus tard *Etrehan*, *Etran* et autres semblables qui commencent par *Etre*, de même

(1) *Brun* est en effet dans ce cas un nom d'homme, dont la signification correspond au latin *fusus*.
Le Prev.

(2) Ce nom vient du celtique, et *roto* y est employé dans le sens de fleuve, rivière; tout le monde connaît le mot grec correspondant.
Le Prev.

(3) Description de la Haute-Normandie, t. II, p. 5.

que *Eteland*, et tous ceux dont la première partie était selon l'ancienne orthographe, *est*, de *vester* (ouest), en islandais *vestr*, et de *ôster* (est), en islandais *austr*, que de les dériver du nom d'une divinité, dont le culte sur le lieu, n'est ni expliqué, ni prouvé historiquement. (1)

Enfin, on trouve partout, dans le nord, en Angleterre et dans plusieurs autres pays, le mot *Wind* (vent), en islandais *vindr* (dans l'Edda, par exemple *vindheimr*), en allemand *Wind*, en danois moderne *Vind*, employé comme le commencement des noms de terrains qui sont ouverts et exposés au vent. C'est par là qu'on explique aussi, de la manière la plus simple, les *ventes d'Eau*, etc. (2)

Tels sont à-peu-près les mots des langues du nord qu'on peut espérer de retrouver dans des noms de lieu, en Normandie. Mais indiquer en quels lieux particuliers ils se trouvent effectivement, comment on peut, avec une certitude historique, ou du moins avec quelque probabilité, établir que tel lieu doit son nom, soit aux Saxons, soit aux Normands, ou en même temps aux deux nations, est une recherche si compliquée, que je n'ose pas me hasarder à la tenter. Je me bornerai donc en conséquence, à conclure par quelques courtes observations qui pourront offrir quelque intérêt à un lecteur danois.

Lorsque nous considérons nos noms de lieu ici dans le nord, nous avons l'avantage énorme de savoir avec certitude, à peu de chose près, à quelle langue nous

(1) Sst., t. 14 p. 35.

(2) Les ventes de la forêt d'Eawy sont des bois que l'on adjuge par lots, par ventes. Voilà l'origine la plus simple et la seule vraie de ce nom très moderne.

Le Prev.

devons les attribuer. Nous pourrions les expliquer en ayant seulement recours à notre propre langue et à ses dialectes, dans le nord, et nous n'avons même pas besoin de recourir à ses plus prochaines alliées, qui ont à peine quelque chose, que nous ne trouvions pas aussi bien et ordinairement d'une manière plus exacte chez nous-mêmes. Il en est tout-à-fait autrement en ce qui concerne la Normandie française, qui, dans le cours du temps, a été habitée par différentes races, souvent très mêlées. Un développement de la signification des noms de lieu en Normandie, demande par conséquent à-la-fois une connaissance exacte de l'histoire et de la langue de ces peuples, ainsi que de la fondation de tous les lieux, même de ceux de très peu d'importance. Des savans français ont déjà considéré les noms de lieu, en Normandie, sous les rapports des différentes époques auxquelles il faut les attribuer (1). Dans les temps les plus reculés, le pays était habité par des Celtes ou Gaulois, et les premiers mots les plus simples de la langue, tels que les noms de montagne et de vallée, de rocher, de rivage, de côte, de fleuve, de rivière et autres semblables, ainsi que quelques-uns relatifs à l'agriculture et à l'habitation, proviennent certainement de cette source. Les Romains s'emparèrent des Gaules, et y fondèrent des villes fortifiées; ainsi une partie des noms de lieu ont dû être créés pendant qu'ils possédaient le pays. Mais à peine les Romains en avaient-ils acquis la possession tranquille, que les Saxons commencèrent à piller les côtes. Les Francs pénétrèrent ensuite dans le pays et

(1) Gerville, *Recherches sur les anciens noms de lieux en Normandie*, dans les *Mémoires de la Société royale des antiquaires de France*, t. VI, p. 224, fgg.

s'en rendirent les maîtres. Les Normands le pillèrent depuis dans tous les sens , s'y établirent enfin , et le reçurent plus tard comme domaine féodal , des rois français. Le christianisme se propagea en partie par les soins d'apôtres romains , en partie par ceux d'apôtres normands (1). Les noms de lieu éprouvèrent un changement considérable après son introduction. Les anciens furent remplacés par de nouveaux ; on adopta des noms de saints , et on réunit , en latin du moyen âge , des expressions de toutes les différentes langues , dont les élémens , peu-à-peu , se mêlèrent ensemble. Ces élémens éprouvèrent enfin , à une époque plus récente , un changement si considérable , qu'on pourrait à peine en suivre la trace , si quelques exemples non douteux , ne venaient servir de guide.

Ainsi , en expliquant les noms de lieu de la Normandie , on ne doit perdre de vue , ni la langue celte , ni la langue latine. Mais une nouvelle difficulté s'élève , lorsqu'on veut déterminer quels sont les noms qui appartiennent à la langue du nord. On trouve dans les langues du nord , et précisément parmi les premiers et les plus simples de ces mots , une quantité considérable qui viennent sans doute des Celtes , depuis les temps les plus anciens ; il est connu que beaucoup de radicaux , dans la langue latine , sont également dus à la race celte. Puisque la langue celte a ainsi étendu ses branches , tant vers le nord que vers le midi , il serait presque impossible de déterminer à quelle langue il faut attribuer tel ou tel mot qu'on peut en même temps expliquer également bien , selon deux langues tout-à-fait

(1) Tout ceci est parfaitement juste , sauf les apôtres normands.

différentes l'une de l'autre. On a déjà cité comme exemple le mot latin *vadum*, et le mot *vad* de la langue du nord. Toutes les deux langues ont les verbes correspondans, en latin *vadere*, en islandais *vada*, qui ont l'un et l'autre, la même signification primitive, *marcher avec précipitation*. On peut également attribuer à chacune de ces trois langues le mot *vind* cité ci-dessus, en gallois *gwynt*, d'où est venu *Gwynddy*, nom des habitans de la partie septentrionale du pays de Galles, lequel correspond à nos *Vendelboer*, habitans de la région du vent; en islandais *vindr*, en latin *ventus*. Le mot de la langue du nord *porp*, peut être comparé au gallois *tréf*, qui sert à désigner, ainsi que le premier, des maisons isolées; ou si, dès le commencement, *porp* a signifié un certain nombre, une foule, on l'explique avec le gallois *tŷrf*, en latin *turba*. Les mots français *mare*, *marais*, en langue du nord *mar*, *mæri*, ont des mots correspondans dans le gallois *môr*, au pluriel *myr*, en latin *mare*. Lorsqu'on fait dériver des noms tels que *Etables*, *Stavelo*, du latin *stabulum*, on peut aussi fixer de la même manière son attention sur l'islandais *stopull*, tas, pile (*Stabel* en dan. mod.), ou *stallr*, qui a la même signification que *stabulum*. Les noms qui commencent par *Col*, pourraient être dérivés du latin *collis*, mais aussi du mot de la langue du nord *kollr*, qui a la même signification; ou du nom d'homme *Kollr*. Le mot celtique *ang*, un endroit étroit, contient l'origine du latin *angustus*, mais il a été également accueilli dans les langues du nord, et des noms tels que *Angiens*, peuvent s'expliquer par les trois langues. Le mot celte *bric*, *bruc* pont (*Bro* en dan. mod.), est le même que le mot de la langue du nord *bryggja*, petit pont (en dan. mod. *Brygge*). On peut également suivre le mot de la Normandie, où plu-

sieurs lieux peuvent s'en expliquer depuis Bruges en Flandre jusque très avant dans le nord. Le mot celte *cleuz*, tombeau, fosse, digue (en dan. mod. *Grav, Dige'*), d'où l'on fait dériver aussi plusieurs noms de lieu en Normandie, se retrouve également au centre du Danemark, dans *Kluset* près Odense, etc., etc.

Maintenant puisqu'il est établi, en ce qui concerne les noms de lieu composés, que la première partie du nom est d'une aussi grande importance que la dernière, pour déterminer quelle est la signification du nom, et à quel peuple et à quelle langue il appartient, il se présente encore dans les noms de lieu, en Normandie, un mélange extrêmement singulier de plusieurs langues dans un seul et même nom. Dans *Honfleur* et *Harfleur*, par exemple, la terminaison *fleur* est incontestablement, ainsi que nous l'avons vu, l'anglo-saxon *fleót*, ou le mot de la langue du nord *fljót*; mais tous les deux ayant une telle ressemblance, lettre par lettre, puisque l'*e* dans le premier de ces mots équivaut entièrement au *j* dans le dernier, on ne saurait voir par le nom même de quel peuple il provient. Il est donc aussi très naturel, en ce qui concerne la première partie de ces noms, de penser à une origine septentrionale (1). On fait ordinairement, autant qu'on peut le savoir, dériver la première partie de ces noms de la langue celte, mais on pourrait alors se demander comment ces deux langues, le celte, langue indigène, et l'anglo-saxon, ou la langue du nord,

(1) Estrup dit aussi à cette occasion, dans son *Voyage en Normandie*, page 104 : « Il m'est venu à l'idée que les noms de ces deux villes (*Huneflot* et *Hareflot*) pourraient signifier au-delà de la rivière, et en deçà de la rivière, *hiinsides-Floden*, og *hersides-Floden*, en danois moderne. »

langues étrangères, étaient mêlées ensemble de telle manière qu'elles ont à-la-fois été mises à contribution pour la formation d'un nom, dont le commencement tient à l'une, et la fin à l'autre de ces deux langues⁽¹⁾; et ne saurait-on expliquer par quelque autre moyen comment la langue, en Normandie, du moins en ce qui est relatif aux mots les plus généraux, était faite à l'époque où les Normands s'établirent dans le pays; et le dialecte qu'on y parlait alors ne peut-il pas ainsi, sous d'autres rapports, s'expliquer comme contenant des parties constituantes à moitié celte, à moitié de la langue du nord? Ne peut-on en conséquence établir des règles assez fixes à ce sujet? On devrait autrement préférer d'expliquer et le commencement, et la fin par la même langue, et supposer par exemple que le commencement d'*Elbeuf*, vient plutôt du nom *Ella*, en sorte que la signification du tout serait la boutique d'*Ella* (*Ellas Boder* en dan. mod.), au lieu de le tirer du celte *el* (bas), *lav* en dan. mod. On pourrait faire des observations semblables relativement à la langue latine, puisque beaucoup de noms du nord se terminent par la finale *ville* (du latin *villa*), tels que *Foucarville*, *Grouville*, *Hérouville*, *Barneville*, *Sauqueville*, *Graville*, des noms *Folkhard*, *Gerold*, *Herold*, *Bernhard*, *Saxe*, *Gerhard*, etc. On devrait alors faire précéder l'explication des noms de lieu de recherches sur les formes sous lesquelles les mots latins originaires, se présentent en Normandie, dans les temps plus reculés. Quant aux noms de personnes, il me paraît, à en juger

(1). Ceci est beaucoup moins difficile à expliquer qu'on ne le pense : les hommes du Nord, arrivant sur nos côtes et y trouvant des noms de lieux établis, se contentèrent souvent, suivant toute probabilité, d'y adjoindre une terminaison qui leur indiquât la nature des lieux.

par le grand nombre que j'en ai recueilli, qu'en général, comme en particulier, relativement aux noms attribués aux compagnons de Gange-Rolf (*Rolf Gangers*), ce ne sont point d'anciens noms de la langue du nord, mais des noms anglo-saxons, ou d'une langue encore plus méridionale. Il paraît même quelquefois que le vrai mot de la langue du nord a été traduit, par exemple *Ul* (loup), *Ulv* en dan. mod., en *Louvetot* ou *Loupétot*. Cette conjecture souffre pourtant quelques exceptions, ainsi le nom *Rou*, *Rolf*, lequel d'après les éclaircissemens donnés par M. Rask, est d'origine finlandaise; de même *Etain*, *Eisten*, *Mar*, meurtre; *Mord* en dan. mod., en island. *Móror*, *Ber*, ours, *björn* en dan. mod. *Sote*, en island. *Soti*.

Du reste, les Danois ont un intérêt tout-à-fait particulier à voir un nombre de noms aussi considérables si répandus sur les côtes de la France, lesquels, à quelques petits changemens près, sont les mêmes que ceux qui se trouvent partout en Danemark; par exemple, *Sassétot*, qui est le même nom de lieu que notre *Sasse-tofte* ou *Sasserup*; *Valletot*, qui ressemble tant à notre *Vallekilde*, le premier du nom *Saxi*, Saxe, le second du nom *Valdar*, Valder, et il est remarquable que ces deux noms sont changés ici de la même manière que nous l'avons vu plus haut. Parmi d'autres semblables, nous citerons *Daubeuf*, qu'on explique simplement par *Dalr*, vallée, et qui signifie par conséquent habitation dans une vallée (*Dalebo*, en dan. mod.), *Belbeuf*, *Beautot*, lesquels dérivés de *beau* (1), en danois mod. *skjøn*, s'accordent avec notre *Fagerbo* (belle ville), *Fagertofte*

(1) Il est très douteux, pour ne rien dire de plus, que *Belbeuf* et *Beautot* aient pour racine le mot français *beau*. Le Prev.

(beau champ), *Tournebu*, qui a une ressemblance singulière avec notre *Taarnby* (ville aux tours), *Cattehoule*, qu'on explique par la demeure des *Katter*, et nous avons un nom correspondant dans le Cattegat, *Kattegattet*, en danois mod., etc., etc. On peut encore, ainsi qu'on en a donné plus haut quelques exemples, trouver un accord semblable entre des noms dans les Pays-Bas et en Normandie. On pourrait aussi faire convenablement dériver *Hareflot* du mot hollandais *hare*, cité par Adelung, qui signifie un terrain élevé dans un pays plus bas (1); mais on parviendrait à peine à obtenir un résultat scientifique par de semblables comparaisons, avant qu'on se soit formé des règles assez fixes relativement aux lois de changement des différentes langues, afin de pouvoir expliquer par là des noms inconnus avec presque la même certitude qu'on a quand on suppose, par exemple, que *Monterolier* est formé du latin *Monasterium hooleri*, et que *Geoffroi* est formé du mot de l'ancienne langue du Nord *God*, Dieu (*Gud.* en danois mod.) et *Fridr*, paix (*Fred* en danois mod.).

Extrait d'une lettre de M. Aug. SAKAKINI à M. Jomard.

Tunis, 24 décembre 1834.

Depuis mon arrivée à Tunis j'ai fait la connaissance de M. J. B. Hanegger, architecte et professeur d'archéologie à Donaueschingen, dans le Grand-Duché de Bade.

Ce voyageur, bien connu en Europe, s'est rendu dans cette Régence pour en rédiger la statistique générale et y lever des plans topographiques. Il s'y trouve depuis deux ans et demi.

(1) Radlof, *das Keltenthum*, p. 290.

Consciencieux et infatigable, M. Hanegger n'a voulu rien écrire ni faire sans avoir vu, entendu, jugé par lui-même. Le 12 mai dernier, il partit avec le dessein de parcourir toute la Régence, accompagné de quelques personnes de sa suite et de six soldats du Bey ; mais il a été obligé de revenir à Tunis quatre mois après son départ, avant d'avoir fini son excursion. Il était arrivé jusqu'aux montagnes de l'Atlas qui, au levant, confinent avec l'état de Tunis, et à l'occident avec le gouvernement de Constantine, et qui sont appelées par les Arabes *Gebel Memché*, sans doute par altération du nom de *Mampsuris*, que leur donnaient les Romains. A 28° de latitude, et à environ 500 milles de distance de Tunis, est située, au pied des susdites montagnes, une petite ville dont la population s'élève à près de 3,000 âmes, appelée *Thamuhkça*, dans laquelle M. Hanegger a trouvé des inscriptions latines qui lui ont fait croire qu'elles appartenaient à l'ancienne *Themisa*, dont il a reconnu l'emplacement par des vestiges et des tombeaux subsistans à l'ouest de la nouvelle ville. Le nom de cette dernière, presque identique au mot *Themisa*, vient à l'appui de cette assertion.

Afin d'achever son ouvrage statistique, qui sera composé de 7 volumes in-f°, et enrichi de nombreux dessins de plantes, oiseaux, etc., M. Hanegger fera sous peu une seconde excursion. Immédiatement après l'envoi en Europe de son travail, qu'il espère avoir terminé au milieu de l'année prochaine, et dont il destine un exemplaire à la Société, il se propose de se rendre au cap de Bonne-Espérance à travers l'Afrique, en suivant autant qu'il lui sera possible, une ligne directe. Il a choisi Tunis pour point de départ.

Malgré ses vastes connaissances, son grand amour

pour la science, et son intrépidité extraordinaire, M. Hanegger a besoin du concours des lumières et des suffrages de la Société pour entreprendre ce long et pénible voyage, dont le succès remplirait la plus grande lacune de la géographie, et serait d'une utilité universelle. C'est pour cela, monsieur, que j'ai l'honneur de m'adresser à vous pour vous prier de demander à la Société de vouloir bien donner ses avis et ses conseils à mon philanthrope ami.

Desirant qu'elle connaisse un moment plus tôt le résultat du séjour de M. Hanegger dans la Régence, je l'ai engagé à en faire une relation succincte, pour la lui envoyer avant la publication de son ouvrage : il a bien voulu me le promettre, et a ajouté qu'il y joindrait quelques cartes, plans et dessins importants.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

1^{er} janvier 1835.

Une Députation de la Société de Géographie a été admise à présenter ses respects au Roi, à l'occasion de la nouvelle année; et M. Roux de Rochelle, Président de la Commission centrale et de la Députation, s'est exprimé en ces termes :

SIRE,

La Société de Géographie a l'honneur d'offrir à Votre Majesté l'hommage de ses vœux et de ses respects. Elle a chaque année éprouvé les bienfaits de Votre Majesté; et les généreuses faveurs qu'elle vient d'en recevoir pour la publication de la suite de ses Mémoires, excitent sa vive reconnaissance. Cette haute protection ne peut que soutenir son zèle et faciliter encore les progrès que les études géographiques ont faits depuis sa fondation. La Société de Paris était d'abord seule; mais elle avait des membres dans tous les pays. Une science cultivée partout, a pris des racines sur différents points. D'autres Sociétés se sont formées; elles sont devenues de nouveaux centres de lumières, de correspondance; et les relations amicales et fraternelles qui se sont établies entre elles et leur sœur aînée montrent tout ce que la

science peut gagner à ces nobles concours. Cette étude embrasse le monde; mais on aime surtout à l'appliquer à son pays; et la Société de Géographie se persuade, Sire, qu'elle ne peut mieux justifier vos bontés envers elle qu'en s'occupant avant tout de la patrie. Heureux le jour où elle aura à couronner le voyageur qui aura pu enrichir la France de quelque importation utile! Nous devons à Monseigneur le Duc d'Orléans un si beau sujet de prix, et Votre Majesté a rendu héréditaire dans son auguste famille son goût pour une science dont elle continue d'encourager les progrès avec tant de bienveillance. »

La réponse du Roi a été écoutée et recueillie assez attentivement par les membres de la Députation, pour qu'ils aient pu en retenir les expressions suivantes :

« Messieurs, vous jugez bien mes sentimens, lorsque
 « vous êtes convaincus de l'intérêt que je prends à vos
 « travaux. J'ai moi-même été professeur de géographie
 « pendant mon exil : c'est un lien de plus qui m'attache
 « à vous. La géographie a fait, il est vrai, tant de dé-
 « couvertes et de progrès, qu'il ne nous reste plus à en
 « espérer d'aussi importans. Néanmoins, quoique toutes
 « les grandes parties du monde soient connues, il reste en-
 « core assez de contrées à explorer, pour que nos recher-
 « ches puissent ouvrir de nouvelles routes au commerce.
 « Sous ce rapport, vos travaux ont à mes yeux une nou-
 « velle importance, et vous pouvez compter sur mon
 « appui. Continuez, messieurs, vos honorables efforts
 « pour l'avancement de la science : j'apprécie tous les
 « services que vous lui rendez ; et je vous remercie des
 « vœux que vous venez de m'exprimer. »

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 9 janvier 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, intendant général de la liste civile, annonce que le Roi vient d'accorder à la Société, à titre d'encouragement, une somme de 1,500 francs pour la publication du recueil de ses Mémoires. — S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans a bien voulu consacrer au même objet une somme de 500 francs.

M. l'amiral Duperré, ministre de la marine, accuse réception d'une lettre où la Société lui a exprimé le vœu que de nouvelles tentatives soient faites pour aller à la recherche de M. de Blosseville : il annonce que ses intentions avaient prévenu ce desir, et que la gabarre *la Pourvoyeuse* doit recevoir cette destination au printemps prochain. Le Ministre fait préparer un plan de campagne pour l'officier qui commandera ce bâtiment, et il se fera un plaisir de joindre à ses instructions les indications que la Société voudra bien lui adresser comme utiles au succès de cette expédition. Pour répondre au desir exprimé par M. le Ministre de la Marine, M. le président désigne trois Commissaires, qui sont MM. Eyriès, Bérard et de La Roquette.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg adresse à la Société divers cahiers de chacune des sections dont se compose le recueil de ses Mémoires.

La Société royale de Londres remercie la Commission centrale pour l'envoi qu'elle lui a fait du dernier volume de ses Mémoires.

M. le président communique à l'assemblée le discours qu'il a prononcé, au nom de la Société de Géographie,

lorsqu'elle a été admise à présenter au Roi ses hommages à l'occasion du nouvel an. Ce discours et les expressions pleines de grâce que l'on a retenues de la réponse de Sa Majesté, seront insérés au Bulletin.

M. Barbié du Bocage communique, de la part de M. Désaugiers la relation d'une excursion faite dans l'intérieur de l'île de Crète par M. A. Fabreguettes, consul de France à Candie. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jaubert dépose sur le bureau les épreuves de quelques-unes des cartes qui étaient destinées à être jointes à l'édition de l'Édrisi, et dont la publication demeure ajournée jusqu'à ce que l'impression du texte soit plus avancée.

M. de La Roquette annonce que M. Leprevost, de Rouen, ayant soumis à la Société des Antiquaires du nord, à Copenhague, une série de questions sur l'origine de plusieurs noms de lieux en Normandie, cette Société a chargé M. l'archiviste Petersen, l'un de ses membres, de répondre en son nom, et a prié M. de La Roquette, consul de France en Danemark, de faire la traduction de cette réponse. M. le professeur Rafn, secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord, renvoie à ce dernier la traduction de la réponse de M. Petersen, dont la révision avait été soumise à l'auteur lui-même par le traducteur. M. Rafn prie M. de La Roquette de proposer à la Société de Géographie de l'insérer dans son recueil de Mémoires ou dans son Bulletin. — M. de La Roquette est invité à donner connaissance de cette réponse dans l'une des premières séances de la Société.

M. d'Orbigny annonce que M. Moerenhout, qui arrive de Taïti, est présent à la séance. M. le président invite ce voyageur à vouloir bien communiquer à la So-

ciété, dans sa prochaine réunion, une notice sur les intéressantes explorations qu'il a faites dans les îles de l'Océanie.

Au moment où la Commission centrale doit songer à une prochaine distribution de prix, M. d'Avezac rappelle la proposition faite par M. le baron Costaz de consacrer à la rémunération des concurrens au prix annuel, outre la grande médaille d'or annoncée par le programme, une médaille d'argent et une médaille de bronze du même module; l'absence prolongée de M. Costaz a retardé le rapport qui doit être fait sur cette proposition; mais elle ne doit point être perdue de vue.

M. d'Avezac expose ensuite que la Commission centrale étant près de renouveler la distribution de ses membres entre trois sections établies par le règlement, il saisit cette occasion pour faire une nouvelle proposition relative à la distribution simultanée de la Commission en plusieurs sections qui s'occuperaient respectivement de chacune des grandes divisions de la géographie; huit sections pourraient embrasser toute l'étendue du programme de la science, en s'occupant : la première, de la partie mathématique; la seconde, de la partie naturelle; la troisième de la partie historique, et les cinq autres, de la description des cinq parties du monde. Cette proposition est prise en considération pour être discutée à une prochaine séance.

La Commission centrale procède au renouvellement annuel des membres du comité du Bulletin pour l'année 1835, et elle nomme pour en faire partie :

MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage (J-G), Bérard, Boblaye, Daussy, d'Avezac, Delcros, Jomard, de Larenaudière, Poulain et Warden.

La Commission procède également à la division an-

nuelle de ses trois sections, de correspondance, de publication et de comptabilité; elles se composent ainsi qu'il suit :

Section de correspondance : MM. Bajot, Barbié du Bocage (Alex.), Bottin, Delcros, d'Orbigny, d'Urville, Isambert, Jaubert, Jouannin, C. Moreau, Tardieu, baron Walckenaer, Warden.

Section de publication : MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage (J. G.), Bérard, Bianchi, Boblaye, baron Costaz, Eyriès, Huerné de Pommeuse, Jomard, baron de Ladoucette, de Larenaudière, Poulain.

Section de comptabilité : MM. Boucher, Denaix, général Haxo, Michaux, Réaume, baron Roger.

Avant la clôture de la séance, M. d'Avezac dépose sur le bureau, pour être développée et discutée, dans une prochaine séance, la proposition d'élargir d'une manière notable le cadre des correspondances étrangères; cette proposition est appuyée par plusieurs membres; mais il est observé que son adoption définitive ne pourra avoir lieu qu'en assemblée générale de la Société.

Séance du 23 janvier.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale de Londres adresse la deuxième partie du volume de ses Transactions pour 1834.

M. Ernest de Blosseville, admis récemment dans la Société, écrit à la Commission centrale pour la remercier de cette admission, ainsi que du bienveillant intérêt qu'elle accorde à son frère, M. Jules de Blosseville, sur la destinée duquel on continue d'avoir de si vives inquiétudes.

M. Sené, qui vient d'exécuter un plan en relief du

Simplon, prie la Société de vouloir bien nommer une commission pour faire un rapport sur ce travail auquel il a consacré cinq années. — MM. Eyriès, Jomard et Albert Montémont sont nommés commissaires.

M. Jomard communique une lettre de M. Sakakini, contenant des détails intéressans sur une statistique générale de la régence de Tunis, dont s'occupe M. le professeur Hanegger. Ce voyageur se propose d'adresser à la Société une relation succincte de ses excursions dans la Régence, et il annonce le projet de se rendre ensuite de Tunis au Cap de Bonne-Espérance à travers l'Afrique. Il demande, pour le guider dans cette entreprise, les instructions de la Société.—Renvoi de cette lettre au comité du Bulletin pour un extrait.

Sur la proposition de M. Jomard, la Commission centrale renvoie à la section de publication l'examen d'une nouvelle demande de M. Jaubert, relative à la gravure de quelques-unes des cartes que l'on pourrait joindre comme *specimen* au texte de l'Edrisi.

M. Albert Montémont dépose sur le bureau le premier exemplaire de son Voyage à Londres, et MM. les éditeurs des Antiquités mexicaines, en adressent la 7^e livraison.

La Commission centrale nomme au scrutin la commission spéciale chargée d'examiner les titres des voyageurs qui peuvent concourir au prix annuel pour la découverte géographique la plus importante faite dans le cours de l'année 1832. Cette commission est composée de MM. Eyriès, Jomard, Daussy, d'Urville et Roux de Rochelle.

L'assemblée entend avec beaucoup d'intérêt une notice de M. Moerenhout sur ses voyages et sur un séjour de plus de six années dans les îles de la Société et dans plusieurs autres des archipels de l'Océanie; ainsi qu'un

mémoire de M. Callier, capitaine d'état-major, sur son voyage dans l'Asie Mineure, en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie Pétrée. Ces deux notices seront insérées au Bulletin.

M. de La Roquette donne lecture d'une série de questions de M. Leprevost, de Rouen, sur l'origine de plusieurs noms de lieux en Normandie, avec les réponses faites à ces questions par M. Petersen, archiviste de la Société des Antiquaires du nord. — Ce document est renvoyé au comité du Bulletin.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 9 janvier 1835.

Par l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg : *Recueil des actes des séances publiques, de 1830, 1831 et 1833.* — *Mémoires de cette Académie*, tome II : Sciences mathématiques, physiques et naturelles, 5^e et 6^e livraisons ; sciences politiques, histoire, philologie, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e livraisons ; mémoires de divers savans, 1^{re}, 2^e et 3^e livraisons.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 27^e livraison, comprenant les voyages de Mungo-Park, Brown, Hornemann et Cailliaud.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, plusieurs livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de décembre.

Par l'Académie des Sciences de Bordeaux : *Séance*

publique de cette Académie, tenue le 28 août 1834.
1 vol. in-8°.

Par la Société d'agriculture de Rouen : *Extrait de ses travaux*, 3^e cahier.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'octobre.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahier de novembre de son Bulletin*.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de *l'Institut* et de *l'Écho du monde savant*.

Séance du 23 janvier.

Par la Société royale de Londres : *Transactions de cette Société pour 1834*.

Par MM. Baradère, Warden, etc. : *Antiquités mexicaines*, — Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué; accompagnée de dessins de Castañeda et d'une carte du pays exploré, etc., par MM. Alex. Lenoir, Warden, Farcy, Baradère et de Saint-Priest. — 7^e livraison, in-folio. Paris, 1835.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 28^e livraison (voyage de Richard et John Lander). — *Londres*. — Voyage contenant la description de cette capitale, avec les mœurs et coutumes de ses habitants, les formes du gouvernement britannique et du gouvernement municipal de Londres, les institutions civiles et judiciaires, philanthropiques et religieuses, scientifiques et littéraires; les richesses industrielles et commerciales, les docks, prisons, clubs, journaux,

bibliothèques, établissemens divers, etc.; les localités environnantes les plus remarquables; par Albert-Montémont. Paris 1835. 1 vol. in-8°.

Par la Société royale des Sciences de Lille : *Mémoires de cette Société pour 1833*. Lille, 1834. 1 vol. in-8°.

Par M. d'Avezac : *Lettres politiques, commerciales et littéraires sur l'Inde*, par le lieutenant-colonel Taylor. 1 vol. in-8°. — *Voyage à la côte de Guinée*, par Labarthe. 1 vol. in-8°. — *Statistique des colonies françaises: Sénégal et dépendances*, broch. in-8°. — *États de commerce, de culture et de population relatifs aux colonies françaises*. 3 broch. in-8°.

Par M. Boblaye : *Description d'Égine*, par M. Puillon-Boblaye, précédée d'une notice historique sur le commerce, la navigation et les colonies d'Égine, par M. La Blanchetais. 1 vol. in-8°. — *Mémoire sur la formation jurassique dans le nord de la France*, 1 broch. in-8°. — *Introduction à la description géologique de la Morée*, broch. in-4°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 2 livraisons.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de l'*Institut* et de l'*Echo du monde savant*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE

DANS L'Océan ATLANTIQUE MÉRIDIONAL,

Exécuté dans les années 1828, 1829 et 1830 par le sloop *le Chanticleer*
sous le commandement du capitaine HENRY FOSTER. (1)

En 1828, le capitaine Henri Foster fut chargé par l'amirauté d'Angleterre de faire dans différens lieux des observations du pendule pour déterminer la figure de la terre. Cette expédition qui dura trois ans, se termina par un accident bien funeste : le 5 février 1831 le capitaine Foster, descendant dans un canot la rivière de Chagre, tomba dans la rivière et se noya. Les observa-

(1) La relation de ce voyage a été publiée à Londres en 1834 par M. Webster, chirurgien du bâtiment.

tions du pendule qui avaient été faites pendant cette expédition furent soumises après le retour du bâtiment, à l'examen de M. Fr. Baily, président de la Société astronomique de Londres, et le rapport de ce savant forme le 7^e volume des mémoires de cette Société; mais en outre de ces observations, le capitaine Foster avait aussi été chargé par l'amirauté de déterminer, par le moyen de plusieurs bons chronomètres, les différences de longitude des divers points où il devait s'arrêter. Ces dernières observations furent l'objet d'un rapport du docteur Tiark au capitaine Beaufort, hydrographe de l'amirauté dont nous donnons ici un extrait.

Extrait du rapport du docteur Tiark, sur les observations chronométriques du capitaine H. Foster, commandant le Chanticleer.

J'ai examiné soigneusement les observations et les calculs du capitaine Foster et des officiers du *Chanticleer*, et j'ai tâché d'en déduire les résultats les plus probables des différens arcs de longitude qui ont été mesurés chronométriquement dans cette expédition. Les calculs avaient déjà été faits par le capitaine Foster pour toute la partie qu'il avait exécutée, et s'il eût vécu, il n'est pas douteux qu'il ne les eût encore soigneusement vérifiés; ils sont cependant, autant que j'ai pu m'en assurer, aussi exempts d'erreurs qu'on peut l'espérer dans des calculs aussi longs. L'accord qui existe dans les différens résultats particuliers des hauteurs correspondantes observées par le capitaine Foster, indique sa grande habileté dans ces sortes d'observations, et l'ordre et la précision de ses calculs sont une preuve certaine de son infatigable activité.

J'ai recalculé un nombre considérable de hauteurs correspondantes et n'ai trouvé aucune erreur. Dans les autres calculs je n'ai aperçu que les deux fautes suivantes qui méritassent d'être remarquées. 1° le capitaine Foster avait appliqué la correction pour le changement de marche de ses chronomètres entre Funchal et Fernando de Noronha, à la longitude de Tenerife (qui est à l'Est de Funchal), avec le même signe qui doit être employé pour les longitudes à l'Ouest de ce dernier point. 2° Il avait par erreur, compté un jour de trop pour le temps écoulé entre les observations faites à l'île des Etats et à l'anse Saint-Martin sur la terre de Feu, ce qui l'avait forcé à rejeter les résultats de cinq chronomètres après un intervalle de huit jours et demi seulement. J'ai corrigé ces deux petites erreurs. Les chronomètres ne paraissent pas avoir conservé la même marche pendant long-temps, et quelques-uns en ont changé d'une manière très sensible dans de courts intervalles. Comme ces chronomètres étaient tous considérés comme fort bons, je suis porté à croire que c'est avec raison que le capitaine Owen pense que la méthode de suspendre les chronomètres au pont supérieur, adoptée à bord du *Chanticleer*, était mauvaise : ma propre expérience m'a prouvé aussi, que ce genre de suspension n'était pas favorable à la régularité du mouvement des garde-temps.

Le capitaine Foster n'a pas déterminé la marche des chronomètres à Falmouth, pensant sans doute que la longitude de ce point étant bien connue, la différence sur le temps moyen de ce lieu, comparée à celle qui avait été obtenue primitivement sur le temps moyen de Greenwich, suffirait pour déterminer la marche des chronomètres pendant l'intervalle. Mais quand on considère combien ils ont changé de marche par la suite,

que de plus on voit que pendant cet intervalle, qui a été de trente-six jours, ils ont été transportés de l'observatoire à bord, il paraît douteux que l'on puisse employer avec sécurité les marches ainsi déterminées. C'est pourquoi j'ai adopté la longitude de Madère d'après les marches obtenues en ce point seulement, ce qui la rend un peu plus grande : on verra en outre qu'il y a quelque raison de croire que la longitude de Fernando de Noronha, dont celle de Funchal forme une partie, est elle-même trop petite.

La longitude de Fernando de Noronha est d'une grande importance pour obtenir les résultats des observations chronométriques du capitaine Foster, et il est à regretter que la différence des méridiens de Funchal et de Noronha soit une de ses déterminations qui laisse le plus à désirer. *Le Chanticleer* visita cette île pour la première fois en 1828, et après avoir été à différens points de l'Amérique du Sud, aux Nouvelles-Shetland, au cap de Bonne-Espérance, à Sainte-Hélène et à l'Ascension, il y revint une seconde fois et se rendit ensuite de là sur la côte d'Amérique. La longitude de Noronha entre par conséquent dans presque toutes les longitudes rapportées à Greenwich que l'on peut déduire des observations chronométriques du capitaine Foster.

Avant de comparer les déterminations du capitaine Foster avec celles des autres observateurs, nous croyons convenable d'examiner comment elles s'accordent entre elles. Nous avons pour cela trois comparaisons.

1° La différence de longitude entre l'anse Saint-Martin à la Terre-de-Feu et l'Île-Déception dans les Nouvelles-Shetland a été déterminée deux fois, *le Chanticleer* ayant été de l'anse Saint-Martin à l'Île-Déception, et étant revenu ensuite dans la même anse, on a :

L'Ile-Déception à l'est du port Cook, île des Etats...	13m 50. 09
Anse Saint-Martin à l'ouest de l'Ile des Etats.....	14.. 5. 95
Donc l'Ile-Déception à l'est de l'anse Saint-Martin..	27..56. 04
On a eu ensuite directement.....	27..54. 91
Différence.....	1. 13

La petitesse de la différence prouve que les résultats sont très exacts; j'ai adopté la première valeur parce que le retour de l'Ile-Déception à l'anse Saint-Martin a été long et a eu lieu par de mauvais temps.

2° En prenant les différences de méridiens de l'île Noronha à l'anse Saint-Martin à l'Ouest, et de la même île à Mossel Bay à l'Est, on obtient la différence de longitude entre l'anse Saint-Martin et Mossel-Bay; d'un autre côté cette même différence a été obtenue directement dans la traversée que *le Chanticleer* a faite entre ces deux points en mai et juin 1829. Voici la comparaison de ces deux résultats :

D'une part.

Rio-Janeiro à l'ouest de Fernando-Noronha.....	0 h 42 ^m 59.70
Montevideo, ouest de Rio-Janeiro.....	0..52..18.07
Ile des Etats, ouest de Montevideo.....	0..31..13.70
Anse Saint-Martin, ouest de l'Ile des Etats.....	0..14.. 5.95
Anse Saint-Martin à l'ouest de Fernando-Noronha:	2..20..37.42

D'autre part.

L'Ascension à l'est de Fernando-Noronha.....	1..11..57.02
Lemon-Valley (Sainte-Hélène), est de l'Ascension.	0..34..41.44
James-Town (Sainte-Hélène), est de Lemon-Valley.	0.. 0.. 6.92
Batterie Amsterdam (cap de Bonne-Espérance), est de James-Town.....	1..36..33.00
Mossel-Bay, est de la batterie Amsterdam.....	0..14..49 97
Donc Mossel-Bay à l'est de Fernando-Moronha...	3..38.. 8.35

L'anse Saint-Martin à l'ouest de Noronha.....	2..30..37.43
Différence de longitude entre Mossel-Bay et l'anse	
Saint-Martin	5..58..45.77
La même différence a été trouvée directement de.	5..58..52.86
Différence.....	0.. 0.. 7.09

Cette différence est très petite, surtout si l'on considère que le dernier résultat ne peut pas être regardé comme déterminé très rigoureusement à cause de la longueur de l'intervalle, aussi doit-on vraisemblablement attribuer en partie cet accord à ce que les erreurs se sont compensées.

3° Le capitaine Foster a déterminé la différence de longitude entre Noronha et Porto-Bello, les officiers du *Chanticleer* ont eu ensuite celle de Porto-Bello à Falmouth; nous pouvons par conséquent déduire la longitude de Fernando de Noronha de ces observations, et la comparer avec celle qui avait été obtenue primitivement; on a ainsi :

Maranham, ouest de Fernando-Noronha.....	0 ^h 47 ^m 33.90
Para, ouest de Maranham.....	0..16..45.80
Fort Saint-David (Trinité), ouest de Para.....	0..52.. 0.80
La Guayra, ouest du fort Saint-David.....	0..21..40.27
Porto-Bello, ouest de la Guayra.....	0..50..53.17
Porto-Bello, ouest de Fernando-Noronha (Foster)..	3.. 8..53.95
Chagre, ouest de Porto-Bello (Austen).....	0.. 8..22.94
Chagre à l'ouest de Fernando-Noronha.....	3..10..16.89
Barracoa à l'est de Chagre.....	0..22.. 0.43
Bermudes, est de Barracoa.....	0..39..18.34
Saint-Michel, est des Bermudes.....	2..35..58.01

Falmouth, est de Saint-Michel.....	1. 22. 39. 30
Greenwich, est de Falmouth.....	0. 20. 10. 85
Donc Chagre à l'ouest de Greenwich.....	5. 20. 6. 93
Chagre à l'ouest de Noronha.....	3. 19. 16. 89
Noronha, ouest de Greenwich.....	2. 9. 50. 04
La première détermination était de.....	2. 9. 23. 06
Différence.....	0. 26. 98

Nous avons ici une différence de 27' dont une grande partie doit être attribuée à la différence des méridiens des Bermudes à Saint-Michel, qui est évidemment moins exacte que les autres; je n'ai pas essayé par des corrections partielles à diminuer ce désaccord, mais j'ai déduit toutes les longitudes des points depuis Noronha jusqu'aux Bermudes de la longitude de Noronha obtenue directement, et celle de Saint-Michel de Falmouth. Les nombreuses observations astronomiques faites par le capitaine Foster, à Chagre, pourront servir à déterminer directement cette position, et à prouver si la longitude déduite de Noronha est exacte, ou si on devrait prendre celle que donnent les observations au retour.

Comparaison des résultats obtenus par le capitaine Foster avec quelques autres déterminations.

La moyenne de toutes les observations faites jusqu'ici par M. Fallows donne

Pour la longitude de l'observatoire du cap de	
Bonne-Espérance.....	1 ^h 13 ^m 53, 18 (1)
L'observatoire est d'après le capitaine Foster à	
l'est de la batterie Amsterdam.....	0. 0. 12. 66
Longitude de la batterie Amsterdam d'après	
Fallows.....	1. 13. 40. 52

(1) Toutes les longitudes données dans le cours de ce Mémoire.

Les observations chronométriques du capitaine Foster nous donnent les différences de longitude suivantes :

Noronha, ouest de l'Ascension.....	1 ^h 11 ^m 57. ⁰²
L'Ascension, ouest de Lemon-Valley (Sainte- Hélène).....	0..34..41.44
Lemon-Valley, ouest de James-Town.....	0.. 0.. 6.92
James-Town, ouest de la batterie Amsterdam.....	1..36..33.00
Noronha, ouest de la batterie Amsterdam.....	3..23..18.38
Longitude de la batterie Amsterdam d'après Fallowa.....	1..13..40.52
Longitude de Noronha déduite de celle du Cap d'après M. Fallowa.....	2.. 9..37.86
La même par les chronomètres du capitaine Foster.....	2.. 9..23.06
Différence.....	0..14.80

Le capitaine Sabine a déterminé la longitude de l'Ascension (Barrack-square) par des distances lunaires que le capitaine Foster trouvait s'accorder avec les observations astronomiques qu'il avait faites au Cap.

Longitude de l'Ascension d'après le capitaine Sa- bine.....	0 ^h 57 ^m 33. ³³
Foster a trouvé Noronha à l'ouest de l'Ascension de.....	1..11..57.02
Donc longitude de Noronha déduite de celle de l'Ascension d'après Sabine.....	2.. 9..31.35
La même par les chronomètres.....	2.. 9..23.06
Différence.....	0.. 8.29

La différence de longitude entre Funchal et Janeiro a

sont rapportées à Greenwich, j'ai donné seulement par rapport à Paris et à Greenwich celles qui se trouvent dans la table qui est à la fin. (P. Daussey.)

été déterminée par le capitaine King, par le moyen de la station intermédiaire de Porto-Praya, et par le capitaine Foster par le moyen de la station intermédiaire de Fernando-Noronha. Voici la comparaison de ces deux résultats : -

	Capitaine King.	Capitaine Foster.
Longitude de Funchal.....	1 ^h 7 ^m 37 ^s 81.....	1 ^h 7 ^m 38 ^s 94
Longitude de Rio-Janeiro...	2.. 52.. 20. 20	2.. 52.. 22. 76
Différence de longitude entre Funchal et Rio-Janeiro...	<u>1.. 44.. 42. 39</u>	<u>1.. 44.. 43. 82</u> <u>1.. 44.. 42. 39</u>
Différence.....		<u>0.. 1. 43</u>

Nous pouvons conclure aussi la longitude de Noronha de celle que le capitaine King a obtenue pour Rio-Janeiro, et de la différence de méridiens de ces deux points trouvée par le capitaine Foster, on a ainsi :

Longitude de Rio-Janeiro d'après King.....	2 ^h 52 ^m 20. 20
Rio-Janeiro, ouest de Noronha d'après Foster....	<u>0.. 42.. 59. 70</u>
Longitude de Noronha.....	2.. 9.. 20. 50
La même par les chronomètres.....	<u>2.. 9.. 23. 06</u>
Différence.....	<u>0.. 2. 56</u>

Le capitaine Owen a trouvé la différence de longitude entre Rio-Janeiro :

Et la pyramide ou le pic de Fernando-Noronha de	0 ^h 43 ^m 3 ^s 00
La même différence a été déterminée par le capitaine Foster de.....	<u>0.. 42.. 57. 59</u>
Différence.....	<u>0.. 5. 50</u>

Le capitaine Owen dit que Beechey a trouvé pour cette différence 44^m, ce qui paraîtrait très singulier.

Longitude de Rio-Janeiro d'après Owen.....	2 ^h 53 ^m 0,00
Rio-Janeiro, ouest de Noronha d'après le même (1).....	0..42..57.50
Longitude du pic de Noronha.....	2..10.. 2.50
Réduction au point de station de Foster.....	2.. 20
Longitude de Noronha en partant de celle de Rio-Janeiro d'Owen.....	2..10.. 0.30
La même par les chronomètres.....	2.. 9..23.06
Différence.....	2.. 0..37.24

Nous aurons donc les déterminations suivantes de la longitude de Noronha :

Par les chronomètres du capitaine Foster....	2 ^h 9 ^m 23 ^s 06
Par le capitaine Foster et les officiers du <i>Chanticleer</i> au retour.....	2.. 9..50.04
Par la longitude de l'Ascension du capitaine Sabine et la différence Noronha-Ascension de Foster.....	2.. 9..31.35
Par la longitude du cap de M. Fallows et la différence Noronha-Cap.	2.. 9..37.86
Par la longitude de Rio de King et la différence Noronha-Rio.....	2.. 9..20.50
Par la longitude de Rio d'Owen et la différence Rio-Noronha du même.....	2..10.. 0.00
(ou plus exactement	2.. 9..54.80)(2)

(1) Il y a erreur ici, cette différence est celle du capitaine Foster; il faudrait donc ici 43^m 3^s 00 et par conséquent, la longitude de Noronha ne serait plus que de 2^h 9^m 54^s 80 ce qui réduirait la différence à 31^s 74. (P. Daussy.)

(2) Dans la table des positions géographiques de la connaissance des temps pour 1837, j'ai cru devoir prendre pour la longitude de Fernando de Noronha 2^h 18^m 50^s 0 de Paris ou 2^h 9^m 28^s 4 de Greenwich. Cette détermination m'a été fournie par les différences obtenues par le capitaine Foster entre Funchal et Noronha d'une part et Noronha et l'Ascension de l'autre, en donnant toutefois une valeur plus forte à la détermination obtenue par l'Ascension, attendu que la traversée a été très courte. (P. Daussy.)

On voit d'après cette comparaison que toutes les déterminations de la longitude de Noronha, à l'exception de celle du capitaine King, placent cette île un peu plus à l'Ouest que le capitaine Foster ne le fait d'après ses chronomètres. Mais ayant pris la plus grande valeur pour la longitude de Funchal, et ayant rejeté les résultats de plusieurs chronomètres qui auraient donné la différence entre Funchal et Noronha encore plus petite, je ne vois aucune raison d'augmenter cette différence. La longitude de Funchal ne pouvant être en erreur que d'une très petite quantité, il paraît tout-à-fait impossible que celle de Noronha et par conséquent la différence entre Funchal et Noronha déterminée par Foster soient fautives de $37''$ ($32''$). La différence qu'il y a avec les résultats du capitaine Sabine peut être facilement expliquée par les erreurs dont sont susceptibles les méthodes employées. La seule difficulté qui reste est donc sur la longitude déduite de celle du Cap. D'après M. Fallows, la différence des méridiens entré ce point et Noronha, est composée il est vrai de quatre résultats, trois desquels peuvent être un peu fautifs; mais on peut hardiment supposer que la somme des erreurs ne va pas à $15''$. Cette difficulté ne peut être levée que par de nouvelles observations de M. Fallows, ou même peut-être par les observations astronomiques que le capitaine Foster a faites au Cap et qui, d'après son témoignage, diffèrent des résultats de ses chronomètres, et paraissent confirmer la longitude du Cap donnée par M. Fallows.

Il existe un accord très satisfaisant entre les résultats obtenus par le capitaine King et ceux de Foster, ce qui ne peut que donner confiance dans l'exactitude des uns et des autres; en voici la comparaison :

Différences de longitude.

	Capitaine King.	Capitaine Foster.
Greenwich-Funchal.....	1 ^h 7 ^m 37 ^s 81	1 ^h 7 ^m 38 ^s 94
Funchal-Ténériffe.....	0.. 2..40.40	0.. 2..40.58
Funchal-Rio-Janeiro.....	1..44..42.34	1..44..43.82
Rio-Janeiro-Montevidéo....	0..52..17.80	0..52..18.07
Montevideo-anse Saint-Martin.....	0..45..18.20	0..45..19.05
Rio-Janeiro-fort Sainte-Catherine.....	0..21..38.53	0..21..39.77

Les longitudes du capitaine King paraissent être toutes un peu plus petites que celles de Foster.

*Désignation des stations où le capitaine Foster
a observé.*

Falmouth. Le mât de pavillon du château Pendennis.

Madère. Le jardin du consul anglais, à Funchal. Longitude, 47^m28',09 à l'O. de Falmouth.

Ténériffe, à Sainte-Croix. Maison du consul anglais, 240 pieds anglais au N. 20° O. du fort San-Pedro (1). La latitude de ce point a été trouvée par des observations de la Polaire et d'Antarès, faites avec un cercle répétiteur de 28° 28' 0",85 N. Différence de longitude avec Funchal, 2^m40' 58 E.

Saint-Antoine (île). La station a été faite sur le rivage près de la pointe ouest de l'île, et au pied de la montagne la plus élevée. Latitude par des hauteurs circumméridiennes du soleil, prises avec un sextant, 17° 1' 4",4.

(1) Tous les relèvemens ont été corrigés de la déclinaison de l'aiguille, et se rapportent au nord du monde.

La pointe sud de l'île restait au S. $9^{\circ}4'$ E; le sommet de la plus haute montagne au N. 77° E., distance environ deux milles et demi, déterminée par un angle d'élévation de 26° . La hauteur de la montagne étant supposée, d'après Horsburgh, de 7400 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, le sommet de cette montagne se trouve par conséquent $3^{\prime}37''$ au nord et $10^{\text{h}}18$ (de temps) à l'est de la station. Différence de longitude avec Funchal, $33^{\text{m}}42^{\text{s}}34$.

Rocher Saint-Paul, ou Penedo San-Pedro. Ce rocher a été relevé au N. 80° E. du *Chanticleer*, distance estimée environ 12 milles. La latitude déduite de l'observation de midi, était $0^{\circ}56'0''$ N. Le rocher était $2'4''$ au nord, et $47^{\text{h}}28$ à l'est du point où les observations ont été faites; ce qui le place par $0^{\circ}58'4''$ N., et $49^{\text{m}}28^{\text{s}}89$ à l'ouest de Funchal.

Fernando de Noronha. La maison du gouverneur. La latitude a été trouvée, par plusieurs observations du soleil et d'étoiles, de $3^{\circ}46'59''.47$ S. Le pic ou pyramide restait au S. $71^{\circ}50'$ O. à la distance de 3540 pieds, et par conséquent $10^{\prime}93''$ au sud et $1^{\text{h}}22$ (de temps) à l'ouest du point d'observation dont les chronomètres ont donné la différence avec Funchal, de $1^{\text{h}}1^{\text{m}}44^{\text{s}}12$.

Cap Frio. Latitude du point d'observation, $22^{\circ}58'39''63$ S. par des hauteurs circumméridiennes du soleil prises avec un sextant. Le cap Frio restait au sud $25^{\circ}46'$ est du point d'observation à la distance d'environ $3/4$ de mille, par conséquent $40^{\prime}52''$ au S. et $1^{\text{h}}42$ à l'est. Le point de station a été trouvé par les chronomètres $38^{\text{m}}18^{\text{s}}17$ à l'O. de Fernando de Noronha. La variation du compas observé à terre était de $1^{\circ}7'$ E.

Rio-Janeiro. Station sur l'île Villegagnon, près du puits au milieu de l'île, le Pain de Sucre restant au S.

2°50' E. Des hauteurs du soleil, prises avec un sextant, ont donné pour la latitude de ce point 22°54'31",07; sa différence de longitude avec Fernando de Noronha a été trouvée de 42°59',70.

Ile Sainte-Catherine. Fort Santa-Cruz d'Anhatomirim, près du mât de pavillon. Latitude, 27°25'29",8 S., moyenne de 11 observations faites par les capitaines Foster, Roussin et Stokes. Longitude, 21°39',77 O. de Rio-Janeiro.

Montevideo. Station sur l'île Ratos, près de l'angle S.-E. du fort. La latitude a été trouvée de 34°54'25",7 par 32 observations de hauteurs de soleil et d'étoiles, prises avec un cercle répétiteur. Longit. 52°18',07 à l'ouest de Rio-Janeiro.

Ile des États. Au fond du port Cook, où il y a un isthme bas par-dessus lequel on peut transporter un bateau de l'autre côté de l'île; le point de station était au pied de la terre haute, du côté ouest de l'isthme, quelques pieds seulement au-dessus de la marque de la pleine mer des grandes marées. Longitude, 31°13', 70 à l'ouest de Montevideo.

Anse Saint-Martin, sur la Terre-de-Feu, près du cap Horn. Du point de station l'extrémité N. de l'île Chanticleer paraissait un peu à l'ouest d'une pointe qui s'avance dans l'intérieur de l'anse, près du cap sud, et la partie sud de l'île Jerdan un peu ouverte du cap nord. Ce point se trouvait à environ trente verges au-dessus de la marque de la pleine mer; sa latitude a été trouvée, par plusieurs hauteurs circonvénues du soleil prises avec un sextant, de 55°51'19",83. Longit., 14°5',96 à l'ouest du port Cook (île des États).

Ile-Déception (South Shetland). Anse du pendule, côté est de l'île, à environ 4000 pieds du sommet du

mont Pond, qui restait au N. 20° E. La latitude a été obtenue par plusieurs observations de hauteurs du soleil prises avec un sextant et un cercle à réflexion, elle a été trouvée de $62^{\circ}56'11''$,4 S. Longitude, $13^{\circ}50'09''$ à l'est du port Cook (île des États.)

Anse Saint-Martin. Terre-de-Feu. La seconde station a été faite à 580 pieds au S. 84° E. de la première. La différence de longitude entre les deux stations ne serait donc que 0,01. Les chronomètres ont donné pour différence de longitude entre ce point et l'Île-Déception, $27^{\circ}54',91$.

Mossel-Bay. L'île Seal restait au N. $22^{\circ}31'O$. à la distance de 8096 pieds du point de station. La latitude a été trouvée par des hauteurs du soleil observées avec un sextant, de $34^{\circ}10'17''$, la longitude de $5^{\circ}58'52'',86$ à l'est de l'anse Saint-Martin. La déclinaison de l'aiguille a été observée de $35^{\circ}16' N.-O$.

Baie de la Table. Bastion S.-E. de la batterie Amsterdam. Le pic du Diable restant au S. $20^{\circ}31'E$. à 16,600 pieds de distance, la latitude de la station déterminée avec un sextant a été trouvée de $33^{\circ}54'36'',6$, ce qui donne pour la latitude du pic $33^{\circ}57'10'',2$. Longitude, $14^{\circ}49',97$ à l'ouest de Mossel-Bay.

Sainte-Hélène. Une première station a été faite à James-Town dans la maison du gouverneur; M. Henderson pense que cette station doit être 3° de temps à l'est de l'observatoire. Une seconde station a été faite à l'extrémité ouest du fort, dans Lemon-Valley. La latitude de ce point a été observée de $15^{\circ}36',15$. La différence de longitude avec la première station était de $6',92$, dont il était plus à l'ouest. La première station avait été trouvée de $15^{\circ}36',38'',00$ à l'ouest de la batterie Amsterdam. Déclinaison de l'aiguille, $24^{\circ}37'O$.

Ile de l'Ascension, Barrack-square. La latitude a été obtenue par 40 observations de hauteurs circumméri-diennes du soleil; elle est de $7^{\circ}55'23''$,4 S. Longitude, $34^{\circ}41',44$ à l'ouest de Sainte-Hélène (Lemon-Valley). Déclinaison de l'aiguille, $20^{\circ}10'$ O.

Fernando de Noronha. La maison du gouverneur, comme précédemment. Longitude, $1^{\circ}11'57''$,02 O. de l'Ascension.

Maranham, pointe San-Francisco. Le point de station était au S. $15^{\circ}30'$ E., de la maison du consul, à 425 pieds de distance, et au S. $24^{\circ}21'$ E., à 4928 pieds de la cathédrale. Longitude, $47^{\circ}33',91$ O. de Fernando de Noronha. Déclinaison de l'aiguille, $31'$ O.; inclinaison, $22^{\circ}20',9$ N.

Para. Station dans le fort San-Pedro de Lasca. Longitude, $16^{\circ}45',80$ O. de Maranham. Déclinaison de l'aiguille aimantée, $1^{\circ}14'$ E.; inclinaison, $23^{\circ}27',4$ N.

Ile de la Trinité. Fort Saint-David, ou fort de mer au port d'Espagne. Longitude, $52^{\circ}0',80$ O. de Para. Inclinaison de l'aiguille aimantée: $38^{\circ}59',5$ N.

La Guayra. Le fort près de la jetée de bois. Longitude, $21^{\circ}40',27$ à l'ouest du port d'Espagne.

Porto-Bello. Fort Jeronymo. Latitude $9^{\circ}32'30''$ N.; longit., $50^{\circ}53',17$ de la Guayra; inclinaison de l'aiguille, $32^{\circ}42',3$ N.

Chagre, près de l'angle est du château San-Lorenzo, situé sur le côté N.-E. de l'embouchure de la rivière de Chagre. Latitude, par des hauteurs circummériennes du soleil et des étoiles, $9^{\circ}18'38''$ N.; longitude, $1^{\circ}22',94$ O. de Porto-Bello; déclinaison de l'aiguille aimantée, $6^{\circ}27'50''$ E.

La Jamaïque. Pointe Morant, à l'extrémité est de l'île. Latitude déterminée par plusieurs hauteurs circummé-

ridiennes du Soleil, $17^{\circ}55'26''$. Longitude, $15^{\circ}15'20''$ à l'est de Chagre; déclinaison de l'aiguille, $5^{\circ}13'$ E.

Barracoa, à la partie orientale de l'île de Cuba. Le fort de la pointe du vent du port de Barracoa, près du mât de pavillon. Lat., $20^{\circ}21'36''$ N. Longit., $22^{\circ}0',43''$ est de Chagre. Déclinaison de l'aiguille, $3^{\circ}17'$ E. Inclinaison, $50^{\circ}6',9$.

Bermudes, fort Sainte-Catherine, île Saint-George. Latitude déterminée par des hauteurs circummériennes du soleil et d'étoiles, $32^{\circ}23'13''$ N. Longitude, $39^{\circ}18',34$ E. de Barracoa, déclinaison de l'aiguille, $6^{\circ}59'$ E.; inclinaison, $65^{\circ}18',1$ N.

Cap Maizi. Pointe orientale de Cuba. Latitude, $20^{\circ}4'28''$ (1); longitude, $1^{\circ}27',65$ à l'est de Barracoa; déclinaison de l'aiguille, $2^{\circ}27'$ est.

Iles Crooked, îles du passage, extrémité méridionale de Castle Island. Latitude, $22^{\circ}7'26''$ N.; longitude, $0^{\circ}40',65$ est de Barracoa; déclinaison de l'aiguille, $4^{\circ}27'$ est.

Ile Saint-Michel. Le mât de pavillon du château de Saint-Braz à la ville Delgada. Latitude déterminée par des hauteurs circummériennes du soleil, $37^{\circ}43'58''$; longitude, $2^{\circ}35'58',01$ à l'est des Bermudes; déclinaison de l'aiguille, $24^{\circ}31'12$ O.; inclinaison, $67^{\circ}34',1$.

Falmouth. Mât de pavillon du château Pendennis. Long. $1^{\circ}22'39',30$ à l'est de Saint-Michel; déclinaison de l'aiguille, $25^{\circ}25'$ O.; inclinaison, $68^{\circ}5',74$. (2)

(1) Ferrer et les officiers espagnols qui ont levé le plan de l'île de Cuba placent cette pointe par $20^{\circ}16'30''$ et $20^{\circ}16'40''$. (P. D.)

(2) Le docteur Tiarks a donné à la suite de cette description une table des différences de longitudes obtenues par le capitaine Foster au moyen de ses chronomètres; mais comme il a donné plus loin une table des longitudes auxquelles il s'est définitivement arrêté, j'ai

Postscriptum, 13 juillet 1834.

M. Henderson m'informe que sa dernière détermination de la longitude de l'observatoire du Cap est $1^{\text{h}} 13^{\text{m}} 55^{\text{s}} 0^{\text{e}}$ E. (1) de Greenwich, et que la batterie Amsterdam se trouve 15^{s} de temps à l'ouest de l'observatoire d'après la carte d'Owen. D'après ces données, la longitude de cette batterie serait $1^{\text{h}} 13^{\text{m}} 40^{\text{s}}$ O. M. Henderson me dit également qu'il estimait que le lieu d'observation du capitaine Foster à James-Town était 3^{s} à l'est de l'observatoire dont le lieutenant Johnson a trouvé la longitude de $22^{\text{m}} 50^{\text{s}}$ O (2). La longitude de la station du capitaine Foster sera donc $22^{\text{m}} 47^{\text{s}}$ O. de Greenwich. La différence de longitude entre la batterie Amsterdam et la station

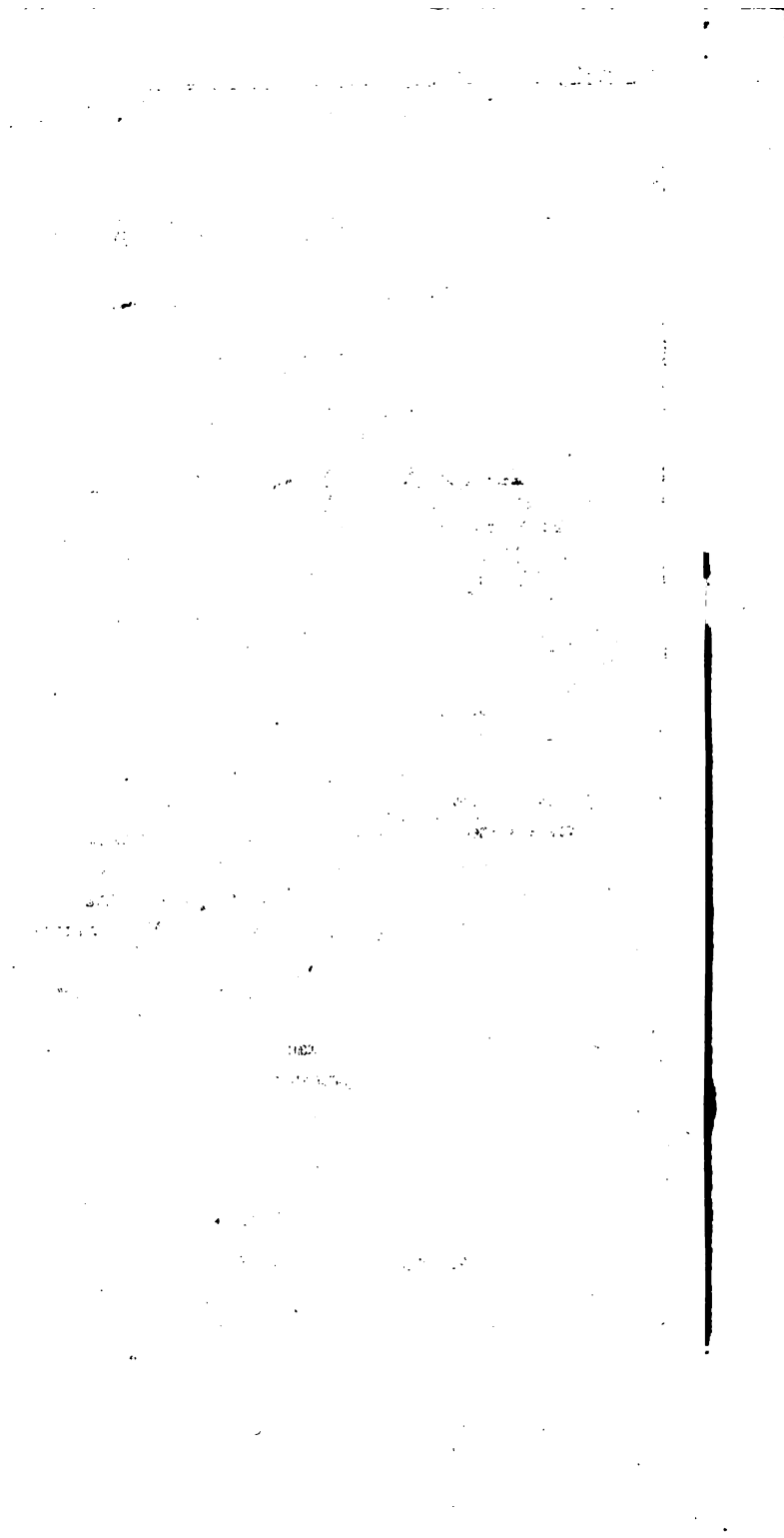
ajouté à la description de chaque point de station la différence de longitude avec la station précédente, afin de ne donner ensuite que la table définitive. (P. D.)

(1) Le 6^e volume des Mémoires de la Société Astronomique de Londres contient un mémoire de M. Henderson sur la détermination de la longitude de l'observatoire du Cap. Un grand nombre de passages de la lune comparée à des étoiles voisines, observés par M. Fallows en 1829 et 1830, lui ont donné pour cette longitude $1^{\text{h}} 13^{\text{m}} 55^{\text{s}} 8^{\text{e}}$ E. de Gr. ou $1^{\text{h}} 4^{\text{m}} 34^{\text{s}} 2^{\text{e}}$ de Paris; j'ai calculé aussi 42 autres observations semblables, faites par M. Henderson lui-même en 1832 et 1833 qui, combinées avec les premières, m'ont donné définitivement $1^{\text{h}} 4^{\text{m}} 33^{\text{s}} 41^{\text{e}}$ E. de Paris ou $1^{\text{h}} 13^{\text{m}} 55^{\text{s}} 0^{\text{e}}$ de Greenwich; résultat que je regarde comme très exact. Les détails de ces calculs se trouvent dans la connaissance des temps pour 1837, p. 113 et suivantes. (P. D.)

(2) 28 observations de passages de la lune comparée à des étoiles voisines, faites à Sainte-Hélène en 1830, 31 et 32, et pour lesquelles j'ai trouvé des correspondantes dans les observatoires d'Europe, m'ont donné pour la longitude de l'observatoire de Sainte-Hélène $32^{\text{m}} 12^{\text{s}} 85^{\text{e}}$ O de Paris ou $22^{\text{m}} 51^{\text{s}} 25^{\text{e}}$ O de Gr. Voir la connaissance des temps pour 1837 p. 116. (P. D.)

du capitaine Foster à James-Town qu'il avait trouvée par ses chronomètres de $1^h 36^m 33^s$ serait, d'après ces déterminations, de $1^h 36^m 27^s$. Adoptant comme exacte la longitude de la station de James-Town déduite de celle de l'observatoire déterminée par le lieutenant Johnson, et lui ajoutant la différence donnée par les chronomètres entre cette station et celle de Fernando Noronha, on trouve pour longitude de ce dernier point $2^h 9^m 32^s 38$, ce qui s'accorde très bien avec la longitude qui avait été déduite de la position de l'Ascension donnée par le capitaine Sabine; la différence de longitude entre Funchal et Fernando-Noronha aurait donc été trop faible de $9^s 32$. L'erreur de 27^s qui se trouve entre les deux déterminations de la différence de longitude de l'île Saint-George aux Bermudes, et du château San-Braz à Saint-Michel serait réduite à 18^s , en adoptant cette longitude de Fernando-Noronha. Si cette correction de $9^s 32$ était adoptée, elle affecterait presque toutes les longitudes qui dépendent pour la plupart de Fernando-Noronha. Cependant les positions déterminées entre Funchal et Noronha devraient être corrigées d'une quantité égale au produit de $9^s 32$ par le rapport des carrés des temps écoulés entre les observations à Funchal et au point en question d'une part, et celles à Funchal et à Fernando-Noronha de l'autre. Les longitudes de Mossel-Bay et de la batterie Amsterdam dépendraient de celles de l'observatoire du Cap. De cette manière on obtiendrait la table de positions suivante :

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONGITUDE	
		de Greenwich.	de Paris.
		Ouest.	Ouest.
Madère à Funchal.....		16° 54' 44"	19° 15' 08"
Ténériffe-Sainte-Croix (maison du consul).....	28° 28' 0" 85 N.	16. 14. 36	18. 35. 0
Saint-Antonio (Ile), pointe O.	17. 1. 4,4 N.	25. 20. 31	27. 40. 55
Pénedo de San-Pedro.....	0. 58. 4. N.	29. 18. 16	31. 38. 40
Fernando-de-Noronha (maison du gouverneur).....	3. 49. 59. 47 S.	32. 23. 6	34. 43. 30
Frio, cap.....	22. 59. 20. 15 S.	41. 57. 17	44. 17. 41
Rio-Janeiro, fort Villegagnon.	22. 54. 31. 07 S.	43. 8. 1	45. 28. 25
Sainte-Catherine (Ile), fort San- ta-Cruz.....	27. 25. 29. 8 S.	48. 32. 58	50. 53. 22
Montevideo (Ile Ratons).....	34. 54. 25. 7 S.	56. 12. 32	58. 32. 56
Ile des Etats, port Cook.....		64. 0. 58	66. 21. 22
Terre-de-Feu, anse Saint-Mar- tia.....	55. 51. 19. 83 S.	67. 32. 27	69. 52. 51
South-Shetland, ile Déception.	62. 56. 11. 4 S.	60. 34. 26	62. 54. 50
Ascension, Barrack-Square...	7. 55. 23. 4 S.	14. 23. 50	16. 44. 14
Sainte-Hélène, Lemon-valley..	15. 56. 7. 15 S.	5. 43. 29	8. 3. 53
Jamestown ...		5. 41. 45	8. 2. 9
Cap de Bonne-Espérance (bat- terie Amsterdam.....	33. 54. 36. 6 S.	18. 25. 0	16. 4. 36
Mossel-Bay.....	34. 10. 17. S.	22. 7. 30	19. 47. 6
Maranham, pointe San-Fran- cisco.....		44. 16. 34	46. 36. 58
Para, fort San-Pedro-de-Las- ca.....		48. 28. 1	50. 48. 25
Ile de la Trinité, fort Saint- David.....		61. 28. 13	63. 48. 37
La Guayra.....		66. 53. 17	69. 13. 41
Porto-Bello, fort Jeronymo...	9° 32' 30' N.	79. 36. 35	81. 56. 59
Chagre, château San-Forenzo.	9. 18. 38 N.	79. 57. 19	82. 17. 43
Jamaïque, pointe Morant...	17. 55. 26 N.	76. 8. 31	78. 28. 55
Barracoa.....	20. 21. 36 N.	74. 27. 13	76. 47. 37
Bermudes (fort Sainte-Cathe- rine).....	32. 23. 13 N.	64. 37. 37	66. 58. 1
Cap Maizi.....		74. 5. 18	76. 25. 42
Crooked (Iles), Castle-Island.	22. 7. 26 N.	74. 17. 3	76. 37. 27
Saint-Michel (château San- Braz-Delgada).....	37. 43. 58. N.	25. 42. 32	28. 2. 56



NARRATIVE OF AN EXPEDITION, etc.

*Relation d'une expédition dans le Haut-Mississipi et au
lac d'Itasca, source véritable de ce fleuve,*

Avec le précis d'une excursion exécutée en 1832, sur les bords
des rivières de Sainte-Croix et de Bois-Brûlé,

PAR HENRY R. SCHOOLCRAFT. (1)

Dès l'année 1805, immédiatement après l'acquisition de la Louisiane, le gouvernement américain chargea le lieutenant Pike d'explorer le haut Mississipi et de remonter le fleuve jusqu'à sa source. Malheureusement, cet officier se mit en route lorsque la saison était déjà avancée, et l'hiver le surprit qu'il n'avait pas encore dépassé le confluent de la rivière du Corbeau. Résolu néanmoins de pénétrer aussi avant qu'il le pourrait, il construisit un blockaus pour renfermer ses provisions et abriter son monde, et, prenant avec lui un petit détachement, il poussa jusqu'aux lacs Sandy et Leech, où il s'arrêta. Ce voyage, exécuté sur la neige, ne fut point sans résultat pour la science, bien que son but n'ait pas été accompli.

L'exploration du Mississipi, abandonnée ensuite pendant quinze ans, fut reprise, en 1820, par M. Cass, gouverneur du territoire de Michigan. Étant parti du détroit vers la fin de mai avec une suite de vingt-huit

(1) In-8° avec cartes. New-York, 1834.

hommes, approvisionnés de vivres pour quatre mois, il parcourut d'abord les parages du lac Huron, visita Michilli-Mackinac, et, prenant ensuite au nord ouest, il passa aux chutes de Sainte-Marie, traversa le vaste et pittoresque bassin du lac Supérieur, et gagna le haut Mississipi par le lac Sandy. Toutefois, les fatigues que ses gens avaient éprouvées dans les nombreux portages qu'il avait fallu franchir, et le peu de profondeur des eaux, le décidèrent à établir un camp en cet endroit et à y laisser son escorte, tandis qu'il irait reconnaître le fleuve en canot avec un petit nombre d'individus.

L'expédition était arrivée au lac Sandy vers la mi-juillet, et le 17 le gouverneur Cass commença son exploration. Le fleuve, sur une étendue de 150 milles, à partir de ce point, coulait avec une rapidité toujours égale; mais, à cette distance, il trouva son lit hérissé de cataractes, ou *rapides*, durant 10 à 12 milles; et enfin complètement barré par la chute de Peckagama. Audessus de celle-ci, le courant était beaucoup moins fort, et le fleuve serpentait à travers d'immenses savanes. La jonction du lac Leech a lieu sur ce plateau, à environ 55 milles des chutes de Peckagama. A partir de ce point, le cours de Mississipi est généralement nord-ouest jusqu'au lac Winnépec, qui a environ dix milles de large. De là, on remonte à l'ouest l'espace de 50 milles, où il forme un vaste lac de près de 120 milles carrés, que l'expédition, en y arrivant, le 21 juillet, nomma le lac de Cass. Là, le gouverneur tint un conseil, où il fut décidé qu'il y aurait imprudence à pousser plus avant, avec les faibles moyens que l'on possédait et l'on retourna au lac Sandi.

L'opinion universellement reçue alors était que le Mississipi avait sa source dans un lac appelé *la Biche*,

qui était, disait-on, situé à 60 milles de celui de Cass, dans la direction du nord-ouest. On évaluait la longueur de son cours à 3,038 milles, et l'on présumait que sa source devait être à 1300 pieds anglais au-dessus du niveau de l'océan. On savait qu'il existait dans cette partie reculée de son cours un grand nombre de *rapides* et de *lacs*, mais on n'avait aucune donnée vraiment exacte sur la position géographique de sa source. Cette incertitude subsista jusqu'en 1832. L'année d'avant, M. Schoolcraft, auteur de cette relation, reçut ordre de se rendre dans le pays des Chippewas, au nord-ouest du lac supérieur, pour remplir une mission auprès de ces Indiens. Vers la fin de juin, ayant terminé toutes ses dispositions, il partit de Sainte-Marie, accompagné d'un chirurgien, d'un botaniste et de 25 autres personnes, non compris les guides et les porteurs indiens. Après avoir cotoyé le rivage du lac Supérieur jusqu'à la pointe, il apprit que les eaux du Haut-Mississipi étaient tellement basses en été, qu'il lui serait impossible de gagner par son canal, le pays habité par les Chippewas aux environs de ses sources. Il rebroussa donc chemin, l'espace de 8 milles, et entra dans le Mushkigo, ou Rivière-Mauvaise du lac Supérieur, dont le cours, sans cesse obstrué par des rapides et des bois flottans, est d'une navigation extrêmement difficile. Il le remonta néanmoins avec beaucoup de peine jusqu'à un portage, situé à 104 milles de son embouchure. Les canots et les effets firent de là portés à bras pendant huit milles et demi, par-dessus des terres hautes, jusqu'à un lac nommé *Koginogumoc*, ou Longue-Eau (Long-Water), après quoi on leur fit franchir de même quatre autres portages et trois lacs, avant d'atteindre la rivière de Namakagon. L'expédition descendit celle-ci, durant 161 milles, jusqu'à son confluent

avec la Sainte-Croix, dont elle est la *fourche* droite, et suivit cette dernière jusqu'à la Rivière Jaune (*Yellow-River*). Après avoir conféré avec les indigènes, M. Schoolcraft remonta le Namakagon jusqu'à un portage, qui conduit au lac Courte-Oreille ou Ottawa. Ce dernier, qui a douze milles de long, communique avec la Chippewa du Haut-Mississipi; mais, comme M. Schoolcraft avait mission de visiter des bandes de l'intérieur, il prit sa route par le lac Chetac, source principale du Cèdre-Rouge (*Red-Cedar*), suivit le cours de ce dernier, et traversa quatre vastes *expansions* qu'il forme (1), avant d'atteindre ses chutes. Son canal, à partir de là, est rempli de rapides, pendant 24 milles, qu'on arrive à un lit profond, dont la navigation est parfaitement libre jusqu'à la jonction de la Chippewa, qui a lieu à 40 milles environ du confluent de cette dernière avec le Mississipi.

L'expédition descendit la Chippewa et ensuite le Mississipi jusqu'à Galena, dans l'état d'Illinois, où les Sacs et les Renards préludaient par des massacres à la guerre qui désola en 1832 cette partie de l'Amérique. M. Schoolcraft, après avoir fait une enquête sur les dispositions de ces sauvages, crut devoir s'en retourner au Saut de Sainte-Marie. Ses gens se partagèrent à Galena en deux escouades; l'une traversa la contrée des mines, qu'arrosent les affluens de la Pekatolika, jusqu'au fort Winnebago, et de là gagna la baie Verte par la rivière du Renard, tandis que l'autre remonta le Wiscousin dans des pirogues.

Ces diverses expéditions avaient répandu de vives lumières sur la géographie de cette partie du bassin du

(1) Ce sont les lacs Wigwas, Warpool, Red-Cedar et Rice.

Mississippi, mais la source du fleuve restait toujours inconnue. M. Cass, devenu secrétaire d'état de la guerre, songea sérieusement, en 1832, à résoudre enfin cet important problème. Il ordonna à cet effet de préparer une expédition composée de 30 personnes, dont dix soldats et un officier pour les travaux topographiques, un chirurgien, un géologue, un interprète et un missionnaire. L'expédition avait pour but, d'abord, de rétablir la paix entre deux tribus puissantes qui habitaient la contrée du Haut-Mississippi, de s'enquérir de la situation du commerce des fourrures, de recueillir des renseignements statistiques sur le pays et de mettre à exécution une loi rendue cette année, par le congrès, dans la louable intention de faire participer les Indiens au bienfait de la vaccine.

L'expédition, confiée à la direction de M. Schoolcraft, partit de Sainte-Marie le 7 juin 1832, et commença par visiter différentes peuplades, résidant sur les bords du lac Supérieur, dont la population totale peut s'élever à 5,000 individus. M. Schoolcraft entra dans la rivière de Saint-Louis le 23 juin. La distance entre le lac Supérieur et le Mississippi, en cet endroit, est estimée à 150 milles environ. On mit dix jours à faire ce trajet à cause des portages, des rapides, et des savyanes ou fondrières, qu'on y rencontre à chaque pas. Enfin, le 3 juillet, l'expédition arriva à la factorerie de M. Aitkin, sur le bord du fleuve, et y célébra le lendemain, l'anniversaire de l'indépendance américaine. Dans la soirée de ce jour, après avoir mesuré la largeur du fleuve, qui est de 331 pieds, elle se remit en route, et lutta deux jours contre un fort courant, ayant d'atteindre les chutes de Peckagama. Le 7, elle franchit le chaînon de quartz granulaire, qui forme cette chute, et alla camper à la poin-

te aux Chènes. Le 9, elle continua sa route, et comme le fleuve parcourt en cet endroit une suite de savanes, et que ses eaux étaient hautes, les guides qui connaissaient la localité, conduisirent les pirogues par des passages qui abrégèrent de beaucoup le trajet qu'il eût fallu faire si l'on avait suivi les sinuosités du fleuve. M. Schoolcraft franchit ensuite le lac à *la Crosse*, qui a une dizaine de milles d'étendue, et qui reçoit un petit cours d'eau sortant d'un lac, situé à quelques centaines de toises Est du petit lac de Winnipeg. Il prit cette route pour éviter le grand circuit que décrit le Mississippi, à l'entrée de la branche du lac Leech, et poussa jusqu'à la factorerie de Winnipeg. Ayant traversé le lac de ce nom, le lendemain matin, 10, il entra dans la vallée du Mississippi, qui est ici bordée de collines de sable, et arriva au lac de Cass dans l'après-midi, par un canal de 172 pieds de largeur et 8 de profondeur. Ce point étant le terme de l'exploration du gouverneur Cass, en 1820, les découvertes qui suivent sont toutes personnelles à M. Schoolcraft.

Un parti de Chippewas vint au-devant des voyageurs et les mena au village ou camp, qu'ils occupent au nombre de 200 ou 250, dans une île du lac appelée *Grande Ile*, ou *Colcasi*. M. Schoolcraft, ayant laissé la majeure partie de son escorte en cet endroit partit, le 11, avec le lieutenant Allen, le chirurgien Houghton, le missionnaire et plusieurs Indiens, montés dans cinq pirogues. Il se dirigea d'abord à l'ouest, franchit le détroit qui sépare l'île de la terre ferme, doubla les deux îles de Garden et d'Elm, et, étant arrivé à un portage de 25 toises, il y prit terre pour éviter un long détour du fleuve, et gagner un lac de plusieurs milles d'étendue où le Mississippi débouche par la rive occidentale. Le courant

en est paisible, et le lit bordé de sâvanès jusqu'à un autre lac appelé *Tascodiac*, ou *Pami-Tascodiac*. A 15 milles environ du lac de Cass, les prairies ont fait place à un terrain plus élevé; le courant reprend de la vélocité, et, durant les 20 ou 25 milles suivans, qu'il faut parcourir avant d'atteindre le point le plus septentrional du Mississipi, c'est-à-dire le lac *Traverse*, ou *Pamitchi Gumang*, il existe au moins une dizaine de cataractes. Ce lac, qui peut être à 50 pieds au dessus de celui de Cass, a 12 milles de long du nord au sud, sur 6 à 7 de large. Les bords en sont élevés et bien boisés. Le Mississipi y entre du sud-ouest, par un canal assez profond, de 150 pieds de large. Une habitation en bois, occupée seulement en hiver par les trafiquans, est le poste commercial le plus avancé que l'on rencontre sur ses eaux. Le lac *Traverse* communique par un canal à une baie ou lac de peu d'étendue, que, vu sa proximité, on serait tenté de croire en dépendre, si le courant du canal qui les sépare n'indiquait pas que c'est une *rivière* et non un détroit. A quatre milles au dessus de cette baie se trouvent les deux dernières fourches du Mississipi. Le guide conduisit l'expédition par celle de l'est, lui fit franchir successivement les lacs *Marquette*, la *Salle*, et *Kubbakunna* (1), auxquels succèdent des sâvanes et des marécages, jusqu'au confluent de la *Naiya* principal tributaire de cette fourche, dont le lit est obstrué de rapides et la source sort d'un lac infesté de serpens à tête cuivrée, qui lui ont fait donner ce nom. Il fallut porter les pirogues jusqu'à la dernière cataracte, où le fleuve, réduit à un mince filet d'eau, coule paisiblement à travers des marécages

(1) Ce mot signifie halte dans le sentier.

jusqu'au lac Ossowa, source de l'affluent oriental du Mississipi. Ce lac reçoit deux petits cours d'eau. L'expédition entra dans le plus méridional, qui se perd dans un marais, et y descendit à terre pour gagner la fourche occidentale, qui en est séparée par un portage de six milles de long. Après avoir cheminé d'abord dans des marécages, puis dans un terrain couvert de cèdres blancs, elle arriva à une chaîne de collines sablonneuses, qui sont un prolongement des hautes terres situées entre le Mississipi et la Rivière Rouge, et entre les eaux tributaire du golfe du Mexique et celles de la baie d'Hudson. Ces dernières présentent le plateau le plus élevé du nord-ouest de l'Amérique, à cette longitude.

La certitude de toucher enfin à la source de l'immense fleuve dont la Salle avait le premier reconnu l'embouchure 149 ans auparavant, soutenait les forces des explorateurs, dans cette marche pénible à travers les sables, quand, au débouché d'un petit bois, le lac d'*Itasca*, où le Mississipi prend naissance, s'offrit tout-à-coup à leurs regards.

Ce lac, appelé la *Biche* par les Français, a de 7 à 8 milles d'étendue, et est entouré de collines de formation diluvienne, et couvertes de pins. La configuration en est fort irrégulière; sa plus grande longueur est du sud-est au nord-ouest, avec un prolongement ou baie au sud qui reçoit un ruisseau. Le canal par lequel il décharge ses eaux, peut avoir de 10 à 12 pieds de large, et de 12 à 18 pouces de profondeur. M. Schoolcraft pense que son élévation au dessus du lac de Cass est de 160 pieds, lesquels ajoutés aux 1330 pieds, hauteur présumée de ce lac, mettraient la source du Mississipi à 1490 ou 1500 pieds au dessus du niveau de l'Océan. La longueur totale de son cours, depuis la Balize, jus-

qu'au lac Itasca, est évaluée à 3,160 milles, dont 182 au-dessus du lac de Cass. La position des lacs Ossawa et Itasca, relativement à celui de Cass, est sud-ouest et non pas nord-ouest comme on l'avait toujours supposé. Le fleuve atteint sa plus haute latitude au grand plateau diluvial à quelques minutes du 48° degré. Il est à regretter que M. Schoolcraft n'ait pas été muni des instrumens nécessaires pour déterminer d'une manière précise la position géographique des divers lieux qu'il a visités.

Après avoir planté le pavillon américain sur une île du lac Itasca, qui reçut le nom de Schoolcraft, nos voyageurs résolurent de s'en retourner par la fourche occidentale. Le canal en était d'abord extrêmement resserré; à peine s'il avait dix pieds de large; son courant sinueux et rapide était tellement encombré de rochers, de bois flottans et d'ambres, qui exigeaient à chaque instant l'emploi de la hache pour se frayer un passage, que la navigation ne laissait pas d'en être périlleuse. Au bout de 12 milles, le fleuve s'élargit et couvre de ses eaux de vastes savanes, sur une étendue de 8 à 9 milles. C'est là le premier plateau que l'on rencontre. Il se rétrécit ensuite et entre dans un autre défilé, également hérissé de cataractes. L'expédition campa la nuit du 13, à 32 milles du lac Itasca, et, le lendemain, à la pointe du jour, elle se remit en route. La navigation offrait les mêmes obstacles que la veille; mais bientôt se présente un second plateau, où le fleuve conserve une largeur double de celle qu'il a plus haut; l'espace de près de neuf milles. Il reçoit, dans cet intervalle, le *Cano* affluent de droite, qui accroît considérablement son volume d'eau. Viennent ensuite d'autres rapides moins dangereux, au sortir desquels le Mississippi s'élargit encore pour rentrer de nouveau dans un lit ro-

cailleux, où finissent enfin les rapides. A 104 milles du lac Itasca, il reçoit le *Pinnidivin* (1) qui débouche d'un lac sur la gauche et se réunit à lui au milieu d'un immense marais, auquel on a improprement donné le nom de *lac La Folle*. Le 15 à une heure du matin, l'expédition arriva au confluent des deux fourches, et à neuf heures elle était de retour au camp de l'île du lac de Cass.

M. Schoolcraft visita ensuite diverses tribus indiennes du voisinage, avec lesquelles il conclut des traités. Il estime le nombre de naturels, métis et trafiquans, compris dans la juridiction des agences réunies de Sainte-Marie et de Michillimackinac à 14,279, dont 12,467 Chippewas et Ottawas, 1553 individus de sang mêlé et 259 blancs se livrant au commerce des fourrures. Cette population est disséminée en 89 villages principaux, ou campemens fixes, lesquels s'étendent le long des lacs Huron et Supérieur, et dans la région du Haut-Mississipi jusqu'à Pembina, sur la Rivière-Rouge. Voici à-peu-près comment elle est répartie: 302 individus fréquentent les bords du lac Huron, et n'ont point de résidence fixe; 436 habitent sur le bord américain du Détroit et de la rivière de Sainte-Marie, 1,006 occupent la côte méridionale du lac Supérieur, entre le saut de Sainte-Marie et le fond du lac; 1855 résident aux environs des sources du Mississipi entre la rivière du Petit-Soc et le lac Itasca; 476 sur le bord américain du grand-Portage au lac des Bois: 1174 sur la Rivière-Rouge du nord; 895 sur la Sainte-Croix du Mississipi; 1376 sur la Chippewa et ses tributaires, y compris les villages des lacs du Flambeau

(1) Ce mot est une abréviation de la phrase *Jah-pinun-iddowin*, qui veut dire *lieu de mort violente*, parce qu'à une époque déjà reculée, les Sioux avaient commis un effroyable massacre aux environs.

et Ottawa ; 342 aux sources du Wisconsin et de la Monominée ; 210 sur le rivage septentrional de la Baie-Verte ; 274 sur le bord sud-ouest du lac Michigan , à partir de l'entrée de la Baie-Verte jusqu'à l'extrémité du détroit de Michillimackinac , à la pointe Saint-Ignace , et 5,674 dans la partie du territoire de Michigan qui dépend de l'agence.

On a établi pour la commodité de ces Indiens , 35 postes de commerce principaux , disséminés sur une surface de 6 degrés de latitude et de 16 de longitude.

Le nombre des Chippewas vaccinés par M. Houghton , chirurgien de l'expédition , s'éleva à 2,070, dont 1,033 mâles et 1,037 femelles , savoir : 898 au-dessous de 10 ans , 357 de 10 à 20 ; 571 de 20 à 40 ; 188 de 40 à 60 ; 42 de 60 à 80 et 14 de 80 et au-dessus.

L'ouvrage de M. Schoolcraft renferme une foule de détails intéressans sur les mœurs , les usages , l'histoire et la langue de ces indigènes , qu'il serait trop long d'analyser. Le chapitre qu'il consacre à leur idiôme est extrêmement curieux. Il y a ajouté un vocabulaire de mots et de phrases chippewas , que des circonstances l'ont empêché d'achever , mais qu'il se propose sans doute d'offrir au public sous une autre forme. L'histoire naturelle du pays a aussi fixé particulièrement son attention , c'est jusqu'ici l'ouvrage qui donne les renseignemens les plus exacts et les plus complets sur cette partie de l'Amérique , qui n'était auparavant guère connue que des chasseurs et des employés de la compagnie des fourrures.

WARDEN.

JOURNAL

D'UNE TOURNÉE FAITE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE
DE CRÈTE,

Par M. A. FABREGUETTES, consul de France à Candie.

Lu dans la séance du 6 février par M. G. BARBIÉ DU BOGAGE.

Je suis parti de Candie le 4 juin pour me rendre à Spinalonga. J'ai d'abord reconnu l'emplacement de l'ancienne Chersonèse qui était le port de Lyetos; une partie des pierres qui formaient le quai sont encore à leur place, et avant d'arriver sur le bord de la mer, les champs sont couverts de débris de colonnes et de marbres; des fouilles pourraient être fort intéressantes ici. Un tombeau couvert d'une mosaïque grossière subsiste encore en entier, mais les restes qu'il renfermait ont disparu sans doute depuis long-temps. Après avoir visité le hameau qui est situé à un mille des ruines sur la hauteur, et qui porte aujourd'hui le nom de *Kersonisos*, je suis allé coucher au joli village de *Malia* dans une plaine assez fertile.

Ici on remarque une erreur sur la carte. (1) La place

(1) Les remarques critiques de M. Fabreguettes sur la carte de l'île de Candie publiée par M. Lapie d'après les travaux de MM. le capitaine Gauttier et le général Mathieu Dumas, ne doivent point affaiblir la reconnaissance que l'on doit à cet habile géographe pour cette carte d'ailleurs fort intéressante: on sait assez que dans ces sortes de travaux, ce n'est que par des corrections successives que l'on parvient à obtenir l'exactitude; aussi, sous ce rapport, le journal de M. Fabreguettes peut-il être d'une grande utilité.

où est indiqué Maglia est le port antique; à un mille de là est le village de Kersonisos, et celui de Malia ne se trouve qu'à trois milles vers le sud-est. Une autre erreur de la carte est dans l'emplacement de *Sissi*. Il n'existe pas de village de ce nom; il n'y a du nom de Sissi qu'une espèce d'anse dans laquelle vient déboucher un torrent; et qui est à deux milles à l'ouest de *Milata*, tandis que sur la carte Sissi est indiqué à cinq milles vers l'est.

Le lendemain, 5 juin, m'étant dirigé vers la mer, j'ai encore trouvé un grand nombre de débris de marbre et un reste de fontaine sur le rivage; je me suis rendu à *Milata*. L'emplacement en est assez exact, l'ancienne ville de *Milet* était située sur le bord de la mer à un mille du village actuel; on ne distingue plus que quelques murs de l'acropole; ils sont d'un style cyclopéen fort reculé.

Je m'étais détourné de la route, pour chercher l'emplacement de *Milet*; je la rejoins aux moulins de *Latida* d'où l'on jouit de la jolie vue de la riante campagne de *Mirabelle*. Ce qui distingue cette plaine d'un grand nombre d'autres c'est qu'en général l'olivier offre partout sa pâle verdure; tandis qu'ici cet arbre est mêlé à l'amandier, au prunier, au carroubier et à d'autres arbres à fruits.

Le chef-lieu du canton de Mirabelle se nomme *Kenourio Khorio* (village neuf), il est situé au centre de la plaine. C'est là qu'habite Thalil Bey, le commandant du canton. Ce Bey avait, il y a deux ans, une tendance prononcée à spéculer pour son compte sur les produits du pays; le pacha lui a interdit le commerce, d'après les réclamations des consuls européens. J'avais une lettre de S. E. pour ce chef albanais; mais je ne pus pas m'arrêter à *Kenourio Khorio*, desirant aller coucher à *Spina-*

longa et voulant, chemin faisant, reconnaître une ruine qui se trouve à un mille du village. Ce *Paleo-Castro* (c'est ainsi qu'on nomme les lieux anciens parmi lesquels on en trouve qui ne remontent pas au-delà de la domination vénitienne, laquelle disparaît déjà devant l'occupation turque). Ce *Paleo-Castro* situé sur une hauteur est peu reconnaissable ; quelques pans de murs cyclopéens se montrent çà et là ; il y a apparence que c'était l'acropole de *Lycastrus* indiqué sur la carte à *Lutida* qui est pourtant à deux milles de là et auprès duquel on ne trouve aucun vestige d'antiquités. J'avais en partant de *Kenourio Khorio*, laissé à droite *Vrissoes* (on trouve en Crète beaucoup de villages de ce nom qui signifie fontaine), *Platipodi*, *Komariako*. Dans la carte les deux premiers ne sont pas indiqués.

Je me dirigeai sur *Spinalonga* et après avoir traversé *Castelforni-pano* (haut) et *Castelforni-cato* (bas) j'arrivai sur la hauteur d'où l'on aperçoit le golfe de *San-Nicola*. Ce ne fut que trois heures après avoir quitté ces derniers villages que j'arrivai par une pente assez rapide sur le bord de la mer en face de *Spinalonga*. Sans avoir été à *Kenourio Khorio*, j'ai pris auprès des paysans de la plaine assez d'informations pour me convaincre que *Thaly Bey* a renoncé à ses goûts commerciaux. Ce chef a servi avec assez de distinction sous les ordres de *Mustapha pacha* dont je le crois même un peu parent.

Le *sérasquier* m'avait donné une lettre pour le gouverneur de *Spinalonga*, et celui-ci étant retenu à *Candie* avait envoyé un exprès avec l'ordre de me faire un accueil distingué. J'étais donc attendu : aussi quelques minutes après avoir mis pied à terre, je vis se diriger vers moi de la forteresse, une barque dans laquelle se trouvait le fils du *Bey* et le douanier qui venaient me

chercher. En peu de temps je me trouvais sur l'îlot, et j'étais dans la forteresse où bien peu d'Européens sont entrés depuis la domination turque. Il était presque nuit; je soupai et je couchai chez le gouverneur, le lendemain matin (6 juin) de fort bonne heure, le capitaine commandant la compagnie régulière qui tient garnison à Spinalonga, vint m'offrir de me faire faire le tour de la place. Le fils du Bey qui a 30 ans m'a assuré qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu un Européen obtenir cette faveur.

Spinalonga est une place assez bien fortifiée par la nature, quoique dominée par une langue de terre qui s'avance vers l'îlot, après avoir, dans son contour, formé la petite rade de Spinalonga. Pour que les Vénitiens l'aient conservée pendant 30 ou 40 ans après la prise de Candie, il faut qu'elle ait été bien mal attaquée par les Turcs; aujourd'hui, ceux-ci ne s'y défendraient pas long-temps.

Pendant ma tournée, les postes m'ont constamment rendu les honneurs et à mon départ, l'artillerie m'a salué de sept coups de canon, innovation trop extraordinaire pour que je ne la note pas et à laquelle ne voulaient pas croire les paysans, qui se demandaient la cause de ce salut inattendu. J'ai eu depuis que les Turcs de la forteresse n'avaient fait aucune remarque critique; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si il y a quelques années: mais aussi, au temps des jansénaires, on n'aurait pas osé saluer un consul giaour.

A dix heures, le 6 juin, je me fis porter sur la rive opposée, espérant aller coucher à Crisza; mais ayant voulu visiter en passant quelques tombeaux antiques (qu'on trouve presque sur le bord de la mer à un endroit nommé o Poros, non loin de Dhalonda), je ne pus coucher

qu'à moitié chemin. *Dhalonda* n'est pas indiqué sur la carte; il répond au fond de la rade de Spinalonga à un mille ouest du rivage; il est situé au pied d'une montagne au sommet de laquelle les Vénitiens avaient bâti un fort, maintenant en ruines; ce fort devait même n'avoir été que restauré par les Vénitiens, car il y existe un assez grand nombre de citernes qui paraissent d'une construction plus ancienne que leur domination. Toutefois comme on ne remarque aucun vestige de construction hellénique et que les auteurs anciens n'indiquent ici l'emplacement d'aucune ville; il est probable que ces citernes appartiennent aux Grecs du Bas-Empire ou aux Sarrasins. Quand on va visiter ces ruines les gens du pays ne manquent pas de vous annoncer cent citernes; les traditions parlent de cent une, disent-ils, mais la cent unième ne se trouve pas. Cette tradition se reproduit souvent dans l'île, où l'on parle de cent portes, de cent citernes, sans jamais pouvoir trouver la cent unième qui, pourtant existait autrefois. Ne serait-ce pas la suite de la dénomination de *l'île aux cent villes*? La forte chaleur qu'il faisait ce jour-là m'a empêché de gravir cette montagne; mais un voyageur anglais qui avait eu ce courage un mois auparavant m'a donné ces détails. Quant aux cent citernes, c'est comme à l'ordinaire, une exagération, on en compte vingt-cinq ou trente tout au plus. On y jouit au reste, d'un magnifique spectacle, ayant la vue du joli golfe de San-Nicolo (1) et des belles montagnes de Sétia.

De Dhalonda je me dirigeai vers le fond du golfe San-Nicolo; je savais y trouver les ruines d'un port (ce ne

(1) Le golfe de San-Nicolo ou de Mirabelle est appelé par Tournefort *Rade de Mirabeau*.

peut être *Minoa*, qui était indiqué dans le point le plus rapproché de la mer de Lybie, mais que personne que je sache n'a pu retrouver encore); après avoir examiné quelques restes helléniques sur lesquels les Vénitiens ont élevé quelques travaux (1) je m'acheminai vers le couvent de *Stavro* (de la Croix); mais ayant appris par des paysans que ce monastère qui domine une jolie plaine était abandonné des Caloyers et servait de quartier à un poste d'Albanais que la vermine dévore d'habitude, je me décidai à coucher dans une des quatre chapelles ruinées qui se trouvent sur le bord de la mer.

A l'entrée du golfe San-Nicolo on voit quelques îlots. L'auteur de la carte les a nommés *îles Jannis* ou de Bacchus et a ajouté *îles Gyanizares* (d'où quelques navigateurs français ont fait les îles garnisaires). Ces fausses dénominations auraient disparu si on avait fait attention que Bacchus en grec étant Dyonis, ces îles sont îles de Bacchus ou îles Dyonis et en ajoutant le pluriel du mot île ou ades on a Dyonisades ou Dyonisiades.

Le 7 juin, nous partîmes de grand matin, et après avoir contourné une montagne, chassant souvent devant nous les perdrix comme des poules dans une basse-cour, nous arrivâmes dans la délicieuse vallée de Critza. Le village de ce nom, situé d'une manière pittoresque au-dessus d'énormes rochers qui semblent menacer de l'engloutir, était, sous les Vénitiens, habité par de riches personnages, si l'on en juge par les restes de charmans jardins, plantés de grenadiers, d'orangers, de citronniers. Du temps de Tournefort, le château du gouverneur (aux armes de Cornaro) subsistait encore, mais tombait en ruines; il n'en existe plus maintenant que

(1) C'est ce que Tournefort nomme *Château de Mirabeau*.

quelques murs contre lesquels le Soubachi, espèce de capitaine, a bâti une mesure, il ne put nous offrir qu'une moitié de chaise; et pourtant les paysans sont fort à leur aise dans ce village riche en produits de toute espèce, tels que huile, amandes, carroubes, fromages, etc.; mais ici comme partout les Turcs aiment les ruines.

C'est à un mille de Critza que se trouve le Paleo-Castro que les Grecs nomment aujourd'hui *Sant-Antonio* et qui doit être l'acropole de *Lyctium*. Tournefort ne l'a pas visité quoiqu'il ait vu Critza : Savary n'a jamais été de ce côté; et pourtant je connais peu de ruines qui méritent autant un examen attentif. C'est un type des plus reculés de l'architecture militaire; plusieurs styles s'y reconnaissent parfaitement depuis le cyclopéen pur jusqu'à l'hellénique parfait du temps d'Épaminondas, et comme à Messène, quoique sur une échelle infiniment plus bornée, deux montagnes sont réunies par un mur de défense. Ce mur se prolonge près d'un demi-mille vers Critza. La porte, quoique presque recouverte par des terres d'alluvion, se distingue parfaitement.

Au-dessous de ce Paleo-Castro se trouve une assez jolie plaine mais fort basse et inondée en hiver; on la nomme la *Congnia*. De Critza on peut, en traversant cette plaine, se rendre à Mirabelle, sans passer par Spinalonga.

De Critza je me rendis à Calokhorio, où l'on arrive après avoir traversé la petite rivière de Calopotamos. Calokhorio se trouve dans une position charmante, la plaine couverte d'oliviers, d'amandiers, se prolonge jusqu'à la mer; l'air n'est pas sain ici, dit-on. Cela tient sans doute aux eaux qui n'ont pas d'écoulement; le sol étant très bas. Le village divisé en trois petits hameaux est entouré de nombreux jardins; dans un de ces jardins on

a découvert, en dernier lieu, un temple grec d'une petite dimension, mais plein d'élégance. Quelques statues mutilées gisent à côté des colonnes renversées. En général les statues qu'on déterre sont privées de leur tête; comme ces temples étaient déjà engloutis avant la domination turque, on ne doit pas, je pense, attribuer ces mutilations aux Musulmans qui ont d'ailleurs horreur des représentations humaines. On serait admis à croire que ces traits de barbarie remontent plutôt au premier âge du christianisme, époque à laquelle les chrétiens détruisaient les idoles du paganisme. La Grèce reçut la foi chrétienne de très bonne heure; saint Paul lui-même y apporta l'Évangile.

Galekhorio est situé dans la plus petite largeur de la Grèce, car l'île est ici étranglée entre le golfe de San-Nicolo et la rade de Hiera-Petra; après cette plaine assez étroite se trouvent les montagnes de Sotia, derrière lesquelles est la province de ce nom; cette province est une espèce de péninsule où jadis était bâti Proesos.

••••• Tournéfort dit page 47 :

« Le 4 juin, nous descendîmes à la rade de Mirabeau (sans doute golfe de San-Nicolo aujourd'hui), à la vue des montagnes de la Sitié, que les anciens ont connues sous le nom du Mont Dictæ, éloignées de 12 milles du cap Salomon. Au reste l'île est fort étranglée entre la rade de Mirabeau et de Girapetra. Nous arrivâmes en cette ville en moins de deux heures, et c'est cet étranglement qui fait la presqu'île où était la ville de Proesos, capitale des Etéocrètes, qu'Homère appelle des hommes d'un grand courage, etc. »

Notre botaniste a commis la faute d'employer souvent au lieu des noms anciens, ceux qui lui ont été donnés sans doute par quelques capitaines *provençaux*; il

dît le cap *Malier* pour *Mele*, *Mirabeau* pour *Mirabelle*, la *Sitié* pour *Setia*.

Ces dénominations vicieuses ont souvent embarrassé les géographes. Ainsi, par exemple, M. Lapié, après avoir bien indiqué le mont Dictæ à 12 milles du cap Salomon, en a indiqué un autre aux montagnes de Lassiti, trompé par le texte de Tournefort. Ce Mont Dictæ doit être supprimé sur la carte et l'addition pays des Eteo-crètes mis à côté du Mont Dictæ de la presqu'île où était Præsus.

On peut se rendre toujours en plaine de Kalokhorio à Hiera-Petra, en passant par les beaux villages de Episcopi, Cato et Pano Khorio (1), Cato et Pano Papadiana. (La carte n'indique de tous ces villages que Apsokhorio); mais j'avais entendu parler de l'ancien monastère de Vriosmeni, et laissant la plaine à gauche, je gravis une montagne rapide, boisée et arrosée jusqu'à moitié de sa hauteur. Arrivé au plus haut on découvre un coup-d'œil magnifique ayant vue sur la mer du nord et sur la mer de Lybie; on a à ses pieds les fertiles plaines de San-Nicolo et les campagnes non moins riches d'Hiera-Petra. Je couchai à Messillerous.

8 juin. Je m'attendais à trouver un grand et beau monastère (je le savais au reste abandonné) puisqu'ici existait encore la tradition des cent une portes dont on ne trouvait que cent. Je fus bien désappointé en voyant un couvent assez récemment écroulé et dont les cent portes se réduisaient à vingt ou vingt-cinq entrées de cellules de religieux. L'emplacement est d'ailleurs assez

(1) Cato veut dire bas; pano ou apano, haut. Un grand nombre de villages sont désignés ainsi en Crète.

pittoresque et riant, quoique le vallon soit fort étroit et la vue très bornée.

Nous descendîmes dans la plaine d'Hiera-Petra par Capistri, village qui manque sur la carte, ainsi que Mëssilerons, nous arrivâmes en deux heures à Hiera-Petra, après avoir traversé Këndri. Avant d'arriver dans la ville on rencontre les restes d'un vaste théâtre antique. Près de là je remarquai un beau torse nu gisant au milieu de la route. Tout informe qu'était ce fragment, j'ai bien regretté de ne pouvoir me l'approprier, ainsi qu'une autre statue drapée et d'un beau style, également en mauvais état, qui est dans un ruisseau d'Hiera-Petra. Le gouvernement ne met aucun obstacle à ces enlèvements, mais je manquais de moyens de transport.

Au temps de Tournefort, en 1700, Hiera-Petra était déjà en ruines ; c'est aujourd'hui presque un village sur le bord de la mer et envahi par les sables ; à peine si le môle est indiqué. Les bâtimens n'y jouissent d'aucune sécurité et pourtant comme le transport par terre des huiles à Candie augmente la valeur de ce liquide, il y a avantage à charger dans cette rade et j'ai obtenu du pacha l'autorisation d'y envoyer ceux de nos bâtimens qui voudraient s'y rendre. La récolte ayant été fort belle cette année, cette permission pourra être profitable à quelques-uns.

Hiera-Petra a pour gouverneur un bey dont on dit beaucoup de bien ; il est Albanais et se nomme Hussein. Il était à Candie et je fus reçu par son sélietar dans une maison ouverte à tous les vents et dont les planchers sont percés à jour (tant par la vétusté des planches que par les charbons qui ont servi à allumer la pipe et qu'on jette ensuite sans s'enquérir du mal qu'ils peuvent faire.) L'usage de faire la moindre dépense pour retarder la

chute d'une habitation est toujours inconnu des Musulmans. Au reste on a constamment annoncé comme très prochain le départ des Albanais, et il n'est pas étonnant qu'ils ne songent guère à leur avenir. Comme des arnautes sont ici depuis dix à douze ans; il y en a beaucoup de mariés et ils renonceraient au service (leur solde est toujours en arrière de quinze à dix-huit mois) si l'on voulait les envoyer dans quelques autres possessions de Méhémet-Ali.

Cette coutume de faire gouverner civilement les cantons par un bey albanais offre souvent des inconvénients, parce que les habitants ne peuvent jamais voir dans ces chefs et dans leurs soldats que des ennemis contre lesquels ils se sont battus pendant sept à huit ans. Mais ici la position du pacha est embarrassante, il sent l'inconvénient que je viens de signaler, mais au moins les Albanais commencent-ils à parler la langue du pays, tandis qu'en les remplaçant par des soldats arabes, la difficulté de s'expliquer avec les habitants amènerait journellement des rixes. Le service que font les Arnauts dans l'intérieur, est celui de nos gendarmes; ils sont disséminés par poste de cinq à vingt hommes : je crois ce service impossible par les Arabes : c'est donc une question fort délicate, car on ne peut pas encore songer à n'employer les soldats que pour les forteresses, il serait imprudent de confier la police de l'intérieur à des habitants de deux religions différentes et qui sortent d'une révolution.

Husséin Bey est du petit nombre d'Albanais qui comprennent que la position des Musulmans n'est plus la même par rapport aux autres populations. Il avait encore, il y a six mois deux esclaves, l'une comme femme, l'autre comme domestique. Bien traitées toutes deux,

elles avaient refusé, à l'arrivée des Egyptiens, de retourner dans leur famille. En dernier lieu, la femme légitime d'Hussein Bey arriva d'Egypte et tourmenta tellement les deux Grecques, que celles-ci s'enfuirent à Candie. Le pacha à qui l'on porta la connaissance de cette fuite, n'hésita pas à rendre la liberté à ces deux femmes; et il est vrai de dire qu'il n'y a ici de femmes enfermées dans des harems turcs que celles qui s'y trouvent bien : elles sont libres dès qu'elles le desirent.

L'enceinte de l'ancienne ville Hiera-Petra, est fort vaste, on y voit beaucoup de restes de constructions romaines; des fouilles ici produiraient de grands résultats.

Je pouvais revenir à Candie par deux routes, l'une par la province de Rizo-Castro, l'autre par le canton de Lassiti : je préférerai cette dernière, qui avait l'avantage de me faire voir une des curiosités de l'île.

9 juin. Je me rendis à trois heures à Calamasca (indiqué Calamata sur la carte, quoique bien correctement écrit par Tournefort). Ce village, malgré le resserrement du vallon, est d'un aspect des plus agréables; avant d'y arriver, on passe à la vue d'une cascade fort pittoresque. Calamasca, détruit par la guerre, comme tous les villages de l'île sans exception, n'a pour ressource que ses troupeaux qui, pendant l'été, trouvent une abondante nourriture sur les montagnes qui dominent cet endroit et qui sont fort boisées. On remarque que les habitans de Calamasca se distinguent par une hospitalité raffinée. Aussitôt qu'un voyageur arrive chez eux, ils l'invitent à y séjourner, le soir tout le village est en danse. Quoique vivement pressé, je m'en rapportai à ce qu'on m'avait dit de la gaîté des villageois des deux sexes et je continuai ma route pour arriver le soir dans la plaine de Lassiti, où je parvins après avoir gravi une des

montagnes les plus élevées de l'île. Ayant monté pendant quatre heures, depuis le niveau de la mer, je ne mis que trente minutes pour descendre dans la plaine, ce qui indique sa grande élévation; aussi après avoir eu trop chaud à Hiera-Petra, j'eus presque froid dans la plaine de Lassiti. Cette plaine qui peut avoir 20 milles de tour forme tout le canton de ce nom; elle est tout entourée de montagnes qui ne permettent pas aux eaux du ciel de s'écouler; aussi à la suite des grandes pluies d'automne, offre-t-elle l'aspect d'un étang, et ce n'est que par des gouffres situés vers la partie nord que les eaux se perdent lentement (En Morée, le lac Stymphali, aujourd'hui Zaraca, a été une plaine semblable à celle de Lassiti et dont les trous qui servaient à l'écoulement des eaux se sont comblés : la plaine de Lassiti pourrait bien un jour être changée en lac par le même motif, quoique les habitans aient grand soin de nettoyer les trous). La plaine est toute cultivée en céréales; sur les pentes des montagnes se trouvent les villages au nombre de dix-neuf, divisés chacun en plusieurs hameaux ou fermes (Metokis.) Ces villages sont ombragés de poiriers, de pruniers, de carrubiers; l'olivier ne peut y venir. Cette ceinture de la plaine forme un aspect fort agréable; au-dessus des villages sont les monts Lassiti dont un, *Affendaki*, (le Seigneur) est assez élevé pour conserver la neige presque toute l'année. L'inondation périodique de la plaine n'est pas le seul inconvénient que les habitans éprouvent. Tous les ans, aux pluies succèdent les neiges, et dès le mois de novembre jusqu'au milieu de janvier les villageois sont enfermés dans leurs demeures, ne vivant que des provisions qu'ils ont pu faire et n'ayant pour boisson que de la neige fondue. Ils envoient ordinairement leurs moutons dans les plai-

nés des environs de Candie et ils ne gardent que les bœufs et les ânes. L'hiver se prolonge-t-il ? ils perdent souvent ces animaux, faute d'avoir pu les nourrir. En général les Lassitiotes sont fort pauvres, et ce qui le prouve c'est qu'ils n'ont pas les moyens de descendre en hiver dans les villages où la température est plus douce (à Sphakia, au contraire, chaque village situé sur la hauteur, a son village d'hiver dans la plaine); une cause qui ajoute au malheur des habitans de Lassiti est l'aridité des montagnes qui entourent leur canton; elles ne produisent point de bois. Les Lassitiotes veulent-ils les franchir pour aller chercher du combustible? ils se trouvent sur le terroir de quelque autre canton et on les repousse inhumainement.

Pendant la révolution, le canton de Lassiti, qui, par le caractère paisible de ses habitans, aurait dû être à l'abri des horreurs de la guerre civile, n'a cependant pas été épargné plus que les autres. Sous prétexte qu'il servait de refuge aux Grecs poursuivis, Hassan-Pacha a été incendier tous les villages. La défense eût été facile, mais les habitans ne l'ont pas tentée. On cite un village, Ayos Constandinos, qui, pour avoir fait mine de résister, a tellement souffert, qu'on n'y trouve plus une femme qui ne soit veuve, un enfant qui ne soit orphelin.

J'ai couché au monastère de la Panaya, où deux pauvres Caloyers vivent misérablement, n'ayant pu réparer encore qu'une bien faible partie des maux qu'ils ont eu à souffrir. La neige isolant pendant l'hiver les villages les uns des autres, et souvent dans les villages les maisons entre elles, chaque village a une ou plusieurs chapelles; on m'a donné la note de quarante-deux de ces petits temples ayant chacun son papa, ce qui

porte à quarante-quatre le nombre des prêtres de ce canton pour deux mille habitans environ.

Je ne sais pas pourquoi Tournefort a négligé de faire quelques remarques sur la configuration de la plaine de Lassiti, qu'il a pourtant visitée (dans le texte, il dit *plaine de Plati*, et en marge, *ou de la Siti*). Cette plaine se trouve au sud-est de Candie, à-peu-près à 25 milles de cette ville et à 6 à 7 de la mer (elle est à-peu-près à égale distance de la mer du Nord et de la mer de Lybie), et Tournefort s'y est rendu en passant par Trapsano. L'auteur de la carte n'a pas compris ici notre voyageur : il a placé Trapsano assez près de la mer, et Plati aussi non loin du rivage; il aurait fallu indiquer Plati au milieu des villages de Tzermiada, Marmazetto, Psikro, Magoula, tandis que ces points se trouvent, sur la carte, fort éloignés de Plati; elle porte aussi un gros village de Lassiti qui n'existe pas. Lassiti est le nom du canton, et Messa-Lassiti, Messa-Lastitaki (petit Lassiti), non indiqué sur la carte, ne sont que de petits hameaux. Ainsi Trapsano se trouve bien, comme le dit Tournefort, à 15 ou 18 milles de Candie, mais à 3 milles du rivage, et Plati à 22 ou 25, mais à 6 ou 7 milles de la mer.

Voici, au reste, le nom des villages et leur population, le plus exactement possible :

Gaidouramandra	20 familles
* Hierontemouri	25
Plati	34
* Psikro	22
Magoula	30
* Kaminskaki	

Avrakodi.....	}	80
Khoudomalia		
Platiano.....		
Ayo Ghiorghi.....		
Ayo Costandino.....		30
Messa Lassithaki	}	32
Messa Lassiti.....		
* Marmaketo.....		24
* Tzermiada	}	112
Tarsaros.....		
Laghon.....	}	20
Pinakiano.....		
Potemous		15
		449

Plus, le monastère de la Panaiya. 1

450 ou 2,250 hab., tous Grecs.

Les étoiles indiquent les noms qui figurent sur la carte. Plati doit être supprimé où il est, et remplacer Lassiti qui n'existe pas.

10 juin. On sort pour se rendre aux ruines de Lyctos par le côté le plus nord de la plaine. On laisse, à deux cents pas à gauche, les trous par où s'écoulent les eaux en hiver; on monte pendant une demi-heure, et l'on arrive au point le plus élevé d'où l'on voit la mer de l'Archipel, et d'où l'on distingue parfaitement les îles de Santorin, Namphie, Stanpalie; on descend en contournant la montagne à gauche; on laisse au-dessous de soi, à droite, les villages de Tzoutzoli et Toumnina (non indiqués); après une marche fatigante de deux heures, on trouve une fontaine de fort bonne eau, et une demi-heure après on arrive aux murs de Lyctos. Ces murs sont de construction romaine, très épais et fort élevés. C'est à deux cents pas de ces murs, en se dirigeant vers

le nord-ouest, qu'on a déterré, il n'y a pas un an, un temple d'une assez grande dimension. Une douzaine de statues, si l'on en juge par les socles qui les supportaient, ornaient ce temple; chacun de ses supports a une inscription grecque; il y est fait mention de Néron, de Trajan et d'autres empereurs ou impératrices. Quant aux statues, on n'en a encore trouvé que trois fort mutilées et toutes sans tête.

Ce temple, au lieu d'avoir été renversé par un tremblement de terre, aurait-il été détruit par le fanatisme religieux? On le dirait à ces mutilations. On ne trouve pas de ruines helléniques à Lyctos. Un aqueduc, que quelques personnes prennent pour un long mur, va de Lyctos à Kersonèse qui en était le port (à 3 milles). Les ruines de Lyctos sont assez près de deux villages que la carte a négligés : ce sont Xida et Catza-Mounitza. Le premier que j'ai traversé, un quart d'heure après avoir quitté le temple, est dans une situation des plus heureuse, ayant beaucoup d'eau et de verdure; mais il a été un des plus maltraités pendant la révolution, parce qu'un riche aga de Candie y avait une habitation. Là commence la province de *Pediada*, qui produit beaucoup de blé, mais peu d'huile; on y voit grand nombre de caroubiers et quelques amandiers.

Parmi les villages nombreux que j'ai traversés ou laissés à droite et à gauche, j'ai remarqué que ceux de Caziano, Cardeliano, Vanarous, Sclaveroclon, Apostolos, qui sont cependant assez importants, ne sont pas marqués sur la carte. Episcopi, gros village à trois heures sud-est de Candie n'y figure pas non plus.

Pour me rendre de Candie à la Canée j'ai pris, comme

à mon premier voyage, la route de Gortyné, Assomatos, Arcadi et Rethimo (1). J'avais pour but principal de chercher ces Abadhiotes dont plusieurs auteurs ont parlé et qu'ils regardent comme les descendants des Sarrasins. Je me suis donc arrêté dans trois villages de l'Abadhia, Sata, Vatiaco et Apodoulo. L'Abadhia est le nom donné par les habitants à une des pentes sud-est du Mont-Ida. C'est une montagne aride qu'un torrent fort encaissé sépare du Mont Kendrose. Sans être inaccessible comme certains points des Monts Sphakia, l'Abadhia offre un refuge assez sûr aux malfaiteurs, et jadis c'était là que se cachaient les Turcs que la justice poursuivait, comme les Grecs coupables se réfugiaient à Sphakia.

Les Abadhiotes, tous Turcs, avaient donc la mauvaise réputation des Sphakiotes, tous Grecs; mais moins nombreux qu'eux; et, comme je viens de le dire, moins bien défendus par la localité, ils n'échappaient pas toujours aux armes des Grecs de la plaine de Messara qui finissaient par se venger, au moyen de quelque irruption soudaine (2), des nombreux crimes commis sur leurs

(1) L'itinéraire de ce premier voyage se trouve dans le Bulletin de la Société, deuxième série, tome II, page 54.

(2) La province de Messara a fourni un épisode fort intéressant à la révolution crétaise. La famille turque Courmoulès était très puissante dans l'île; soixante-quatre de ses membres étaient répandus dans les villages des fertiles plaines de Messara; et la plus grande partie du pays était leur propriété. Les Grecs de cette province recevaient-ils un outrage d'un Turc des environs, la vengeance était prompte, un Courmoulès s'en chargeait, et, protégé par sa religion ou par son argent, il était absous par le pacha, qui approuvait ordinairement une justice qu'il ne pouvait pas faire lui-même. On cite un Courmoulès (Ibrahim-Aga) qui avait tué quatorze Turcs de sa main. A l'arrivée d'Hadji-Osman-Pacha, que la Porte avait envoyé

personnes ou sur leurs propriétés par ces féroces montagnards.

Il est possible que l'Abadhia étant d'un abord difficile, les Sarrasins aient pu y échapper aux poursuites des vainqueurs, mais aujourd'hui rien ne distingue les habitants de l'Abadhia du reste des Turcs de l'île; ceux qui connaissent parfaitement la langue des Crétois n'établissent aucune différence entre la manière de parler des Abadhiotes et celle des autres paysans. Il est donc permis de croire que les Sarrasins ne se sont pas perpétrés dans l'Abadhia comme les anciens Grecs en Sphakia; car ici tous les voyageurs, familiers avec la langue grec-

pour faire de nombreuses exécutions de Turcs, seul moyen de sauver la race grecque de l'extermination, Ibrahim-Aga se présenta chez Oussas Pacha. On croyait sa perte certaine; mais ce soir s'étant convaincu que les quatorze Turcs immolés avaient mérité la punition dont le bras d'Ibrahim s'était chargé, lui délivra non-seulement un bill d'indemnité, mais une autorisation de continuer à venger l'innocent:

La révolution éclata quelques années après. A la tête de l'insurrection de Messara se lèvent les Courmoules. Ils avaient, depuis plusieurs générations, adopté publiquement les pratiques de la religion mahométane, mais ils n'avaient jamais cessé d'être chrétiens. Les Turcs, furieux d'avoir été trompés pendant aussi long-temps, redoublèrent d'acharnement contre les Courmoules. Les Abadhiotes se distinguèrent dans cette lutte à mort, car ils avaient senti plus que d'autres l'effet de la vengeance des membres de cette famille.

Dans un pays aussi plat que Messara, la défense n'était pas facile; ainsi des soixante-quatre familles Courmoules, on n'en compte que deux ou trois aujourd'hui, et elles sont dans l'exil. Le plus redouté, Ibrahim, a péri dans la révolution, mais un de ceux qui existaient encore était un des plus renommés après Ibrahim; il est à Naxos.

La province de Messara est une des plus dépeuplées de l'île; la culture y est rare. Les Courmoules ne sont pas les seuls sur lesquels les Turcs aient assouvi leur fureur.

que, retrouvent à chaque instant, parmi les femmes surtout, des traces du dialecte dorique.

Au reste, il paraît que les voyageurs effrayés de la réputation des Abadhiotes n'avaient pas osé jusqu'ici se risquer dans leurs montagnes, car je ne vois d'indiqué sur la carte que le village d'Apodoulo par lequel passe la route qui conduit de Gortyne à Rethimo (par Assomatos.) On n'y voit figurer ni Sata, ni Vatiako, Ayos, Zani, Aya, Paraskeri, Nithavri, Cavates, Zhoria, Platano.

Maintenant on va tout aussi sûrement dans tous les coins des montagnes de Sphakia, d'Abadhia, de Setia que dans les rues des forteresses. On voyage sans armes avec un seul domestique ou guide; et partout, dans le Khan le plus isolé, comme dans le meilleur monastère, on trouve une hospitalité aussi franche que désintéressée.

Quoique j'aie fait très rapidement ma tournée, j'ai pu entrer dans beaucoup de détails avec les villageois et je dois dire à la louange de Mustapha-Pacha, qu'en me donnant des lettres de recommandation pour les beys de Mirabelle, de Spinalonga, d'Hiera-Petra, il m'a dit : ce n'est pas auprès d'eux que je vous engage à prendre les renseignemens que vous pourrez désirer, car eux sont des hommes du gouvernement, mais consultez les Grecs et s'ils font entendre des plaintes, vous m'obligerez de me les faire connaître.

RAPPORT

SUR LA CARTE EN RELIEF DU SIMPLON PAR M. SÉNÉ

(DE GENÈVE),

Par une commission composée de MM. Albert-Montémont,
Eyriès, et Jomard, rapporteur.

Messieurs,

L'ouvrage dont nous avons à rendre compte à la Société est une représentation fidèle de la *route du Simplon*, monument durable d'une époque qui a vu s'élever tant de monumens imposans et utiles, réunissant lui-même au plus haut degré ces deux caractères. Tout le monde sait que pour passer du Valais en Italie, il fallait jadis plusieurs journées; que l'on avait à franchir d'horribles précipices, qu'on ne pouvait cheminer qu'à pied ou avec des mulets, et qu'aujourd'hui, une petite journée suffit pour aller du Rhône à Domo-Dossola. L'on franchit le plateau du Simplon par une pente très praticable, aussi commodément et sûrement que sur aucune route connue en pays de montagne, depuis Gliess, point initial de la route qu'a fait ouvrir Napoléon, jusqu'à la petite ville de Domo-Dossola, la première d'Italie. Cependant, le point culminant n'est pas élevé de moins que 2013 mètres, selon la carte et le profil construits par M. Cordier, l'un des ingénieurs de la route. Personne n'ignore non plus qu'il a fallu percer plusieurs galeries souterraines, connues sous les noms de *Schalbelt*, le *Glacier*, *Algaby*, *Crevola*, celle de *Gondo* qui a 200 mètres, etc. :

chaque voyageur paie son tribut d'admiration à ce prodige de travail et de patience, et il n'est pas un étranger qui ne rende hommage au génie français auquel on en est redevable; mais ce point est trop connu pour s'y arrêter, et c'est de l'ouvrage de M. Séné que vos commissaires ont à vous entretenir.

M. Séné, avec une patience et une persévérance ingénieuses est venu à bout de reproduire exactement cette merveille de l'industrie française. Sa carte en relief de la route du Simplon est une sculpture, et cette sculpture est un portrait fidèle, un portrait d'après nature; nous avons vu beaucoup de reliefs en Allemagne, en Angleterre, en Suisse surtout: peu d'entre eux peuvent lui être comparés pour le fini, la solidité, la recherche des détails. Il n'est personne qui, après l'avoir vu attentivement, ne reconnût l'original, comme il est vrai de dire que tous ceux qui ont vu le Simplon le reconnaissent ici à la première vue. Nous dirons que M. Séné a eu le courage de retourner sur les lieux quatre années de suite pour étudier toutes les formes des pics, des aiguilles, des glaciers et toute cette nature âpre et sauvage; comme aussi la nature des couches qui s'appuient sur les flancs de granit et se superposent, jusqu'au Rhône d'une part, jusqu'à la Töccia de l'autre. Il a été partout; sa carte nous retrace bien plus que la route, et le pays montagneux dont il donne la carte (ou plutôt la réduction) n'a pas moins de 36,000 mètres de long sur 21,000 de large, représentés sur un tableau qui a environ sept pieds sur quatre pieds: que de détails il a fallu voir et revoir pour remplir ce vaste espace, à l'échelle de 1 pour 16,000 environ! Les refuges placés d'heure en heure pour abriter en gros temps, le glacier des eaux fraîches le glacier de Rosboden, la cascade de Gondo, la Dore-

ria, le magnifique pont de Crevola, jusqu'au plus petit hameau, au moindre chalet, rien n'a été négligé.

Il est presque inutile d'ajouter que M. Séné a établi son canevas sur le travail topographique des ingénieurs. Toutes ses hauteurs sont puisées à cette source précise. Ainsi le lac de Genève est plus bas que Gliess, point de départ de la route, de 334 mètres, et il est supérieur lui-même de 376 mètres au niveau de la mer Méditerranée, et Domo-Dossola, point d'arrivée, est supérieur de 99^m au lac Majeur, de 305^m,90 à la mer. Nous avons trouvé ces mesures très exactes sur le relief. Il en est de même du pont de Ganther, élevé au-dessus de la Méditerranée de 1434^m,60; du village du Simplon; de 1461^m, d'Algaby élevé de 1349^m, enfin du point culminant de la route élevé de 2013^m,50. Ce passage ne le cède que de 62 mètres au passage du mont Saint-Gothard. Les dimensions horizontales du relief de M. Séné ne sont pas moins rigoureusement conformes aux meilleures cartes des environs du Simplon; mais il a sur toutes un avantage immense pour la reproduction des formes du terrain; et quelque perfection que le dessin des cartes ait déjà obtenue, surtout dans les belles productions de notre collègue M. Denaix; quelle que soit celle qu'il puisse acquérir par la suite, nous ne pensons pas qu'on puisse jamais procurer une idée aussi complète du sol que celle qui résulte de l'examen de ce relief. Et cela résulte des limites qui sont imposées à toute espèce de projection; cette réflexion ne peut rien ôter au mérite propre et à l'utilité des cartes en général: Nous voulons seulement dire que la multiplicité des accidens du sol, aussi bien que la diversité infinie des formes ont pu être et ont été ici figurées avec succès, et en second lieu, qu'il est utile, même pour le dessin et la gravure des

cartes qu'il y ait des modèles parfaits en ce genre pour retracer les sites naturels qui ont de l'importance sous divers rapports scientifiques et politiques.

M. Séné, nous l'avons dit, a travaillé comme un artiste attentif à copier la nature, qui posait en quelque sorte sous ses yeux; la matière qu'il a choisie pour la sculpter est un bois dur, qu'il a travaillé d'après des ébauches en cire exécutées sur les lieux, avec autant de constance que d'adresse, et qu'il a ensuite revêtu de couleurs; il lui a fallu un coup-d'œil bien exercé, un bien grand amour de son art pour aller si souvent dans les glaciers, les torrens et les précipices, pour en faire l'image aussi ressemblante.

Nous avons encore à louer l'idée qu'il a eue de faire son relief en deux parties, qui se rapprochent d'ailleurs parfaitement selon l'axe tournant de la route : il a pu ainsi construire avec précision tous les points du profil.

L'échelle des hauteurs est double de celle de la dimension horizontale, cette différence est quelquefois une nécessité, quand on a à représenter un terrain peu étendu, et c'est ici peut-être le cas; mais toutefois, nous pensons qu'on doit tendre le plus possible à réduire cette différence entre les deux échelles, différence qui peut donner une idée inexacte des pentes.

Aucun des reliefs connus ne représente les arbres de la manière qu'a adoptée M. Séné, et qui est également digne d'éloges; ce que nous avons dit de la solidité de son ouvrage s'applique également ici. Rien de plus fragile que les tiges ordinairement consacrées à représenter les arbres dans les reliefs; rien de plus difficile à préserver de la poussière et de la destruction : ici, les pins et les mélèzes sont tous exécutés en fer, ce sont autant

de petites broches peintes, implantées solidement dans le bois et qui résistent très bien au frottement, le nombre en est de près de cent mille. Cet avantage n'est pas à dédaigner ; car si ces sortes de cartes sont utiles, la dépense en est grande. Il faut donc pouvoir les conserver long-temps ; c'est aussi le moyen d'en introduire l'usage dans les établissemens publics, surtout pour l'enseignement géographique et géologique. M. Séné n'a rien oublié : jusqu'au moindre pont même hors de la route est représenté, et il s'est bien gardé de négliger l'ancien chemin de mulets, qui, par son escarpement et ses difficultés fait mieux ressortir la beauté, l'utilité et la commodité du nouveau ; cependant il faut dire qu'on aurait pu suivre une ligne encore meilleure sur le revers de la montagne qui est à l'est de Riette. C'est du moins l'avis d'un juge compétent, M. Polonceau, l'un des ingénieurs de la route. N'oublions pas d'ajouter que son précieux suffrage a été donné en notre présence à la carte de M. Séné. On en doit dire autant de M. de Céard, fils de l'inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées qui fut l'ingénieur en chef de la route du Simplon ; lui-même a été témoin du travail assidu et méritoire de M. Séné, témoin aussi des privations que s'est imposées cet habile artiste. M. de Céard proclame hautement l'exactitude et la perfection du travail. Enfin M. Rey, notre collègue, que nous avons prié de nous accompagner, a rendu aussi le plus honorable témoignage à la fidélité de cette copie, d'autant meilleur juge qu'il a visité la route et l'hospice du Simplon jusqu'à quatre fois et qu'il se propose d'en écrire l'histoire. M. le colonel Puissant était aussi présent à la visite de vos commissaires et il a joint son suffrage au leur.

Malgré tous ces témoignages, et pour ne rien négli-

ger, vos commissaires ont encore comparé la carte-relief de M. Séré avec la carte originale dressée par M. Cordier, l'un des ingénieurs de la route, et avec les autres cartes françaises et italiennes que l'on possède, et ils croient pouvoir affirmer que cet ouvrage mérite votre haute approbation : 1° à cause de son exactitude parfaite; 2° parce qu'elle est complète et que rien n'y est oublié, glaciers, neiges permanentes, aiguilles, torrens, cascades, chalets, et détails de toute espèce; 3° parce que l'auteur a employé des moyens nouveaux autant qu'ingénieux pour retracer les montagnes, les forêts et tous les accidens du sol; 4° parce que les couleurs achèvent de donner à ce tableau sculpté une sorte d'existence, et qu'ainsi il est aisé, avec ce tableau sous les yeux, et sans déplacement, d'avoir une idée juste et complète d'un des plus beaux ouvrages de l'époque de Napoléon.

En conclusion nous pensons : 1° que la Société de Géographie doit donner son suffrage à la carte-relief du Simplon; 2° que le présent rapport doit être renvoyé au comité du Bulletin; 3° qu'elle doit exprimer le vœu que cette pièce puisse être déposée dans un dépôt public de la capitale et jointe aux cartes de ce genre, telles que la carte-relief du Mont-Blanc, celle du Hartz, celle de l'Ile-Clare, celle de l'Europe centrale et autres semblables qui sont exposées tous les jours aux regards des curieux et des amis des sciences géographiques.

*

RAPPORT VERBAL

Sur le premier volume de l'Encyclopédie pittoresque.

Messieurs, vous m'avez chargé de vous rendre compte du premier volume de l'Encyclopédie pittoresque offert à la Société par MM. Leroux et Reynaud, les directeurs de cet ouvrage scientifique. Nous pensons, comme eux, qu'ils ne se sont point mépris sur les besoins de notre époque en jugeant qu'une Encyclopédie nouvelle, et d'un prix peu élevé pourrait être une entreprise utile et goûtée du public. La modestie du titre et le mérite de l'ouvrage sont des phénomènes que l'on doit signaler au milieu des publications de même nature, que chaque jour voit naître. Le titre pittoresque, le bon marché annoncé, nous avaient fait croire, avant il est vrai d'avoir connu les noms des auteurs, à un de ces ouvrages légers destinés à amuser plutôt qu'à instruire, ou même à l'un de ces compilations qui ne remplissent pas même le premier but. Nous reconnaissons notre erreur; dans cette Encyclopédie, à la rédaction de laquelle concourent un grand nombre d'anciens élèves de l'école Polytechnique, nous retrouvons avec plaisir l'indépendance de vues et l'esprit positif qui appartiennent à cette école célèbre. Les articles sont, en général, à la hauteur des sciences dont ils traitent, clairs quoique concis, et remplis de vues neuves et ingénieuses qui leur donnent un cachet d'originalité bien rare dans de semblables publications.

Les rédacteurs, assez nombreux pour ne traiter que de leur spécialité, s'attachent à développer les idées générales sans entrer dans ces détails arides, nécessité des traités spéciaux ; c'est là, suivant nous, le vrai moyen d'atteindre le but que les auteurs se proposent : faire entrer les sciences dans le domaine public.

J'ai pensé que je devais m'attacher presque exclusivement à vous rendre compte des articles géographiques ; je les ai lus avec attention et en général avec intérêt et profit. Dans les articles Abyssinie, Afrique, Alger, qui se présentent d'abord, je trouve les diverses considérations que la géographie doit embrasser, distribuées avec méthode sans qu'aucune d'elles usurpe plus d'étendue qu'il ne lui en appartient. L'esprit philosophique et le savoir de l'auteur, notre confrère M. d'Avezac, se montrent particulièrement dans les considérations ethnographiques. Nous retrouvons le même mérite et la même élégance de rédaction dans les articles Andalousie, Aragon, Arabie et des aperçus historiques qui ont eu pour nous tous l'intérêt de la nouveauté dans l'article Aquitaine du même auteur. Nous regrettons, que dans un temps où le luxe de la gravure est poussé aussi loin, même dans les publications à bon marché, les cartes ne soient pas ici plus en rapport avec le mérite du texte ; c'est principalement à l'occasion des excellents articles : Terres arctiques et antarctiques, Amazone, dus à M. Lacordaire, que nous avons dû faire cette observation.

L'article Achaïe nous paraît incomplet, l'auteur a trop sacrifié la géographie à l'histoire. A cet égard même nous releverons une légère erreur : les douze villes de l'Achaïe ne durent pas leur fondation à la migration Achéenne, elles existaient sous la domination Ionienne.

La division départementale morcelle tellement le sol

sous les rapports historiques et naturels qu'il est difficile de répandre quelque intérêt sur un article de département; aux mots Aïn, Aisne, Ardèche, les auteurs le font sentir et renvoient pour ces considérations à des articles plus généraux.

Un petit article de M. Mangin, sur l'Arcadie, est lu avec le plus grand intérêt, lors même que l'on peut dire *et in Arcadia ego*; l'auteur peint les caractères généraux de la contrée comme s'il l'avait visitée.

Les articles Alpes, Andes, Apennins et Ardennes dus à l'un de nos savans confrères en géologie, M. Huot, sont principalement traités sous le point de vue de l'histoire naturelle; malgré notre prédilection pour ce genre d'études, nous voudrions que la géologie fût bornée à un rôle plus secondaire dans la géographie physique. La nature du sol ne doit être indiquée que dans ses grandes masses, dans son influence sur la végétation, et surtout dans ses rapports avec les formes; celles-ci et leur influence sur la distribution, les relations et les habitudes des peuples sont les considérations de premier ordre que nous rechercherons toujours dans la géographie naturelle.

La minéralogie et la géologie sont traitées par MM. Leplay et Regnaud; leurs noms suffisent pour faire apprécier tout le mérite de ces parties. Ils savent, sans rien négliger d'essentiel, mettre la science à la portée de tous les lecteurs; nous regrettons seulement de leur voir adopter une nomenclature, celle de M. Beudant, qui, suivant nous, ne peut pas être conservée dans la science, et à plus forte raison devenir jamais populaire.

Si la spécialité de notre société et surtout celle de nos études ne nous permettent pas de chercher à porter un jugement sur les autres parties de cette vaste entreprise

scientifique, qui ont d'ailleurs pour garantie d'un égal mérite les noms de leurs auteurs, nous pensons que d'après ce qui nous est connu, il serait difficile, sous le rapport du plan de l'ouvrage, comme de son exécution, de mieux faire pour le but que les auteurs se proposent : mettre le vrai savoir à la portée du plus grand nombre; et nous faisons des vœux, que la Société partagera sans doute, pour le succès d'une entreprise aussi utile. BOBLAT.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. LE CAPITAINE JOHN BISCOE

A M. le duc DECAZES, pair de France,

Président de la Société de Géographie de Paris.

M. le duc,

A mon arrivée en Angleterre, il y a peu de jours, j'ai eu l'honneur de recevoir de M. Enderby, de Londres, la médaille qui m'a été accordée le 14 avril 1834, par la Société de géographie de Paris, pour des découvertes dans les mers antarctiques.

Cette approbation que mes faibles efforts ont obtenue de l'illustre et savante Société de Paris, sera toujours pour moi une source d'orgueil et de haute satisfaction.

Permettez-moi de vous exprimer les remerciemens très vifs et très sincères que je dois à la Société, et de vous assurer que s'il se présentait encore une occasion de revisiter ces latitudes, nulle difficulté, nul danger ne m'empêcheraient de recommencer à explorer cette partie du globe, presque inconnue, et maintenant si intéressante.

J'ai l'honneur d'être, etc.

John BISCOE.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 février 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine John Biscoe écrit à M. le président qu'il a reçu, à son retour à Londres, la médaille que la Société lui a décernée dans sa séance générale du mois d'avril 1834, pour ses découvertes dans les mers antartiques, et il le prie d'offrir à la Commission centrale l'expression de sa plus vive reconnaissance. La lettre de M. le capitaine Biscoe est renvoyée au comité du Bulletin.

La Société royale géographique de Londres adresse la 2^e partie du Tome iv de son Journal. — Remerciements.

M. Cassella, membre de la Société, lui fait hommage des premières feuilles de l'Atlas qu'il publie sous le titre de *Atlante universale per lo studio della geografia moderna*. Cette atlas est destiné à remplir une lacune qui se fait vivement remarquer en Italie où l'on manque de cartes exactes pour l'étude de la géographie moderne. L'auteur appelle particulièrement l'attention de la Société sur la carte de l'Italie méridionale qui est rédigée

d'après les observations les plus récentes et les plus authentiques.

M. Jomard communique une lettre de M. le docteur Clot-Bey, membre de la Société; cette lettre écrite à la fin de novembre, et datée du Caire, expose les progrès de la réforme au Caire et dans l'Egypte en général pendant l'année 1834, progrès auxquels ont pris une grande part les anciens élèves de la mission égyptienne en France. Un extrait de leur correspondance sera inséré au Bulletin.

Le même membre continue la lecture de la relation d'un voyage d'Alger à Constantine: il est prié d'en remettre un extrait au comité du Bulletin.

M. le secrétaire lit pour M. Warden une notice sur la relation du voyage de M. Henri Schoolcraft dans le Haut-Mississipi et au lac d'Itasca. (Voy. page 97.)

M. G. Barbié du Bocage communique le journal d'une excursion faite en 1834 dans l'intérieur de l'île de Crète par M. Fabreguettes, consul de France à Candie. Ce document et l'itinéraire qui l'accompagne, sont renvoyés au comité du Bulletin. (Voy. page 108.)

M. Puillon-Boblaye fait un rapport verbal sur le 1^{er} volume de l'Ecyelopédie pittoresque: ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin. (Voy. page 134.)

Séance du 20 février.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Goudot, voyageur naturaliste chargé par le Muséum d'histoire naturelle d'une exploration sur la côte orientale de l'Afrique, écrit de nouveau à la Société pour lui indiquer les points qu'il se propose de visiter. Ce voyageur recevrait avec beaucoup de reconnaissance les instrumens, les instructions et les cartes que la So-

ciété voudrait bien lui adresser dans le but de favoriser son entreprise.

M. d'Avezac exprime le même desir, au nom de M. Heudelot, chargé également par le Muséum d'histoire naturelle d'une mission sur la côte occidentale d'Afrique. Il pense que ce voyageur pourrait faire un usage très utile des instrumens d'observation que la Société voudrait bien lui confier.

La commission centrale accueille avec intérêt les demandes des deux voyageurs et elle se fera un plaisir de favoriser leurs entreprises par tous les moyens dont elle pourra disposer.

MM. Rey, Tanner, et Grand-Pierre écrivent à la Société pour lui faire hommage, le premier, d'un voyage à la source et au glacier du Rhône; le second, des sept dernières livraisons de son Atlas universel et du 1^{er} volume des Transactions de la Société géologique de Pensylvanie; le troisième, d'une carte du pays situé au nord-est de Lattakon et exploré par les missionnaires de la Société des missions évangéliques.

M. d'Avezac lit l'extrait d'une lettre qu'il a reçue de M. Maconochie; elle est relative aux expéditions anglaises de l'Afrique australe et de la Guyane britannique; M. Maconochie exprime l'espoir fondé de voir la géographie faire prochainement de grands progrès dans l'Afrique austro-orientale.

Le même membre communique une lettre de M. Wright sur les voyages à Jérusalem du moine anglosaxon, Sæwulff au X^e siècle, et du moine Bernard au ix^e siècle, dont il existe des manuscrits à Cambridge et à Oxford. MM. Francisque Michel et Wright offrent de transcrire ces documens pour la Société si elle juge

que leur publication puisse être jointe à celle du voyage de Rubruquis.

M. d'Arzac annonce qu'il est en outre autorisé à faire à la Société une offre qui lui paraît devoir exciter le plus grand intérêt. La Société asiatique de Paris prépare la publication du texte Arabe d'Aboulféda d'après le manuscrit autographe du prince géographe, et le soin de cette édition est confié à M. Reinaud qui occupe l'un des premiers rangs parmi les orientalistes. M. Reinaud s'occupe en même temps d'une traduction française d'Aboulféda et il en ferait volontiers un hommage gratuit à la Société, si elle jugeait convenable de la publier dans sa collection de voyages et de Mémoires. L'examen de ces propositions est renvoyé à la section de publication.

M. Jomard donne lecture d'une quatrième lettre que lui écrit du Yucatan, M. Waldeck, artiste et voyageur français qui a déjà visité plusieurs fois les ruines de Palenqué. M. Waldeck, par sa lettre datée de Campêche, annonce qu'il va retourner dans l'intérieur, et il donne des détails intéressans sur ses dernières explorations.

Le même membre fait en son nom et au nom de MM. Eyriès et Albert-Montémont, un rapport très favorable sur le plan en relief de la route du Simplon, exécuté par M. Séné, et il exprime le vœu que ce monument curieux pour la géographie soit conservé dans un des établissemens scientifiques de la capitale. L'assemblée adopte les conclusions des commissaires et renvoie leur rapport au comité du Bulletin.

La Commission centrale décide, sur la proposition de M. le baron Costaz, que les médailles qu'elle décernera aux auteurs des plus importantes découvertes, ou des meilleurs ouvrages admis à ses concours, et jugés di-

gnes de cette distinction , seront toutes désormais du même module, et ne différeront que par le métal. Il y aura des médailles d'or, des médailles d'argent, et des médailles de bronze.

M. Jabelin, membre de la Société, gouverneur de la Guyane, est présent à la séance. M. le président lui adresse, au nom de la Commission centrale des remerciemens pour les services qu'il rend à la géographie avec un zèle si éclairé et pour le bienveillant intérêt avec lequel il seconde les efforts des voyageurs qui explorent cette contrée sous les auspices de la Société.

La première séance générale annuelle de 1835 est fixée au vendredi 27 mars.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 février 1835.

M. MORENHOUT, négociant.

M. John WILKS, homme de lettres.

Séance du 20 février.

M. Charles POUPILLIER.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 février 1835.

Par le bureau des longitudes : *Connaissance des temps pour 1837*. 1 vol. in-8°. — *Annuaire de 1835*.

Par M. Albert Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 29^e livraison, 8^e des voyages en Afrique, comprenant ceux de Thompson, Cowper Ross, Campbell et Caillié.

Par M. Cassella : *Atlante universale per lo studio della geografia moderna* ; les six premières feuilles.

Par la Société royale géographique de Londres : *Tome 1 V, deuxième partie de son journal.*

Par M. Daussy : *Table des positions géographiques des principaux lieux du globe.* in-8°.

Par M. G. Fairholme : *Positions géologiques, en vérification directe de la chronologie de la Bible.* Munich 1834.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de janvier.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de janvier.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de janvier de son Journal.*

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de décembre.

Par MM. les directeurs : *Plusieurs numéros de l'Institut et de l'Écho du monde savant.*

Séance du 20 février.

Par M. Tanner : *Nouvel Atlas universel* ; 4°, 5°, 6°, 7°, 8°, 9° et 10° et dernière livraisons. — *Transactions de la Société Géologique de Pensylvanie.* 1 vol. in-8°.

Par M. Dumore Lang : *View of the origin and migrations of the Polynesian nation.* 1 vol. in-8°.

Par M. Rey : *La source et le glacier de Rhône en juillet 1834.* Broch. in-8°.

Par M. Huerne de Pommeuse : *Rapport contenant l'exposé des motifs de la proposition de deux prix pour le perfectionnement de la navigation des canaux*, présenté

au conseil d'administration de la Société d'encouragement dans sa séance du 26 novembre 1834: in-4°.

Par M. Théodore Virlet : *Notice sur les Bitumes.* (Extrait du dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle.) in-12.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, plusieurs livraisons,

Par la Société de Géologie : Feuilles 1 à 4 du tome vi de son *Bulletin*.

Par l'Institut historique : *Sixième livraison de son Journal*.

Par la Société des Missions évangéliques : *Journal de cette Société*, cahier de février. — *Carte du pays situé au nord-est de Lattakou*, dressée par le missionnaire Lemue. Paris, 1835, une feuille.

Par M. Henrichs. *Archives du commerce*; cahier de janvier.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de janvier.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de janvier.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de l'*Institut* et de l'*Echo du monde savant*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE

AUX CÔTES DE L'ARABIE HEUREUSE,

Par M. Boyé, naturaliste, ex-directeur des jardins
d'Ibrahim-Pacha.

Le voyage dont je vais rendre compte a été entrepris en vertu d'une mission d'Ibrahim-Pacha. Je ne dirai rien de l'Egypte, car les nombreux voyageurs qui ont parcouru ce pays l'ont décrit sous tous les points de vue et la publication du grand ouvrage de l'expédition d'Egypte a assez fait connaître cette contrée.

Ce fut au mois de décembre 1830 que j'entrepris ce voyage en Arabie heureuse, avec la mission d'y recueillir des graines et des plants de café, et d'en essayer la naturalisation au Caire. En partant de cette dernière ville j'entrai dans les déserts près Birket-al-Haggi; je laissai à ma gauche des dunes de sable mouvant, et à ma droite j'avais une grande plaine coupée parfois de

nombreux monticules, allant successivement s'éteindre à l'horizon. Nous traversâmes le Ouadi Yaffara, où, selon les Arabes, on trouverait de l'eau de pluie conservée pendant l'hiver. Je passai ensuite le long de la montagne nommée Ataga, formée de grés et d'argile, dont le sommet est couvert de lichen (*parmelia prunastri*). Le quatrième jour, j'entrai à Soueys. Sur la route j'ai remarqué un grand nombre de plantes qui sont citées dans la Flore d'Égypte par M. Delile, et dont se nourrissent les nombreuses gazelles qu'on rencontre dans cette partie du désert. Le 14 décembre, je montai sur une barque arabe qui devait me conduire à Djeddah. Ces barques se construisent presque toutes à Moka : elles ont une forme allongée en avant, et très élevée derrière, avec une petite chambre seulement couverte par de simples planches. Il n'y a que les grandes barques qui sont pontées et munies de deux mâts. Le petit qui est placé derrière, traverse la chambre. Chaque mât ne porte qu'une voile de forme différente.

Ces barques ne naviguent que sur les côtes entre des rochers et les grands bancs de madrépores qu'on remarque à fleur d'eau. De nombreux groupes d'îlots déserts et inhabitables forment une sorte d'abri à ces petites barques contre les grands vents, et servent de lieu de repos pour s'arrêter la nuit. Car telle est encore la manière de naviguer, que les Arabes sont obligés d'avoir un pilote à la tête de la barque afin d'observer la route; ce pilote fait ensuite, à celui qui tient le gouvernail, le signe qui indique de quel côté il doit diriger ce frêle bâtiment.

Un vent du sud tout-à-fait contraire à notre marche, nous força de rester sept jours encore de Soueys vis-à-vis des fontaines de Moïse et de la vallée de l'Égarement

qui est bordée au nord par la chaîne de montagnes Ataga ou Atagué. Le 23 décembre, une très bonne brise, étant survenue du nord-est, favorisa notre marche, et nous nous arrêtâmes près de Hammam Farâoun ou Gebel Farâoun. Elle tire son nom du grand nombre de sources thermales, très chaudes et sulfureuses, qui sortent du nord de la montagne.

Nous partîmes le lendemain avec un faible vent du nord-est, et nous traversâmes le golfe Farâoun ou Birket-el-Farâoun des Arabes, qui est fort dangereux à cause des grands coups de vent qui descendent des hautes montagnes qui le bordent. La droite est bornée par les monts Jaffera et Ghral ou Karal (1), et la gauche par ceux de Farâoun et Neszezad. Entre ces deux montagnes se trouve le Cheykh Selim, petit val qui contient des sources d'eau douce. La mer y forme un petit port pour les barques.

Après Neszezad sont les montagnes Chanachir Harchen et le Gebel Abousouera près El Tor.

Le 26 nous arrivâmes à El Tor. L'entrée de ce port est un peu resserrée; cependant il peut contenir plusieurs grands vaisseaux.

Vis-à-vis de Tor, sur la côte d'Afrique, on aperçoit le Gebel el-Zeit ou mont d'huile, ainsi nommé à cause d'une source de bitume qui en découle. En quittant Tor le 29 nous nous arrêtâmes le soir à Gadehheea, petit port sur la côte d'Afrique, derrière lequel s'étend une grande plaine de sable complètement stérile.

Nous fîmes voile le lendemain, et favorisés par un bon vent du nord, nous passâmes le long d'un îlot nom-

(1) On a cru devoir conserver les noms de lieux tels qu'ils sont dans le manuscrit du voyage.

né Chedanoun que nous laissâmes au sud-ouest et à l'ouest le Gabel Cheroun. La route est très resserrée par les nombreux bancs de madrépores que les Arabes désignent sous le nom de *chab mahmoud* et qui s'élèvent à fleur d'eau. Nous avons déjà doublé le cap Mohammed ou Ras Mohammed pour traverser le golfe d'Akabah pendant la nuit, lorsque les coups de vent nous forcèrent de retourner. Après une lieue de chemin environ nous entrâmes dans le port nommé Cherm-el-Mogeh, près le Cherin-el-Chaïek. Ces deux endroits possèdent de l'eau douce non loin de la mer.

Le 31 décembre, nous traversâmes ce golfe si dangereux dans lequel se sont déjà perdus tant de milliers de vaisseaux engloutis par le vent affreux qui souffle entre les montagnes du Ras Mohammed, l'île Tyran et les trois îlots qui en font partie, et que les Arabes désignent sous les noms de Senafi, Abousouchy et Khainah, nous laissâmes ces îlots au nord, et au sud ceux d'Yaba et de Burgan. Vers quatre heures après midi, nous passâmes près de nombreux bancs de madrépores entremêlés de rochers que les Arabes nomment *remad* et qui forment des abris pour les barques. Le soir nous nous arrêtâmes à Eynoua entre des rochers. Le lendemain, ayant une bonne brise du nord-est, nous doublâmes l'îlot Ouëyla à l'est; et à la nuit nous mouillâmes à quelques milles de Moilah. Le 2 janvier, en longeant la côte, les marins m'indiquèrent l'emplacement du puits royal ou Bir-Soltân, qui est situé à-peu-près à six lieues de Moilah sur la route de la Mecque et qui paraît fournir de la très bonne eau : le soir nous entrâmes à l'est dans le port de l'île Neyman, très sûr pour les barques qui peuvent y aborder. Le fond est de sable. J'ai trouvé dans cette île plusieurs espèces de plantes, dont deux, le *Statice axil-*

laris et le *Convolvulus hystrix*, ont été observées par Forskal ; deux autres espèces sont, je crois, nouvelles et appartiennent l'une au genre *Convolvulus* et l'autre au *Zephrosia*.

Favorisés le 3 janvier par un bon vent du nord, nous doublâmes le cap formé par la montagne nommée Bara-Sebedah et nous laissâmes à l'ouest l'îlot Noubakea. Après midi, en longeant la côte, nous aperçûmes la chaîne des montagnes Leben et à l'ouest les îlots désignés sous les noms Abou-Maala, Nubekiet et Quandiet. Ces deux derniers sont près du village nommé Louache, et désigné sur les cartes sous le nom de Jobobet.

Louache est un petit village habité par des Bédouins et par une quarantaine de soldats turcs envoyés par le pacha d'Egypte pour défendre ce port contre les tentatives des voleurs. Nous y restâmes un jour de plus afin d'assister au draguage de marchandises qui appartenaient au pacha et dont la barque avait naufragé à quatre lieues du village, trois jours avant notre arrivée. J'ai trouvé dans le désert qui est composé en partie de rochers calcaires et de sable, plusieurs espèces de plantes appartenant aux genres Indigofera, Cleome, Corchorus et Euphorbia. L'anse qui forme le port de Louache peut contenir un assez grand nombre de vaisseaux. A une petite distance de ce village, on trouve de l'eau très bonne.

Le 5 janvier avec un très bon vent du nord nous longeâmes la côte à environ 9 milles de Louache. Nous doublâmes à l'est les îlots Bordona, Boiroma et plusieurs autres qui sont désignés sur les cartes sous le nom d'îles pirates. Dans la matinée, nous rencontrâmes une petite barque montée par des Arabes qui nous demandèrent des renseignemens sur le lieu du naufrage afin de profiter de cet accident. Comme tous les habitans des côtes,

ces Arabes vivent des objets qu'ils sauvent lors des naufrages.

Nos marins m'ont fait apercevoir sur la côte l'Ouâdi el-Bahr, où doivent exister trois réservoirs d'eau de pluie, qui sont partagés entre trois tribus. Dans l'après-midi, nous côtoyâmes le Samboura, langue de terre couverte de sable qui avance très loin dans la mer et nous doublâmes à l'est l'île Aurora. Nous passâmes la nuit dans la partie sud-est de Samboura que les Arabes nomment Chabarâh, sorte d'abri néanmoins fort dangereux à cause des rochers qui l'entourent. Nous y essayâmes de forts orages, et, plusieurs fois, nous manquâmes d'être jetés sur ces rochers. Le lendemain, après avoir fait à peu-près 20 milles, nous passâmes à l'ouest devant l'île Hossan, l'une des îles les plus élevées après l'île Tyran ; Vue de loin, elle semble couverte d'une verdure à peine apparente. En approchant de la côte, je remarquai sur les plages de petits groupes de Tamarix. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un bon port nommé Makhar. Les matelots m'ont assuré qu'il y a de l'eau douce dans son voisinage.

Le 7 janvier nous essayâmes de faire quelques bordées contre le vent du sud, mais l'orage qui survint nous força de retourner plus de quatre milles, afin de pouvoir entrer dans l'anse nommée Hossaii ; l'entrée en est étroite, mais le port est assez abrité pour les petites embarcations. Les côtés sont formés par des rochers argilo-calcaires, recouverts de sable. Le temps paraissant s'être remis au beau, nous pûmes faire voile le 8 après midi ; mais à peine étions-nous en mer que le mauvais temps nous força de nous abriter avant la nuit. Le 9 janvier, nous ne pûmes faire encore que de petites bordées pour arriver dans le Mersey-el-Maharaf. Ce port ressemble à un bassin entouré par des bancs de madrépores qui

rendant son entrée extrêmement étroite, et ne lui laissent que huit mètres de largeur. Les bords sont formés de rochers de grès recouverts d'argile sablonneuse. Plusieurs orages qui survinrent pendant la nuit et continuèrent une partie de la journée du ro, nous forcèrent à louvoyer pour doubler le cap Cheyk Baridy et ensuite celui de Abou Gourn. Nous passâmes la nuit à Elhor. Le lendemain matin à cinq heures, nous partîmes favorisés par un bon vent du nord; et nous mouillâmes vers neuf heures dans le port de Yembo ou Lembéh (1) des Arabes, où débarquent les pèlerins pour se rendre à Médine, qui est située à trois journées de marche de Yembo et à cinq de la Mecque, d'après les Arabes. Son port est très bon : les grands vaisseaux peuvent s'approcher tout près de la ville et les barques peuvent toucher la terre, sans qu'on ait besoin de chaloupes pour débarquer. La ville est située dans une grande plaine argilo-sablonneuse d'un sol stérile : elle est entourée d'une muraille baignée à l'ouest par les eaux de la mer et flanquée de plusieurs tours garnies de quelques pièces de canon. Les maisons n'ont que deux étages d'une construction fort simple; leurs toits sont plats en terrasses un peu bombées afin de donner de l'écoulement aux eaux de pluie. Les vitres ne sont pas connues chez les Arabes de l'Hedjaz. Leurs fenêtres consistent en contrevents faits en planches, en joncs ou en bois de dattiers. La nourriture des habitants consiste en dattes et en grains qu'ils reçoivent de l'Égypte. Dans des vallons situés entre les montagnes à trois lieues de la ville, ils cultivent quelques légumes comme oignons, radis blancs, carottes pourpres, poireaux, *corchorus olitorius* et *hibiscus esculentus*. La viande

(1) El Yanbo'.

de mouton est celle dont ils font le plus d'usage, ils mangent rarement celle du chameau.

En allant au marché j'ai vu un Arabe portant un panier rempli d'énormes libellules rôties qu'il vendait aux amateurs qui, à ce qu'il dit, les mangent avec plaisir. Hors de la ville, du côté de l'est, se trouve un grand nombre de citernes construites en maçonnerie pour recevoir les eaux de pluie. J'ai observé quelques plantes de la famille des Graminées, telles que un *Cenchrus* et un *Poa*, et une Caryophyllée du genre *Arenaria*.

On se sert pour faire toutes les constructions d'une espèce de madrépore, qu'on mêle à la terre argileuse en guise de mortier. Cette même espèce sert également, étant brûlée, à faire de la chaux avec laquelle on blanchit les murailles.

Le 14, nous fîmes voile pour Djeddah ; mais le temps contraire nous força de nous arrêter dans un endroit nommé Hatgaz. Le lendemain nous fûmes occupés plus d'une heure pour dégager la barque des madrépores qui nous entouraient, car le reflux nous avait laissés presque à sec. Une petite brise du nord-est qui survint, nous mit à flot, après midi, nous doublâmes Djar et nous mouillâmes dans le port Mersey Abyed situé au sud de Râs Abied, à trois milles de Djar. Le bon vent ayant continué, nous longeâmes la côte du Mastara, et nous passâmes la nuit à Rabagh, anse qui se prolonge très avant dans la grande plaine déserte. Les Mahométans sont obligés, d'après leur religion, de faire des ablutions dans ce golfe et d'y prendre des habits blancs, pendant un séjour qu'ils doivent y faire avant de se rendre à la Mecque. J'ai trouvé, pour la première fois, sur les rivages quelques pieds de *Sceura marina*, Forsk. Lorsque les Musulmans eurent fini leur dévotion religieuse, nous

partîmes avec un vent du sud-ouest opposé à notre route, passant entre des bancs de madrépores et nous mouillâmes dans le Mersey Sambl, situé à une lieue au sud du port Masrab. Nous fîmes le 18 tout au plus six à huit milles à cause du mauvais temps et des vents contraires joints aux bancs de madrépores et de sable qui entravaient continuellement notre marche. Le soir, on attachait la barque entre les rochers dans un endroit qu'on nomme Ghuri, et nous y passâmes la nuit. Le 19 au matin, le temps était un peu calme, mais dans l'après-midi le vent se leva de nouveau et nous força à chercher un abri à Ellemmaah que nous voulions éviter. Ce petit port est fort dangereux, lorsque le vent du sud-ouest domine; car si nous n'avions pas eu le secours d'une barque, notre frêle bâtiment se serait brisé sur les rochers. À l'est l'horizon était couvert de sombres nuages sillonnés par de fréquents éclairs, et présageait un violent orage qui cependant n'éclata que faiblement la nuit.

Le lendemain, le temps devint plus calme; quoique le vent régnât toujours du sud-ouest, nous pûmes entrer le soir à Elbohor, anse à-peu-près semblable à celle de Rabagh: elle est environ à neuf ou dix milles de Djeddah. Pendant que nos matelots faisaient de l'eau, je m'avantai dans la grande plaine déserte pour herboriser; mais à peine étais-je éloigné de nos gens que j'aperçus six hommes qui se dessinaient en noir dans le désert, vivement coloré par le soleil couchant. Persuadé que ces hommes ne pouvaient appartenir à notre barque, je me dirigeai du côté de la mer: mais à peine eus-je le dos tourné qu'ils avaient disparu. Les Arabes ont l'habitude de se jeter à plat ventre lorsqu'ils veulent attaquer quelqu'un. Cachés par les ondulations du sable qui les dérobe à la vue, ils s'élancent alors sur vous au

moment où vous êtes tout près d'eux. La crainte qu'ils m'inspiraient ne tarda pas à être confirmée ; car un pèlerin qu'ils venaient d'arrêter étant arrivé à notre barque, y avait raconté son aventure. Aussitôt, le patron envoya à ma rencontre quelques personnes et je sus que ces hommes étaient des voleurs qui venaient de dépouiller ce voyageur, se rendant à Djeddah. En me dirigeant vers la mer, je recueillis le *Sodada decidua*, et quelques autres plantes rares citées par Forskal. La plupart d'entre elles servent de nourriture au *lepus isabellinus*, qu'on trouve en grand nombre dans cette plaine.

Le 21, quoique le ciel fût toujours couvert d'orages et le vent contraire, nous pûmes mouiller le soir dans le port de Djeddah qui est à une journée de marche de la Mecque, ou 24 milles, selon les indigènes. L'entrée du sud-ouest est assez dangereuse à cause des nombreux bancs de madrépores qui l'encombrent, de sorte que les gros vaisseaux restent à plus d'un mille ou un mille et demi de la ville. Djeddah est situé dans une grande plaine déserte ; le sol est argileux, recouvert d'une couche de sable entièrement stérile, dans lequel sont creusés de nombreux puits de cinq à six mètres de profondeur et de un ou deux mètres de diamètre, contenant de l'eau plus ou moins potable. Aux environs de ces puits, où règne une légère humidité, j'ai remarqué un indigofera, un zizyphus, un convolvulus et un acanthodium. Au nord de la ville, les Arabes nous ont montré un édifice qui a la forme d'une petite mosquée qu'ils disent être le tombeau d'Eve.

La ville est entourée d'un fossé plus ou moins large et profond, ainsi que d'une muraille avec quelques tours garnies de canons. Une poudrière assez considérable est placée près de la ville. Les maisons sont un peu

plus grandes et solides, et mieux construites que celles de Yanho, mais avec les mêmes matériaux. Les rues sont aussi plus larges et plus proprement tenues. Les habitans sont presque tous Arabes ou Turcs. Quelques Européens qui sont au service du pacha et un Arménien qui fait les fonctions de l'agent anglais, sont les seuls chrétiens qui y demeurent. Leur nourriture est la même que celle d'habitans d'Yanbo. Les hautes montagnes qui bordent à l'est la plaine de Djeddah sont les mêmes, je crois, que celles qui bordent la plaine de Elbohor.

Le 2 février nous partîmes vers les huit heures du matin, par une faible brise de l'est, qui ne dura que jusqu'à onze heures. Nous eûmes ensuite le vent du sud qui nous obligea d'aller mouiller à Sémemé, qui possède un port très vaste, mais dont le voisinage est rempli de bancs de madrépores. Le lendemain, nous fîmes voile pour gagner un autre port, car celui de Sémemé est trop grand pour bien abriter les barques. Le temps était très obscur, et les orages se montraient sur toute la côte d'Afrique; entre huit et neuf heures nous manquâmes d'en essayer un, mais heureusement nous étions près du port Cherum, qui peut contenir plusieurs gros bâtimens. Dans les environs de ces deux ports, il y a quelques petits îlots. Le mauvais temps continuant toute la nuit, nos matelots en profitèrent le lendemain matin pour faire leur provision d'eau, qu'ils puisèrent dans les marais situés près de la mer; mais, cette eau n'était pas supportable. Partis, le 4 vers les neuf heures du matin, nous eûmes une bonne brise de nord-est, qui nous fit filer à-peu-près cinq à six milles par heure. Le soir nous nous arrêtâmes à Seyar dont le port très petit ne tardera pas à disparaître complètement à cause des nombreux bancs de madrépores et des rochers qui en bouchent

l'entrée. Le faible vent de la journée du 5 ne nous permit pas de faire plus de deux milles à l'heure; nous doublâmes les deux îlots nommés Babèche et Om-el-Habran, et l'île Abelet où l'on trouve de l'eau douce. Nous passâmes ensuite quelques milles au large de Mersey Ibrahim ou El Eîs, le port du village Eîs qui doit être selon nos marins, à 3 milles dans le désert, et nous nous trouvâmes la nuit entre de petits îlots sableux nommés Ghoba. Le 6 nous mîmes à la voile par un vent très variable. Le vent, qui le matin était au sud s'éleva vers huit heures et nous apporta de la pluie. Après neuf heures, il souffla du nord, et à midi il tourna au nord-ouest. Malgré ce mauvais temps, nous doublâmes le Ras-el-Asker et cinq petits îlots nommés Khel-Abied, ainsi qu'un autre plus au large ayant l'apparence d'une haute montagne qu'on me désigna sous le nom de Gebel Sourain. Nous mouillâmes à Tahan d'où nous partîmes le 8 avec un vent du sud, nous passâmes entre plusieurs îlots nommés Râs-el-Hamara et Tougara, Charonick et Om-el-Garonik. Après midi, nous doublâmes l'île Maden et le groupe des îlots Ras-Kabil, et vers les trois heures, nous nous arrê tâmes près l'île Horab où l'on trouve en abondance le sceura marina, qui est parfois couvert de trois et cinq pieds par l'eau de la mer. Le bois sert au chauffage. Les pêcheurs lient trois et quatre troncs ensemble pour en former des radeaux, sur lesquels ils s'avancent en mer pour tendre leurs filets.

Notre provision d'eau douce étant épuisée, nous fûmes obligés d'avoir recours à celle de nos matelots; cette eau puisée dans des flaques provenant des orages, et restée sur un sol salé, n'était pas potable et même communiquait à tous les alimens un goût insupportable. Nous quittâmes cette île le 9 février. Les marins m'in-

diquèrent sur la côte un village nommé Laga ; et nous passâmes le long d'un groupe d'îlots nommé Semhan. A midi, j'aperçus l'île Farak qui est également boisée. Vers les trois heures après midi, nous mouillâmes près Komfida ou Comfouda des Arabes. Nous fûmes obligés d'aller chez le commandant pour en obtenir, en payant très cher, quelques outres d'eau dont nous étions privés. Vis-à-vis de la ville, se trouve un îlot couvert d'une espèce de chenopodium dont le tronc est bon à brûler. Le matin du 10, après avoir fait quelques milles au large, le vent du sud-ouest s'éleva avec tant de force qu'à chaque moment les vagues entraient dans la barque. Nous fûmes forcés de gagner la terre et de nous mettre à l'abri à Sorom-el-Gahma dont la côte présente quelques arbres et arbrisseaux. Avec une faible brise de l'est, nous passâmes le 11 devant l'île Gebel Sabeya, habitée par des Arabes : on y trouve de l'eau douce. Vers neuf heures nous eûmes le vent du sud, et nous doublâmes l'îlot Kotona. Après midi, nous mouillâmes à Ehmmek-Ouafou. Ce port est assez grand pour contenir des vaisseaux : il est formé par une petite anse dont les bords sont sableux et couverts de sceura. Les montagnes sont garnies de doum et de dattiers. Nous partîmes le 12 avec un vent du sud-est. Il fit presque calme jusqu'à neuf heures. A dix, nous doublâmes le Râs-Basseyek et Râs Hout et après midi, un endroit nommé Bir-rek ou puits rek. Ces puits contiennent de l'eau douce. Le soir, nous passâmes près du port Hasser et du village Tarban. Nous profitâmes du vent du nord-est et de la bonne route sans bancs de madrépores ni rochers, pour marcher toute la nuit. Le matin du 13, nous eûmes un peu de calme ; mais ensuite le vent du nord se leva, et après midi nous passâmes devant l'îlot Ferran ; le soir nous vîmes l'îlot

Deryki et nous doublâmes le Râs Taifa entre six et huit heures. Le raïs jeta quatre fois la sonde, et il trouva à quelques milles de la côte un fond sablonneux, la première à douze brasses, la seconde et la troisième à douze brasses, et la quatrième à quatorze. A minuit, nous passâmes à trois ou quatre milles du village nommé Kesân, où est le port d'Abou-Arich. Cette petite ville doit se trouver à quinze milles dans l'intérieur, selon les Arabes. Le matin du 14, il faisait encore un peu calme : nous eûmes ensuite le vent du sud tout-à-fait contraire, et nous fûmes obligés de louvoyer. En nous écartant au large, nous remarquons à l'ouest des îlots boisés qu'on nomme Eckerm, et à quelques milles plus loin deux autres îlots dont l'un à l'ouest nommé Becklan et l'autre à l'est appelé Achy. Le soir nous mouillâmes près de la côte. Le lendemain nous eûmes le vent de l'ouest ; et entre midi et une heure, nous passâmes le long de Loheyé. Cette bourgade est située sur une petite colline près de la mer ; vis-à-vis, se trouve l'île Komok sur laquelle est bâti un petit village qui porte le même nom. Nous profitâmes du bon vent pour naviguer toute la nuit et nous prîmes terre le matin près l'île Kamaran, afin de prendre quelques informations sur l'agent du pacha d'Egypte, lequel, d'après les Arabes, s'y était réfugié pour éviter une bande de voleurs, qui avaient infesté les plaines de l'Yemen quelque temps avant mon arrivée. Mais cette bande avait été défaite par un autre chef arabe. L'île Kamaran est habitée par des Arabes et possède une tour carrée qui sert à la défense du village. Elle contient plusieurs puits d'eau douce. J'ai remarqué aux environs quelques plantes, telles que le doum, le dattier, un oroton, un jatrophia, etc.

Le 17, vers les trois heures de l'après-midi, nous

mouillâmes à Hodeyda. Depuis Loheyé jusqu'ici, nous passâmes devant plusieurs petites îles. La fièvre causée par des abcès, qui m'étaient survenus sur différentes parties du corps, à cause de la mauvaise eau dont j'avais été obligé de faire usage, m'a empêché de recueillir les noms de ces îlots. Le grand nombre de bancs de madrépores commence à diminuer à 50 milles au sud de Djeddah et on finit par n'en presque plus remarquer après Komfouda; alors on peut naviguer sans crainte jour et nuit, car le fond près de la côte, est formé de sable. Les barques peuvent aussi mouiller partout. Le port de Hodeyda permet aux petites barques d'aborder à-peu-près à un mille de distance, et aux gros vaisseaux à trois ou quatre milles au large. Quand le vent souffle du sud ou du sud-ouest, la mer est très agitée : mais quand il vient du nord, elle est très tranquille.

La ville est située près de la mer, dans une grande plaine. Le sol en est sablo-argileux, recouvert par un sable mouvant quelquefois par place de trente à quarante décimètres. Le dattier et le doum sont abondants à l'est de la ville : à cinq et six milles au nord-est, la mer se présente encore couverte de seurs, entre lequel se trouvent quelques *ryzophora mangle*.

La ville de Hodeyda est entourée d'une haute muraille, flanquée de plusieurs tours qui peuvent être défendues par l'infanterie. Mais il en existe deux autres situées à quelques minutes de la ville, l'une au sud, et l'autre au nord : ces tours sont garnies de pièces de canon en fonte, et sont servies par des canonniers turcs appartenant au pacha d'Egypte. Les maisons de la ville sont construites avec des briques et de la terre argileuse et blanchies avec de la chaux, faite avec des coquilles : celles des villages sont toutes bâties avec des bran-

ches d'arbres ou des broussailles et recouvertes de chaume provenant de diverses graminées.

La population comprend environ 4,000 âmes dont la majeure partie se compose d'Arabes, des canonniers turcs et l'agent du pacha ; quelques Indiens marchands que les Arabes nomment beyans et un négociant arménien du rit chrétien. Les habitans ressemblent aux Indiens par la douceur de leur caractère : ils sont commerçans et hospitaliers. Le commerce du pays se compose principalement de café qui passait autrefois par la Mer-Rouge en Egypte et dans d'autres pays voisins ; mais depuis trois ans, que Mohammed-Ali s'est emparé de cette branche de commerce, et par suite des mauvais procédés que les marchands ont éprouvés de la part des employés du pacha, les Arabes le font passer dans les Indes d'où il vient ensuite en Europe. On récolte beaucoup de sené qui passe aussi aux Indes, et on reçoit en échange du sucre, des parfums et des mousselines et autres étoffes indiennes. L'argent courant est le thalari que les Arabes nomment franzé (piastre d'Espagne et piastre d'Autriche). L'Imamat de Zaana a une petite monnaie de cuivre de la valeur de deux centimes. La nourriture des habitans est de grains de *holchus sorgho*, et de *penisetum* pour le pain ; les légumes sont le *corchorus olitorius*, l'*hisbicus esculentus* et plusieurs autres variétés de cucurbitacées. Les fruits du dattier et du bananier sont mangés crus ou frits. Ces plantes sont cultivées dans une plaine située à environ quinze milles de Hodey-dah, dont les bords sont entièrement couverts de dattiers et de doum entremêlés de cadaba et de pavetta ; on y cultive aussi le cotonnier en arbre et un indigofère ; les fleurs du padanus, de la tubéreuse, le sambai, le basilic et une espèce de rose servent pour faire des bouquets. Les puits à

roues fournissent l'eau pour arroser ces cultures. La viande du mouton est le plus en usage, mais on mange indifféremment du chameau et du bœuf.

L'Yémen est souvent infesté par des Arabes vagabonds qui pillent tous les endroits où ils passent. Une bande de cinq mille, qui, depuis quatre ans, ravageait les plaines entre Hodcyda et Moka, fut exterminée environ un mois avant mon arrivée. Les soldats du Yémen étaient révoltés contre la mauvaise administration des chefs militaires, et ils s'étaient rendus maîtres des montagnes les mieux cultivées en café, afin d'arrêter le commerce et de nuire au gouvernement.

Zaana est à huit journées de marche de Hodeyda; Moka en est à quatre, Bet-el-Faky à 2, et Loheyé est situé au nord à trois journées, selon les calculs des Arabes.

Après un mois et demi de séjour à Hodeyda, je me suis embarqué le 2 avril, sur un gros bâtiment du pacha d'Égypte, qui revenait du Bengale chargé de riz, et qui avait pris des pèlerins sur son passage. Ce bâtiment était commandé par un capitaine turc, l'homme le plus ignorant qu'on puisse imaginer, surtout en ce qui regarde la marine. Il avait avec lui deux Indiens, qui avaient fait de faibles études dans les écoles anglaises. Mais nous avions embarqué deux pilotes de l'Yémen, qui connaissaient assez bien la côte. Nous fîmes voile la nuit, avec le vent du sud, pour Djeddah. Le matin jusqu'à midi, nous avions en vue, à l'ouest, les sept îlots nommés Ablacan, et à l'est, l'île Kamaran. Vers quatre heures, nous passâmes à l'est de l'île Seban. Le bon vent du sud nous accompagna jusqu'au 6; nous commençâmes à l'avoir du nord les 7, 8 et 9; une partie de la journée du 10 fut suivie d'un violent orage auquel succéda un vent de l'est qui dura jusqu'à minuit. Le 11,

nous apercevions les montagnes de l'Arabie nommées Cheroum et Sémémé. La nuit, nous fîmes cape contre le vent du sud, le capitaine craignant de s'approcher trop près de la côte. Le 12, avec une petite brise, nous revenions encore près des mêmes montagnes que nous avions la veille en vue, et nous étions à environ quarante milles de Djeddah. Notre capitaine fut tellement effrayé du temps obscur, qu'il voulut absolument entrer dans un port : il essaya d'entrer à Cheroum ; mais, arrivé à une distance de deux ou trois milles, et voyant les petits îlots qui se trouvent à l'entrée de ce port, il fit virer de bord et s'en retourna au large. L'idée lui vint ensuite d'entrer à Sémémé ; mais quand il en fut près, il vira encore de bord, et nous restâmes en cape jusqu'au matin. Nos bons marins ne surent plus alors si nous étions au nord ou au sud de Djeddah, la tempête nous ayant rejetés au large. Le capitaine avait complètement perdu sa route ; il fut forcé de cingler au hasard vers l'est, afin de chercher à s'approcher de la côte pour voir les montagnes. Sur les onze heures, on annonça la terre. Nos pilotes promirent au capitaine que s'il voulait rester tranquille, ils conduiraient le bâtiment sans aucun danger à Djeddah. Il y consentit par peur, et à midi nous étions à-peu-près à quinze milles de ce port, à cinq de la côte et à quatre du grand banco de madrépores, appelé par les Arabes Chab-Mosmar, et que nous laissons à l'ouest. Ces roches madréporiques sont très connues des navigateurs de la Mer-Rouge à cause de leur position ; dangereuse surtout pour les gros vaisseaux. Vers les trois heures, nous mouillâmes dans le port de Djeddah.

Je repartis de Djeddah le 22 avril, sur un autre bâtiment du pacha. Nous eûmes un vent du nord tout-à-

fait opposé à notre marche. Le 26, une faible brise du sud souffla; les 27 et 28, le vent souffla de l'ouest; les 29, 30 et les 1^{er} et 2 mai, le vent du nord fut tellement violent, que, malgré les nombreuses bordées que nous faisions, nous n'avancâmes pas d'un mille. Le 6, le vent était très fort, et nous passâmes environ à cent mètres des deux îles des Frères, situées à peu près à trente-trois ou trente-quatre milles de la côte d'Afrique. Le capitaine fit sonder, mais on ne trouva pas le fond à quatre-vingts brasses de profondeur. Nous mouillâmes, le 7, dans le port de Qoseyr, qui est très mauvais à cause des rochers qui l'entourent. La ville est située dans une petite plaine sablonneuse, déserte, bornée au nord-ouest par une butte formée de calcaire du Caire et de sable. Derrière la ville, il y a un fort qui la domine, et qui peut contenir, en cas d'attaque extérieure, tous les habitants et des provisions pour une année. Il est, de plus, défendu par plusieurs pièces de canon et des mortiers en bronze et en fonte qui sont tous dans un état parfait d'entretien. Ce fort est sans contredit un des plus beaux de ceux que j'ai remarqués dans mon voyage en Arabie.

Je n'ai pu rester à Qoseyr que deux jours à cause de la mauvaise eau saumâtre et puante dont j'étais obligé de faire usage et qui se faisait encore sentir trois heures après l'avoir bue. Partis le 9 mai après midi, nous passâmes entre plusieurs montagnes de granit et de porphyre. Le 11, nous passions près des deux points que les Arabes nomment Bir Englis. Nous arrivâmes le 12 près d'autres puits qui se trouvent à une journée de marche de l'Egypte. Enfin, le 13, nous entrâmes à Kéné, où j'ai vu le thermomètre à 36 degrés 1/2. Le 17, le commandant de Kéné me fit donner une barque pour me transporter au Caire. Les Arabes qui étaient obligés de me conduire

presque à leurs frais, et sans qu'on leur eût promis de paiement pour le voyage, employèrent tous les moyens pour me faire quitter la barque ; ces hommes forcés de travailler pour le gouvernement, qui les prend en corvée, (les agens retenant l'argent qui revient à ces malheureux), ne reçoivent jamais rien pour leurs peines. La nuit suivante vers 2 ou 3 heures du matin, ils attachèrent la barque sur un banc de sable, et me dirent qu'ils allaient prendre des vivres et chercher un homme pour remplacer un de leurs compagnons qui, depuis la veille, faisait le malade ; c'était un prétexte pour se sauver, et ils comptaient que j'abandonnerais leur barque pour en prendre une autre. Ignorant leur petit complot, j'attendis patiemment jusqu'à 10 heures du matin, sans les voir revenir. Fatigué d'attendre, j'examinai la barque, et je trouvai qu'on avait enlevé le gouvernail, afin que nous ne pussions pas descendre ni même bouger de place sans nous jeter sur les bords du Nil. Dès que j'eus reconnu leur malice, je me décidai à ne pas la quitter jusqu'au Caire, et malgré tous mes hommes malades, je commençai par attacher une forte planche par derrière pour remplacer le gouvernail, et je lançai la barque sur le fleuve.

Nous avons parcouru ainsi à-peu-près 6 milles, lorsque je vis des tentes placées sur les bords du Nil, appartenant à Ali Effendi, jeune mamelouk du Pacha, qui commandait le canton de Farchout. Je descendis alors avec mon interprète qui pouvait à peine se traîner, et qui expliqua notre aventure. Il me fit donner de suite les hommes nécessaires, et des lettres de recommandation pour les commandans des autres villes, afin d'avoir des bateliers jusqu'au Caire. Le 28, je visitai la sucrerie et distillerie de rhum de Raramoun, construites par un

Anglais sur le plan de celles des colonies et dirigées par un Italien.

Le 4 juin au soir, après un voyage de six mois, notre barque s'arrêta près le palais du prince Ibrahim-Pacha, d'après le sordres duquel je venais de voyager.

TABLE

DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DÉTERMINÉES DANS LE
HAUT-PÉROU ET DANS LA RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA,

Pendant les années 1826 et 1827,

Par M. J.-B. PENTLAND.

PÉROU.

	Lat. australe.	Long. occ. de Paris.
Quilca (1), port.	* 16° 41' 50"	⊙ 74° 50' 35"
Arequipa (2)	* 16. 24. 11	⊙ 74. 14. 12
Cangallo (3), village . . .	* 16. 23. 38	74. 06. 00
Pati (3), poste dans la Cordillère	* 16. 05. 24	⊙ 73. 40. 00
Apo (3), id.	* 16. 12. 00	73. 54. 00
Tincoopalca (3)	* 15. 51. 00	
Miravillas (3), village . .	* 15. 40. 24	⊙ 73. 17. 00
Puno (4), ville.	* 15. 50. 28	⊙ 72. 42. 00
Chucuito (5), ville. . . .	* 15. 54. 30	⊙ 72. 36. 00
Juli (5)	* 16. 11. 00	⊙ 72. 13. 00
Copacabanza (5), du Haut Pérou	* 16. 9. 56	⊙ 71. 53. 00
Moquegua (5), ville . . .	* 17. 11. 50	73. 18. 00
Tacna (5), ville.	* 18. 02. 20	⊙ 72. 32. 00
Palca de Tacna (5). . . .	* 17. 47. 15	72. 17. 00
Ancomarca, dans la Cor- dillère occidentale. . . .	* 17. 31. 50	72. 08. 00
Iquique (6), port de. . .	20. 13. 00	72. 47. 00
Tarapaca	20. 06. 00	

BOLIVIA.

	Lat. australe.	Long. occ. de Paris.
Desaguadero (7), village.	* 16° 38' 30"	71° 59' 00"
Tiaguanaco (7).	* 16. 32. 43	71. 41. 00
Titicaca (7), île.	16. 1. 00	71. 49. 00
La Paz (8), ville.	* 16. 30. 03	71. 12. 00
Calamarca (9).	* 16. 53. 55	⊙ 71. 05. 00
Caquiaviri de Pacajes.	17. 31. 00	⊙ 71. 20. 00
Sicasica (9).	* 17. 19. 53	⊙ 70. 28. 00
Nuestra Señora de Be-		
len (9).	17. 11. 40	⊙ 70. 42. 00
Carocollo (9).	* 17. 38. 28	69. 56. 00
Oruro (9), ville.	* 17. 58. 27	⊙ 69. 53. 00
Paria.	* 17. 51. 20	69. 44. 00
Carangas.	18. 59. 00	71. 15. 00
Peñas.	* 18. 40. 00	69. 20. 00
Lagunillas.	* 19. 12. 00	⊙ 68. 12. 00
Leñas.	* 19. 14. 44	68. 30. 00
Casatambo.	19. 00. 00	67. 31. 00
Potosi (10), ville.	* 19. 35. 18	⊙ 67. 45. 00
Talavera de la Puna.	19. 42. 00	67. 25. 00
Cobija (6), port.	22. 23. 00	72. 41. 00
Chayanta.	18. 25. 00	68. 05. 00
Chukisaca ou la Plata,		
capitale de Bolivie (11).	* 19. 03. 00	66. 46. 30
Yamparaes.	* 18. 58. 00	66. 34. 00
Misque.	17. 59. 00	67. 04. 00
Sacabé.	17. 23. 00	68. 04. 00
Cochabamba (12).	* 17. 21. 35	68. 12. 00
Arque.	17. 44. 50	68. 21. 00
Tapacari.	17. 31. 00	68. 49. 00

(1) Latitude par deux hauteurs méridiennes de α , de la Grue et d'Achernar, prises à terre. La longitude est déduite de plusieurs distances de la lune au soleil, observées en mer, dans la zone même de Quilca.

(2) La latitude est déduite de plusieurs hauteurs méridiennes d'Achernar, de α de la Grue, de Canopus, de α du Bélier, de α de Pégase, de Capella, de Saturne et d'Aldebaran, la longitude, de 27 séries de distances lunaires à Pollux, à α , du Bélier et au soleil, et du transport du temps depuis Quilca.

(3) Les latitudes de ces points ont été déduites des hauteurs méridiennes de α , de la Grue et de Markab. Les longitudes ont été

obtenues par l'itinéraire, sauf celle de Tincopulca, où j'ai pris quelques séries de distances de la lune au soleil.

(4) La latitude de Puno résulte de l'observation de huit hauteurs méridiennes de α de la Grue, de α d'Andromède, d'Achernar, de α du Bélier, d'Aldebaran et de Canopus. La longitude résulte de 20 séries de distances de la lune au soleil (composée de 86 distances).

(5) Les latitudes ont été obtenues par des hauteurs méridiennes des étoiles, Achernar, Canopus, α de la Grue, α de Pégase, Aldebaran, α de la Lyre, Régulus, etc.; les longitudes, par le transport du temps, les distances parcourues avec les différences de latitude, et par des distances lunaires.

(6) La position d'Iquique et de Cobija ont été déterminées par plusieurs officiers de la marine anglaise, en 1825, 1826 et 1827.

(7) Mêmes observations que pour le n° 5.

(8) La position de La Paz a été fixée par le moyen de quatre hauteurs méridiennes de Capella et de Canopus, au mois de décembre, et de cinq hauteurs méridiennes de α de la Croix et de Régulus au mois de mars; la longitude, par 56 distances de la lune au soleil et à Fomalhaut, observées en décembre 1826 et en mars et août 1827.

(9) Les latitudes obtenues par des hauteurs méridiennes de Canopus, d'Aldebaran, de Pollux.

(10) La position de Potosi est déduite, pour la latitude, de hauteurs méridiennes de α du Bélier, d'Aldebaran, de α d'Orion, de Canopus, etc.; la longitude, de cinq séries de bonnes distances de la lune au soleil, observées le 25 décembre, le seul jour que j'aie pu en prendre.

(11) La position de la capitale de Bolivie résulte de 22 hauteurs méridiennes d'étoiles de chaque côté du zénith, observées pendant plusieurs jours, et de 21 séries composées de 80 observations de distances au soleil, observées les 19, 20, 21 et 22 janvier 1827.

(12) La latitude de Cochabamba résulte de hauteurs méridiennes de α de la Croix et de Canopus, observées le 7 mars, et la longitude de cinq séries de distances de la lune à Régulus et à Aldebaran, prises le même jour.

Table de la position de quelques endroits de Bolivia et des provinces du Rio de la Plata, déterminées par la commission des limites.

	Lat. australe.	Long. occid.
Potosi.	19° 51'	69° 07'
Chuquisaca.	19. 04	68. 13
Cochabamba	17. 23	69. 20
Santa-Cruz de la Sierra	17. 26	65. 57
Juguy.)	23. 50	67. 17
Salta.) république de Buénos-)	24. 35	67. 36
Tarija.) Ayres.)	21. 36	67. 03

Les déterminations précédentes m'ont été envoyées comme ayant été faites par la commission des limites, nommée pour fixer la ligne des frontières entre les territoires espagnols et portugais, en vertu des stipulations du traité de Sainte-Ildefonce. En les comparant aux miennes, on verra qu'elles offrent des différences notables pour la latitude de quelques points (Potosi), mais surtout pour la longitude. Je ne sais par quel moyen ces longitudes ont été déterminées ; quoique je présume qu'elles étaient conclues du transport du temps, ou même par de simples itinéraires depuis la côte de la mer du Sud, dont les points de départ étaient très mal déterminés en longitude à l'époque en question.

Il est évident pour moi que tous les points de l'intérieur du Haut-Pérou et de Bolivia ont été placés beaucoup trop à l'ouest sur la carte d'Olmedilla de la Cruz, carte qui a été copiée par tous les géographes jusqu'à ce jour. On peut en juger d'après la comparaison du tableau suivant, pour des points dont j'ai déterminé la

position par de nombreuses séries de distances lunaires indépendantes de tout autre genre de détermination.

	Latitude et longitude de la carte de la Cruz.	Latitude et longitude Pentland.	Diffé- rence.
Arequipa.	16° 18' 76". 06	16° 24' 74". 14	1". 52
Puno.	16 22 74. 40	15. 50 70. 42	1. 58
La Paz:	17. 30 73. 40	16. 30 71. 12	1. 38
Oruro	18. 44 72. 19	17. 58 69. 53	2. 17
Chuquisaca	19. 36 70. 49	19. 03 66. 46	4. 93
Cochabamba.	18. 20 71. 06	17. 22 68. 12	2. 54
Potosi	19. 48 71. 34	19. 35 67. 45	3. 49

A l'époque de la publication de la carte de la Cruz, il n'existait aucune observation astronomique, à ma connaissance, pour déterminer la position des endroits dans l'intérieur du Pérou. La commission des limites avait bien les moyens d'y arriver quant à la latitude; aussi voit-on que les latitudes des points indiqués ci-dessus s'accordent, à quelques minutes près, avec celles que j'ai déterminées, tandis que les longitudes s'écartent énormément. Les observations de longitude de la commission des limites, d'après ce que m'en a rapporté feu don F. Bauza, qui possédait les travaux manuscrits de l'expédition, se réduisent principalement à des éclipses des satellites de Jupiter et à quelques déterminations chronométriques. Quant aux premières, on sait aujourd'hui le peu de confiance qu'elles méritent; sans des observations correspondantes dans une observatoire fixe, et en ce qui touche les données fournies par les meilleurs chronomètres dans des voyages par terre, je puis, d'après ma propre expérience, dire qu'elles ne méritent aucune espèce de confiance.

Des observations que j'ai faites dans l'intérieur du

Pérou et dans la république de Bolivia, je crois pouvoir conclure que tous les points ont été jusqu'ici placés beaucoup trop à l'ouest ou trop rapprochés des côtes de la mer du Sud. J'irai plus loin en disant que les positions déterminées par la commission des limites partagent les mêmes erreurs, et que par conséquent les géographes jusqu'à ce jour, en portant trop à l'ouest la position des différentes villes de Bolivia ont beaucoup trop rétréci l'étendue de son territoire, en augmentant dans une égale proportion celle du territoire brésilien.

ITINÉRAIRE

DE CANDIE A SPINA-LONGA, CRITZA, TIERRA-PETRA,
ET RETOUR PAR LA PLAINE DE LASSITZ.

(Cet itinéraire est la suite et le complément du Journal de M. Fabreguettes, inséré dans le dernier n° du Bulletin, pages 108 et suiv.)

On sort de Candie par la porte dite du Lazaret (Est).

Embranchement de deux chemins; à gauche est celui qui conduit à Chersonèse.

L'autre mène à la province de Pediada.

Un métoki (ferme).

Avant d'y arriver, on passe une petite rivière (casaba); on arrive à un ruisseau qu'on suit pendant quelques minutes, et on rencontre un khan détruit.

50

Tout près est une grotte dite de Saint-Jean. Ce lieu se nomme *Camina* (four à chaux). On est à quelques minutes de la mer. En été, on peut suivre le bord de la mer, sinon on tourne à droite et on passe la rivière de *Kartiro* sur un pont.

La plaine s'appelle *Kartiro*, et quelques métokis qu'on voit dans le fond portent le même nom. A quelques pas de la rivière se trouve un khan avec un puits. Sur une éminence à gauche, on voit quelques pans de murs en ruines. On se retrouve sur le bord de la mer.

On s'en écarte par un mauvais chemin et on y revient.

Sur la plage est un khan détruit et un puits. On laisse à gauche une chapelle bâtie dans un rocher.

On est dans la plaine d'*Arnitidi*. Khan *Kenourio*.

Jusqu'ici on n'avait rencontré que quelques arbres dans la plaine de *Kartiro*; on aperçoit enfin quelques oliviers.

Auprès de Khan *Kenourio* (khan neuf) est le ruisseau que dans la révolution on avait assigné pour limite aux Turcs et aux Grecs. Embranchement (il faut prendre la route à gauche qui conduit à un khan; l'autre mène au village de *Gouvès*).

Le khan nommé *Travandi*; il dépend de *Pedia* da. On passe sur un pont la rivière d'*Apossolemi*.

La plaine est, dit-on, très malsaine. C'est sur

	<i>Report.</i>	<i>h. m.</i>
la plage qui termine cette plaine qu'est venu échouer, en 1833, la corvette du vice-roi, <i>la Foueh</i> ; elle perdit trente-six hommes. On arrive dans un ravin très riant.		3 25
Chersonèse, aujourd'hui <i>Kirosonisos</i> .		« 30
Le village qui est sur la pente d'une colline, à droite, est divisé en trois hameaux. En se dirigeant vers la mer à gauche, on est sur les ruines de <i>Chersonèse</i> en 25 minutes.		« 25
Église.		« 20
Khan de Talida.		« 45
Pour aller de là à <i>Malia</i> , où l'on trouve à se mieux loger, on met 20 minutes.		
La route ordinaire pour aller de Candie à <i>Spina-Longa</i> ne passe pas à <i>Malia</i> ; on se dirige directement sur les moulins de <i>Latida</i> , d'où l'on découvre la plaine de <i>Mirabelle</i> ; il faut		2 «
Mais si l'on voyage pour visiter les lieux antiques, voici l'itinéraire :		
De <i>Malia</i> on rejoint le chemin en	<i>h. m.</i>	« 20
On remonte le khan détruit de <i>Miliotiko</i> , auprès d'une source abondante. De cette fontaine, en se dirigeant vers la mer tant soit peu à droite, on voit de nombreux débris de marbre; on est sur ces ruines en		« 10
		« 30

	h.	m.	h.	m.
<i>Reports.</i>	"	30	7	25
On continue vers la mer, et on trouve très près du rivage une belle ruine de fontaine antique.	"	15		
On côtoie la mer; on se dirige vers la droite; on arrive tout près d'un petit port formé par la nature, dans lequel débouche un torrent. Ce lieu s'appelle <i>Sissi</i> .	"	45		
A 5 minutes de là, vers l'est, est une église.				
Assez jolie plaine, mais non boisée.				
Torrent qui sépare la province de Pe- diada de celle de Mirabelle.	"	15		
A droite, à 3 ou 4 milles, on a les mon- tagnes de Lassiti.				
On arrive au pied d'une colline qu'il faut traverser.	"	15		
Torrent qu'il faut traverser.	"	20		
<i>Milatta.</i>	"	05		
De Milatta, on va visiter les restes de l'ancienne ville; ils sont à un mille envi- ron sur le bord de la mer; l'Acropole est sur une colline à droite.				
De Milatta aux moulins de <i>Latida</i> par une rude montée.	I	"		
	3	25		

Des moulins au joli village de *Latida*, au com-
mencement de la plaine de Mirabelle.

25
7 50

De Latida à Kenourio-Khorio , chef-lieu de canton ,

h. m.
7 50

En allant de Latida à Kenourio-Khorio , on voit sur la droite le joli village de Roulismeni.

On prend à gauche pour aller à Spina-Longa, on se détourne de quelques minutes, et on est au pied de la colline sur laquelle est une ruine qui doit être l'Acropole de Lycastus.

« 30

(On se dirige sur les villages de Castelforni, et on laisse à droite Vrissies, Platipodi et Komeriaco; à quelques milles, il y a plusieurs couvens dont le plus grand est celui d'*Areti*, où l'on est mal logé, mais bien reçu par les caloyers).

« 30

De la ruine à Castelforni (Pano).

« 30

A Castelforni (Cato).

« 10

Et de là à Spina-Longa ou du moins sur le rivage en face, par une route fort rocailleuse,

3

Il y a environ un mille de mer à traverser. Toutes les heures, une barque vient de la forteresse au rivage. Si l'on ne veut pas aller à la forteresse, on peut aller demander l'hospitalité à une maison de campagne d'aga, qui est à un demi-mille sur la droite, sur la route qui conduit à Critza.

De CANDIE A SPINA-LONGA.

12 30

Si l'on veut aller directement de Candie à Critza sans passer par Spina-Longa, on va jusqu'à Kenourio-Korio, et de là directement à Critza.

De Spina-Longa on se fait porter sur le rivage auprès de la maison de campagne citée plus haut.

De cette maison on est en face de Dhalonda en

On se dirige vers le fond de la rade de Spina-Longa où sont les salines; on y arrive en

Près de là, et presque sur le bord de la mer, est un endroit nommé *o Poros*, où l'on voit quelques tombeaux antiques. La rade de Spina-Longa n'est séparée du golfe San-Mirlo ou Mirabelle que par une langue de terre fort étroite et fort basse, au point que de Spina-Longa on croit qu'il n'existe pas de séparation.

Peu après les salines, on monte pendant

Pour aller de Spina-Longa à Critza, on se dirige du nord au sud.

On rencontre un Métoki (ferme).

On peut continuer la route vers Critza, mais il vaut mieux employer une heure de plus et faire la route suivante:

Après le Métoki on commence à descendre pour aller au fond du Golfe San-Nicolo. On arrive à un torrent sans eau à compter du mois d'avril.

Une citerne.

On côtoie la mer et on voit à gauche l'église de San-Nicolo, non loin de là est le reste d'un ancien port. On se dirige vers quelques magasins situés sur le bord de la mer, c'est là qu'on dépose

les carroubes qu'on embarque au fond du golfe. Auprès de ces magasins sont quatre chapelles ruinées qui servent également à déposer les carroubes. Ce lieu s'appelle *Mandraki* (bergerie). On est là sur des ruines qui sont celles du *château de Mirabeau*, suivant Tournesfort; ce devait être des restes antiques sur lesquels les Vénitiens avaient construit un château; le lieu est fort pittoresque.

40

De là on se dirige directement sur Hiera-Petra en laissant Critza à droite, mais Critza et surtout les ruines qui sont auprès sont trop intéressantes pour être laissées de côté. Non loin des restes du château doivent être les ruines de Minoa. En prolongeant le golfe pendant une heure on arrive à *Caroussi*, village qui se trouve sur le point du golfe le plus rapproché de Hiera-Petra. De Caroussi à cette ville on met environ deux heures.

De Mandraki on se dirige sur le monastère de Starro maintenant occupé par un poste d'Albanais; on y arrive en

20

La plaine est fort belle, mais manque d'eau. On en trouve pour boire dans un puits situé au milieu du lit d'un torrent qui est à sec dès le mois d'avril.

Caroussi se trouve au pied des montagnes de Setia, qui séparent la province de ce nom du reste de l'île et en font comme une presqu'île (de Setia).

On monte pendant quelque temps ayant constamment une belle vue, on rencontre une belle plantation d'oliviers et on perd de vue le golfe San-Nicolo.

1 15

De là à Critza par une jolie route et une plaine riante et riche.

« 45

Critza est dans une situation délicieuse, mais le village est comme menacé d'être englouti par d'énormes rochers suspendus sur sa tête. Il y a beaucoup d'eau même en été.

De Critza à la rivière de Manalo.

« 55

De là à la rivière de Calopotamos.

1 15

De la rivière Calopotamos à Kalokhorio.

« 15

De Kalokhorio on peut aller toujours en plaine à Hiera-Petra. On met alors environ trois heures et demie; mais j'ai pris la route suivante:

De Calokorio on gravit une montagne fort rude, jusqu'au point où l'on aperçoit les deux mers, de Libye et du Nord.

2 15

De là au village de Messilerous.

« 30

De Messilerous à une bergerie.

« 30

De là au couvent abandonné de Vriosmeni.

« 30

De Vriosmeni on monte pendant dix minutes et puis on découvre la plaine et Hiera-Petra. On descend par une pente dangereuse tant elle est rapide jusqu'au village de *Capistri* (cinq minutes après on est en plaine).

1 «

A Kendri.

« 40

Hiera-Petra.

« 40

De Spina-Longa à Heira-Petra.

12 50

En allant directement de Spina-Longa à Hiera-Petra on doit n'employer que six à sept heures.

De Hiera-Petra on se dirige N.-O. pour aller à Lassiti.

On rencontre deux routes, l'une à gauche va dans la province de Messara en suivant presque constamment le bord de la mer du sud, l'autre va à Lassiti par Calamasca. « 20

Un joli moulin. « 25

Petite rivière qui ne tarit pas en été, on la côtoie pendant quelques instans. « 10

Ruisseau de Calamasca. « 40

Moulin dans une situation fort pittoresque et d'où l'on voit la mer. « 5

Pont de Psati. « 15

Metoki d'Yo. « 45

A quelques minutes on trouve de l'eau délicieuse, une jolie église.

A peu de distance on traverse un autre ruisseau dont les eaux forment une cascade fort pittoresque. La route est des plus variées, pénible mais pas dangereuse (Un accident de rocher est remarqué des voyageurs comme formant un torse colossal).

On arrive à Calamasca, fort joli village. « 15

De Calamasca au ruisseau de Kephalo-Vrissi. « 10

(A compter de ce ruisseau on ne rencontre plus d'eau jusqu'à Lassiti, du moins en été.)

Montagne de Ksylo Syrti ornée de beaux pins,

	<i>Report.</i>	<i>h. m.</i>
on arrive à un endroit d'où l'on voit la mer du Sud et le golfe Mirabelle ou San-Nicolo.	1	3 05
On descend et l'on éprouve un refroidissement sensible dans l'atmosphère.	3	30
On remonte pendant.	3	30
On a au-dessous de soi le Métoki d'Angladès.	3	45
On arrive devant une pierre sur laquelle est gravée d'une manière informe une croix, et l'on arrive dans la plaine de Catzaro.	3	15
Ici le guide qu'il faut prendre à Calamasca de peur de s'égarer dans la montagne peut vous quitter.		
Jusqu'à une rivière.	3	15
Chemin ennuyeux et pénible vers la fin jusqu'à la vue de la plaine de Lassiti.	2	
Descente jusqu'à la plaine,	3	40
Arrivée jusqu'au monastère.	3	40
Cette journée est très fatigante et comme il faut faire reposer les mulets on ne peut guère le faire que dans les longs jours. Il vaudrait mieux partir après midi d'Hiera-Petra et aller coucher à Calamasca.		
Du monastère situé à peu-près au tiers de la plaine sur la pente des montagnes Est, pour arriver au fond de la plaine où sont les trous (ou Katavotrons) qui servent à l'écoulement des eaux, on se dirige vers le Nord (C'est la route pour aller aux ruines de Lyctos).	1	20

On laisse les gouffres à deux cents pas à gauche.

Montée qui dure pendant 35

Ensuite la descente qu'il est prudent de faire à pied, dure. 1 35

On arrive à une fontaine d'où l'on voit les murs de Lictos. On est sur ces murs en 30

Du haut de la montagne on s'est dirigé vers l'ouest. Arrivé aux murs on va, vers le nord (ce qui en reste est dirigé du nord au sud) on laisse à gauche (ouest, le village de *Katza-Mounitza*. On trouve une chapelle ruinée auprès de laquelle on a découvert il y a un an un beau temple grec. 15

De ces ruines au village de *Xida*. 15

Autre fontaine. 15

Village de *Pigaidouri*. 10

On traverse une plaine fertile dans laquelle on voit les villages de *Castelli*, *Caziano*, *Cardouliano*, *Varvarous*, *Sclaverodon*; on arrive à *Apostolès* qui sont deux villages réunis. 45

Une église. 20

Bergerie ruinée. 15

On arrive sur une éminence d'où l'on aperçoit *Candie*. 35

Fontaine d'*Episcopi*. 45

Episcopi. 10

D'*Episcopi* à *Candie*. 3

De *Hiera-Petra* à *Candie*, par la plaine de *Lassiti*. 17 85

Comme les portes de Candie se ferment au soleil couchant, nous avons été fort vite; il faudrait donc compter sur une heure de plus en allant sans se gêner.

ABRÉGÉ

DES VOYAGES DE PATTIE, WILLARD ET WYETH

*Au Nouveau-Mexique, dans la Californie et l'Orégon,
Entre les années 1824 à 1833,*

Par M. le professeur RAFFINESQUE, de Philadelphie.

La revue des voyages de Morrell et Fanning sur les Océans, nous a offert une idée des travaux et des découvertes des navigateurs hardis des États-Unis qui parcourent toutes les mers à la recherche des phoques, baleines et autres objets de commerce. Le voyage de Pattie par terre jusqu'à la Californie, nous offrira la connaissance d'un autre genre d'aventuriers, qui, sous le nom de trafiquans et trapeurs (*traders et trapers*) parcourent depuis une vingtaine d'années tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale. A demi sauvages, et souvent en guerre avec les naturels à qui ils enlèvent le gibier et les fourrures par leur rivalité, étant aussi experts qu'eux à la chasse, ils ne sont guère en état de publier leurs voyages et leurs découvertes, quand ils survivent aux dangers de ce genre de vie. M. Flint, l'éditeur du voyage de Pattie, a donc rendu un service à la géographie et aux sciences collatérales, en publiant un tel voyage, dont il y a eu deux éditions à Cincinnati en 1831 et 1833. Les aventures de Pattie, quoique souvent

tomatiques ne laissent pas de porter un caractère de véracité; il a eu l'avantage de parcourir une région presque inconnue entre le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie, et de descendre le Rio-Gila jusqu'à son embouchure; ce trajet lui a fait connaître des peuples presque ignorés, et ses voyages ont duré six ans de 1824 à 1830. Le journal du docteur Willard qui a séjourné de 1825 à 1828 au Nouveau-Mexique et a visité le Rio-del-Norta depuis sa source jusqu'à son embouchure, a été ajouté à la deuxième édition des voyages de Pattie : il nous fournit la meilleure description du Nouveau-Mexique.

En 1831, le capitaine Wyeth et son frère partirent avec une bande d'aventuriers pour l'Orégon; le frère dégoûté des fatigues revint en 1832 des monts Orégon, et il a publié une brochure sur son voyage. Le capitaine Wyeth arriva aux établissemens anglais sur la rivière Columbia, avec le docteur Ball qui a envoyé des détails sur le voyage et la géologie du pays. Le capitaine Wyeth revint à la fin de 1833 et il partit de nouveau en mars 1834 avec le botaniste Mettall qui se propose d'exploiter l'Orégon pendant deux ou trois ans.

Ces différens voyages nous fournissent les détails les plus récents sur les vastes pays, entre le Mexique et la Nouvelle-Sibérie : ils doivent donc intéresser les géographes et les lecteurs, et ils méritent d'être traduits en français. En attendant j'ai recueilli ici tous les faits principaux qu'ils renferment.

I. *Voyages de Pattie, entre 1824 et 1830.*

Au printemps de 1824 une caravane de 116 hommes avec 300 chevaux et mulets, chargés de marchandises pour le Nouveau-Mexique, se rassembla sur la rivière

Platte, sous les ordres du capitaine Sylvestre Pattie, père de notre voyageur Jacques O. Pattie qui n'avait alors que dix-huit ans.

Cette caravane était composée à l'ordinaire de trafiquans, trappeurs et chasseurs, rassemblés pour se défendre mutuellement dans leur trajet ; elle parvint au rendez-vous par petites troupes. Les Pattie habitaient au Missouri, ils remontèrent cette rivière jusqu'aux *Council bluffs* où il y a un fort, le dernier à l'Ouest. De là ils traversèrent le pays des Panis républicains, qui ont trois grands villages dont les huttes sont coniques ; l'un de ces villages situé sur la petite rivière Platte renferme six cents huttes et familles. Les Panis Loups en ont encore un plus grand de huit cents huttes et familles sur la Platte. Ils sont en guerre avec les peuples plus éloignés à l'exception des Shayons, avec lesquels ils ont fait la paix et ils vont souvent jusqu'au Nouveau-Mexique, pour piller et guerroyer. Une troupe en revenait avec des chevaux et des scalpes. Les Panis sont devenus cavaliers, et sont armés de lances, d'arcs, de fusils et de boucliers. Ils emploient des glyphes de bâtons déchiquetés et de peaux peintes, pour perpétuer leurs idées à l'aide de ces figures. C'est le peuple le plus civilisé de cette région : ils reçurent très bien la caravane. En quittant les Panis elle entra dans les vastes plaines ou steppes qui s'étendent jusqu'aux monts Océan, ces plaines fourmillaient de troupeaux de buffles ou bisons ; mais il est remarquable que les mâles et les femelles se tiennent en troupeaux séparés, hormis en hiver où ils s'accouplent. Une station importante (qui deviendra un jour le site d'une ville) se nomme *Boiling Spring*, c'est une superbe fontaine de 400 verges de tour, dont l'eau paraît bouillir au centre et jaillit de cinq à six pieds de haut. Il

y a auprès un morne au mondrain élevé, qui est un ancien monument des Aborigènes.

Les Arikaris attaquèrent la caravane pendant la nuit, mais ils furent repoussés. Les Indiens du Corbeau ayant tué deux Américains furent à leur tour attaqués et surpris pendant la nuit et il y en eut trente de tués.

Rockcastle Spring est une autre fontaine et station près d'un rocher de 90 pieds de hauteur et 48 pieds de tour. Ce rocher s'élève isolément dans la plaine ; il n'y en a aucun autre dans le voisinage.

On vit beaucoup de loups blancs rassemblés : une troupe de 1,000 loups paraissait réunie pour cerner et chasser les bisons.

On remonta jusqu'à sa source la rivière *Smokchill* affluent de la rivière Platte et l'on trouva une fontaine bouillante de six cents pieds de tour, et de cinq pieds de profondeur. La plaine était couverte de chevaux sauvages, d'élans, de buffles et d'antilopes. Les ours blans ou gris commencèrent à paraître, on en vit jusqu'à 220 dans un jour, et ils attaquèrent le caravane pendant une nuit.

Arrivés sur la rivière Arkansas et près des montagnes, on rencontra huit cents Cumanches et mille Jotans, qui combattirent entre eux pour commercer exclusivement avec la caravane. Les Jotans ayant été victorieux vendirent pour 1,500 dollars de pelleteries. Ces peuples étaient jadis alliés ; mais les Cumanches ayant aidé les Nabakos contre les Jotans, cela causa une guerre. Quand les hostilités sont finies et quand on fait la paix, il est d'usage de payer quatre chevaux pour chaque homme qu'on a tué.

Les monts Taos sont la branche méridionale des monts Océan : ils avaient de la neige en septembre ; on

les passa en trois jours et l'on arriva à San-Fernando, premier village à l'ouest de ces montagnes dont les pics sont couverts de neiges perpétuelles.

On passa par Albuquerque pour arriver à Saint-Thomas sur la rivière Norte; la vallée de cette rivière a de cinq à six milles de large. Enfin l'on arriva à Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique; elle est située dans une plaine sur un ruisseau, et sa population est de quatre à cinq mille âmes. Ici les Américains s'éparpillèrent pour commercer ou chasser; mais avant cette dispersion les Comanches ayant envahi le village de Pacus, cent Américains aidèrent quatre cents Mexicains à les poursuivre; et ils eurent l'honneur de remettre en liberté quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait la fille du dernier gouverneur du pays, qui fut délivré par Pattie, ce qui lui procura la protection de son père, et la permission d'aller traper sur la rivière Gila, que Pattie nomme Helay, qui n'avait pas encore été exploitée par les trapeurs. Il se joignit à son père et à quelques autres et cette bande descendit le Rio-Norte par Nátely, Pichachech ou Picach, Saint-Philippe qui a des vignobles, Sainte-Lucie, etc. De là prenant à l'ouest ils traversèrent en quatre jours les montagnes jusqu'aux mines de cuivre; et en trois autres jours les collines qui continuent jusqu'à la rivière Gila ou Helay qu'ils remontèrent presque jusqu'à la source dans les montagnes, en prenant beaucoup de castors dans leurs pièges ou trapes. Le Rio-Gila sort des montagnes par une gorge étroite, près de laquelle il y a une source d'eau bouillante.

En descendant cette rivière on rencontre un terrain fertile, et enfin une barrière de montagnes, qui courent de l'est à l'ouest; la rivière s'y engouffre dans une caverne et elle reparaît au-delà des montagnes.

Ici commença l'année 1825, et les trapeurs ayant atteint le Rio San Francisco, affluent du Helay au nord et aussi large que lui, remontèrent cette rivière jusqu'à sa source placée dans de hautes montagnes escarpées, où prennent aussi leurs sources le Rio-Colorado et la branche occidentale du Rio-Gila. Ils y trapèrent deux cent cinquante castors et ils y trouvèrent aussi des argalis ou brebis des montagnes.

Jusqu'ici ils avaient suivi à pied le cours des rivières sans rencontrer d'Indiens ; mais ceux-ci commencèrent à paraître sur *Deserted fork*, où on ne trouva plus de castors, parce qu'ils avaient été chassés par d'autres trapeurs. Alors la bande de Pattie rebroussa chemin et retourna vers le Rio-Gila; ils le suivirent jusqu'à une troisième barrière de montagnes, où les eaux se font jour par une gorge profonde et inaccessible; il leur fallut traverser les montagnes par des chemins affreux et dans trois jours ils atteignirent les plaines où le Rio-Gila quitte entièrement les montagnes et reçoit la rivière des Castors qui vient du sud-ouest. Il paraît ainsi que le Rio-Gila traverse dans les montagnes trois bassins successifs.

Pattie remonta la rivière des Castors avec sa bande et il y trapa deux cents castors : mais les chasseurs furent attaqués par les Indiens *Eiotaros* qui volèrent leurs chevaux, ce qui les obligea à enterrer leurs pelletteries et à retourner sur le Rio-Gila à travers les montagnes où ils souffrirent beaucoup de fatigues et de misère. La rivière *Eiotaro* ou des Castors est une découverte; la vallée en est bordée par des montagnes neigeuses : ils y virent d'anciens monumens, des murs de pierres, des fossés, des poteries, etc., et dans les montagnes des mines de cuivre, de plomb et d'argent.

Pattie retourna à Santa-Fé par le même chemin et il se rendit aux mines de cuivre. Quinze Américains allèrent ensuite à la rivière des Castors pour y déterrer leurs pelleteries, mais les Indiens les avaient enlevées et ils furent contraints de revenir ; don Juan Unis les employa pour défendre les mines contre les Indiens Apaches avec lesquels une trêve eut bientôt lieu ; et au moyen de quelques arrangemens avec les Mexicains , Pattie put travailler à l'exploitation des mines qui se trouvaient dans ce canton.

Dans l'espace de trois milles, il y a des mines de cuivre, d'or, d'argent et d'aimant ; mais l'on ne travaille qu'aux deux premières, et le cuivre donne le plus de profit. Pattie alla visiter une mine de sel à cent milles au nord, dans le pays des Apaches. C'est une colline isolée qui a une couche de sel noir, épaisse de dix pieds.

En 1826, Pattie laissa son père employé aux mines et joignit une bande de treize trapeurs canadiens. Ils descendirent le Rio-Gila et rencontrèrent les *Eiotaros* qu'ils obligèrent à rendre trois chevaux et cent cinquante peaux volées l'année précédente à la bande de Pattie. Ils visitèrent un village d'Indiens à trois journées au nord du premier fort de Sonoro ; ces Indiens cultivent du froment, du maïs, du coton, et ils tissent des étoffes.

A un mille de la rivière Noire qui vient du nord et est aussi large que le Gila, habitaient les *Papawars*, qui massacrèrent par surprise dix des Canadiens ; il n'en échappa que deux qui se retirèrent avec Pattie dans les montagnes au sud, où ils rencontrèrent une bande de trente trapeurs américains, avec lesquels ils revinrent : ils surprirent les *Papawars* en tuèrent cent dix, pillèrent et brûlèrent le village. Après quoi ils remontèrent

la rivière Noire pendant quatre-vingts milles jusqu'au point où elle se divise en deux branches qui viennent du nord et du nord-est.

La troupe se divisa pour suivre ses deux branches jusqu'à leurs sources. Sur celle du nord habitent les *Mokees*. Ces Indiens sont paisibles ils n'ont que des frondes pour armes de guerre et pour la chasse.

Les trapeurs retournèrent au Gila et descendant la rivière ils parvinrent à sa jonction avec le Rio-Colorado, où habitent les *Yumas* ou *Umeas*, qui les reçurent en amis. Ce sont de beaux hommes très grands et qui aplatissent leurs têtes.

Ici ils remontèrent le Rio-Colorado, dont la largeur est de deux à trois cents verges, la vallée où il coule a un mille de large, elle est bordée par de hautes falaises : les ours y abondent et plusieurs tribus d'Indiens y habitent. Au premier village des *Mohawa*, ils furent attaqués et tuèrent seize Indiens. La seconde tribu des *Cowera* est errante dans un beau pays. La troisième tribu des *Shuenas* habitait un village, elle ne connaissait pas les armes à feu, et elle prit la fuite à la première décharge. La quatrième tribu, était anthropophage, elle tua trois Américains et les mangea; mais elle fut chassée dans les montagnes.

Près de ce lieu le Rio-Colorado sort des montagnes qu'il a parcourues pendant 300 milles, à travers une gorge profonde et impraticable. Les trapeurs furent contraints de le côtoyer en suivant le sommet des falaises. Au-delà des montagnes, il y a une belle plaine abondante en gibier et en élans, où la rivière se partage. Ils suivirent la branche du nord et eurent des rencontres avec les Indiens. Une bande de *Shoshonis* avaient des armes à feu volées à des trapeurs tués sur la rivière Platte;

un combat eut lieu , et huit Shoshonis furent tués.

La rivière se divise de nouveau ; sur la branche nord-est habitent les Nabahos et sur celle du nord les *Pewees* (Pihouis) ces deux peuplades sont alliées ; elles ont des villages, sont en guerre avec les shoshonis, et en paix avec les trapeurs. Ici sont les vrais monts Orégon : les voyageurs y arrivèrent au mois de mai et ils les traversèrent par la gorge de *Pewee*, en six jours et en marchant sur la neige. Ces montagnes se dirigent du N.-N.-O. au S.-S.-E. Les chevaux furent nourris durant ce passage avec des écorces d'arbres prises dans les vallées.

Ils arrivèrent à la fourche sud de la rivière Platte, près du pic Long, et de là ils passèrent à la rivière Bigborn où ils trouvèrent les Indiens têtes plates (Chopunish) qui les reçurent en amis. Se rendant ensuite à la rivière Pierre-Jaune, ils remontèrent jusqu'à sa source, traversèrent les monts Orégon pour joindre la rivière Clarke, et la remontèrent également jusqu'à sa source près du pic de Long ; c'est une belle rivière de cent verges de large, les eaux en sont limpides ; elle a beaucoup de poissons , mais peu de castors. Ici habitait une misérable tribu d'Indiens qui vivent de grillons séchés et pulvérisés, d'où on les nomma des grillons.

Ayant passé à la source de l'Akranzas, ils y eurent un combat avec les Indiens *Pieds-noirs* (Pakkis) ennemis invétérés des Américains ; il y eut seize Indiens de tués et quatre Américains. Se rendant ensuite à la source du Rio-Norte, ils y trouvèrent un grand village de Nabahos, qui ont beaucoup de bétail et filent la laine ; ils étaient jadis ennemis des Espagnols, mais ils sont maintenant en paix avec eux.

Ayant ainsi fait le tour du noyau des monts Orégon aux sources des fleuves Colorado, Norte, Platte, Arkan-

zas, Pierre-Jaune, et Clarke, qui sont très près l'une de l'autre, ils vinrent à Santa-Fé avec beaucoup de fourrures, qui furent toutes saisies par le gouvernement parce qu'ils n'avaient pas de licence, quoiqu'elles fussent acquises hors des limites mexicaines. Cela faillit causer une révolte.

Pattie, dégoûté de ces entraves, entreprit un voyage de commerce en Sonora par les mines de cuivre de son père, d'où il alla à Hanco dans la Nouvelle-Biscaye au sud-ouest. La population de ce lieu est de 700 âmes ; on trouve de belles plaines où le bétail est devenu sauvage. Après avoir passé les montagnes on est dans la région de Sonora : Barbisca est le premier village sur la rivière Jago, et l'on voit à son embouchure le port de Ymas. Pattie alla aux mines d'or de Tepec, où l'or se vend dix dollars l'once. Les Indiens *jugo* ayant tué leurs missionnaires, avaient eu la guerre avec les Mexicains, ils perdirent beaucoup d'hommes, le reste fut condamné aux mines et aux corvées.

De là, Pattie alla à Chihahua par les mines d'or de Carrocho, qui sont entre deux montagnes et ont huit cents travailleurs. Chihahua est une belle ville aussi grande que Santa-Fé. A son retour aux mines de cuivre Pattie passa par Saint-Bonaventure et Casas-Grande pour arriver à Passo-del-Norte, pays cultivé qui a huit milles de long et trois de large sur le Rio-Norte. Ce territoire est très peuplé, on y trouve beaucoup de blé et de vignes. Pattie traversa ensuite les monts Apaches pour retourner aux mines de cuivre de son père.

En 1827, le desir de parcourir le pays l'engagea de nouveau à quitter son père, et à se joindre à quinze trappeurs américains qui allaient dans la vallée de Pacos où coule la rivière de Pacos branche nord-est du Rio-

Norte. C'est une belle vallée jadis habitée par les Espagnols, qui en ont été chassés par les Indiens.

Ils y furent attaqués par les Indiens Muscullaros, dont vingt-huit furent tués; un Américain le fut également, et Pattie fut blessé. Ces Indiens sont une tribu guerrière des *Nubahos* dont ils se sont séparés; ils portent les cheveux longs, et leur couleur est d'un jaunâtre luisant. Les femmes y sont belles souvent autant que les Mexicaines, elles sont industrieuses, filent la laine et font des draps. Pattie fut guéri par les Nabahos: il retourna aux mines de cuivre par Perdido et Tepec, où l'on vendit les fourrures. Il y demeura pour aider son père qui avait déjà une belle ferme sur la rivière Membry. Un agent de son père ayant été envoyé à Santa-Fé pour acheter des marchandises s'enfuit avec l'argent, et Pattie alla en vain à sa recherche depuis Santa-Fé jusqu'à Chihahua. Ce vol changea tous leurs plans. Lagera, Espagnol, propriétaire des mines, fut exilé par la loi qui bannissait tous les Espagnols, il fut obligé de vendre ses mines et MM. Pattie, qui avaient travaillé à leur exploitation, ne purent pas les acheter ce qui les engagea à traper de nouveau et à se joindre à trente-trois Américains qui se rendaient sur le Rio-Colorado. Des 116 hommes venus avec Pattie en 1824, il n'y en avait plus que seize; tous les autres avaient péri ou s'étaient éloignés.

Ils descendirent le Rio-Gila, où la bande se sépara les uns allèrent au Colorado, à travers les montagnes, huit autres avec les Pattie continuèrent à descendre la rivière jusqu'à son embouchure dans le Colorado: ils furent bien reçus par les *Umeas*; mais dans un autre village on leur vola tous leurs chevaux; les trapeurs en abandonnant ce village le brûlèrent pour se venger, et s'avancant sur le Colorado, ils y construisirent quatre

grands canots pour descendre jusqu'à la mer où ils crurent qu'il y avait un établissement mexicain.

Le Rio-Colorado coule à l'ouest, dans une vallée de six à dix milles de large. Le lit du fleuve a une largeur de deux à trois cents verges ; sa vitesse est de quatre milles par heure : il y a plusieurs îles. Les castors étaient abondans, on en prit soixante dans une nuit.

La première tribu d'Indiens que l'on rencontra furent les *Cocopas* qui sont en guerre avec les *Umeas* ; ce sont de petits hommes de cinq pieds et demi anglais de haut, d'une couleur très brune, mais actifs : leurs traits sont beaux ; leurs femmes sont même jolies. Ces Indiens n'avaient jamais vu d'hommes blancs ; ils n'ont de cheveux qu'une touffe au milieu de la tête comme les Chinois ; ils mangent les chiens ; leur chef se nommait Wechapa.

L'année 1828 commença par une attaque des Indiens *Pipis* qui, suivant l'auteur ont la *peau noire*, ont des formes athlétiques, et portant les cheveux en longues tresses avec des coquilles au bout. Ils habitent le pays plat près l'embouchure du Colorado, où il faisait chaud en janvier et février. La rivière paraît y couler sur un talus comme le Mississipi, et à 100 milles au-dessous du Rio-Gila, ils rencontrèrent la marée montante qui s'avancait comme une vague écumante, et qui faillit les submerger. Bien fâchés de ne point trouver d'établissements mexicains, ils essayèrent de rebrousser chemin en remontant le Colorado ; mais le courant était trop violent et la fatigue extrême, en sorte qu'ils résolurent d'enterrer leurs fourrures et de chercher les établissemens de la Nouvelle-Californie.

Ce trajet à l'ouest leur fit souffrir la faim et la soif. Après avoir laissé la vallée, ils trouvèrent un désert sa-

blonneux sans eau, avec un lac salé long et étroit, qu'ils traversèrent sur un radeau de joncs.

Ce lac n'avait que deux cents verges de largeur. Ils rencontrèrent heureusement sur ses bords une tribu d'Indiens qui parlaient espagnol et qui leur fournirent deux guides pour les conduire aux missions.

Pour y parvenir il fallut traverser un autre désert pendant trois jours et des montagnes pendant huit jours. On trouva d'abord une plaine sans eau, puis vers le sud-ouest une plaine saline et des collines au pied de montagnes couvertes de neige. Ce désert n'a que du sable et des cactus, il s'étend du nord au sud entre deux chaînes de montagnes : on s'engagea dans une vallée étroite, où les chênes et les palmiers étaient mêlés, et huit jours après, on arriva enfin à la mission de Sainte-Catherine. Les trapeurs furent mal reçus et ils furent envoyés sous bonne garde de mission en mission jusqu'à la ville de San-Diego, où le général Echedio, gouverneur du pays, les fit tous mettre en prison, comme espions.

Toutes les missions sont bâties en carré avec une place au centre, et l'église dans un angle de la place. Sainte-Catherine est dans une jolie vallée et a une population de 500 Indiens.

Saint-Sébastien en est à deux journées au sud-ouest dans des montagnes près de la mer, avec 600 âmes de population.

Saint-Thomas en est à 25 milles, ayant 1,000 Indiens de population avec de beaux vergers et des vignobles. Saint-Michel qui a 1,200 habitans est situé près de la mer et l'on voit entre ces deux lieux le port de Todos-Santos. Cette mission a 20,000 têtes de bétail et 3,000 chevaux ou mulets presque sauvages.

En suivant les côtes par une plaine, où il y a des ran-

chos ou métairies de 30,000 brebis, l'on arrive à San-Diego, qui est à 100 lieues de Sainte-Catherine.

Pattie le père mourut de chagrin en prison. Le fils ayant été employé comme interprète pour le navire Franklin de Boston, que le gouverneur voulait confisquer, eut bientôt sa liberté sur parole. Six des trapeurs furent envoyés sous escorte au Rio-Gila pour y déterrer les fourrures, mais il était trop tard : elles se trouvèrent gâtées par les inondations. Pattie et un autre homme étaient restés comme otages : deux des trapeurs s'enfuirent en chemin pour le Nouveau-Mexique, les quatre autres retournèrent en Californie. Sur ces entrefaites, la petite-vérole se déclara dans les missions, elle y faisait des ravages, et Pattie qui avait par hasard de la vaccine fut chargé de vacciner les garnisons et les missions.

En 1829, il vaccina d'abord 1,000 personnes à San-Diego, et fut ensuite envoyé dans les missions du nord. San-Luiz, la plus grande de toutes a 3,904 Indiens, on y consomme cinquante bœufs par semaine. Ces Indiens appartiennent à cinq tribus différentes par le langage, ils ont été enlevés par force des montagnes.

Saint-Jean-Baptiste a une population de 600 âmes; les montagnes y sont près des côtes de la mer.

Saint-Gabriel a 950 habitants : ce lieu est à 20 milles de la mer dans un mauvais sol où néanmoins il se trouve un nombreux bétail.

La ville des Anges est habitée par 2,500 Mexicains, les maisons y ont des toits plats enduits de poix minérale, provenant d'un volcan d'où cette poix s'élève continuellement en vessies qui crèvent comme des bombes et avec un bruit pareil, on entend ce bruit jusque dans la ville qui est à 4 milles de distance.

Saint-Ferdinand a une population de 967 habitants.

Saint-Bonaventure en a seulement 100. Les deux missionnaires de ce lieu s'étaient enfuis depuis peu sur un navire américain.

La mission et le fort de Santa-Barbara ont 2,600 Indiens et une garnison de 60 soldats.

Saint-Eno a 900 âmes, Sainte-Croix 650, San-Luiz-Obispo 800. San-Michael 1850, San-Juan 900, La Saluda 1,685, San-Carlos 800. Enfin San-Antonio qui est à 30 milles à l'est de Monterey a 1,000 Indiens.

Le fort de Monterey a 100 soldats et 500 habitants. Ici se terminèrent les travaux de la vaccination générale. Pattie avait vacciné 22,000 individus. Au nord de Monterey la petite-vérole avait fait de grands ravages. Pattie se rendit à Saint-François, capitale des missions, pour y recevoir la récompense qu'on lui avait promise. Les missionnaires lui offrirent 500 vaches et 500 mules, mais à condition de devenir catholique et de rester dans le pays, ce qu'il refusa. Dans l'établissement que les Russes ont formé à Bodego pour la pêche des loutres de mer, établissement situé dans la baie de Saint-François à 30 milles de la mission, on lui donna cent dollars pour vacciner les résidans.

Dégoûté de l'injustice des missionnaires il voulait quitter le pays avec Jacques Long qui était venu des îles Galapagos dans un bateau à la recherche des loutres de mer; mais il fut traité et saisi comme contrebandier. Pattie s'enfuit alors de Monterey avec un vaisseau américain, qui alla en différens lieux pendant plusieurs mois; il souffrit du mal de mer pendant tout ce temps et il n'a donné aucun détail de ce voyage.

En 1830 ce vaisseau le ramena à Monterey, où il trouva le pays en révolution. Le général Solis s'était soulevé et avait promis un libre commerce aux Américains et

aux Anglais pour en être aidé dans son entreprise. Il prit le fort de Saint-François avec 150 hommes, et marcha ensuite avec 200 hommes contre le général Echedio à Santa-Barbara où il fut repoussé. On pénétra ses vues secrètes qui étaient de rétablir l'autorité espagnole. 40 Américains et Européens s'emparèrent du fort de Monterey pendant son absence, ils rétablirent l'autorité mexicaine et Solis fut fait prisonnier à son retour. Pattie prit part à ces évènements, après quoi il alla à la recherche des loutres de mer le long de la côte; il en prit seize en dix jours et il les vendit 600 dollars.

La Californie est un bon pays, le sol y est fertile et le climat délicieux. C'est un mélange de montagnes, de collines et de plaines; la saison pluvieuse y dure depuis le mois d'octobre jusqu'en janvier, c'est l'hiver du pays, il n'y gèle pas, mais la pluie y tombe par averse; le reste de l'année est sans pluie, et l'on y emploie les arrosements. Les deux tiers des habitans sont des Indiens qui se soulèvent souvent contre les missionnaires, et contre leur régime tyrannique; ils vont alors dans les montagnes et ils y vivent de la chasse du bétail et des chevaux devenus sauvages.

Pattie quitta enfin le pays sur un vaisseau américain allant à Saint-Blaz au Mexique, et y amenant prisonnier le général Solis. Il alla ensuite à Mexico par Guadalajara pour y réclamer des dédommagemens qu'il n'obtint pas; après quoi il se rendit à la Vera-Cruz et de là à la Nouvelle-Orléans, d'où il vint à Cincinnati.

II. *Voyage du docteur Willard au Nouveau-Mexique entre 1825 et 1828.*

Au mois de mai 1825 le docteur Willard joignit à Saint-Charles en Missouri une caravane de trente-trois

hommes, allant commercer à cheval au Nouveau-Mexique. On prit le chemin de la rivière Verdigris, branche de l'Arkansas, où il y a des monticules de pierres mêlées de fer. On parcourait ordinairement 20 milles par jour en voyageant avec des charrettes. On rencontra des troupeaux de 100,000 buffles ou bisons, et des espèces de villages formés par les marmottes que l'on a nommées *barking squirrels* ou écureuils aboyeurs; elles sont de la grandeur d'un chat et rougeâtres, c'est l'*Arctomys Ludovisiana*.

La rivière Arkansas, à 1,200 milles de son embouchure, a un demi-mille de large, l'eau parcourt 3 milles par heure; elle est potable et douce, tandis qu'à 1,000 milles plus bas elle est saumâtre; le fleuve n'a pas acquis plus de largeur.

On traversa des collines de sable rouge de 45 milles de large. Au-delà près de la rivière Semirone, il y a une belle fontaine avec des arbres auprès, et des monticules de roches, sur lesquels il y a d'anciens forts des Indiens.

L'on aperçoit les monts Orégon à 200 milles de distance, des pics de neige les surmontent : on les traversa par le col de Taos où il y a une garde de douane. Le docteur Willard demeura deux mois à Taos où il s'établit comme médecin. Il voyagea ou résida ensuite pendant trois ans dans le Nouveau-Mexique, et il parcourut à loisir 2,000 milles depuis Taos jusqu'à Matamoras à l'embouchure de Rio-Norte. Il résida particulièrement dans les villes de Chiahahua, Saltillo et Mapimi. Ce docteur donne des détails très curieux sur le pays et sur les mœurs des habitants; mais il attribue une population de 9,000 habitants à Chiahahua et 2,000 seulement à Santa-Fé, ce qui diffère des évaluations de Pattie.

Saltillo a 10,000 habitants, la plupart Indiens très industriels et bien vêtus.

Le Nouveau-Mexique a un bon climat ; mais il est très froid dans le nord et près des montagnes. Il y pleut rarement, le sol est souvent aride et il n'y a que peu d'arbres. Les principaux Indiens libres sont les Cumanches, les Apaches et les Navijos ou Nabahos qui sont en guerre avec les Mexicains. La ville de Santa-Fé est à 25 milles de Rio-Norte. En 1752 cette rivière devint à sec pendant une semaine et durant 150 milles de son cours, phénomène bien extraordinaire.

La Nouvelle-Biscaye est devenue maintenant l'État de Chihuahua. Entre la ville de ce nom et la mer, il n'y a de villes et de cultures que près de la rivière et dans la vallée.

Parral est une ville de 8,000 habitans qui est à 120 milles de Mapinos où l'on s'occupe de l'exploitation des mines : l'espace intermédiaire est un désert. San-Lorenzo près de Parral a 6,000 habitans et produit de bons vins doux.

Montelrey est à 70 milles de Saltillo, il y a 8,000 habitans, et les montagnes commencent à y diminuer. Les plaines littorales commencent à 100 milles de la mer près de Quemanga.

Matamoras est le port de ces contrées, il y a 8,000 habitans. Brassos, autre port dans la baie Santiago, en est à 40 milles.

De là le docteur Willard retourna aux Etats-Ûnis par la Nouvelle-Orléans.

III. *Abrégé de la Relation de J. B. Wyeth: Voyage aux monts Océgon en 1832. Imprimé en 1833.*

En mars 1832 une compagnie de vingt-cinq aventuriers partit de Boston sous la direction du capitaine

Wyeth (frère de Jean), pour s'établir en Orégon. Ils se joignirent vers la rivière Platte à 200 trapeurs et chasseurs sous la conduite de Sublet, qui allait en dépit des lois des Etats-Unis chasser dans les terres des Indiens. Ils éprouvèrent beaucoup de difficultés en remontant la rivière jusqu'à sa source et en traversant les monts Orégon, jusqu'à la rivière Lewis. Là Jean Wyeth laissa son frère avec quinze autres personnes qui poursuivirent leur voyage le long de la rivière Orégon, et il s'en retourna avec les compagnons de Sublet qui avaient eu bien du succès en chassant et en trafiquant avec les Chopunish; ils rapportaient pour 80,000 dollars de fourrures.

Ils repassèrent les montagnes avec 500 Chopunish ou Têtes-plates, allant chasser les bisons à l'Orient.

Mais l'on rencontra 300 Pahkis ou Pieds noirs, avec lesquels on eut à combattre : plusieurs hommes périrent de part et d'autre.

Le capitaine Wyeth arriva avec le docteur Ball, géologue, aux établissemens de la compagnie anglaise du nord-ouest qui possède des forts, des jardins et d'autres cultures, quoique le pays soit dans le territoire des Etats-Unis. Ils furent bien reçus et employés par la compagnie.

Le docteur Ball a envoyé au professeur Eaton des lettres sur le climat et la géologie du pays; et ces lettres ont été publiées dans les journaux de Troy. Il vante la douceur du climat et la fertilité du sol. On y trouve des sources d'eaux chaudes et de la houille, avec des apparences volcaniques.

Le capitaine Wyeth frappé de la facilité d'y cultiver des terres et d'établir des pêcheries de saumon, est revenu à Boston à la fin de 1833 et il est reparti pour l'Oré-

gon au mois de mai 1834. Il est accompagné du professeur Muttall, botaniste, et du docteur Townsend de Philadelphie, zoologiste, qui compte demeurer deux ans en Orégon.

Cette année 1834, le général Leavenworth, avec une expédition militaire de 700 dragons, doit partir du fort Gibson pour parcourir le pays entre le Mississipi et les monts Orégon. Son objet est de conclure des traités de paix avec toutes les hordes de cette vaste contrée qui molestent si souvent les caravanes, et d'assurer la tranquillité des frontières et des nations amies. L'on doit remonter la rivière Rouge et revenir en descendant le Missouri l'automne prochain. Les Osages envoient aussi une députation pour faire la paix avec les Panis et autres ennemis.

(Addition. — Octobre 1834.)

Je suis à même de fournir un abrégé des relations publiées dans les journaux sur cette expédition militaire.

Le régiment de 700 dragons arriva au fort Gibson sur la rivière Rouge, en fort mauvais état ; des fièvres et des maladies rendirent la moitié des hommes incapables de marcher en avant et le général Leavenworth mourut.

Le commandement ayant été dévolu au colonel Dodge, celui-ci partit enfin pour une excursion rapide avec 300 dragons accompagné par plusieurs Indiens : le peintre Cattin et le botaniste prussien Bayrich furent de ce voyage ; mais ce dernier et 50 dragons ont été emportés par les maladies.

On marcha en remontant la rivière Rouge, jusqu'à ce qu'on eut gagné un éperon des monts Orégon qui sé-

parent les rivières Rouge et Washita. Ayant rencontré les Cumanches on fut conduit par eux à leurs villages et à ceux de leurs alliés, qui sont sur la rivière Rouge à trois jours de marche l'un de l'autre.

Le village des Cumanches de cette région se nomme *Towash*: c'est le vrai nom de cette horde, par conséquent ce sont les Towachas de quelques livres et cartes. Il y a 200 habitations et familles et 2,000 hommes de population.

Leurs alliés errans sont les *Hiétans* ou *Kioways* qui forment un seul peuple, quoiqu'on en trouve deux dans les livres et cartes, qui les nomment aussi *Aliétans* et *Apaches*.

Leurs alliés fixes sont les *Panis Picas* dont le village a 170 logis et 1,700 habitans. Ce village est à l'entrée de la gorge où la rivière Rouge sort des montagnes qui forment l'éperon des monts Océgon. Il est environ à 800 milles anglais de l'embouchure de Washita. Les montagnes sont primitives, elles ont des pics de 2,000 pieds de hauteur.

Les dragons furent bien reçus, fêtés et nourris; on tint un grand conseil et l'on se rendit réciproquement quelques prisonniers. Après quoi plusieurs chefs des Panis, Towash et Kioways, accompagnèrent le colonel Dodge à son retour au fort Gibson, où l'on a tenu un autre grand conseil de paix avec les Indiens voisins. Mais ils ont refusé de venir jusqu'à Washington et ils s'en sont retournés accompagnés par plusieurs marchands de pelleteries qui vont exploiter ce nouveau local.

Ces peuples étaient presque inconnus à leurs voisins des États-Unis, et l'on était avec eux en état d'hostilité. Il paraît que les *Panis Picas* sont les Panis de la rivière

Rouge que l'on trouve sur les anciennes cartes et les *Padoucas* des anciens Français de la Louisiane, peuple que l'on croyait perdu. C'est une branche séparée des Panis du Nord qui habitent la rivière Platte et des Ricaras voisins du Missouri; ce sont tous des *Panis* dont le vrai nom est *Skéré*. Ils étaient jadis répandus dans le Nouveau-Mexique sous les noms de *Séris* et d'*Apaches*, car les *Apaches* et *Cumanches*, sont aussi une branche de ce peuple, qui ne diffère d'eux que par la vie errante. Ils sont tous devenus cavaliers et ils se sont rendus formidables par leurs courses rapides et par leurs constantes agressions contre les Espagnols du Nouveau-Mexique.

On reconnaît par les analogies du langage que ce peuple Panis ou Apaches a des branches jusqu'aux sources du Missouri, parmi les *Pakis* ou *Pékans*, et dans toutes les montagnes Orégon parmi les *Shoshonis* et autres peuples voisins du Nouveau-Mexique et de la Californie. En sorte que c'est un des peuples les plus répandus dans l'Amérique septentrionale.

HISTOIRE,

TOPOGRAPHIE, ANTIQUITÉS, USAGES, DIALECTES
DES HAUTES-ALPES,

Par J. C. F. LADOUCETTE,
Ancien préfet de ce département. (1)

Dans notre n° 125, du mois de septembre 1833, nous avons retracé quelques-uns des usages des Hautes-Al-

(1) In-8°, deuxième édition, avec un atlas. Prix, 8 fr. Chez Lacombe, rue des Beaux-Arts, n° 9, à Paris.

pes : aujourd'hui, nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs ce qui concerne l'émigration périodique de leurs habitans.

« Voyons, dit M. Ladoucette, voyons ces gens que la nécessité force, comme des oiseaux voyageurs, à partir à l'approche des gelées, et que ramène le souffle du printemps :

« L'émigration périodique des pays froids paraît avoir existé de tout temps. C'est ainsi que les Savoyards se répandent en France, et les Tyroliens en Italie. Les traditions nous apprennent deux faits intéressans du moyen âge, sur les cantons du Queyras et du Dévoluy. Les barbares avaient exterminé les habitans du premier, où les bergers de Provence menaient librement paître leurs troupeaux en été. Trois d'entre eux s'y fixèrent, et se partagèrent la vallée, où ils élevèrent un sorte de monument près d'Aiguilles, pour leur servir de séparation et de limites; ils dressèrent des réglemens et passèrent des conventions qui peuvent être regardés comme sages. L'hiver, les enfans allèrent revoir le berceau paternel, et leurs descendans, par des émigrations régulières, cherchèrent à améliorer leur sort.

« Le Dévoluy, au commencement du onzième siècle, après les guerres des Sarrasins, n'offrait à-peu-près qu'un désert, où l'on distribua des terres à des vagabonds dont l'activité s'habitua facilement à des excursions en hiver.

« Quoi qu'il en soit de ces traditions, voici quelques renseignemens assez curieux sur les émigrations périodiques des Hautes-Alpes : Le nombre des voyageurs est plutôt en raison de leurs besoins que de la rigueur des hivers; suivant les calculs que nous avons faits en 1807 et 1808 il s'éleva à 4,319, dont la moitié du Brian-

çonnais, et le tiers du Gapençais. C'étaient 705 instituteurs, 128 colporteurs, 501 peigneurs de chanvre, 245 bergers, 469 charretiers de ferme ou terrassiers, 256 marchands de fromages, 28 mégissiers, 83 charcutiers, 404 aiguseurs, 25 voituriers, 6 porteurs de marmottes, 469 exerçant diverses professions, tels que tisserands, cordonniers, tailleurs, marchands de parasols, teinturiers, ouvriers en savon, tondeurs de laine. Ils ont rapporté chez eux, dans chacune de ces années, plus de 900,000 francs.

« Cette émigration périodique est-elle un bien, est-elle un mal ? Les avis sont partagés à cet égard et l'on ne trouvera pas hors de propos plusieurs données qui aideront à résoudre cette question. Les 4319 voyageurs rapportent, l'un portant l'autre, environ 212 francs. S'ils pouvaient gagner dans leur pays cette somme, plus celle qui est nécessaire pour leur subsistance et entretien économique, pendant le temps de leurs excursions, il n'est pas de doute que le département, leurs familles et eux-mêmes n'en retirassent plus d'avantages. Il est de fait que l'émigration a diminué, même cessé dans plusieurs communes, au fur et à mesure de l'aisance qui s'y introduisait. On doit espérer que la manufacture de draps établie à la maison centrale de détention d'Embrun occupera pendant l'hiver beaucoup de bras qui, alors, n'iront plus travailler au-dehors.

« Un sentiment religieux attachait les émigrans à la maison de leurs pères ; la révolution y a porté atteinte. La crainte de la conscription a engagé plusieurs familles à dépayser de bonne heure leurs enfans. Il serait à craindre que la vue des contrées plus heureuses, et le penchant aux passions, aux vices, ne décidassent beaucoup de ces voyageurs à ne plus rentrer. Avant 1789, un

sixième de ces émigrans du Briançonnais et du Haut-Embrunais, composé de ceux qui avaient des bénéfices un peu considérables, continuait sa profession ou industrie dans les lieux où il gagnait le plus ; après avoir porté la balle, on avait un cheval, ensuite une petite boutique, enfin quelquefois un gros magasin. Il en est qui, à Livourne, Barcelone, Cadix, etc. ont fait des fortunes importantes ; le plus grand nombre, lorsqu'il avait pu économiser 20 à 30 mille francs, achetait une propriété dans ses montagnes, s'y mariait et y finissait en paix sa carrière. M. Prat, du Val-des-Prés, devenu l'un des premiers négocians de Gênes, avait voulu conserver l'emploi de receveur de sa commune, de commandant de la garde nationale, et ne cessait d'y faire du bien. M. Gurlie s'est, par son industrie, enrichi à Palerme, et les malheureux connaissent bien le chemin de la maison du Monétier. Les habitans des bords du lac de Côme rapportent chez eux la fortune qu'ils ont gagnée, satisfaits de mourir auprès du clocher de leur pays natal.

Les femmes qui émigrent ne reviennent plus, si elles ont acquis de quoi avoir ailleurs une dot et un mari. Il serait à craindre qu'une foule de jeunes gens ne suivît maintenant cet exemple, et ne fit un tort sensible à la population des Hautes-Alpes. Il faut donc tout employer pour y aviver l'industrie, en la fondant d'abord sur l'agriculture.

Parmi les instituteurs, il en est, âgés seulement de quinze à dix-huit ans, qui ne ramassent que 50 à 100 francs ; ceux qui ont plus d'expérience et de lumières rentrent avec 400 fr. et au-delà. Lorsqu'ils sont engagés, ils ôtent la plume qui était fichée sur leur chapeau. Le nombre des instituteurs n'est pas aussi considérable depuis trente ans ; la seule Vallonise, qui en fournissait

240, n'en voit plus sortir que 70. La cessation des écoles, pendant les troubles révolutionnaires, en est une cause principale; d'ailleurs les jeunes gens s'adonnent plutôt au colportage, qui offre plus de ressources à l'esprit d'intérêt, à la vanité, et qui exige une conduite moins morale. Des colporteurs font jusqu'à 1,200 francs de bénéfice; mais ceux-ci sont en très petit nombre.

« Les peigneurs de chanvre gagnent de 36 à 45 francs par mois, et les charcutiers économisent 36 francs. Le nombre des mégissiers depuis 1789, a diminué de près d'un dixième; les Piémontais doivent s'emparer de cette branche de commerce. On croit que les dames italiennes font moins usage de pelisses qu'autrefois.

« Dans les communes briançonnaises, le prix des terres est en raison du nombre de nos voyageurs. Cela ne semble pas décisif en faveur de l'émigration; car les terres ont encore plus haussé de valeur là où l'on a fait des conquêtes sur les torrens, ouvert des canaux d'arrosage, formé des prairies artificielles, perfectionné l'élevé des bêtes à cornes ou à laine, exécuté de grandes plantations, ouvert des routes ou des chemins vicinaux, exploité des mines ou carrières.

« Une partie des instituteurs se rend dans la Provence, le Comtat-Venaissin et le Languedoc; l'autre dans le Bas-Dauphiné et le Lyonnais. Il en est de même pour les cultivateurs, bergers, peigneurs de chanvre, mégissiers, charcutiers, terrassiers, hommes occupés à des professions diverses. Le principal entrepôt des marchands de fromages est à Avignon; les voituriers vont presque tous en Provence acheter des vins qui se consomment dans l'arrondissement de Briançon. Il y en a qui commencent à faire des expéditions de marchandises sur l'Italie et sur Paris. Les colporteurs, émouleurs,

porteurs de marmottes, parcourent tout l'intérieur de la France. On n'a pas cru devoir comprendre dans ce tableau des gens qui vont acheter des muletons en Poitou, de petits chevaux en Lorraine, des bœufs en Savoie, et ceux qui trafiquent, surtout au printemps, de foire en foire, sur les bêtes à laine. •

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. WALDECK A M. JOMARD,
Membre de l'Institut.

Campêche de Yucatan, 17 novembre 1834.

. . . . Je viens de recevoir à l'instant votre lettre du 20 juillet, et comme dans peu de jours, je retourne dans l'intérieur pour y suivre mes travaux, je desiré, avant de partir, vous envoyer la présente, ignorant absolument l'époque à laquelle (après celle-ci) je pourrai me faire le plaisir de vous communiquer les progrès de mes recherches. Depuis quatre mois, je suis occupé à dresser une carte de ce vaste Etat, pour la rattacher à celles déjà ébauchées de Vera-Cruz, Tabasco et Chiapas. Comme c'est du Yucatan (dont l'ancienne capitale était Mayapan) qu'il paraît que l'antique population a étendu ses rameaux, d'abord vers le sud et ensuite vers l'est, j'ai cru devoir supporter les fatigues pour m'assurer des différens groupes d'édifices ruinés, et j'espère que les traces muettes d'une population autrefois si active m'indiqueront par leur proximité, leur direction et surtout par la différence ou la similitude du style de l'architecture, le rameau duquel chacun peut provenir, car je crois devoir vous informer que Palenqué est unique

jusqu'à présent. Ocozingo ne lui ressemble ni dans la construction, ni dans les hiéroglyphes ; le style en est pur aztèque, tous les monumens de Bacalar, de Peten et de l'intérieur de Yucatan portent le même caractère ; rien ne dérive ni est emprunté du style palenquois dont les peuples n'ont jamais connu les Aztèques.

L'origine des peuples d'Ototiun n'est plus un secret impénétrable ; j'ai découvert leur culte, et ce qui m'avait empêché de le connaître plus tôt, c'est que je cherchais une souche aztèque là où elle n'était pas : il n'y a positivement rien de commun entre ces deux peuples.

Je croyais vous avoir dit, monsieur, dans une de mes lettres que la rivière Otolun ne passait pas par les ruines, et qu'elle en est même éloignée de plus de sept lieues. Le nom que les naturels du pays donnent à ces édifices est Ototiun. Ainsi je le leur laisse faute d'un qui convienne mieux que celui du village qui en est à trois lieues et demie.

La langue tchole ne me paraît pas très corrompue ; elle s'est plutôt appauvrie par le temps, car elle est très limitée ; elle possède beaucoup de dérivation Maya, ce qui me fait croire qu'elle n'est pas l'ancienne langue de Ototiun, quoique beaucoup de ses racines me semblent dériver des langues orientales. Voilà ce qui m'a donné l'idée de faire non-seulement un tableau des groupes de ruines, mais aussi un vocabulaire des langues qui les avoisinent. La même race qui peuplait autrefois Ototiun est encore incontestablement la même qui existe dans la montagne ; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que chez les femmes seulement on retrouve la parfaite ressemblance aux *obliques imaginés* des sculpteurs tabulaires, avec l'exception que les têtes ne sont plus aujourd'hui macrocéphales comme elles l'étaient autrefois par la

coutume qu'avaient ces peuples de pétrir la tête des enfans, ce qui m'est prouvé par un crâne que je possède. La nature en cessant d'être contrariée a repris ses formes et son intégrité. Plusieurs portraits que j'ai faits de ces femmes me donnent un angle de 80° , tandis que le crâne, par la dépression évidente, ne donne que 74° .

L'île de Cosumel à Yucatan, est à présent déserte. On la dit couverte d'édifices solidement construits en grosses pierres, et bien conservés.

Après avoir reconnu tout ce que je pourrai de Yucatan, je vais y passer quelques mois pour enrichir mes travaux par de nouvelles recherches. Je voudrais faire et embrasser le plus possible, mais je suis seul et n'ose pas même avoir un domestique à cause des accidens répétés qui n'ont été que trop funestes à quelques voyageurs et dont un Américain, M. Henri Oliver de Baltimore, a failli être victime il y a six mois.

J'ai fait une carte de Gozacoaleo jusqu'à Tehnantepec. Il y a aussi des édifices ruinés non loin de ses bords et au Cerro de San-Martin. Je dois vous prévenir, monsieur, que j'ai perdu tout espoir de faire une collection de momumens transportables soit de métal, de pierre ou de terre cuite. Des fouilles répétées et un déplacement de plus de mille toises de terre, ne m'ont produit à Palenqué qu'une très belle tête de femme en pierre, et une douzaine d'idôles insignifiantes et très mutilées, de sorte que ces treize pièces me coûtent 4,000 francs. J'ai fait des fouilles dans l'intérieur et près de Pontouchan (et non Champoton comme disent les cartes de Yucatan d'après les Espagnols et je n'ai rien trouvé de curieux que des pierres d'un trop gros volume pour être transportées. Je ne vous écris rien pour le moment sur les ruines de la ville de Mayapan que je viens de découvrir. Je n'en con-

mais jusqu'à présent que deux lieues du nord au sud et une de est à ouest. Figurez-vous quel travail je vais avoir.

Signé : WALDECK.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 mars 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Guillaume Barbié du Bocage écrit à la Commission centrale pour lui faire part de la mort de son frère, M. Alexandre Barbié du Bocage, l'un des principaux fondateurs de la Société et qui a toujours pris une part active à ses travaux. La Commission, vivement sensible à cette perte, désigne trois de ses membres pour aller offrir à madame Barbié du Bocage et à son fils, l'expression de ses regrets. Elle décide également qu'une notice nécrologique sera consacrée à la mémoire de M. Alexandre Barbié du Bocage et que cette notice sera insérée dans son Bulletin.

M. Etem-Bey, inspecteur général de l'artillerie de l'armée égyptienne, et directeur de l'École polytechnique, et M. Artyn Effendi, directeur de l'école d'administration civile, adressent leurs remerciemens à la Société qui vient de les admettre au nombre de ses membres et ils promettent de coopérer à ses utiles travaux.

M. Francis Lavallée, membre de la Société, résidant à la Trinidad de Cuba, lui adresse les plans des ports de

cette ville avec une notice explicative, et il annonce l'envoi de nouveaux documens sur l'île qu'il habite.

M. Eyriès offre à la Société, de la part de M. Berthelot, présent à la séance, une carte de l'île de Ténériffe, levée par ce voyageur durant un séjour de plusieurs années qu'il a fait aux îles Canaries.

Plusieurs autres ouvrages sont offerts par MM. Albert-Montémont, de Ladoucette et Roger.

La Commission centrale, sur le rapport de sa section de publication, décide qu'elle fera imprimer dans le recueil de ses Mémoires.

1^o Le manuscrit d'un voyage du moine Bernard à Jérusalem, vers le ix^e siècle.

2^o Celui d'un voyage de Sotwulf dans le x^e siècle.

3^o Celui des voyages de Plan-Carpin, s'il est possible, ainsi qu'on l'espère de se procurer le texte complet.

4^o Une traduction de la géographie d'Aboulféda, par M. Reinaud, membre de l'Institut.

5^o Un commentaire sur les voyages de Marco-Polo, par M. Klapproth.

La Commission remercie MM. Reinaud et Klapproth de l'hommage qu'ils ont bien voulu faire de leur travail sur deux ouvrages si importants.

Elle décide en principe que la traduction de l'Edrisi par M. Jaubert sera accompagnée d'une carte générale qui sera la réduction des 76 cartes originales jointes au texte arabe: une de ces dernières cartes sera également publiée comme *specimen*.

M. d'Avezac donne quelques détails qu'il a reçus d'Angleterre sur des cartes des ix^e, x^e et xi^e siècles qui se trouvent soit au British Museum, soit à Cambridge, ou dans des bibliothèques particulières.

M. Jomard lit une notice historique sur le Bey de

Constantine, faisant suite à l'itinéraire dont il a donné communication dans les dernières séances.

M. Roux de Rochelle lit une notice sur la géographie historique de l'ancienne Judée.

Séance du 20 mars.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. E. A. Vail, citoyen des Etats-Unis, admis récemment au nombre des membres de la Société, lui adresse ses remerciemens et promet de coopérer à ses travaux.

M. Reinaud, membre de l'Institut, remercie la Commission centrale du choix qu'elle a bien voulu faire de sa traduction française de la Géographie d'Aboulféda pour être publiée sous les auspices de la Société. On imprime dans ce moment le texte arabe, et la traduction pourra être mise immédiatement à sa disposition.

M. Jomard communique de la part de M. le baron Benjamin Delessert, une lettre de M. Gay, datée de Santiago le 1^{er} août 1834. Ce voyageur annonce son heureuse arrivée dans le Chili, qu'il se propose d'explorer sous le triple rapport de l'histoire naturelle, de la physique et de la géographie. La Commission remercie M. Delessert de cette communication et renvoie la lettre de M. Gay au comité du Bulletin.

MM. de Humboldt, Vandermaelen et Bertolotti, de Turin, font hommage à la Société, le premier, de la 9^e livraison de son *Atlas du voyage aux régions équinoxiales* ; le second, du *Dictionnaire géographique de la province de Limbourg*, et le troisième, de son *Viaggio nella Liguria Marittima*. M. Walckenaer est prié de faire un rapport verbal sur ce dernier ouvrage.

M. d'Avezac lit pour M. Warden une notice sur les travaux de la Société coloniale de Pensylvanie et sur la

première expédition des émigrans de couleur qui sont allés fonder une colonie à Bassa Cove, sur les côtes d'Afrique, voisines de la première colonie de Liberia. Cette communication et la carte qui l'accompagne seront insérées au Bulletin.

M. Dubuc lit une notice sur la vallée d'Andorre qu'il a visitée récemment. L'auteur profitera des observations qui lui sont faites par MM. Jomard et Walckenaer pour donner plus de développement à son travail, qui sera ensuite renvoyé au comité du Bulletin.

M. le président annonce que conformément aux desirs de la Commission centrale, une députation de trois membres s'est rendue auprès de madame Barbié du Bocage et de son fils pour leur exprimer les regrets de la Société, à l'occasion de la mort récente de M. Alexandre Barbié du Bocage.

M. Roux de Rochelle, au nom de la commission spéciale chargée de l'examen du concours relatif au prix annuel pour la découverte géographique la plus importante, présente comme rapporteur, un résumé des principaux voyages exécutés dans le cours de l'année 1832. Il résulte des conclusions du rapport de la Commission spéciale, que la Société aura à décerner, dans sa séance générale du 27 mars : 1° le prix annuel à M. d'Orbigny pour ses voyages dans l'Amérique méridionale; 2° une médaille d'argent à M. Burnes pour ses voyages sur l'Indus et à Boukhara; 3° une mention honorable et une médaille de bronze à M. Conolly pour son voyage au nord de l'Inde par le Turkestan, la Perse et l'Afghanistan. Les découvertes des missionnaires évangéliques dans l'Afrique méridionale, les voyages de M. Moerenhout dans l'Océanie, ceux de M. Berthelot dans les îles Canaries, et de M. Gay dans le Chili, ont été mentionnés

par la Commission spéciale. Elle a également pensé qu'il y avait lieu de réserver pour l'examen et le concours de l'année prochaine, les titres de M. Callier, qui vient de déterminer un voyage dans l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie Pétrée.

Sur la proposition de M. d'Avezac et après une discussion approfondie, la Commission centrale décide que le nombre de ses correspondans étrangers qui est actuellement de 18, sera porté à 30; mais que toutes ces nouvelles nominations n'aurent pas lieu à-la-fois, et qu'il ne pourra pas en être fait plus de quatre par année.

M. le président adresse à M. Francisque Michel, présent à la séance, les remerciemens de la Commission centrale pour l'empressement qu'il a bien voulu mettre à collationner dans les bibliothèques de Londres et de Cambridge le manuscrit de Rubruquis qui doit être publié par ses soins dans le recueil des Mémoires de la Société. M. F. Michel fait à la Commission de nouvelles offres de service qui sont acceptées avec reconnaissance.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 mars 1835.

M. Eugène A. VAIL, citoyen des États-Unis.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 mars 1835.

Par M. Albert Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 30^e livraison (Burnes, voyage sur l'Indus et à Bokhara. — *Atlas pour l'intelligence de la Bibliothèque des voyages*, dressé par M. Moirin, 3^e livraison.

Par M. Berthelot : *Carte topographique de l'île de Ténériffe* levée de 1825 à 1827. 1 f.

Par M. Francis Lavallée : *Plano hidrografico de los puertos de Casilda, Masio y demas fondeaderos adyacentes comprendidos desde el Rio del Guaurabo hasta punta, y rio de Agabama en la parte meridional de la Isla de Cuba* y levantado de orden superior por el Capitan de fregata (Don Jose Del Rio) y construido nuevamente en el presente año de 1833, por D. F. Lavallée 1 f. manuscrite.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, tome II, 11^e et 12^e livraisons.

Par MM. les éditeurs : *Voyage pittoresque en Amérique*. 1^{re}, 2^e et 3^e liv.

Par M. le baron Roger : *Notice sur la découverte d'un emplacement de forges, de bains et d'autres ruines d'établissements romains dans le département du Loiret*, broch. in-8°.

Par M. le baron de Ladoucette : *Compte-rendu des travaux de la Société Philotechnique pour 1834*. broch. in-8°. — *Discours prononcé à la Chambre des députés sur le défrichement des bois et forêts*, broch. in-8°.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de février.

Par MM. les directeurs : Numéros 94 et 95 de *l'Institut* et numéros 47 et 48 de *l'Écho du monde savant*.

Séance du 20 mars.

[Par M. le baron de Humboldt : *Atlas géographique et physique du Voyage aux régions équinoxiales*, 9^e liv.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Journal de cette Société*, tome 1^{er}, 2^e partie.

Par MM. Vander Maelen et Meisset : *Dictionnaire géographique de la province de Limbourg*, 1 vol. in-8°.

Par M. David Bertolotti : *Viaggio nella Liguria Marittima*, di D. B. Turin 1834, 3 vol. in-8° avec une carte.

Par M. Ansart : *Atlas historique de tous les états européens*, par M. Chr. et Fr. Kruse traduit de l'allemand, révu, corrigé et continué jusqu'à l'année 1834 pour le texte, par Ph. Lebas ; pour les cartes, par F. Ansart, 3 livraisons.

Par M. d'Orbigny : *Carte d'une partie de la République argentine*, comprenant les provinces de Corrientes et des Missions, 1 feuille.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de mars de son Journal*.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 13 et 14^e livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 4^e et 5^e livraisons.

Par MM. les directeurs : Numéros 96 et 97 de l'*Institut* et numéros 49 et 50 de l'*Echo du monde savant*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1835.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 27 MARS 1835,

PRÉSIDÉE PAR M. LE COMTE DE MONTALIVET, PAIR DE FRANCE, ETC.

RAPPORT

*Fait à la Société de Géographie, dans sa séance générale
du 27 mars 1835.*

*Commissaires : MM. Eyriès, Jomard, Daussey, d'Urville,
et Roux de Rochelle, rapporteur.*

Messieurs,

Le concours qui s'est ouvert cette année sur les plus importantes découvertes géographiques, faites en 1832, est également remarquable par le nombre et le mérite des voyages entre lesquels vous avez eu à choisir. Cette heureuse concurrence atteste l'état progressif d'une science, que vous secondez, messieurs, par votre coopération, qui étend chaque jour ses paisibles conquêtes, et qui emprunte le secours de toutes les autres études propres à l'éclairer et à l'agrandir.

Vous avez bien voulu, messieurs, charger de l'examen des travaux qui vous occupent aujourd'hui une commission spéciale, composée de MM. Eyriès, Jomard, Daussey, d'Urville et de moi : j'ai l'honneur de vous rendre compte

de l'opinion de vos commissaires; et si la richesse du concours actuel m'entraîne dans quelques développemens, j'ose croire que l'intérêt même d'un sujet si important à vos yeux pourra soutenir votre attention.

Les voyages faits par M. Burnes, en 1831 et 1832, dans les régions de l'Indus et de ses affluens, dans le Caboul, dans les plaines de l'Oxus et dans le Turkestan, ont d'abord attiré notre attention. Ils nous étaient signalés par le prix qu'ils ont obtenu de la Société géographique de Londres, dont les suffrages sont d'un si grand poids, et par l'avantage dont ils commencent à jouir d'être traduits en d'autres langues, honorable privilège qui appartient aux bons ouvrages.

M. Burnes, lieutenant d'infanterie de la compagnie anglaise des Indes Orientales, partit au mois de janvier 1831, de la côte de Cutch, située entre le Sindi et le Guzerate, pour entrer dans une des bouches de l'Indus : il remonta ce fleuve et ses principaux tributaires, se rendit successivement à Hyderabad, à Outch, à Moultan et dans la grande cité de Lahor, et remplit près du souverain des Seiks la mission dont il avait été chargé par sir John Malcolm, qui était alors gouverneur de Bombay.

Ce premier voyage de M. Burnes nous a valu des mémoires instructifs sur le cours de l'Indus et sur celui de ses affluens, autrefois connus sous les noms d'Aerfinès, d'Hysudrus, d'Hydraotes et d'Hydaspes. Si nous rappelons ces anciennes dénominations, c'est qu'elles ont été consacrées par l'histoire, et qu'elles se lient aux annales de quelques peuples fameux par leurs prospérités ou par leurs grandes infortunes.

L'année suivante, ce voyageur atteignit par une autre voie le cours supérieur des mêmes fleuves : il partait de Lodiana, ville de l'Indostan britannique, voisine du

pays des Seiks, et il revint à Lahor, où deux officiers français, MM. Allart et Court, élevés par la confiance du Radjah aux premiers emplois militaires, lui rendirent tous les bons offices, propres à faciliter son honorable entreprise. M. Burnes traversa l'Indus, au même point où ce fleuve avait été franchi par Alexandre : il parcourut les pays où avaient régné Taxile et Porus, s'engagea dans la vallée de Caboul, et franchit la chaîne de montagnes qui sépare les versans de l'Indus et de l'Oxus, et que les anciens connurent sous le nom de Paropamisus. Cette chaîne qui touche vers l'Est à l'Himalaya se prolonge à l'ouest entre la Bactriane et l'ancien pays des Parthes, et va se réunir aux montagnes voisines de la mer Caspienne. M. Burnes entra dans les vastes plaines qu'arrosent l'Oxus et ses affluens : il visita la ville de Balk qui occupe l'emplacement de Bactra, et la ville de Bokhara, située dans l'ancienne Bazarie, l'une des régions de la Sogdiane ; ce lieu fut le terme de ses voyages au-delà du fleuve. Il revint ensuite, à travers les déserts stériles qui séparent le Khorassan et la Boukharie, dans les régions basses du Mazanderan ; puis il regagna vers le midi l'immense plateau de la Perse, en suivant, pour franchir les montagnes, le passage anciennement connu sous le nom de Pyles ou portes caspiennes.

M. Burnes avait observé dans son premier voyage le pays des Malliens et des autres peuples qui furent soumis par Alexandre près des rives de l'Indus : il avait ensuite reconnu une partie des mêmes contrées que le conquérant, entre les limites de l'Inde et les montagnes de l'ancienne Hyrcanie, où Darius fut assassiné par un de ses sujets, et fut honoré et pleuré par son vainqueur.

Ne nous étonnons pas, messieurs, de l'attention

donnée par M. Burnes aux grandes expéditions d'Alexandre. Les traces du héros macédonien sont encore empreintes dans une partie de ces contrées. Des ruines, des noms, des traditions nous y révèlent son passage; et l'illustre conquérant de la Bactriane et de la Sogdiane nous conduit par Bactra et Maracanda jusqu'aux rives du Jaxartes, jusque dans ces plaines où il retrouva et combattit les Scythes, qu'il avait déjà vaincus au nord de la Macédoine, et qui s'étendaient alors sous différents noms dans les régions centrales de l'Europe et de l'Asie

En faisant revivre dans les récits de ses voyages les grandes traditions de l'antiquité, M. Burnes rappelle également celles du moyen âge. Genghis et Timour traversèrent aussi les régions voisines des sources de l'Indus, lorsqu'ils portèrent vers l'Occident le fléau de leurs conquêtes. Ainsi des souvenirs de différents siècles sont venus donner aux descriptions du voyageur ce haut intérêt qui naît de l'importance et de la variété des événements; mais M. Burnes s'attachait surtout à bien connaître la situation actuelle des lieux, à déterminer avec exactitude le cours des fleuves, la direction des montagnes, leur hauteur, l'emplacement des cités, la constitution géologique des territoires, leurs productions, les espèces vivantes qui leur appartiennent, les communications à établir par les rivières, les vallées, les défilés des montagnes, ou la vaste étendue des déserts. Les documents précieux que renferment ses voyages, sur les sources de l'Indus, sur tout le cours de l'Oxus, sur la mer d'Aral, sur la chaîne du Caucase indien, sur les populations des divers pays qu'il a traversés, sont le fruit d'un esprit cultivé par l'étude, habile à saisir sous tous les rapports les sujets qu'il traite, et cherchant à diriger vers un but

utile aux relations et au commerce de différens peuples les nombreuses observations géographiques qu'il a rassemblées.

Après cette analyse des travaux de M. Burnes, nous devons rappeler ici, comme digne d'une mention très honorable, un voyage à travers la Russie, la Perse et l'Afghanistan, fait en 1830 par M. Arthur Conolly, et publié en 1834. Cet officier anglais, attaché comme M. Burnes au service de la compagnie des Indes, parcourut, entre le nord de la Perse et l'Indus, une route différente de celle que nous venons de suivre, et il s'attacha moins à tracer avec exactitude la topographie de ces contrées qu'à décrire la situation politique et les mœurs de leurs habitans. Les notions qu'il donne sur les différentes tribus de Turcomans, errantes dans leurs steppes et leurs pâturages, et menaçant tour-à-tour de leurs incursions le territoire de la Perse et celui du Khan de Khiva, font bien connaître les mœurs de ces nations nomades, dont une partie a néanmoins formé quelques établissemens sédentaires.

Des remarques instructives sur l'embouchure présumée d'un ancien lit de l'Oxus dans la mer Caspienne, se trouvent dans la première partie du voyage de M. Conolly. Il revient des bords de cette mer à Astérad, et se rend dans la ville sacrée de Mesched, qui est un lieu de pèlerinage pour les Persans : il se dirige ensuite sur Hérat, gagne les plaines de Candahar, et la province de Belouchistan, traverse la chaîne de montagnes qui s'étend au nord de l'Indus, et après avoir passé le fleuve, il en remonte la rive méridionale, et il se rend à Delhy où son voyage se termine.

L'Afghanistan, que M. Conolly venait de parcourir n'était plus ce vaste empire qui se rendit redoutable à la

Perse : les dissensions de la famille de ses souverains l'avaient affaibli et démembré. Il ne reste aujourd'hui qu'une de ses quatre provinces à l'héritier légitime ; les trois autres lui ont été enlevées par ses frères, et sont devenues autant d'états séparés. L'Orient offre de nombreux exemples de ces vicissitudes, et de cette rapide fortune des empires, qui s'élèvent et qui disparaissent.

Un voyage plus varié, plus fécond en résultats, plus riche en observations de géographie, d'histoire, d'antiquités, de géologie, nous ramène dans les régions d'Asie plus voisines de la Propontide et de la Méditerranée : c'est celui de M. Callier, officier français attaché au corps de l'état-major, qui a visité pendant plusieurs années une partie de l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, et les régions occidentales de l'Arabie-Pétrée. Il était d'abord accompagné de M. Stamaty, fils du consul de France ; et les deux voyageurs, arrivés à Smyrne en 1830, se rendirent à Constantinople par Magnésie, l'ancienne Tyatira et la ville de Brousse. Les témoignages de l'histoire et beaucoup d'observations locales leur aidèrent à fixer avec plus d'exactitude différentes positions géographiques de cette contrée. Dans un second voyage ils virent Nicomédie, Nicée, Dorylée, lieux fameux dans l'histoire des croisades ; ils parcoururent toute la partie nord-ouest de l'Asie-Mineure jusqu'au Sangarius, remontèrent vers les sources du Thymbris, gagnèrent celles du Méandre, à travers les embranchemens occidentaux du Taurus, et se rendirent à Smyrne.

L'objet de leur troisième voyage était de parcourir les versans septentrionaux de la longue chaîne du Taurus et les bassins du Sangarius et de l'Haly : ils s'avancèrent vers l'est jusqu'au mont Argée, point culminant qui domine les régions de la Mésopotamie et de l'Asie-Mineure :

ils descendirent dans le bassin de l'Euphrate, gagnèrent celui du Tygre, et revinrent terminer à Alep cette importante exploration. C'est là que mourut M. Stamaty; et M. Callier continua seul le cours de ses voyages. Il se dirigea vers la Syrie supérieure, la Cilicie-Campestris et la Cappadoce; et en suivant cet itinéraire, il porta spécialement ses recherches sur la situation du champ de bataille d'Issus, sur l'emplacement des Pyles syriennes, sur celui des Pyles ciliciennes, sur les contrées du mont Taurus, où le Pyrame, le Sarus, l'Halys, le Mélas vont prendre leur source. Le tracé des montagnes, leur direction et le cours de différens fleuves qui en arrosent les vallées se trouvaient altérés dans nos cartes; M. Callier prit soin de les rectifier.

Ce voyageur visita dans un cinquième voyage la Célé-Syrie et la Palestine; il parcourut la double chaîne du Liban et de l'Anti-Liban, observa toutes les positions remarquables de la Judée, depuis les côtes de la mer jusqu'aux rives du Jourdain, gagna l'extrémité septentrionale de la Mer-Rouge, et se rendit au Caire, d'où il revint continuer ses recherches sur la Palestine.

Si nous mesurons à l'importance des travaux de M. Callier l'étendue de notre analyse, elle serait plus longue. Mais comme la plupart des voyages et des observations, dont le mérite lui appartient exclusivement et sans partage, sont postérieurs à l'année 1832 dont nous avons à vous occuper aujourd'hui, votre commission a pensé, messieurs, que les titres de ce voyageur devaient être réservés pour un autre concours, et que des travaux si dignes d'encouragement deviendraient alors l'objet d'un examen spécial, dont il ne nous appartenait pas d'enlever le soin ou le mérite à nos successeurs.

Ici nous quittons des contrées anciennement célèbres

par leur civilisation, pour passer à des régions où les bienfaits de la société commencent à peine. Nous n'avons plus à retrouver la trace des anciens empires ; mais nous avons à suivre les pas des voyageurs qui ont frayé leur route à travers le désert.

Sans vous entretenir, messieurs, des différentes tentatives que l'on continue de faire, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le nord et l'occident de ses rivages, nous devons particulièrement citer les découvertes faites dans ses régions australes, vers les sources du fleuve Orange, au nord du pays des Hottentots, et dans les vallées qui se prolongent entre la contrée des Boschemens et le vaste désert des Kaliharri. Ces découvertes sont l'honorable conquête des missionnaires évangéliques. Sans autres armes que la religion et la parole, ils ont entrepris de convertir des tribus sauvages, et de les amener aux principes de la morale chrétienne et de l'état social. C'est là qu'ils cherchent la récompense des privations, des fatigues, des périls auxquels il se condamnent ; et déjà nous apercevons sur les cartes de l'Afrique méridionale ces villages, ces hameaux de nouvelle origine, où les missionnaires rassemblent les familles qu'ils ont attirées vers l'agriculture. Ce sont d'heureux empiètemens sur les contrées sauvages, où l'on ne connaît encore que la vie nomade. De nouvelles lignes d'habitations s'y prolongent successivement ; glorieuse marche d'une civilisation naissante, qui tend sans cesse à se propager, grâce au zèle infatigable de ces pieux apôtres ! Latakou est devenu le centre de leurs missions, dont il avait été le poste le plus avancé : leurs découvertes, dirigées vers le nord-est, s'étendent aujourd'hui jusqu'au 20^e degré de latitude méridionale : on explore de proche en proche les contrées

voisines; et ces reconnaissances, commencées par le midi de l'Afrique, tendent à se rejoindre à celles qui pourront être entreprises d'orient en occident, par la côte de Sofala.

Un savant voyageur, M. Berthelot, est venu attirer notre attention sur cet Archipel des Canaries, dont les anciens avaient fait les îles Fortunées: il pense qu'elles furent successivement occupées par les rois de Mauritanie et par les Romains sous le nom d'îles Purpurines; les Arabes y pénétrèrent dans la suite, et la conquête des Normands conduits par Bethencourt vint y établir dans le quinzième siècle le pouvoir des Européens.

M. Berthelot, qui s'était rendu en 1819 dans l'île de Ténériffe, où il devint directeur du jardin botanique d'Orotava, parcourut, quelques années après, avec M. Webb, savant naturaliste anglais, les différentes îles de l'Archipel, et il fit dans celles de Palma, de Fort-Aventure, de Canarie, de Lancerotte, un assez long séjour, pour en relever la carte avec soin, et pour en observer la formation géologique, et les productions naturelles. Des traces d'éruptions et de soulèvements volcaniques s'y manifestent encore de toutes parts. Des scories couvrent une partie du sol; et la chaleur et les émanations des solfatares y attestent la présence continue des feux souterrains. La culture qui s'est introduite dans le sein même de quelques anciens cratères, éteints ou assoupis depuis long-temps, y va chercher, à travers les couches de lave qu'elle est réduite à sonder, un lit de terre végétale où elle établit ses plantations.

Une carte de l'île de Ténériffe vient d'être publiée par M. Berthelot; celles des autres îles qu'il a visitées paraîtront successivement; et ce que nous pouvons

déjà connaître de ses travaux nous annonce un observateur très éclairé.

Six années de navigation et de séjour au milieu des Archipels du centre de l'Océanie ont permis à M. Moerenhout de faire des remarques nombreuses sur la géographie de ces contrées, sur les vents et les courans dont la tendance, généralement tournée vers l'ouest, se trouve modifiée d'une manière périodique par le changement des saisons, et sur les causes locales et accidentelles qui donnent à ces courans aériens et maritimes une autre direction, à mesure que l'on s'avance vers les côtes de la Nouvelle-Hollande. M. Moerenhout s'était rendu, pour des expéditions commerciales, dans l'île de Taïti; et ses opérations embrassaient les différens groupes d'archipels qui s'étendent d'orient en occident entre l'île Pitcairn et les îles Fidji, et du midi au nord entre la Nouvelle-Zélande et les îles Sandwich. Il apprit la langue de Taïti qui est la plus répandue dans ces parages, afin de recevoir des habitans eux-mêmes la connaissance de leurs traditions, et de mieux s'identifier avec leurs usages. Les recherches qu'il a faites ce voyageur, sur leur degré de développement intellectuel, sur l'ensemble de leur système religieux, et sur leurs idées de cosmogonie, l'ont porté à croire que leur religion appartenait à un peuple qui fut autrefois plus éclairé; mais que ses descendans ont ensuite altéré cette tradition première, et qu'ils n'en ont conservé que d'imparfaits souvenirs.

L'opinion généralement répandue parmi eux est que les nombreux archipels de cette mer étaient autrefois réunis, et qu'ils formaient un continent dont la surface fut envahie par l'Océan, et dont les îles actuelles ne sont que les débris.

Sans avoir de jugement à exprimer sur une telle hypothèse, nous nous arrêterons, avec l'auteur, à un phénomène qui tendrait à reconstruire ce continent submergé. On doit à la formation des bancs de corail et à leur exhaussement progressif la création d'un grand nombre d'îles de ces parages : elles ne formaient d'abord que des écueils sous-marins : elles sont ensuite parvenues à la surface des vagues ; elles les ont surmontées ; et les vents et les eaux leur ont porté les premières germes de la végétation , avant qu'elles devinssent le séjour de l'homme. M. Moerenhout a étudié ces formations successives dont le développement continue sans cesse : il a observé que ces bancs de coraux paraissaient généralement dirigés du sud-est au nord-ouest dans les archipels qu'il a visités : il s'est rendu compte des espèces végétales qui appartiennent à ces différentes îles, des situations géographiques où elles prospèrent, de celles où elles languissent et viennent à disparaître : ses navigations lui ont fait découvrir, surtout dans l'archipel des îles Basses, plusieurs îles ou rescifs, qui n'avaient pas encore été aperçus par les voyageurs, et qui peuvent être en effet des îles de nouvelle formation. Ainsi les règnes de la nature semblent se modifier l'un par l'autre ; et des colonnes, des madrépores, lentement élaborés par des zoophytes innombrables, s'élèvent du sein de la mer, usurpent une partie de son domaine, et attendent que les invasions ou les naufrages des navigateurs leur donnent de nouveaux habitants.

Nous arrivons, messieurs, au voyage qui, par son importance, ses difficultés, son étendue, et par l'ensemble des observations qu'il a fait naître, nous a paru le plus digne de vos honorables récompenses et de vos suffrages, dans le concours qui vous occupe aujourd'hui.

M. Alcide d'Orbigny partit de France en 1826 comme voyageur naturaliste, pour visiter les régions de l'Amérique méridionale qui pouvaient nous être inconnues, ou sur lesquelles nous n'avions que des notions erronées ou incomplètes. Il se rendit à Buenos-Ayres, et il fit en 1828 un premier voyage dans les provinces de Entre-Rios et de Corrientes qui se prolongent du sud-ouest au nord-est, entre les fleuves d'Uruguay et de Parana. M. Parchape, ancien élève de l'école polytechnique, se trouvait alors à Buenos-Ayres : la liaison qui s'établit entre deux hommes si dignes l'un de l'autre fut d'abord utile à la concordance de leurs travaux géographiques; mais dans la suite de ses voyages, M. d'Orbigny n'eut plus à s'appuyer que de ses propres observations. Parvenu à l'extrémité de ces provinces, il s'embarqua seul sur le Parana, en descendit le cours jusqu'à Buenos-Ayres, et traça, durant cette navigation, la carte des sinuosités du fleuve, de ses îles et de ses rivages : il observa la constitution géologique de leur territoire, recueillit des échantillons de leurs minéraux, fit des dessins ou des collections de leurs animaux et de leurs plantes, et mit en ordre à Buenos-Ayres cette première partie de ses travaux.

L'année suivante, M. d'Orbigny s'engagea vers le sud, dans les vastes plaines des Pampas, et à travers les peuplades errantes qui y sont répandues; il parvint au Colorado, parcourut les solitudes qui s'étendent entre ce fleuve et le Rio-Negro, entra dans la terre de Patagonie, et ne termina qu'au 43° degré de latitude méridionale son exploration. Il avait observé tous les accidens du sol, et avait fait, hors de sa direction principale, de nombreuses excursions : il s'était rapproché du littoral, avait relevé la carte des dunes, des lacs salés que l'on rencontre au midi du Colorado, celle des

rives du Rio-Negro dont il remonta le cours , celle des falaises escarpées qui entourent la vaste baie de Saint-Antoine , et qui ne permettent l'accès des bâtimens que sur quelques points , où cette ligne de rochers est interrompue.

Ce voyageur revenu à Buenos-Ayres , s'embarqua pour le Chili , et après un séjour de trois mois dans cette contrée , il se rendit par mer , en 1830 , au port péruvien d'Arica , d'où il devait gagner le sommet des Andes. Un observateur instruit , M. Pentland , avait fait en 1827 un voyage dans une partie de ces hautes régions ; il y avait fixé par des observations astronomiques la position des lieux les plus importants , celle des villes de la Paz , d'Ororo , de Chuquisaca , de Potosi , de Cochabamba et d'un certain nombre de hauteurs voisines ou intermédiaires. Les calculs de M. Pentland ont un caractère de précision et d'exactitude , qui a déterminé le bureau des longitudes de France à les admettre , et à les insérer dans ses tables d'observations ; ils ont pu servir de points de repère aux voyageurs qui avaient à traverser les mêmes contrées. Mais en nommant les points que cet observateur avait reconnus , nous indiquons aussi les limites où il s'arrêta : M. Pentland avait vu les régions occidentales du Haut-Pérou ; et M. d'Orbigny parcourut , dans toute son étendue , et dans tous les sens , la république entière de Bolivia , contrée plus grande que la France.

Rendons hommage à l'illustre président de cet état , dont notre voyageur reçut l'accueil le plus hospitalier. Don André de Santa-Cruz vit dans les recherches qu'il se proposait de faire un moyen de connaître , sous un grand nombre de rapports plusieurs régions qui n'étaient pas encore explorées , de vastes plaines incultes et sans ha-

bitans, des montagnes que l'on jugeait impraticables, des rivières dont on n'avait vérifié ni la direction ni l'embouchure, et dont on n'avait pas même essayé la navigation.

Ces dispositions bienveillantes du gouvernement de Bolivia facilitèrent les entreprises de M. d'Orbigny ; mais il lui restait à vaincre les obstacles de la nature, à se préserver quelquefois des sables mouvans ou des marécages, de l'insalubrité du sol ou des ardeurs du ciel, de la rencontre des bêtes féroces, des ravines, des précipices, creusés par les torrens, ou par la violence des convulsions de la terre, dans les régions sauvages qu'il avait à parcourir. Ce voyageur explora toute la province de Chiquitos ; il longea la frontière du Brésil, bornée sur ce point par la rivière de Paraguay ; et pénétrant ensuite dans le vaste territoire de Moxos, il suivit le cours du San-Miguel jusqu'à son embouchure dans le Guapuré, qui est lui-même un des affluens du Mamoré. Ce dernier fleuve est le plus considérable de la république de Bolivia ; il se dirige vers le nord, pour aller se perdre, après un cours de deux cents lieues, dans le Madeira, l'un des principaux tributaires du fleuve des Amazones. M. d'Orbigny remonta le Mamoré, et il en examina tous les affluens ; l'un des plus considérables de sa rive gauche est le Rio-Chapari : il se dirigea vers sa source, située dans la Cordillère orientale, gagna ensuite le Rio-Securi, autre affluent du Mamoré, et reconnut, en le descendant dans toute sa longueur, que cette voie ouvrait la communication la plus facile entre Moxos et Cochabamba. Ces deux points n'avaient eu de relations jusqu'alors que par des sentiers, périlleux, détournés, et souvent rendus impraticables par les neiges et les torrens des montagnes.

Dans les autres excursions que fit ce voyageur, soit

entre Moxos et Santa-Cruz de la Sierra, soit dans toutes les autres directions de ces plaines immenses et des régions plus élevées, il se procura un système complet du cours des rivières, de la nature du sol qu'elles traversent, et des productions de leurs rivages, des ondulations du territoire, des points où elles se rattachent aux collines, aux montagnes, à leurs divers embranchemens, qui soutiennent comme des contre-forts le boulevard des Andes.

Ces différentes observations sur toute la surface des contrées de Chiquitos et de Moxos occupèrent pendant long-temps M. d'Orbigny. Il relevait toutes les sinuosités des fleuves ou des sentiers parcourus, mesurait les distances à l'aide d'une montre, orientait à la boussole ses reconnaissances, et voyait dans les pics des Cordillères autant de jalons et de signaux auxquels il pouvait assujétir ses directions. Quoique son exemple nous ait montré comment un observateur ingénieux et fidèle peut suppléer par d'autres procédés à quelques moyens d'évaluation qui lui manquent, ne lui demandons pas toujours une précision absolue; que le peu d'instrumens mis à sa disposition ne lui permettait pas d'obtenir; mais remarquons le nombre et l'ensemble des documens de diverse nature qu'il nous a procurés sur de vastes régions, si imparfaitement connues des Européens. La constitution du sol; les plantes dont il est orné, les espèces d'animaux répandues à sa surface ne peuvent être étrangères à nos recherches; et nous devons remercier ce voyageur des observations importantes et variées qu'il a faites sur tous les règnes de la nature, ainsi que des nombreuses collections dont il a enrichi les différentes branches de l'histoire naturelle. N'est-il pas intéressant pour la géographie;

qui doit aussi s'appliquer à l'étude des divers climats, de reconnaître avec M. d'Orbigny que les plantes d'une latitude éloignée des tropiques se retrouvent cependant dans quelques régions de la zone torride, qui doivent à leur élévation le climat des zones tempérées ? Ce voyageur a remarqué sous l'une et l'autre latitude, et avec de semblables différences de nivellement, des espèces d'animaux identiques ou analogues. Cette similitude de résultats répand un nouveau jour sur la géographie qui, pour rendre ses descriptions plus complètes et plus instructives, doit aussi nous faire connaître l'influence que la hauteur du sol ou la température exercent sur l'habitat des plantes, et sur les espèces vivantes, mêlées à cette végétation.

Les observations géologiques de M. d'Orbigny offrent au Géographe une autre source d'intérêt; et si nous voulons suivre sur la terre la trace et les progrès de la population, ce genre d'étude nous apprend pourquoi divers pays sont condamnés à la stérilité, par la constitution même du sol, ou par les principes délétères qui le rendent inhabitable : la même étude nous montre les territoires où les plantes et les animaux peuvent vivre, où la race humaine peut se conserver; et cette connaissance qui s'applique à l'homme est bien digne de nos recherches, car c'est lui, c'est lui seul que nous voyons sans cesse placé à la tête des œuvres de la création; et la terre ornée de toutes ses productions, de toutes les espèces qui la vivifient, nous paraît plus belle, sous le sceptre de l'homme qui en est le roi.

Voilà pourquoi nous attachons une haute valeur aux ouvrages où les différentes études de la nature sont réunies. Nous sommes même plus exigeants : nous demandons qu'un voyageur nous fasse connaître les

mœurs des peuples , qu'il nous instruisse de leur histoire , qu'il pénètre dans leurs plus anciennes traditions , qu'il nous conduise même jusqu'à leur origine , jusqu'à cette mythologie , souvent obscure et mystérieuse qui entoura de fables leur berceau.

M. d'Orbigny n'avait eu à remplir qu'une partie de cette tâche difficile dans les voyages que nous venons de décrire ; mais un autre champ d'observations vient de s'ouvrir à lui , lorsque , abandonnant les vastes solitudes de Moxos , il revient dans les cités de la Bolivia , lorsqu'il se rend de Santa-Cruz à la Plata ou Chuquisaca , à Potosi , à Ororo , à la Paz , et sur les bords de ce lac fameux de Titicaca , où s'accomplirent autrefois les plus grandes solennités de la religion des Péruviens.

Les noms de la Plata , de Potosi , nous rappellent ces mines célèbres dont la richesse éblouit leurs conquérans. Ces précieux métaux étaient employés , long-temps avant la conquête , dans la parure des chefs et des guerriers , dans les ornemens des palais et des temples ; et M. d'Orbigny regarde comme anciennement destinée au lavage de l'or une suite de bassins et de réservoirs , creusés dans les rochers qui couvrent , comme une plateforme inclinée , une montagne située à quarante lieues au nord-ouest de Santa-Cruz. La mémoire de cette ancienne destination paraît néanmoins s'être effacée dans le pays même , et les indigènes ne voient plus dans ce monument d'antiquité que les vestiges d'une forteresse érigée par un Inca. Un sentiment naturel , et qui se retrouve dans tous les pays , reporte la pensée des peuples vers les temps de leur force et de leur puissance.

Notre voyageur , revenu sur les hauteurs des Andes , décrit avec soin la double chaîne de ces montagnes et leur plateau intermédiaire ; il signale les majestueux

sommets de l'Ilmamy, du Sorate, qui dominent l'Amérique entière et sont plus élevés que le Chimborazo, sans atteindre toutefois à la hauteur de l'Himalaya, qui couronne le Caucase indien : les dessins de cette partie des Andes sont terminés ; ils représentent tous les accidens du sol, et rendent plus sensible à nos yeux le relief de ces hautes régions.

Le lac de Titicaca, placé au milieu de ces plateaux supérieurs, s'étend du sud-est au nord-ouest et se partage en deux bassins : celui du nord est le plus grand ; ils sont séparés l'un de l'autre par deux presqu'îles opposées, entre lesquelles s'ouvre un détroit d'un quart de lieue de largeur. Les bords du lac sont des montagnes nues et escarpées ; son lit est d'une grande profondeur, et il doit le volume de ses eaux aux torrens et aux neiges fondues de cette double chaîne des Andes dont il est le premier réservoir. Il se dégorge vers le sud, par une rivière ou *desaguadero*, dont les eaux vont se perdre à leur tour dans la grande lagune de Pança, également située sur le plateau des Cordillères.

La région où se trouve le lac de Titicaca paraît avoir été le centre de la population et de la civilisation des anciens Péruviens. L'auteur pense que leur langue était l'aymara que l'on y parle encore, et il la regarde comme la souche de la langue quichua, répandue dans les contrées circonvoisines. On voit encore au midi du lac les ruines de quelques monumens antérieurs à la conquête des Espagnols, et même au règne des Incas. Les Péruviens y avaient leur temple du soleil, avant qu'ils eussent transporté dans les deux principales îles du lac les images de leur adoration. Ces îles devinrent alors une terre inviolable et sacrée, où l'on n'abordait qu'avec des rites religieux et solennels : deux temples, devenus

célèbres, y furent érigés par les Incas, et nous pouvons encore juger de leurs imposantes proportions par les dessins que M. d'Orbigny en a faits, et qui seront joints à son ouvrage.

Ce voyageur a souvent regretté de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Cuzco, cette ville si fameuse dans les annales du Nouveau-Monde. C'était le siège de la puissance des Péruviens; Manco-Capac y avait réuni de premières tribus arrachées à la vie sauvage; les Incas ses successeurs y avaient résidé, et François Pizarre était venu, quatre siècles après, conquérir et renverser leur empire.

Les nombreux vocabulaires que M. d'Orbigny s'est procurés sur les différentes langues, encore usitées parmi les peuplades indigènes de la Bolivie, permettent de comparer entre eux ces divers idiomes, et peuvent nous intéresser sous plusieurs rapports. Ce genre de recherches se lie à l'étude des migrations des peuples, ou de leur séjour prolongé sur un même territoire, à celle des conquêtes qu'ils ont faites ou des invasions qu'ils ont subies, à celle des différens corps de nations entre lesquels ils se sont partagés, et des causes qui ont maintenu leur séparation. Ces variétés de langage ne peuvent pas être un simple effet du hasard ou du caprice des hommes : tout s'enchaîne dans le système de leurs idées; et la variété des idiomes ou des signes qui les représentent nous conduit à examiner si des causes locales, si de larges fleuves, si des montagnes, élevées comme des barrières entre les nations, ne contribuèrent point à la différence de leurs langues, de leurs mœurs, de leur destinée.

D'autres documens ont été recueillis par l'auteur sur l'ancien état des arts dans ces mêmes contrées; souvent

même il ne se borne point à décrire , il a rapporté les monumens ; et nous pouvons entrer dans les détails de la sculpture péruvienne , de la forme que l'on donnait aux images sacrées , des procédés de l'inhumation , de la variété des armes , des vases , des instrumens de toute nature , des parures , des vêtemens , de la contexture des tissus , des imparfaites images qui aidaient à conserver les traditions , et enfin d'un grand nombre d'usages de la vie domestique. Tous ces tableaux de mœurs représentées par les monumens eux-mêmes , donnent aux récits d'un voyageur plus d'intérêt et de mouvement ; ils replacent la race humaine sur le théâtre du monde , et ils en font passer les différentes générations sous nos yeux.

Si nous avons donné quelque étendue à nos remarques sur les voyages de M. d'Orbigny , l'intérêt , le nombre et l'importance de ses observations , nous ont paru l'exiger ainsi : nous avons à les présenter sous les différens points de vue qui peuvent en faire apprécier l'ensemble. Cette analyse , messieurs , vous offre tous les motifs qui ont déterminé la commission spéciale , dont je viens d'être l'organe , à considérer M. Alcide d'Orbigny comme digne du prix annuel , que vous avez aujourd'hui à décerner , pour les plus importantes découvertes faites en géographie dans le cours de 1832.

Lorsque ce voyageur explorait la Bolivie , un autre naturaliste , M. Gay , parcourait la région centrale du Chili , qui s'étend de Valparaiso au sommet des Andes : il a visité toute la province de Colchagua , et il y a suivi dans tous leurs développemens le cours du Rio-Rappel et celui de ses affluens. Ses recherches n'ont été suspendues en 1832 que pour être reprises deux ans après , avec des instrumens et des moyens d'observation plus parfaits.

A l'époque dont votre commission s'occupe aujourd'hui, le Chili et le Pérou ont été également visités par un voyageur allemand, M. Poeppig, qui a terminé son expédition en 1832, comme La Condamine l'avait fait près d'un siècle auparavant, en descendant le fleuve des Amazones. Nous citons ces différens voyages, non-seulement par sentiment d'estime pour leurs auteurs, mais afin de montrer avec quel soin et quel vif intérêt on s'attache à mieux connaître ces différentes contrées du Nouveau-Monde, où de grandes colonies se sont élevées au rang des nations, et où tant d'orages politiques ont menacé sans l'affaiblir le principe de vie qui les anime.

Pour compléter les conclusions du rapport que je viens, messieurs, de vous présenter, votre commission spéciale a pensé qu'une médaille d'argent devait être décernée à M. Alexandre Burnes pour ses voyages sur l'Indus et en Boukharie : elle a jugé digne d'une mention honorable les voyages de M. Arthur Conolly au nord de l'Inde, et une médaille de bronze lui est accordée comme un témoignage de l'estime de votre Société.

La commission spéciale a également mentionné les recherches et les découvertes faites dans l'Afrique méridionale par la Société des missionnaires évangéliques : elle a mentionné les importans voyages de M. Moerenhout dans plusieurs archipels de l'Océanie, ceux de M. Berthelot dans les îles Canaries, et ceux de M. Gay dans l'intérieur du Chili.

Il est à regretter que nous n'ayons encore aucun document sur les voyages de M. le docteur Ruppel en Abyssinie : la réputation de ce savant est établie, elle nous fait prévoir un ouvrage instructif.

Le mérite des voyages de M. Callier dans les régions d'Asie voisines de la Méditerranée, le rendait digne des

plus grands éloges, et nous rappelons que l'examen de ses titres et de ses travaux est renvoyé au concours de l'année suivante.

Il nous reste, messieurs, à féliciter votre Société de l'établissement de ces concours annuels. Vos honorables encouragemens ont donné à l'étude de la géographie l'impulsion qu'elle continue de suivre; et si de zélés voyageurs tentent de nouvelles découvertes, il faut aussi compter au nombre des motifs qui les animent l'espérance de vos suffrages. Vous n'avez pas de trésors à donner pour récompenses : vos prix sont fondés sur l'opinion : c'est une médaille accordée par la Société de Géographie, c'est un nom qu'elle proclame; mais un nom est quelque chose, si la voix publique le répète et le favorise.

VOYAGE EN ORIENT

DE M. CAMILLE GALLIEN,

Capitaine au corps royal d'état-major.

Note lue dans l'Assemblée générale de la Société de Géographie,
le 27 mars 1835.

Messieurs,

L'esquisse rapide que j'ai eu l'honneur de vous soumettre dans une de vos séances ordinaires, vous a fait connaître les diverses routes que j'ai parcourues en Asie-Mineure, en Syrie et dans l'Arabie-Pétrée. Vous avez bien voulu accueillir avec intérêt un itinéraire simplement jalonné de quelques noms de villes, de montagnes et de fleuves et vous m'avez témoigné le désir d'entendre la lecture d'une note plus développée; dans laquelle j'entrerais dans quelques détails sur une partie quelconque de mes explorations. Je vous avouerai, messieurs, que ce n'est point sans quelque hésitation que j'entreprends actuellement cette tâche. Mes travaux préliminaires sont loin d'être assez avancés, et je me trouve restreint par le temps dans de trop étroites limites pour que je puisse donner à la relation partielle que vous demandez, tout le développement qu'elle comporte, et que j'ai la pensée de lui donner par la suite. Cette relation abrégée devra nécessairement porter les marques de la précipitation avec laquelle je l'aurai écrite, c'est-à-dire qu'elle sera incomplète, superficielle, aride même, surtout quand je

réfléchis combien la vue de ces lieux à-la-fois si célèbres et si peu connus suggère à l'esprit de grandes idées, d'aperçus nouveaux, d'observations intéressantes, mais qui ont besoin, pour être rassemblés et mis en ordre, d'un long travail et de nombreuses recherches. Si je me hasarde aujourd'hui à vous soumettre les principaux résultats d'une partie de mes voyages, c'est que vous comprendrez parfaitement qu'une description de ces pays qui répondrait à l'importance de son sujet, ne saurait être improvisée, et que la notice que je vais vous lire ne sera pas regardée par vous comme l'ambitieux fragment d'un ouvrage inédit, mais bien comme un travail fait à la hâte et pour lequel je réclame ici toute votre indulgence.

Vous savez déjà, messieurs, qu'après la perte si douloureuse de mon infortuné camarade qui mourut à Alep à la suite de nos dangereux voyages chez les Kurdes, je résolus de continuer seul la mission difficile dont nous avions été chargés. Nos travaux en Cappadoce, dans la petite Arménie, dans le pays de Sophène et en Mésopotamie circonscrivaient une lacune jusqu'à ce jour inexplorée. Ce qui avait rebuté tous les voyageurs européens, c'était l'extrême difficulté de pénétrer au milieu des tribus nomades dont l'inhospitalité et les habitudes de pillage-inspirent la terreur à toutes les contrées qui avoisinent leur territoire. J'eusse été trop heureux de partager avec mon malheureux ami les périls de cette expédition. Sa mort toutefois ne me fit pas renoncer au projet de poursuivre seul mes recherches dans cette intéressante lacune ; je me hasardai à la parcourir, et c'est le résultat de ces explorations que je me suis proposé de vous soumettre dans cette séance.

Mon but était d'abord de me rendre d'Alep à Kaysar par la route de Marach et d'El-Bistane. Ce projet paraiss-

sait rempli de tant d'obstacles, que sur 80 Kaouasses du pacha je n'en trouvai pas un qui voulût m'accompagner si je suivais ce chemin; il n'y avait d'après eux que la route d'Adana qui fût praticable. Pour ne pas me priver de l'appui presque indispensable d'un officier du pacha, j'eus l'air d'abandonner mon dessein, et je consentis à suivre d'abord la route d'Adana, me réservant de revenir ensuite comme je pourrais par le chemin d'El-Bistane. Mais avant de quitter Alep, je dois en dire quelques mots. Cette ville paraît avoir conservé son ancien nom; car les Grecs l'appelaient *Chalybon* et les Arabes la nomment aujourd'hui *Hhaleb*. Cependant elle fut aussi connue sous le nom de *Berea*, c'est ainsi du moins qu'elle est nommée par Strabon qui la cite comme une petite ville. Elle ne paraît pas en effet avoir joué un rôle important dans l'antiquité; au moyen âge elle était devenue la capitale d'une province et la résidence d'un prince sarrasin : aujourd'hui elle est, après Damas, la ville la plus considérable de la Syrie.

Alep est située sur un plateau assez élevé qui forme la séparation des bassins de l'Euphrate et de l'Oronte; la petite rivière du Koék, l'ancien *Chalus*, traverse ce plateau dans sa longueur; elle vient contourner les murs de la ville du côté de l'Occident et va se jeter dans le petit lac de Kennescrine auprès des ruines de l'ancienne *Chalcis*. Il est difficile d'imaginer un site plus pittoresque que celui d'Alep. Une infinité de coupoles et de minarets se groupent avec grâce autour d'une citadelle dont les murs dorés couronnent un monticule artificiel placé au milieu de la ville. Ce tableau est encadré par une enceinte de grandes tours à demi ruinées et réunies par de belles murailles. De nombreux jardins qui bordent le cours de la rivière forment autour de ces

murailles une élégante ceinture de végétation, du sein de laquelle s'élèvent encore de jolis kiosques et de brillantes coupolés. Ce qui frappe surtout dans ce paysage ravissant, c'est le contraste admirable qu'il présente avec les collines au milieu desquelles il est situé, et dont l'aspect aride et monotone fait pressentir l'approche du désert.

En sortant d'Alep je me dirigeai d'abord sur Antioche. Après avoir traversé le Koék, on s'engage au milieu d'ondulations calcaires sans eau et sans verdure. On voit de temps à autre apparaître quelques villages disséminés qui présentent l'aspect de châteaux en ruines; de hautes tours délabrées servent aux habitans de forteresses pour se défendre contre les attaques de leurs ennemis ou pour repousser les incursions des tribus nomades. Une grande partie de ces villages est occupée par des Anazès sédentaires sans cesse armés les uns contre les autres, et dont les habitudes de pillage sont un sujet de craintes continuelles pour les voyageurs. Au-delà des premières collines on arrive dans une petite plaine cultivée par des Arabes qui, au produit de leurs champs ajoutent aussi quelquefois celui de leurs rapines. On remarque dans la plaine le village de Dana, situé sur un petit monticule. Les débris qu'on y trouve indiquent l'emplacement d'un lieu ancien. Pococke y place l'ancienne Imma, mais pour des raisons que je ferai valoir ailleurs, cette opinion ne me paraît pas fondée.

En quittant Dana, on traverse la plaine pour gagner une gorge étroite et sinueuse dans les montagnes qui séparent la plaine de Dana et celle d'Antioche. Ce passage est rempli de constructions en ruines. On y remarque surtout des restes de murailles, des portes et des voûtes bien conservées, qui doivent avoir appartenu au Bas-Empire. Cette espèce de défilé aboutit à la plaine

d'Antioche à l'extrémité de laquelle on aperçoit la chaîne boisée du mont Rhosus. A la sortie de la gorge, les montagnes s'ouvrent des deux côtés en forme d'amphithéâtre et alimentent des ruisseaux qui se rendent dans le lac d'Antioche. Le chemin traverse quelques-uns de ces cours d'eau et passe ensuite sur de légers mouvemens calcaires où l'on remarque des emplacements taillés qui indiquent les lieux où les fondateurs des cités voisines sont venus prendre des matériaux. A gauche, au pied de montagnes aux flancs arides et déchirés on aperçoit sur le sommet d'un rocher les ruines d'un château qui semble appartenir à l'ancienne Imma.

La plaine d'Antioche est sillonnée d'une infinité de ruisseaux dont les eaux se répandent sur le sol et forment de nombreux marécages. Elle est devenue comme un apanage des tribus Turkmènes qui s'y réfugient pendant l'hiver avec leurs troupeaux, lorsque les neiges les obligent à descendre des montagnes. Les brigandages de ces hordes errantes inquiètent souvent les caravanes, et plus d'une fois les pachas d'Alep ont été contraints de leur faire la guerre, pour les éloigner et les punir de leurs déprédations.

Je ne pus traverser cette plaine sans être profondément ému par les grands souvenirs qu'elle réveille; c'est là en effet que se décida l'étrange destinée d'une des femmes les plus extraordinaires dont l'histoire nous ait conservé le nom, de Zénobie, qui avait transporté comme par enchantement la civilisation la plus avancée au milieu des déserts, qui, un moment revêtue du pourpre impériale, eut la pensée de partager l'empire du monde entre Rome et Palmyre, et qui, après avoir orné le triomphe d'Aurélien, devait échanger le titre fastueux de reine d'Orient contre la modeste condi-

tion de dame romaine, vivant à Tibur dans une terre que lui avait accordée son vainqueur. Ces lieux ont aussi été le théâtre des principaux épisodes du mémorable siège d'Antioche par les croisés. Ou dirait, à voir la forme et la vaste étendue de cette plaine, que la nature l'avait disposée pour les combats. Les Turcs n'ont point manqué de faire cette remarque et ils en ont été si vivement frappés qu'elle a été chez eux l'origine d'une prophétie. Si on les croit, la plaine d'Antioche sera un jour témoin d'une bataille sanglante où ils seront vaincus et où ils perdront toutes leurs glorieuses conquêtes.

Quand on a traversé la plaine, et qu'on est parvenu au-delà de l'emplacement de l'ancienne Imma, les montagnes se divisent en deux chaînes, et forment une vallée étroite d'où l'on voit sortir l'Oronte. Quelques touffes de saules dessinent dans la plaine les sinuosités de son cours. Son lit est encaissé et profond. On le passe sur un pont de pierre nouvellement construit sur les ruines de l'ancien. A quelque distance du pont, le fleuve reçoit les eaux du lac et se recourbe à l'ouest dans la vallée d'Antioche, bornée au nord par le mont Rhosus, et vers le sud par les sommets escarpés qui terminent le Casius. C'est sur le revers de ces dernières montagnes que Séleucus Nicator fit construire la ville qu'il nomma *Antiochia*, en l'honneur de son père Antiochus, et qui devint la capitale de son puissant empire, l'un des plus beaux débris de la succession d'Alexandre.

Sur le chemin qui conduit à Antioche, et qui se replie comme le fleuve en suivant le pied des montagnes jusqu'à la ville, on aperçoit quelques ruines éparses sur des rochers. Ces faibles restes n'indiqueraient-ils pas l'emplacement de la ville d'Antigone dont l'existence finit avec la puissance de son fondateur ?

La nouvelle Antioche occupe aujourd'hui un petit espace dans l'enceinte de l'antique cité. Les anciens murs existent encore dans toute leur étendue, ils partent des bords du fleuve, traversent la plaine et s'élèvent sur la pente rapide des montagnes dont ils couronnent les sommets. Voilà tout ce qui subsiste encore de cette capitale si célèbre des rois de Syrie, et que sa grandeur et sa beauté faisaient regarder comme la troisième ville du monde. Pour le voyageur qui arrive dans ces murs, avide de rencontrer au moins de curieuses ruines et d'éloquens débris, il ne reste plus rien que des regrets et de tristes pensées ; de ces palais somptueux, de ces temples, de ces monumens si vantés, tout a péri, tout jusqu'au souvenir ; car les habitans de la ville moderne n'ont pas conservé la plus faible tradition de sa gloire passée.

Toutefois si l'on se reporte à des événemens d'une date moins reculée l'aspect de ces lieux et leur situation seule peut devenir d'un grand intérêt. Je veux parler du siège mémorable que les chrétiens firent de cette ville, et qui est un des plus brillans épisodes de la première croisade. Car les récits qu'en ont faits Robert le-Moine et Raoul de Caen reçoivent en présence des lieux une vive lumière qui se répand sur toutes les opérations de l'armée chrétienne, et l'on est surpris que des descriptions dont la lecture laisse souvent tant de vague et d'obscurité dans l'esprit, deviennent tout-à-coup si lumineuses et si précises. Je regrette, messieurs, de ne pouvoir vous signaler les rapports frappans que j'ai remarqués entre les lieux que j'ai examinés et les principaux événemens de ce siège racontés par les historiens ; mais ces rapprochemens si intéressans me sont interdits par la nécessité de renfermer mon récit dans de certaines limites.

L'Oronte laisse Antioche sur sa rive gauche et va baigner le territoire où étaient les bois de Daphné et le temple d'Apollon et de Diane. Le fleuve se creuse ensuite une vallée profonde et sinueuse entre les monts Casius et Pierius, pour aller se jeter à la mer près des ruines de l'ancienne Séleucie, l'une des villes fondées par Seleucus Nicator. Cet emplacement porte aujourd'hui le nom de Sonédié, et présente un des plus beaux et des plus attrayans paysages de la Syrie.

En quittant Antioche, je passai l'Oronte sur un pont de pierre et je remontai son cours jusqu'au bord du lac. La plaine qui le sépare du mont Rhosus est traversée par de nombreux cours d'eau qui forment plusieurs marécages, et, comme la plaine d'Antioche, elle sert de campement à des tribus nomades. Après avoir passé un léger contre-fort, on descend dans un petit vallon où l'on trouve le village et le Khan de Caramout. On traverse un torrent et l'on aperçoit à gauche sur un monticule rocailleux les ruines d'un ancien château qui a fait autrefois partie du domaine des Templiers, et dont les croisés se sont emparés avant de former le siège d'Antioche : son nom de Payrœ s'est conservé dans celui de Bayras. C'est près de ce lieu que se livra une bataille sanglante, où Alexandre Bala, cet audacieux aventurier que son imposture, mais surtout sa bravoure et ses talens avaient placé sur le trône de Syrie, fut vaincu par Démétrius Nicator, et où fut blessé mortellement le beau-père de ce dernier, Ptolémée Philométor qui avait aidé son gendre à reconquérir ses états. C'est ainsi qu'à chaque pas on rencontre des traces du sanglant héritage qu'Alexandre avait légué à ses successeurs.

Un chemin sinueux traverse divers contre-forts du Rhosus et conduit par des pentes rapides jusqu'à un col

élevé qui sert de passage pour se rendre de la plaine d'Antioche sur le littoral du golfe d'Issus. La montagne présente des formes pittoresques embellies par une végétation animée et qui repose agréablement les yeux du voyageur fatigué par l'aridité et la monotonie des collines d'Alep. Un profond ravin, dominé des deux côtés par des sommets d'une grande élévation, et encaissé par de puissantes formations de roches calcaires, commence à la naissance du col et s'étend jusqu'à la mer. Près de son origine, il traverse le village de Beylane qui fut autrefois pris et pillé par les croisés. Un chemin rapide laisse le ravin à gauche et conduit au pied des montagnes dans une plaine marécageuse qui s'étend jusqu'au rivage. Quelques cabanes éparses au milieu de roseaux et de palmiers composent le village de Scanderoun, situé sur l'emplacement d'Alexandria Cata-Isson. Les ruines d'un fort et de quelques tours, voilà tous les vestiges qui indiquent l'existence de cette ville fameuse; encore ces constructions ne paraissent-elles pas remonter au-delà du moyen âge : peut-être sont-elles l'ouvrage de nos guerriers d'Occident. Il ne reste plus rien de l'ouvrage d'Alexandre-le-Grand, dont le puissant génie avait fondé cette ville, dans la pensée d'établir une communication entre l'Orient et l'Occident, pensée féconde qui porta ses fruits : car Alexandrie jouit d'une grande importance commerciale, jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance. C'est dans son port qu'on embarquait tous les produits de l'Inde qui, après avoir traversé le désert, se répandaient de là dans toutes les contrées de l'Europe.

C'est près de cette ville et sur le même rivage que l'armée d'Alexandre était campée avant la bataille d'Issus. Mais l'emplacement où le conquérant macédonien remporta sur Da-

rius, cette fameuse victoire qui lui ouvrit les portes de la Syrie, comme celle du Granique lui avait ouvert celles de l'Asie-Mineure, est encore aujourd'hui un sujet de doutes et de contestations. L'intérêt qui se rattache à ce grand événement, et l'influence qu'il exerça sur la plus fameuse expédition de l'antiquité, ont donné un vif attrait aux études topographiques que j'ai faites de ces lieux. J'y ai aussi rencontré les souvenirs d'une autre expédition célèbre, qui ajoutent une grande importance à ces études. Il me serait impossible, messieurs, de vous présenter ici l'exposé complet de mes recherches. Je dois me borner à vous en soumettre le résultat.

Alexandrette (ou Scanderoun) est située sur le rivage méridional du golfe d'Issus et à l'extrémité nord de la petite plaine qui se trouve comprise entre la mer et les montagnes. A trois lieues vers le sud on trouve des ruines sur le bord de la mer, qui, selon toute probabilité, indiquent le lieu qu'occupait Myriandre, ville d'une haute antiquité, et dont la fondation est attribuée aux Phéniciens. J'aurai bientôt occasion d'y revenir. A un mille environ du village de Scanderoun, la côte se replie pour suivre la direction des hautes montagnes de l'Amanus qui bordent le golfe du côté de l'est. A six milles plus loin, un rameau de l'Amanus présente un obstacle qui se termine à la mer par des escarpemens, et le chemin s'élève sur les roches qui le composent. On remarque dans cet espace étroit, des débris de construction, des tours et un château qui semblent avoir fait partie d'un système de défense. Au-delà de ces rochers une petite rivière sort d'un vallon encaissé et va baigner le pied de collines escarpées qui se prolongent jusqu'à la mer et à l'extrémité desquelles on aperçoit des tours ruinées. Le passage que je viens de vous décrire, messieurs, me pa-

rait être celui des Pyles syriennes de Xénophon. On y trouve l'application complète du récit de cet historien. De plus, la distance qu'il donne entre ce défilé et Myriandre, s'accorde avec celle qu'indique Arrien lui-même; ce qui autorise à donner pour emplacement à cette ville les ruines dont j'ai fait mention à trois lieues d'Alexandrette.

Au sortir du passage du côté de la Cilicie, on remarque, comme Arrien, que les montagnes vont toujours en s'éloignant de la mer, et à l'endroit le plus large on trouve une plaine, un fleuve et des montagnes qui conviennent parfaitement à la description détaillée qu'il donne de la bataille d'Issus. Ce serait donc là que le roi de Macédoine aurait remporté cette célèbre victoire qui fit tomber en son pouvoir la famille et l'empire de Darius. A la vue de ce champ de bataille on comprend fort bien l'étonnement d'Alexandre qui se crut obligé d'attribuer à la faveur des Dieux la faute de Darius qui abandonna les plaines de Sochos pour venir s'engager dans des défilés où sa cavalerie lui était presque inutile, et où il lui était impossible de déployer son armée. Pour tous ces motifs, il serait difficile d'assigner un autre emplacement à la bataille d'Issus, et je dois ajouter à l'appui de cette opinion fondée, que sur la rive droite du fleuve, on remarque un monticule en forme de tumulus, comme on en rencontre si souvent près des champs de bataille.

Arrivé au fond du golfe d'Issus, les monts escarpés de l'Amanus s'abaissent et s'éloignent vers l'Orient. Le rivage tourne brusquement vers l'ouest, dominé par un rang de collines volcaniques sans aucune végétation. Derrière ces collines on trouve une plaine inhabitée où les voleurs attaquent souvent les caravanes. Elle est traversée dans toute sa longueur par un ravin qui sert de

lit à un ruisseau. Après six heures de marche dans cette plaine abandonnée, j'arrivai au château d'Ayas situé sur des rochers dont les pieds sont baignés par la mer. Nous eûmes une peine infinie à nous faire ouvrir cette forteresse où quelques familles turkmènes s'abritent avec leurs troupeaux contre les attaques de peuplades vagabondes qui vivent de meurtre et de pillage. Pour éviter toute surprise de la part des brigands, les portes restent toujours fermées pendant la nuit et des gens armés veillent sur les murs. Comme autrefois sous la domination romaine, ces pays sont toujours infestés de voleurs qu'on ne peut soumettre. Pompée et Cicéron avaient été successivement chargés de les détruire. Dans une lettre à Atticus, l'orateur romain lui parle de ses préparatifs contre les Parthes et de son expédition contre des peuples féroces qui ne s'étaient jamais soumis à l'empire.

En quittant le château d'Ayas on traverse d'abord une plaine déserte non loin du rivage et après avoir dépassé quelques enchaînemens de collines calcaires on arrive à un col qui domine toute la plaine de Cilicie, et d'où l'on peut suivre les contours sinueux du Pyrame. On aperçoit sur les bords du fleuve des tentes divisées par tribus. Elles appartiennent à des Turkmènes que les neiges chassent des montagnes où ils vont errer pendant l'été, et qui se retrouvent tous les hivers sur les rives du fleuve. Leurs troupeaux de chèvres sont répandus çà et là sur les rochers, tandis que les cales et les jeunes chevreaux paissent autour des tentes. Le soir, les chèvres rentrent à la tribu pour apporter leur lait, et chaque troupeau va se réunir devant la tente de son maître pour y passer la nuit. La vie champêtre de ces peuples nomades rappelle les mœurs des patriarches, et l'on est frappé

pé de retrouver dans ces contrées la simplicité pastorale des premiers âges, après toutes les révolutions qui en ont tant de fois changé la face.

Placé au sommet du col, les regards se perdent dans cette plaine immense; et l'on contemple avec admiration la chaîne majestueuse du Taurus qui se déploie au nord comme un gigantesque et inaccessible rempart. Ses sommets presque toujours couverts de neige d'une blancheur éblouissante s'élèvent avec fierté au-dessus d'immenses rameaux que les rayons du soleil couchant font briller de tout l'éclat de l'or.

Le chemin descend dans la plaine en suivant le pied des montagnes et remonte le cours du Pyrame jusqu'à Missis, l'ancienne Mopsueste. Un beau pont de pierre jeté sur le fleuve réunit les deux parties de cette petite ville, des ruines répandues çà et là sur le sol indiquent la haute antiquité de ce lieu. On y trouve quelques inscriptions tumulaires, mais sans intérêt. Missis est situé à l'endroit où viennent se terminer les collines qui resserrent le cours de Pyrame. Au-dessous de la ville, le fleuve coule librement dans la plaine, et après avoir tracé de longs détours il va se jeter à la mer près de Mallos où Alexandre alla sacrifier sur le tombeau d'Amphiloque qu'il honorait comme un héros et aussi parce que tous deux étaient d'origine Argyenne.

Un chemin à travers la plaine conduit à Adana qui a conservé son ancien nom. Cette ville est située sur la rive droite du Sarus à l'extrémité d'un pont dont l'issue est fermée par des portes.

Missis, Adana et Tarsous se rattachent aux souvenirs de nos croisades. Ces villes et plusieurs châteaux dont on aperçoit encore les ruines tombèrent au pouvoir de Tancrede et de Baudouin après qu'ils se furent séparés

de l'armée à Héraclée. C'est devant les murs de Mopueste que de fâcheux débats éclatèrent entre les guerriers de la croix, et que les Italiens irrités des prétentions de Baudorin, accusèrent Tanocrède d'oublier l'honneur de la chevalerie. La cité des infidèles vit couler le sang chrétien, et elle fut aussi témoin de la noble réconciliation des deux chefs qui jurèrent de ne plus se servir de leurs armes que contre les ennemis de la croix.

Les territoires d'Adana et de Tarsous ont presque toujours été gouvernés par des chefs particuliers. La population des divers districts qui en dépendent est en grande partie composée de Turkmènes sédentaires et errans, et d'Ansariès dont les émigrations se sont étendues depuis les montagnes de Lataquie jusqu'à celles du Taurus. Les Turkmènes se divisent en un certain nombre de tribus soumises chacune à un chef dont l'autorité est respectée. La paix est quelquefois troublée entre ces tribus, et les intérêts particuliers font souvent naître des querelles qui se terminent presque toujours par la voie des armes.

Les Ansariès sont confondus dans les populations agricoles. Ils mettent un grand soin à se rapprocher des usages musulmans, comme pour ajouter encore aux mystères qui entourent leurs dogmes religieux. On raconte dans le pays les moyens que les pachas de Lataquie ont quelquefois employés pour leur arracher des aveux sur leurs croyances mystérieuses. Si l'on ajoute foi à ces récits, on aurait essayé tous les raffinemens de la cruauté sans jamais rien pouvoir obtenir. Les montagnes qu'ils habitent dans la Syrie sont inabornables, ils paraissent craindre que le libre accès de leur pays ne mène un jour à la découverte de leurs dogmes re-

ligieux, et leurs retraites inaccessibles en protègent autant le secret que leur silence.

On conçoit que l'autorité de la Porte s'exerce difficilement sur des populations mélangées, qui forment comme de petits états indépendans au sein de l'empire. C'est pourquoi le grand-seigneur à presque toujours consenti à laisser le pouvoir à des chefs sortis de ces peuples. En quittant Adana, je me dirigeai vers le Taurus pour aller reconnaître le fameux passage qui conduit de la Cappadoce dans la Cilicie, je traversai d'abord une plaine fertile terminée vers le nord par des collines légèrement brisées, et après avoir dépassé ces mouvemens secondaires, j'arrivai dans un vallon inhabité, au pied des grands rameaux de la chaîne taurique. C'est là que commencent les hauts enchainemens et les grandes forêts. On s'élève par un chemin rapide où l'on trouve de temps à autre les restes d'une chaussée pavée qui conduit jusqu'à un gîte de caravane nommé Kourloudjou-Khan. Ce chemin suit les divers contours d'un vallon sillonné par le lit d'un torrent, et dominé des deux côtés par des mouvemens arrondis, couronnés de petits chênes. On arrive ainsi jusqu'à un col au-dessous duquel se creuse un profond ravin, encaissé par des escarpemens à pic qui le rendent inabordable. Au-delà de ces effrayans abîmes; on voit s'élever les plus hauts sommets du Taurus. Ses cimes arrondies sont presque toujours recouvertes de neige dont la blancheur éclatante contraste admirablement avec la végétation obscure et imposante des belles forêts qui se déploient avec majesté sur leurs flancs. Arrivé au bord des précipices, on tourne brusquement à droite, et l'on remonte le ravin pour aller passer un pont près de son origine. On s'engage ensuite dans une gorge étroite dominée

par des masses énormes de rochers. Ce défilé se termine par une issue tellement resserrée, que deux chameaux chargés ne peuvent y passer de front. Audessus des hauts escarpemens de gauche, on aperçoit les ruines d'un château qui défendait probablement ce passage. Il serait difficile de n'y pas reconnaître ces fameux défilés connus des anciens sous le nom de *Pyles Ciliciennes*, par où les grandes expéditions de l'antiquité entraient de Cappadoce en Cilicie. C'est sans doute aussi par ce passage que Tancrède et Baudouin ont traversé le Taurus pour venir à Tarse. Une inscription grecque se remarque encore sur les rochers de gauche, et quoiqu'elle soit devenue illisible, son existence seule confirme l'importance historique de ce défilé. Au reste, la description que nous en a laissée Xénophon, est parfaitement d'accord avec les lieux dont je viens de tracer l'esquisse. Il rapporte que Cyrus après avoir séjourné trois jours à Dena, se prépara à entrer en Cilicie par de hautes montagnes fort escarpées, où il n'y avait que le passage d'un charriot, de sorte, ajoute-t-il, qu'il eût été facile d'arrêter son armée avec peu de troupes. Mais le roi Syennesis ayant abandonné les hauteurs, l'armée de Cyrus passa sans obstacle. Alexandre fut aussi heureux que le jeune Cyrus. Arrien dit qu'après la conquête d'une grande partie de la Cappadoce, le prince macédonien, l'approcha du passage de Cilicie, et que lorsqu'il fut arrivé à l'ancien camp de Cyrus, voyant le passage bien défendu, il laissa Parménion avec ses troupes pesamment armées, et partit vers le soir pour surprendre ceux qui le gardaient. Les ennemis s'enfuirent à son approche, et le lendemain à la pointe du jour il passa avec toute son armée. Quinte-Curce, parle d'un château surpris par

Alexandre : ne serait-ce pas celui dont j'ai indiqué les ruines ? d'après le même auteur, Alexandre avoua que rien n'aurait été plus aisé que de l'écraser, en faisant rouler sur lui des blocs de pierre. Il dit aussi que le défilé était dominé par de hautes montagnes ; et que quatre hommes pouvaient à peine y passer de front. A la mort de Pertinax, Caius Pescennius Niger, qui commandait les armées d'Orient, proclama empereur par ses soldats, et obligé de disputer à Septime-Sévère ce titre dangereux, chargea Emilien de garder les défilés du Taurus. Il ordonna de les fortifier en construisant des murs dans les vallons, mais les eaux du torrent les emportèrent et ouvrirent un passage aux troupes de Septime-Sévère. Les armées de Niger furent d'abord battues près de Cysique, non loin du Granique, et ensuite auprès d'Issus, à l'endroit même où Darius avait été défait par Alexandre ; comme s'il était dans la destinée de ces lieux qu'une armée vaincue sur les rives du Granique, dût encore l'être dans les plaines d'Issus.

Les dangers que présente l'accès de ces étroits défilés, ont accrédité dans ce pays une anecdote, dont je suis loin de garantir l'authenticité, mais qui rappelle la réflexion d'Alexandre, que j'ai citée plus haut. On raconte qu'un visir qui allait prendre possession d'un pachalik de Syrie, s'étant présenté à ce passage, un fou qui se trouvait sur la hauteur le pria d'ordonner à sa musique de jouer quelques airs pour le faire danser. Le visir se refusa d'abord à cette singulière demande, mais le fou l'ayant menacé de défendre l'entrée du passage en faisant rouler des pierres sur lui et sur sa suite, le pacha fut obligé de donner satisfaction à ce burlesque et redoutable ennemi. On ajoute que depuis ce temps, tous les visirs qui traversent ce passage, font jouer

leurs musiciens en mémoire de ce bizarre évènement.

Au-delà des pyles de Cilicie, le vallon se prolonge encore jusqu'à l'origine du torrent qui le traverse. D'Anville a supposé que le passage du Sarus à travers la chaîne Taurique formait les pyles Ciliciennes, mais cette opinion ne me paraît nullement fondée; c'est un simple ruisseau qui traverse le défilé, le fleuve coule en dehors, du côté de l'orient.

Après avoir franchi un col, on descend avec un cours d'eau dans une petite vallée, comprise entre de hautes montagnes; sur la rive gauche du torrent, se trouve un gîte appelé Mélemendji-Khan. On traverse quelques mouvemens secondaires, placés entre deux rangs de montagnes, et l'on arrive dans un nouveau vallon dont les eaux appartiennent encore au bassin du Sarus, et qui s'inclinent à droite pour suivre une gorge étroite et profonde où se terminent les belles forêts du Taurus. On remonte ce vallon, et après l'avoir traversé sur un pont de pierre, on tourne à gauche avec un petit affluent sur les bords duquel on rencontre le village de Bérikétli-Madén, où se trouve des usines appartenant au grand-seigneur; on y exploite des mines de plomb argentifère.

Je laissai Bérikétli-Madén pour reprendre le vallon principal qui se prolonge au-dessus de cette position. Les montagnes qui s'élèvent à droite du chemin, conservent encore pendant quelque temps une grande hauteur, tandis que sur la gauche elles s'abaissent graduellement, et finissent par de simples collines. A l'origine du vallon, on passe un nouveau col, et l'on descend avec un faible ruisseau qui paraît aller se perdre sur l'immense plateau qui se déploie devant lui. On aperçoit dans un lointain horizon, de légères collines

qui ne paraissent pas avoir de liaisons communes. Au moment où les montagnes cessent, le terrain change brusquement de nature et de forme; on remarque d'énormes blocs de roches volcaniques, et une suite de plateaux terminés par des escarpemens. Quelques villages bâtis au pied de ces rochers renferment des débris d'anciennes constructions, et présentent l'aspect de forteresses en ruines. Bientôt on arrive par une petite gorge, dans une plaine fermée d'un côté par un enchaînement de plateaux escarpés, et de l'autre par la partie occidentale de l'Argée. Cette célèbre montagne est couronnée de neiges éternelles; sa nature volcanique et ses formes mamelonnées sembleraient annoncer qu'elle a été soulevée par des efforts souterrains à une époque où la matière dont elle se compose n'était pas encore refroidie. L'aspect aride et brûlé de ses rochers obscurs, accuse la haute antiquité de la révolution qui l'a formée. Strabon rapporte, que le petit nombre de personnes qui y montaient, prétendaient découvrir par un temps clair, le Pont-Euxin et la mer d'Issus. Dans un précédent voyage j'y avais fait une ascension, mais je ne pus parvenir à m'élever jusqu'à la cime; les neiges glacées et les rochers à pic des sommets présentaient d'insurmontables obstacles.

- Strabon ajoute que la montagne est couverte d'une forêt qui peut fournir du bois aux pays environnans, et que le sol recèle des feux en plusieurs endroits. Aujourd'hui la montagne ne conserve aucun vestige de cette forêt. La nature du sol indique bien encore l'existence de feux souterrains, mais ils semblent avoir complètement cessé leurs éruptions. Le même géographe, parle aussi des marais dont il sort des flammes pendant la nuit; ces marais existent encore dans les

plaines, au pied du mont Argée. Mais je n'ai point entendu dire, qu'il en sortit encore des flammes. En longeant la suite des plateaux escarpés, on arrive à un petit bourg nommé Kara-Hissar situé au bas d'une colline terminée par deux sommets. L'un d'eux est recouvert par les ruines d'un ancien château. Quand on quitte Kara-Hissar, on traverse un cours d'eau qui va se perdre dans la plaine après avoir arrosé les jardins du village. Le chemin continue toujours entre les escarpemens et la montagne. On remarque quelque culture, mais on n'aperçoit pas un arbre. A mesure qu'on s'avance, la plaine se resserre entre les derniers rameaux de l'Argée et de légères collines au milieu desquelles se trouve la petite ville d'Indjè-Sou. Elle est située dans un ravin profond resserré par de hauts escarpemens, sur lesquels une partie des maisons sont bâties. Un ruisseau traverse la ville, et va ensuite se perdre dans des marais. Indjè-Sou est fermée à l'entrée du ravin, par une muraille flanquée de tours. Son enceinte est entourée de vergers, et de terres cultivées.

Au-delà d'Indjè-Sou on se rapproche de la partie septentrionale du mont Argée, que les Turcs nomment Ardjiz-Dagh. Quelques contreforts volcaniques se détachent de la montagne, et à leurs pieds s'étendent de petites plaines marécageuses, celles que Strabon parle. Ces marais sont traversés par des chaussées et des ponts en mauvais état, et que la négligence naturelle des habitans laisse se dégrader tous les jours. Après avoir franchi un dernier col, on descend dans la grande plaine où est située la ville de Kayser, l'ancienne Mazaca. D'après Strabon, Mazaca était située sur un sol peu convenable pour l'emplacement d'une ville; elle manquait d'eau et n'était point fortifiée par des

murs; aujourd'hui il y a des fontaines et des bains. L'eau, sans être abondante, suffit à tous les besoins, et un grand nombre de maisons sont pourvues de puits. On voit dans la ville une petite citadelle entourée de fossés, qui n'existaient pas du temps de Strabon, et qui semble devoir être l'ouvrage des Sarrasins. Du côté de la plaine, on remarque les restes de très belles murailles percées d'ouvertures dans la partie supérieure. Peut-être ont-elles appartenu à quelque édifice élevé du temps de la domination romaine.

Strabon dit aussi que le terrain autour de Mazaca est stérile et impropre à la culture; que le fond est pier-
reux, couvert de sable, et que plus loin le sol est plein de gouffres brûlans dans l'espace de plusieurs stades, ce qui oblige les habitans à tirer leurs vivres de pays éloignés. Aujourd'hui cependant, quoique le sol ne soit pas de la plus grande fertilité, il fournit suffisamment à la subsistance de la ville. Il paraît donc que depuis Strabon, il s'est formé une couche de terre végétale. Il y a même dans les environs de Kaysar un assez grand nombre de villages dont le sol est très fertile; et quelques-uns des vallons au sud de la ville offrent l'aspect d'une riche végétation. Mais les parties de la plaine les plus élevées sont encore aujourd'hui recouvertes de produits volcaniques, et par conséquent sont demeurées stériles. Quant aux gouffres brûlans dont parle le géographe ancien, ils pourraient avoir existé dans des ravins escarpés que j'ai traversés à peu de distance de la ville, sur la route d'El-Biqane. Ces ravins, en effet, sont de nature volcanique, et doivent être attribués à quelque secousse intérieure ou au refroidissement de la matière. L'action des volcans semblerait donc s'être encore manifestée au temps de Strabon.

J'arrivai à Kaysar par un beau jour du mois de décembre. Tout le sol était couvert de neige, et l'on apercevait le disque du soleil à travers une toile de brumes épaisses qui se coloraient de pourpre et d'or. Les tours, les coupoles et les minarets de Kaysar brillaient d'une lumière douce et sans éclat : tous les objets étaient plongés dans une atmosphère de vapeurs qui donnaient à leurs contours une incertitude gracieuse. C'était pour moi un spectacle nouveau de voir un pays d'Orient tout couvert des frimas du Nord, mais caractérisé par les effets d'une lumière qui lui est propre. J'avais déjà vu le mont Argée et la plaine de Kaysar au milieu de l'été, mais ce tableau m'avait paru sans couleur ; toutes les collines étaient brûlées, et les yeux, fatigués par la chaleur et la lumière, ne pouvaient s'arrêter nulle part. Le même tableau, éclairé par un soleil d'hiver, se présentait sous un aspect qui me semblait avoir bien plus de charmes.

Kaysar se nommait d'abord Mazaca-ad-Argenem ; elle était la capitale des Cappadociens, et se trouvait dans un canton appelé Cilicie. Les rois y faisaient leur résidence. Tigrane, roi d'Arménie, dans une invasion en Cappadoce, s'empara du pays de Mazaca et en transporta tous les habitans en Mésopotamie, où ils peuplèrent en grande partie la ville de Tigranocerte. L'histoire des anciennes guerres d'Orient nous offre plusieurs exemples de peuples vaincus emmenés ainsi en esclavage et transportés dans des pays éloignés. Cependant Mazaca ne périt point, elle se repeupla, et dans la suite, Tibère lui donna le nom de Césarée ; mais Julien l'en débêrita, et lui fit reprendre celui de Mazaca, pour la punir du sacrilège que les chrétiens y avaient commis en détruisant les temples de Jupiter et d'Apollon. On ne voit

plus aujourd'hui aucun débris de ces monumens; les plus anciennes constructions sont quelques murs d'édifices qui remontent sans doute à l'époque de la domination romaine.

Strabon prétend que le Mèlas coule dans la plaine, à quarante stades environ de la ville. Les sources de ce fleuve étant encore aujourd'hui inconnues, je les ai recherchées avec le plus grand soin, mais je n'ai pas trouvé un seul cours d'eau qui lui appartînt, Strabon, d'Anville et tous les géographes ont placé les sources du Mèlas au mont Argée; mais j'ai dû reconnaître que cette opinion était erronée, en étudiant avec attention tout le pays qui avoisine cette montagne.

Je n'ai pas non plus rencontré les affluens de l'Halys que d'Anville et d'autres géographes placent entre le Taurus et l'Argée. Lorsqu'on quitte les hauts monumens de la chaîne taurique pour déboucher sur le plateau de l'Asie-Mineure, on trouve seulement quelques cours d'eau peu considérables qui vont se perdre dans des marécages. Il est à remarquer que cette haute montagne placée au centre de l'Asie-Mineure, et que l'on a cru devoir être le point de partage des fleuves qui s'écoulent dans les différentes mers, ne leur fournit aucun affluent. Ce fait si contraire aux règles générales ne pouvait être constaté que par de scrupuleuses études topographiques. Les parties basses qui sont au pied de la montagne sont comme des réservoirs où se réunissent les eaux provenant de la fonte des neiges et celles que fournissent les collines de Kara-Hissar et d'Indjè-Sou. Je crois cependant qu'un des affluens de l'Halys sort des marais situés entre Indjè-Sou et Kaysar.

Je ne passai que quelques jours dans cette dernière ville, de peur d'y être ensuite retenu par les neiges. L'ex-

ploration qui m'a conduit de là par El-Bistane et Marach jusqu'à Alep a été semée de difficultés et de dangers de toute espèce; mais elle m'a fourni une précieuse récolte de documens géographiques qui m'ont amplement dédommagé. Les cartes donnaient de fausses indications sur cette partie de la Cappadoce et de la Cathonie. Les bassins du Mèlas, du Sarus et du Pyrame y étaient étrangement confondus, ainsi que les diverses chaînes de montagnes qui couvrent le pays. Ces recherches auront donc pour résultat de rectifier toutes ces erreurs et de détruire presque toute la synonymie établie entre les noms anciens et les noms modernes, puisqu'il y aura un nouveau système de montagnes et de divisions de bassins.

Si de pareils résultats, messieurs, vous paraissent de quelque importance et peuvent mériter votre approbation, je ne regretterai pas tout ce qu'il m'a fallu affronter de peines, de fatigues et de dangers pour les obtenir, et vos suffrages seront ma plus noble récompense.

DESCRIPTION OROGRAPHIQUE

DE L'ÎLE DE TÉNÉRIFFE,

Par S. BERTHELOT.

(Extraite de l'Histoire naturelle des îles Canaries , inédite ,
par MM. Webb et Berthelot).

La Société géographique, en agréant la carte de l'île de Ténériffe que j'ai eu l'honneur de lui offrir dans sa dernière séance, a désiré entendre quelques détails sur les travaux qui m'ont occupé durant mon séjour aux Canaries. Je m'empresse aujourd'hui de répondre à son invitation en lui présentant un extrait de l'analyse géographique de l'Archipel qui a été l'objet de mes études, et dont je vais publier l'histoire naturelle conjointement avec M. P. Barker-Webb; je la remercie de m'avoir permis de le faire dans une de ses séances annuelles; puisse ma relation lui paraître digne de cette faveur!

La description orographique de l'île de Ténériffe sera le texte de cette communication. Cette île, la mieux connue des Canaries, a été déjà figurée plusieurs fois: la carte de Lopez, publiée en 1776, fut le résultat de tous les renseignements que ce géographe put obtenir. Ce plan offre un grand nombre de détails importants, mais il faut convenir aussi qu'on y trouve beaucoup d'indications arbitraires et que, faute de meilleurs documents, l'auteur eut souvent recours à des suppositions qui la firent errer.

En 1811, M. Boný de Saint-Vincent publia une petite carte de la même île pour ses Essais sur les Fortu-

nées et laissa déjà entrevoir, dans cette esquisse, l'habileté dont il fit preuve plus tard dans ses autres travaux géographiques.

En 1815, la paix générale ayant ouvert un vaste champ aux explorations scientifiques, M. Léopold de Buch, qui s'était déjà acquis une réputation européenne par son voyage au Cap Nord et par d'autres travaux importants eut l'heureuse idée d'aller visiter les Canaries sous les rapports géologiques, et associa à cette entreprise le trop malheureux Christian Smith, qui nous eût devancé sans doute dans la publication d'une Flore complète de cet archipel si en se laissant emporter par son zèle, il n'eût trouvé la mort sur les bords du Zaïre. La carte physique de Ténériffe, que M. de Buch fit paraître en 1831 a été produite par l'habile burin de M. Pierre Tardieu. Malgré le vague de certains détails, dû probablement à un trop court séjour sur les lieux, ce beau plan offre l'ensemble d'un système orographique bien conçu et je n'aurais peut-être jamais osé en publier un autre, si je n'avais, été enhardi par des connaissances locales acquises durant une résidence de dix années. Aidé de mes propres observations et de toutes les précieuses données de mon savant devancier, j'ai tâché de rendre les détails topographiques d'un pays que j'ai parcouru dans tous les sens; si j'ai été assez heureux pour réussir, je me contenterai de la petite part de gloire que M. de Buch m'avait laissée. Je ne chercherai pas ici à plaider pour mon œuvre; la revue que je vais faire des côtes de Ténériffe et la description orographique de cette île suffiront pour qu'on puisse juger si je suis parvenu à reproduire graphiquement les divers mouvemens d'un sol que les volcans ont bouleversé.

La situation géographique de Ténériffe est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici : quant à sa configuration, je dirai un mot de son irrégularité. L'île s'étend sur une ligne de douze lieues de côtes et n'en a guère plus de douze sur sa plus grande largeur ; l'ensemble de sa surface occupe un circuit d'environ cinquante-quatre lieues. Du centre de cette masse s'élève un pic gigantesque dont le sommet pyramidal apparaît au-dessus des nuages ; des monts anfractueux se groupent autour de sa base, tandis qu'à l'orient et à l'occident deux chaînes de montagnes isolées prolongent leurs contreforts vers la côte et lancent sur l'Océan deux promontoires escarpés.

Depuis la baie de Sainte-Croix jusqu'à la vallée de Guimar, les regards ne s'arrêtent que sur un talus qu'accidentent des buttes volcaniques ou d'autres mouvemens de terrain peu tranchés. En longeant l'île par le sud ce sont toujours des falaises successivement interrompues par les ravins qui sillonnent les massifs supérieurs. Toutes ces déchirures de la côte se répètent à chaque pas ; dans quelques endroits les torrens de lave qui ont coulé de l'intérieur s'avancent dans la mer par masses agglomérées contre lesquelles les vagues se brisent avec fracas. Vers l'ouest l'île est encore plus inabordable ; le sol s'y reproduit sous une structure analogue à celle des montagnes orientales ; ce sont les mêmes roches, également stratifiées et par suite des vallées à-peu-près semblables, resserrées par des contreforts qui couronnent les mornes d'Archefé, d'Avaché, d'Araza, du Taroucho, de Guama et de Taourco. Ces accidens orographiques ont conservé, comme on le voit, leur dénomination primitive ; il nous serait impossible aujourd'hui d'en expliquer l'étymologie ; reliques d'une langue

perdus, dont les barbares aventuriers du quinzième siècle ne firent pas plus de cas que du peuple héroïque qui la parlait, ces noms ne disent plus rien à l'histoire.

En s'approchant du cap de Teno, le ressac se fait sentir avec violence le long d'une côte rehaussée par des masses de prismes basaltiques dont le gisement est très remarquable. Lorsque ces prismes sont superposés horizontalement, ils s'élèvent en gradins depuis le rivage jusqu'au bord du massif supérieur; ailleurs, au contraire, par leur disposition verticale, ces grands blocs imitent une digue en estacade et soutiennent tout le terrain du littoral. Les têtes des prismes arrivant toutes au même niveau, forment sur les bords des falaises une espèce de pavé basaltique qu'on croirait composé de larges dalles hexagonales. Quoique la mer ait miné la base des falaises jusqu'à une assez grande distance, la masse est tellement unie que plusieurs prismes ont cédé aux commotions du sol sans que ceux des alentours en aient été ébranlés. Il en est résulté des trous d'une profondeur égale à celle du massif qu'ils traversent et qui produisent ces jets d'eau naturels si bien caractérisés par le mot *bufadero*. Lorsque la mer est très agitée, les flots pénètrent dans les anfractuosités que leur action continue ne cesse de creuser, l'air chassé, tout à coup, s'échappe par les vides qu'il rencontre et une colonne d'eau surgit par les ouvertures en s'élevant quelquefois à plus de cent pieds. Dans les jours de tempête, on peut voir alors de ces beaux effets, l'Océan en furie semble saper l'île jusque dans ses fondemens, les coups redoublés du ressac ébranlent tout le rivage et les *bufaderos* lancent leurs trombes dans les airs.

Après avoir doublé le cap de Teno, on découvre la pointe de Buenavista : de là jusqu'à Garachico, la côte

est plus basse et laisse voir cette première anse inclinée qui règne presque tout autour de l'île et concitine sa partie cultivée.

La côte du nord n'est pas moins élevée que celle du sud, ses escarpemens sont même plus prononcés et les massifs compris entre les grandes ouvertures des vallées, offrent d'énormes talus déchirés par les ravins. Les ports de Garachico et d'Orotava présentent peu d'abris aux bâtimens européens, le premier fut jadis le meilleur mouillage de l'île, mais une éruption volcanique l'a presque entièrement détruit. En 1706, plusieurs torrens de lave débordèrent des falaises qui cernaient son enceinte, envahirent la ville, comblèrent le port et encombrèrent de scories toute la côte adjacente. L'établissement maritime d'Orotava n'a acquis de l'importance que depuis le désastre de Garachico, mais les rescifs qui hérissent ses plages rendent ce mouillage très dangereux en hiver. En remontant vers le nord-est la côte est toujours défendue par des rochers à pic dont les anfractuosités ne permettent aucun abord à cause des brisans.

Tel est l'aspect des côtes de Ténériffe. Si maintenant, parcourant sa surface, nous ramenons nos pensées vers cette époque de tourmente géologique où des formations puissantes s'élevèrent du sein des mers, nous ne pouvons croire que l'île offre aussitôt la bizarre configuration qu'elle présente aujourd'hui. Ses côtes coupées à pic, ses caps déchirés, les masses démembrées de ses montagnes, ses cratères éteints et la nature de ses roches viennent nous signaler les réactions les plus terribles qui, en séparant de l'Atlas la longue chaîne des monts Canariens, la partagèrent en plusieurs îles que l'action volcanique bouleversa de nouveau. Et cette hypothèse ne semble pas sans fondement lorsque nous

voyons de nos jours cette même action, dont la violence s'est calmée peu-à-peu avec les siècles, réagir encore par intermittence et surgir tout-à-coup comme les dernières lueurs d'un grand incendie. Les révolutions physiques qui se sont succédées ont plus ou moins tourmenté la surface de Ténériffe, et c'est probablement par suite de ces bouleversemens que le système orographique de cette île nous montre aujourd'hui trois groupes de montagnes bien tranchés.

Je les nommerai groupen central, de l'ouest et du nord-est.

Groupe central.—Le premier comprend toutes les sommités qui entourent le pic de Teyde et les grands contreforts qui se rattachent à cette chaîne. La ligne de circonvallation formée par ses monts trachytiques embrasse plus de dix lieues de tour; c'est l'enceinte de l'ancien cratère de soulèvement indiqué par M. de Buch. Ce vaste cirque, que j'ai appelé plateau central, est connu dans le pays sous le nom de Canadas, gorges, à cause des défilés qui le parcourent et dans lesquels il faut s'engager pour gravir sur le pic. C'est sans doute en raison de leur situation par rapport à ce plateau que les montagnes du pourtour ont reçu aussi la dénomination de Canadas; la hauteur perpendiculaire de leurs cimes varie depuis 1,300 jusqu'à 1,550 toises; vues de l'intérieur du cirque, ces montagnes présentent dans quelques endroits un boulevard de 900 pieds d'élévation; mais sur le revers opposé leurs pentes sont moins abruptes. Le Teyde, un des plus grands cônes volcaniques connus, occupe le centre du plateau et lance sa pointe à 1,904 toises au-dessus de l'Océan. Lorsqu'on parvient sur ce sommet, le spectacle qui se développe tout-à-coup est vraiment sublime : dire cette espèce de

vertige et d'extase dont on est saisi et la muette admiration qu'on éprouve me serait presque impossible...; ces sortes de sensations se conçoivent mieux qu'elles ne s'expriment. Déjà dans le récit d'une de mes ascensions, que la Société géographique a daigné faire insérer dans son recueil, j'ai consigné les souvenirs de cette première impression. Ces esquisses, jetées de volée au retour d'excursions aventureuses, peignent toujours mieux les effets du moment que ne sauraient le faire des descriptions plus soignées ; qu'on me permette donc de me répéter ici. De ce point culminant ma vue embrassait tout l'Archipel Canarien, je découvrais à l'Orient Lancerotte et Fortaventure qui ne me semblaient former qu'une même terre, plus près de moi apparaissaient les montagnes de Canaria dont les hautes cimes pointaient à travers les nuages qui voilaient le restant de l'île ; à l'Orient le Teyde couvrait Gomère de son ombre et non loin se montraient Palma et l'île de Fer. Une joie indicible s'était emparée de mon âme, c'était la satisfaction du succès et quelque chose de plus encore. Assis sur la plus haute pointe, j'étais tout fier des obstacles vaincus ; tandis que le crépuscule ne me laissait encore entrevoir la mer et les îles qu'à travers une clarté douteuse, je voyais le soleil s'élever à l'horizon, ses rayons, qui tout-à-coup arrivèrent jusqu'à moi, éclairèrent aussitôt la pointe du pic et sur la section du globe dont j'occupais le centre, j'étais le premier à saluer le jour naissant. Cet orgueil d'un instant était peut-être excusable devant la grandeur du tableau qui se déroulait autour de moi ; mes regards planaient sur Ténériffe que je dominais ; le circuit de ses côtes, les divers enchainemens de ses montagnes, ses plateaux et ses vallées pittoresques, formaient un panorama plein d'intérêt, mais, placé dans un trop grand

éloignement pour en bien saisir tous les détails, mes yeux errèrent long-temps sur cette multitude de creux et de reliefs que m'indiquaient le jeu des ombres, c'était en vain que je voulais deviner toutes les localités et reconnaître chaque accident ; de cette région élevée les hauteurs et les distances se confondaient, les montagnes elles-mêmes semblaient s'être affaissées sous le Teyde.

La partie de la chaîne des Canadas, qui cerne le grand plateau, est rompue sur divers points ; ces brèches, en donnant passage dans l'intérieur du cirque, communiquent avec les vallées cotières comprises entre les contreforts adossés aux montagnes centrales. Dans certains endroits ces cols sont produits par la brusque dépression des crêtes, mais dans d'autres la ligne de circonvallation est tout-à-fait interrompue et les pentes de l'île ne sont plus qu'un talus incliné depuis les bords du plateau jusqu'au rivage. Partout ailleurs les abords des Canadas sont insaisissables.

Vers l'orient le grand cirque est dominé par la plaine de Manja, petite enceinte volcanique que les pâtres de ces montagnes ne traversent jamais sans un sentiment de crainte. L'aspect de désolation de ce site, le bruit du vent qui s'engouffre dans les gorges, le cri rauque des boucs sauvages dont les bizarres éclats viennent frapper les échos, tout se réunit dans ces lieux déserts pour laisser le champ libre aux imaginations exaltées. J'ai pu juger de la terreur panique de mes guides lors de mes stations dans la plaine de Manja ; les sifflemens de la bise étaient pour eux les clameurs du sahbat, la voix du bouc le rire satanique, aussi les récits les plus merveilleux, empreints de cette originalité si difficile à rendre, vinrent-ils charmer la veillée durant une longue nuit que je passai autour d'un feu de bivouac.

Les montagnes qui bordent la plaine de Manja sont bien moins élevées que sur les autres points du grand cirque; cependant, malgré cette différence de hauteur, les monts de Pedro-Gil et de Fuente-Blanca, qui conservent encore une altitude de 6,000 pieds, paraissent former le noyau de ce petit groupe. C'est de là que se détache le grand rameau des Canales : ses sommets se prolongent d'abord en plate-forme, mais bientôt l'arête des montagnes n'offre plus qu'une ligne de partage entre les deux versans. La station de Fuente-Blanca est des plus importantes pour les observations orographiques; du faite de ce morne on aperçoit d'un côté la vallée pittoresque d'Orotava et de l'autre celle de Guimar, non moins intéressante par les gorges qui la traversent. De ce point, on voit les montagnes s'affaïssir graduellement et venir expirer au dessous du village de l'Esperanza; alors commence la plaine fertile des Redeos qui sépare ce premier groupe de celui du nord-est ou d'Anaga.

Groupe de l'ouest. — Il est probable que les cimes de Kerjé firent partie des montagnes centrales; séparées aujourd'hui de ce système par la grande brèche de Vilma, elles se montrent comme les plus hauts sommets du groupe de l'ouest. En effet, ce nœud semble commander les hauteurs voisines et servir de point de départ aux deux grands rameaux qui cerment toutes les autres montagnes de ce groupe. L'un aboutit sur la côte du nord, où les riches vignobles du Dauré couvrent ses derniers versans; l'autre, qui forme les limites naturelles des districts de l'ouest, se prolonge jusqu'à la mer. Le massif compris entre ces deux rameaux s'affaïsse vers son centre en une vallée elliptique; c'est celle du Palmarr. Découpée à l'orient par des collines boisées, ses berges opposées présentent au contraire un hpulevard

uniforme dont le revers occidental est flanqué de nombreux contreforts qui viennent produire autant de vallées cotières. Toutes ces anfractuosités ne sont pas faciles à saisir du premier coup-d'œil, et ce n'a été qu'en bien déterminant la position respective des mornes qui accidentent la crête des monts, que j'ai pu fixer les démarcations de toutes les gorges comprises depuis le cap de Teno jusqu'à l'anse de Saint-Iago.

Les montagnes de ce groupe sont formées par des couches horizontales de laves amorphes superposées les unes aux autres et alternans avec des bancs de tuf et de scories. Ces couches, inclinées dans le sens des contreforts, sont traversées en plusieurs endroits par des filons de basaltes schisteux de deux à trois mètres d'épaisseur. Les couches horizontales, plus faciles à se décomposer en raison de leur nature, ont cédé à l'action du temps et des contacts extérieurs; mais ces mêmes causes ayant peu influé sur les basaltes, il en est résulté que ceux-ci ressortent en saillie par-dessus la formation qui les couvrit d'abord. On voit maintenant plusieurs de ces filons brider le val du Carizal et celui de Masca, descendre de la crête de ces montagnes décharnées, suivre en relief les pentes de leurs berges et couper leurs cours d'eau. C'est par suite de la décomposition d'une partie de la surface du sol qu'est dû le singulier accident que les bergers appellent la Muraille-du-Diable. Ce mur naturel, qu'on prendrait de loin pour une construction cyclopéenne, traverse une des gorges les plus profondes. Les habitans des ces montagnes croient voir dans ces bizarres formations l'œuvre des anciens Guanches, et c'est à cette race de prétendus géans qu'ils rapportent aussi le pavé basaltique de la côte de Teno, nommée parmi eux Calzada de los Antiguos, la chaussée

des anciens. Tous ces accidens ne peuvent être indiqués dans le plan horizontal; la carte géologique en fera connaître le gisement.

Groupe du nord-est. — Le groupe des montagnes du nord-est occupe toute la partie de l'île qui s'avance jusqu'au cap d'Anaga : cette chaîne basaltique s'annonce de loin par ses arêtes anguleuses qui la distinguent de la série des monts trachytiques du centre, dont les formes massives et les contours arrondis ne laissent voir que des ondulations régulières. La structure des montagnes d'Anaga est assez analogue à celle du groupe de l'ouest, ce sont encore de longues gorges successivement séparées par des contreforts adjacens; mais ici l'arête de la chaîne, coupant en deux parties égales tout l'espace qu'elle parcourt, lance sur les deux côtes un pareil nombre de rameaux. Le départ des contreforts du même point produit tous les relèvemens de la crête, et leur rapprochement, en multipliant les ressauts, détermine des inflexions dans les intervalles. En parcourant ces cols, qui donnent passage sur les deux versans, on aperçoit une suite de petites vallées opposées les unes aux autres et toutes ressemblantes par les escarpemens de leurs berges. Les contreforts qui se projettent vers la côte, s'arrêtent tous abrupement sur la même ligne. L'uniformité qui résulte de cette distribution orographique est telle, qu'on a peine à y croire lorsqu'on rapporte, par la projection, cette partie de l'île sur le plan horizontal.

Les montagnes du nord-est sont couvertes de bois sur les deux versans, la forêt de Las Mercedes est justement renommée par ses beaux ombrages. Le bourg de Taganana, dans le val de ce nom, est le chef-lieu du district du nord, les hameaux de la côte opposée dépen-

dent de la juridiction de Sainte-Croix et ceux de la partie occidentale de ce groupe relèvent de la Laguna. Cette ancienne capitale de Ténériffe, fondée par Alonso de Lugo vers la fin du quinzième siècle, est située sur les bords d'un lac que les défrichemens ont asséché; son terroir s'étend dans un vallon agreste dominé par les hauteurs de San-Roch et de San-Diego-del-Monte; élevée de 287 toises au-dessus du niveau de la mer, son climat est tempéré par des brises constantes, l'hiver y est pluvieux et même assez froid. Placé à l'entrée de la belle plaine des Rodeos, le vallon de la Laguna fait suite à ce plateau et le continue jusqu'à la base des montagnes de son enceinte. Les collines qui bornent les Rodeos, du côté de la mer, séparent cette plaine du val de Guerra et des riantes campagnes de Taguete; plus loin les coteaux maritimes de Tacoronte et du Saenal, se rattachent aux versans des montagnes centrales.

On doit s'attendre à ne pas rencontrer de rivières dans une île qui, sur une circonférence fort réduite, s'élève tout-à-coup à plus de 1,900 toises au-dessus de l'Océan. En effet, Ténériffe vient de nous montrer une sommité centrale autour de laquelle s'agglomèrent plusieurs fragmens démembrés de la masse primitive. Les vallées cotières adossées aux versans de ces monts anfractueux ont peu de profondeur et leurs pentes sont très rapides. On conçoit que sur un terrain d'une si forte inclinaison et rehaussé en outre par des assises escarpées, les eaux sauvages, perennes ou passagères doivent suivre le plan de pente, en s'écoulant par les ravins et les autres gorges pour se perdre aussitôt dans la mer.

Dans la description orographique que je viens de faire, je me suis restreint à ne parler que de Ténériffe.

La bienveillance avec laquelle la Société géographique a daigné écouter cette première communication, me fait espérer qu'elle me permettra, dans des lectures subséquentes, d'entretenir quelques instants son attention sur la structure des autres îles, à mesure que j'aurai l'honneur de lui en présenter les cartes. De l'ensemble de ces communications résultera le développement de la formation volcanique qui embrasse tout l'Archipel Canarien et dont l'action puissante paraît s'être étendue depuis les Açores jusqu'aux îles du Cap-Vert pour donner lieu à ce long bassin que le savant de Humboldt a si heureusement appelé la Vallée longitudinale de l'Atlantique.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR ALEXANDRE-FRANÇOIS BARBIÉ DU BOCAGE ,

Professeur de géographie à la Faculté des lettres de Paris, Membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, etc., etc.,

Lue à l'assemblée générale du 27 mars 1835 ,

PAR M. D'AVEZAC ,

Secrétaire général de la commission centrale.

Messieurs,

Je viens remplir un triste devoir en vous entretenant de la perte douloureuse que la Société de géographie a récemment faite de l'un de ses premiers fondateurs, de l'un de ses membres les plus utiles, d'un confrère qui pour beaucoup d'entre nous était un ami.

Alexandre-François Barbié du Bocage, le second des fils du célèbre géographe d'Anacharsis, nous a été enlevé, le 25 février dernier, victime prématurée des fatigues de l'étude et des cuisantes douleurs dont la mort d'un frère venait de l'affliger.

Né à Paris le 14 septembre 1798, il avait fait ses premières études au collège Louis-le-Grand; puis il était entré en qualité de surnuméraire au ministère des Affaires étrangères, où son père avait fondé le riche dépôt géographique dont la conservation est justement demeurée comme un héritage de famille.

L'étude du droit tourna les idées du jeune Barbié du Bocage vers les brillantes luttes du barreau ; inscrit en 1822 sur le tableau des avocats à la Cour royale de Paris, il débuta avec quelque succès dans cette carrière, que les conseils et l'amitié de M. Hennequin aplanissaient devant lui. Mais ses forces physiques ne pouvaient suffire aux exigences de ces discussions inépuisables, qui veulent de plus robustes athlètes, et sa santé affaiblie l'avertit bientôt qu'il fallait renoncer à cette bruyante arène, pour se renfermer en des travaux plus paisibles.

C'est ainsi qu'il revint tout entier aux études géographiques, dont les leçons et la renommée paternelles lui avaient inspiré le goût dès l'enfance, mais auxquelles il s'adonna désormais avec cette ardeur persévérante qui seule procure une véritable initiation aux mystères de la science ; noble, mais fatale ardeur, qui dévore ceux qu'elle embrase, et qui a fait déjà plus d'un vide parmi nous.

Il se trouva bientôt ainsi en état de suppléer son père au cours de Géographie de la Faculté des lettres ; et quand celui-ci nous fut enlevé, Alexandre Barbié du Bocage devint lui-même titulaire de la chaire qu'avait si dignement occupée le disciple privilégié de d'Anville.

Le nouveau professeur ne resta point au-dessous de la tâche qui lui était imposée par la célébrité du nom qu'il portait : il avait déjà fait ample provision de savoir, il y ajoutait chaque jour par d'infatigables études, et c'est ainsi qu'il put, d'année en année, variant le sujet de ses cours, parcourir chaque fois sous un nouveau point de vue le cercle d'enseignement qui lui était départi. Une seule chaire à Paris, que dis-je, dans toute

la France, une seule chaire est exclusivement consacrée à la géographie; et peut-être le zèle professeur avait-il l'ambition de dérouler successivement devant son auditoire toutes les parties du vaste tableau dont le programme semblait à Cuvier assez étendu pour exiger à-la-fois quatre chaires diverses. Aussi de nombreux disciples se pressaient-ils avec assiduité à cette série de leçons toujours nouvelles, et s'il est vrai que le cours d'Alexandre Barbié du Bocage ne doit point être rangé parmi les plus brillans de la Sorbonne, du moins est-il réel que ce cours était l'un des plus utiles et des mieux appréciés. L'éloction du maître était facile, et il savait ne l'employer qu'à revêtir des formes les plus simples et les plus compréhensibles, l'exposition des résultats qu'une critique consciencieuse avait élaborés. L'intérêt de sa santé l'obligea, il y a deux ans, d'abandonner momentanément sa chaire pour aller chercher en Italie un ciel plus doux, et surtout une distraction nécessaire après de trop laborieuses veilles; alors du moins il fut suppléé par son frère aîné, héritier comme lui des traditions paternelles, et l'intime associé de ses travaux; mais aujourd'hui la mort laisse sa chaire à un successeur encore inconnu; ayons espoir que la Géographie ne sera point dépossédée de la seule tribune qui lui soit réservée dans le haut enseignement, et que le professeur dont le nom sera inscrite après le nom trois fois répété de Barbié du Bocage, ne sera point étranger à la spécialité pour laquelle cette tribune, isolée et insuffisante, fut expressément établie.

Je ne vous en ai encore rien dit, messieurs, de la part qu'Alexandre Barbié du Bocage avait prise aux travaux de la Société de géographie. Il avait assisté à sa fondation sous les auspices de son père: il lui rendit dès lors

des services d'autant plus dignes d'être comptés, qu'ils contribuèrent à procurer plus de consistance à notre association naissante ; et le zèle dont il était animé ne se ralentit point jusqu'au moment où la préparation continue de ses leçons de Sorbonne vint absorber toutes ses instans, les intérêts les plus chers de la géographie demeurant toujours l'objet de ses constantes sollicitudes.

Secrétaire de la section de correspondance de votre Commission centrale, il avait, sous la direction de M. de Humboldt, ouvert nos premières communications avec les corporations savantes de l'étranger, et vos remerciemens récompensèrent dignement ses efforts. Plus tard, il développa l'ingénieuse idée sur laquelle sont depuis lors fondées vos distributions annuelles de prix : la Société devait-elle, et pouvait-elle, songer à fournir aux dépenses des voyages d'exploration qu'elle désirerait voir accomplir ? Il n'y fallait pas penser ; mais une récompense solennellement décernée aux résultats d'une exploration effectuée pouvait être l'objet d'une noble ambition, le mobile des plus fructueuses tentatives ; cette idée si simple, si utile, fut appréciée, et son application a porté d'heureux fruits : notre confrère avait lui-même à cette époque désigné la Gyronaïque aux investigations des voyageurs, et la relation de Bachté vint répondre à son appel. Le Bulletin de la Société, dont il eut quelque temps la direction, fut enrichi par ses soins de travaux importants parmi lesquels fut distinguée une description de Cuba, résumé concis et complet de tout ce que les plus récents voyages fournissaient d'intéressant sur cette riche colonie d'Espagne. En 1832 il fut appelé aux fonctions de secrétaire général de votre Commission centrale, mais vous entendîtes d'une autre bouche que la sienne la notice annuelle de vos travaux, rédigée au mi-

lieu des fatigues et de souffrances où le retenait encore au loin sa santé délabrée.

Un état meilleur l'avait à peine ramené parmi nous, qu'il publia un Dictionnaire de la géographie de la Bible, résumé clair et substantiel des opinions classiques sur cette partie de la science; il en voulait préparer une nouvelle édition, lorsque de plus violentes atteintes vinrent épuiser le peu de forces qu'il avait recouvrées. Le second de ses frères expira dans ses bras, pendant qu'il lui prodiguait lui-même les plus tendres soins : une telle secousse était trop profonde pour ne pas achever d'abattre cette frêle constitution depuis si long-temps minée par les veilles, ébranlée par la maladie : ses amis, sa famille frappés de l'imminence du danger auquel était exposé notre malheureux confrère, le pressèrent d'aller chercher au pied des Pyrénées un air nouveau et plus doux, un repos immédiat, surtout, après de si cruelles fatigues et de si cuisantes douleurs; mais le coup était porté, et Alexandre rendait à Pau le dernier soupir, quatre mois à peine après que s'était fermée la tombe de son frère Isidore, âgé de trente-quatre ans.

Avant eux, une sœur charmante avait aussi été moissonnée à l'âge de vingt-six ans.

Des quatre enfans que Barbié du Bocage avait laissés un seul reste encore, inconsolable de tant et de si douloureuses pertes. Il était le confident habituel, le collaborateur des productions de son frère : il nous fera connaître sans doute les richesses que leurs communs efforts avaient rassemblées dans leur double portefeuille.

Je ne vous parle point, messieurs, des travaux variés qu'Alexandre Barbié du Bocage avait fournis à divers recueils périodiques consacrés à la géographie ou aux études archéologiques qui s'y rattachent; il appartenait,

vous le savez, à la Société royale des antiquaires de France, et il en avait été le secrétaire, distingué là aussi par un suffrage semblable à celui que nous lui avons nous-mêmes donné.

Aucun de nous ne saurait oublier quelle douceur, quelle aménité il apportait dans tous ses rapports avec ses confrères; ceux qui purent le compter parmi leurs amis connaissent mieux encore de combien de qualités solides il était doué; sa famille proclame, au milieu de sa douleur, qu'elle a perdu en lui un bon fils, un bon frère, un bon époux : son jeune enfant ne peut sentir encore l'étendue de la perte qu'il a faite en son père.

La Société de Géographie a hautement témoigné aux membres de cette famille désolée combien elle partage le deuil où ils sont plongés; puisse cet hommage solennel adoucir l'amertume des longs regrets dont ils accompagneront une mémoire si chère!

Et pour moi-même, messieurs, inhabile à trouver des expressions plus naïves et plus vraies que celles du lyrique romain, je répéterai avec lui ces mots tant répétés déjà, tant prodigués, mais si palpitans de vérité quand il s'agit, au milieu de cette assemblée, du confrère qui vient de nous être ravi :

*Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam nobis,....*

Programme des Prix

I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de mille francs au voyageur qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1833, la découverte jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance. Il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au voyageur qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de deux mille francs au navigateur ou au voyageur dont les travaux

géographiques aurent procuré, dans le cours de 1834 et 1835, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

III. PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

Médaille d'or de la valeur de 2,500 fr. (1)

La Société offre une somme de deux mille francs ; et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32° degré de longitude orientale, et vers le 10° parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque communication entre le *Loffih* et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne

(1) Voy. page 290.

une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.

IV. ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description, plus complète et plus exacte que celles qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, situées au N.-O. du village de Santo-Domingo Palenqué, près la rivière du Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures. (2)

(1) *Foy*. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio. London, 1822, in-4°.

(2) Il est à désirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quiche, province de Solola (1), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (2), celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (3); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos. (4).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Río.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout: 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux destinations des galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(1) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(2) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Guazco et le Mexique offrent de plus grand, et l'on prétend que le palais du roi a 728 pas géométriques sur 376.

(3) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(4) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

points au-dessus de la mer ; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monuments, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Bouddha.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1836.

Les mémoires, cartes et dessins devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

V. HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES DE DEGRÉS.

Médaille d'or de la valeur de 600 francs.

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés de méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1836.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1835.

VI. PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne de partage des eaux entre les Guianes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1837.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1836.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

PRIX ANNUELS.

VII ET VIII. DESCRIPTION PHYSIQUE D'UNE PARTIE QUELCONQUE DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

Médaille d'or de la valeur de 800 francs et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques ou barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

IX A XVIII. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

Dix médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à celui qui aura procuré le nivellement géométrique d'une

partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens, déjà déposés dans les archives des ponts-et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année à cette destination, et seront décernées dans la première assemblée générale. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 fr.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

XIX ET XX. NIVELLEMENS BAROMÉTRIQUES.

Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1836.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

Les fonds de ces deux médailles sont faits par M. Perron, membre de la Société.

Total, VINGT PRIX de la valeur de DIX-SEPT MILLE NEUF CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS

qui sont ouverts au bureau de la Société (rue de l'Université, n° 23) et chez le trésorier (rue de Seine, n° 6), pour les découvertes en Afrique (voy. page 283).

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrents la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société ; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la Commission centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé franc de port, et sous le couvert de M. le président, à Paris, rue de l'Université, n° 23.

Paris, le 27 mars 1835.

PROCÈS-VÉRBAL

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 MARS 1835.

La Société de géographie a tenu sa première assemblée générale annuelle de 1835, le vendredi 27 mars, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le comte de Montalivet, pair de France.

M. le colonel Corabœuf, en l'absence de M. le colonel Denaix, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale : la rédaction en est adoptée.

M. l'amiral Duperré, ministre de la Marine et des Colonies, écrit à M. le président qu'il a pris connaissance avec beaucoup d'intérêt du rapport fait par la Société sur le voyage de M. Leprieur, dans l'intérieur de la Guinée, et il ajoute que les conclusions de ce travail ont été d'un grand poids dans la détermination qu'il a prise de confier à ce voyageur une nouvelle exploration dans cette contrée. M. le ministre considérant l'importance que la mission de M. Leprieur doit avoir pour la science géographique, prie la Société de préparer pour ce voyageur des instructions spécialement dirigées vers ce but.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société.

M. le président proclame les noms des candidats présentés pour être admis dans la Société.

La Commission spéciale, chargée d'examiner les plus importantes découvertes géographiques, faites en 1832, rend compte par l'organe de M. Roux de Rochelle, son rapporteur, du résultat de ce concours, et elle analyse avec quelque étendue les divers travaux dont elle a dû

prendre connaissance. Cette Commission a jugé digne du prix annuel M. Alcide d'Orbigny, pour ses voyages dans l'Amérique méridionale : elle a pensé qu'une médaille d'argent devait être décernée à M. Alexandre Burnes, pour ses voyages sur l'Indus et dans la Boukharie; qu'une mention honorable et une médaille de bronze devaient être décernées à M. Arthur Conolly, pour ses voyages au nord de l'Inde ; et qu'il y avait également lieu de mentionner les découvertes faites dans l'Afrique méridionale par la Société des missions évangéliques, les voyages de M. Moerenhout dans l'Océanie, ceux de M. Berthelot dans les îles Canaries, ceux de M. Gay dans l'intérieur du Chili.

Les voyages de M. Callier dans l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie-Pétrée, ont été jugés assez importants, et ils ont eu assez de durée, pour que la Commission spéciale crût que les titres de M. Callier et l'examen de son ouvrage pouvaient être remis au concours de l'année suivante.

Après le rapport fait au nom de la Commission spéciale, M. le président de la Société prend la parole, et dans une allocution improvisée, sur l'importance des voyages qui ont pour but d'agrandir le domaine de nos découvertes et de nos connaissances, il entre dans des considérations étendues, sur les nombreuses et profondes études que doit faire l'homme qui se destine à cette carrière, afin de se préparer à bien voir, à conclure avec justesse, à tirer parti de toutes les situations, pour connaître un pays sous ses différens rapports. M. le président donne ensuite de justes éloges au courage du voyageur qui, pour entreprendre de pénibles explorations dans des contrées lointaines, inconnues, où il aura à braver des périls et des fatigues de toute nature, quitte sa

patrie pour de longues années, et s'arrache à toutes les paisibles douceurs de la vie. M. le président, appliquant à M. d'Orbigny les remarques qu'il vient de faire, entre dans quelques détails sur son voyage : il apprécie le mérite de ses divers travaux : il se félicite de pouvoir couronner le voyageur auquel la Société de géographie décerne aujourd'hui son prix annuel, et il se trouve lui-même honoré d'offrir cette récompense, à un homme qui vient d'honorer son pays.

Après avoir remis à M. d'Orbigny la médaille d'or qui représente le prix annuel de la Société, M. le président proclame le nom de M. Burnes qui a obtenu une médaille d'argent; le nom de M. Conolly, qui a obtenu une médaille de bronze et une mention honorable, le nom de la Société des missions évangéliques, et ceux de MM. Moerenhout, Berthelot et Gay qui ont été mentionnés.

M. Camille Callier, capitaine d'état-major, lit une notice sur une partie de ses explorations en Orient. Elle remplit une lacune que ses autres travaux en Cappadoce, en Arménie, dans le pays de Sophène et en Mésopotamie laissaient encore inconnue. Ce voyageur part d'Alep, l'ancienne Chalybon, traverse le Koëk et va par la plaine de Dana dans celle d'Antioche où il fixe l'emplacement de l'ancienne Imma. Il donne une description de l'antique et de la nouvelle Antioche, il remonte ensuite l'Oronte jusqu'au lac de Caramout et passe les défilés du Beylane. Arrivé à Alexandrette, il va reconnaître les Pyles syriennes et l'emplacement de la bataille d'Issus. De là il passe dans la plaine de Cilicie, où il décrit Missis et Adana, le Pyrame et le Sarus ; s'engageant ensuite dans les hauts enchainemens du Taurus, il reconnaît les anciennes Pyles ciliciennes qui le conduisent au pied du mont Argée dont il donne une description comparée à celle de

Strahlen. Toutes ses observations sont accompagnées de notices historiques qui donnent un plus grand intérêt aux contrées qu'il a parcourues.

M. Berthelot fait lecture d'une description orographique de l'île de Ténériffe, extraite de l'histoire naturelle des Canaries, qu'il va publier. Ce naturaliste cite d'abord les différentes cartes qui ont précédé celle qu'il a offerte à la Société, et, fixant ensuite l'attention de l'assemblée sur l'aspect des côtes de l'île, il entre dans des considérations géologiques dépendantes de cette configuration. Divisant le système de montagnes en trois grands fragments démembrés de la masse primitive par leurs révolutions physiques qui ont bouleversé la surface de Ténériffe, il décrit la structure de chacun de ces groupes vu de leurs points culminans, M. Berthelot, en terminant cette intéressante relation, fait espérer à la Société d'autres communications sur les autres îles qu'il a visitées durant ses voyages avec M. P. Barker-Webb et sur l'ensemble de la formation volcanique qui embrasse tout l'Archipel canarien et dont l'action puissante, dit-il, s'est étendue depuis les Açores jusqu'aux îles du cap Vert.

M. d'Arenas, secrétaire général de la Commission centrale, lit une notice nécrologique sur M. Alexandre Barhié du Bocage, professeur de géographie à la Faculté des lettres de l'Académie de Paris, l'un des fondateurs de la Société et l'un de ses plus zélés collaborateurs.

M. Roux rend compte, au nom de la Commission centrale, des motifs qui la portent à proposer à la Société l'augmentation du nombre de ses correspondans étrangers. L'étude de la science a fait de grands progrès, plusieurs sociétés de géographie se sont formées sur différents points du globe, le nombre et l'importance des voyages se sont accrus, et l'on a un plus grand nombre

d'hommes remarquables avec lesquels il est utile d'entrer en relation.

L'article suivant est mis aux voix, et il est adopté par la Société comme devant faire partie de ses réglemens :

« Le nombre des correspondans étrangers de la Société de Géographie pourra être porté de dix-huit à trente membres ; mais les douze nominations nouvelles ne pourront avoir lieu que graduellement, et il n'en sera pas fait plus de quatre par année. »

La Société, aux termes de son règlement, procède au renouvellement annuel de son bureau et à la nomination d'un membre de la Commission centrale.

M. le président proclame ainsi le résultat du scrutin :

Président. — M. le baron de Barante, pair de France.

<i>Vice-présidens.</i>	{	M. le lieutenant-général Pelet, directeur du Dépôt de la guerre ;
		M. Amédée Jaubert, membre de l'Institut.

<i>Scrutateurs.</i>	{	M. le baron Costaz, membre de l'Institut.
		M. Beauteemps-Beaupré, <i>idem</i> .

Secrétaire. — M. Bianchi, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

M. Camille Callier, capitaine d'état-major, est nommé membre de la commission centrale.

La séance est levée à onze heures.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ,

Assemblée générale du 27 mars 1835.

M. le baron de BARANTE, pair de France.

M. MAILLOT, directeur du génie maritime.

M. MATTER, inspecteur général de l'Université.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. le ministre de la marine : *Collection des nouvelles cartes publiées par le dépôt de la marine de 18 : à 1835.* — *Voyage de la corvette l'Astrolabe* : historique, 46^e et dernière livraison ; Zoologie, 36 à 38^e et dernière livraison. — *Voyage de la Favorite* : Album historique, 10^e liv. — *Mémoire sur les attéragés des côtes occidentales de France*, par M. le Saulnier de Vauhelle ; 1 vol. in-4^o. — *Renseignemens sur la côte méridionale du Brésil et sur le Rio de la Plata*, par M. Barral, lieutenant de vaisseau, une broch. in-8^o. — *Renseignemens sur les côtes de la province d'Oran*, par M. Garnier, lieutenant de vaisseau ; une broch. in-8^o. — *Phares et feux des côtes d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse* ; une broch. in-4^o.

Par M. le ministre des affaires étrangères : *Les monumens de la France*, par M. le comte de Laborde, 42, 43 et 44^e livraisons, in-f^o. — *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, Taylor et Cailleux. Province de Languedoc, liv. 1 à 49, in-f^o.

Par M. le baron de Hammer : *Mémoire sur deux coffrets gnostiques du moyen âge*, du cabinet de M. le duc de Blacas ; une broch. in-4^o.

Par M. Ansart : *Atlas de géographie ancienne et moderne* ; deuxième édit. (deuxième partie, géographie moderne) ; 1 vol. in-f^o.

Par M. Marcel : *Contes du Cheykh-él-Mohdy, traduits de l'Arabe d'après le manuscrit original* ; 16 liv. in-8^o. — *Précis historique et descriptif sur le Môristân ou le grand hôpital des fous du Kaire* ; une broch. in-8^o. — *Supplément à toutes les biographies* ; souvenir de quelques amis d'Egypte ; une broch. in-8^o.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

EXTRAIT

DE LA RELATION DE DEUX VOYAGES A CONSTANTINE,
PAR UN MAURE D'ALGER.

Suivi de détails sur l'histoire et la personne d'Ahmed,

boy de Constantine.

(Article communiqué par M. JOMARD.)

Ayant reçu la mission d'aller d'Alger à Constantine, j'étais incertain si je m'y rendrais directement, ou bien si je prendrais la voie de Bone. La première route était très dangereuse à cause de la guerre que les Arabes se faisaient entre eux; on savait d'ailleurs qu'ils faisaient peur tous ceux qu'ils soupçonnaient d'avoir quelques relations

avec les Français. Toutefois je ne déterminai à suivre cette route à l'âge de 60 ans, et sans armes, au milieu de peuples qui ne reconnaissent ni chef, ni souverain, n'ayant avec moi que mon fils Ali et le domestique du Marabout Sidy Aly Ben-Hyssa qui habite les montagnes de Djerjira, enfin, dans le mois d'août et par les brûlantes chaleurs de l'intérieur de l'Afrique. Une révolution venait d'éclater dans les montagnes de Beni-Oughenoun près de Dellis, et le Marabout y était allé pour rétablir la paix. Nous couchâmes à Hamer, tribu de Kachna, dont les habitants se sont réunis à ceux de la Yesser pour faire la guerre aux Français. Ils ne me firent aucun mal à cause du domestique du Marabout, et parce qu'ils étaient persuadés que je me réfugiais chez Ben-Hyssa pour échapper aux Français.

Nous marchâmes tout le second jour vers le milieu de la journée on vint nous dire que des brigands infestaient la route et nous fûmes forcés de faire un détour d'une lieue et demie pour les éviter. A midi nous arrivâmes sur les bords de la Yesser. Nous nous arrêtâmes au milieu d'une plaine garnie d'arbres, à-peu-près comme les Champs-Élysées; de l'autre côté de la rivière on apercevait des habitations. J'appris qu'elles appartenaient à Ben-Canoun. Cet homme, originaire de Yesser, avait été lieutenant de l'ex-Aga. A la nouvelle de l'expédition française il avait transporté dans cet endroit sa famille et ses biens : son fils et lui restèrent seuls auprès de l'Aga. Après la capitulation, ils s'étaient retirés chez eux.

Nous arrivâmes de nuit à la Zappa. Les grands du pays me demandèrent pourquoi je me sauvais. Ne sachant pas encore de quelle manière Ben-Hyssa voulait m'envoyer à Constantiné, je gardai le silence. Il était dé-

fendu aux habitants de se rendre à Alger; ils y venaient cependant sous prétexte d'aller à quelque marché et ils étaient parfaitement instruits de tout ce qui s'y passait. Le lendemain, nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes à sept heures du soir dans les montagnes près de Beni-Oughenoun. On avait invité le Marabout Ben-Hysa à y passer la nuit, après avoir rétabli la paix entre eux. A notre arrivée les habitants étaient tous rassemblés comme pour une foire, à cause de Ben-Hysa. Leurs chaumières sont bâties et couvertes en tuiles. Ben-Hysa était entré dans une de ces chaumières où se trouvaient les femmes d'un chef. Ces femmes priaient, à différentes reprises, le cri de joie de l'Afrique *yo! yo!* cris qui, quoique proférés d'une voix douce, ressemblent à un sifflement. C'était la manière des anciens Arabes d'appeler leurs voisins aux réjouissances publiques. C'est le contraire de *boh! boh!* exclamation des femmes à la mort de quelqu'un, ou bien contre les valeurs. Quand Ben-Hysa sortit de la chaumière pour venir à l'endroit où j'étais, les femmes de la tribu poussèrent des cris de joie toutes en même temps. Il est d'une taille moyenne, sa figure est ronde, ses yeux bruns, sa barbe blanche, sa voix haute, son caractère doux; il portait un haïk de laine blanche et fine et un turban blanc. Il a environ 70 ans. Voyant qu'il n'avait pour se coucher qu'un simple tapis, je lui cédai mon petit lit avec l'oreiller. Instruit déjà que j'allais auprès de lui pour une affaire importante, il n'en fit pas de question, devant le monde. On lui apporta de grandes cuvettes de bois travaillées avec le couteau et la lime, d'environ une aune de largeur et de profondeur. L'une était pleine de coucoussou, c'est une espèce de semoule que les femmes arrangent

en grains de la grosseur de la poudre à canon; on les fait cuire à la vapeur de la viande dans une passoire; et on jette du bouillon dessus pour leur donner du goût; l'autre cuvette contenait de la viande coupée par morceaux d'une demi-livre au moins. Chacun en prend un morceau qu'il tient dans la main; de l'autre, disposée en forme de palette, ils plongent dans la cuvette, en retirent le couscous et le portent à leur bouche après l'avoir pétri; ce qui est resté dans la main concourt nécessairement à la formation d'une seconde bouclée: le repas fini, on apporte une grande cuvette d'eau où tout le monde se lave à-la-fois.

Je connaissais depuis long-temps les usages de la campagne et je m'étais pourvu de cuillères, de pierpettes et de savon; j'en fis part au Marabout Ben-Hysa. Ma connaissance avec lui datait de loin. Il ne venait jamais à Alger sans descendre chez moi. Il était lié avec Yahia Aga, qui s'en faisait accompagner quand il sortait dans la campagne ou qu'il venoit faire la paix toutes les fois qu'il avoit à marcher contre quelque tribu puissante. Ben-Hysa avoit fait le pèlerinage de la Mecque; et avoit habité quelque temps l'Egypte, où il avoit pris quelque teinture de civilisation. Connaissant l'influence qu'il avoit sur les Arabes, on lui donnoit pour les empêcher de se faire la guerre ou de répandre le sang humain, il revint dans son pays. Voici comment il fut reconnu pour Marabout.

Un homme de Gorboua, nommé Mohamed Ben Abdel-rahman, après son pèlerinage, avoit été en Egypte où il avoit fait la connaissance du Sheikh el-Hafrouf; ce Sheikh, connu pour la pureté de ses mœurs, ressembloit chez nous à nos sages; leur faisant prêter de sa haute voix le nom de Dieu, leur donnoit force et la puissance,

Sur cette rivière est une grande forteresse bâtie par les Turcs qui en changeaient la garnison tous les ans. Il y avait des canons qui, je crois, ont été emportés par le Scheikh-Benzamoun de Fleza. A une portée de canon est un marché, mais ce n'était pas le jour. En face, nous avions les montagnes de Flusa. Il y a auprès de ces montagnes des terres fertiles nommées le Surawat que les Turcs empêchaient de cultiver, quand ils avaient des démêlés avec les Turcs. Très lié avec le Scheikh-Haggi-Mohammed Ben-Lamoun, je l'envoyai prier de venir à notre rencontre. Il s'en excusa à cause du mariage d'un de ses fils.

Gorouma est située sur de hautes montagnes connues sous le nom de Djerjira. Dans quelques endroits, la route est semée de petits cailloux unis, qui glissent sous les pieds des mulets; dans d'autres, ce sont des trous profonds d'où des animaux ont bœuf de la peine à se tirer. Les mulets des Bédouins en ont l'habitude; quant à moi j'étais forcé de descendre. A Gorouma je fus logé dans la montagne. Je ne songeais pas que les Bédouins pussent en avoir d'aussi belle; je pensais qu'ils avaient fait venir des maçons d'Alger. Ce n'était après, que de petites maisons plates et des chaumières. Le vent du midi est souvent très chaud dans ces montagnes.

Je ne suis pas entré dans la maison de Ben-Hyssa; mais je sais qu'il a deux femmes. Sixante personnes environ étaient venues pour le voir. Chacun peut rester tant qu'il veut. On les escorte et on leur donne à manger deux fois par jour. Le matin ils ont du pain; du lait, et des figues; le soir des oignons. Aux couchers du soleil on sort de grands sacs d'orge, chacun prend ce qu'il faut pour son cheval ou son mulet. Dans la journée

des hommes exprès conduisent les animaux au pâturage.

Le Marabout a des terres dans toute l'étendue du royaume, je crois même jusqu'à Tunis. Tous les habitants l'aident à les cultiver et à faire la moisson sans exiger aucun salaire. On en voit souvent faire vœu de donner tant au Marabout, si telle chose réussit. Il a des employés qui sont pourvus de tout ce qui est nécessaire à la vie, et qui doivent l'hospitalité à tous ceux qui se présentent. Une grande quantité de chameaux et de mulets sont continuellement occupés à porter le blé et les vivres de ces employés qui ne rendent jamais de compte. La confiance de Ben-Hyssa repose sur ce qu'ils sont à leur aise.

Le troisième jour arrivé, il ordonna à un de ses confidens, à son secrétaire et à quatre de ses employés de m'accompagner jusqu'à Constantine. Nous partîmes le matin, et il nous accompagna lui-même jusqu'au marché de la rivière de Sabau; ce marché est peu considérable, il est de la grandeur des Champs-Élysées à-peu-près, et je calcule qu'il peut tenir environ trente mille hommes. Nous marchâmes pendant deux jours, n'ayant avec nous que les hommes qu'il nous avait donnés et qui étaient connus des Bédouins jusqu'à Bougie. Nous traversâmes les montagnes qui sont sur la rivière de Bougie, et le soir du troisième jour nous couchâmes chez Abdel-aziz et les employés de Ben-Hyssa; il nous donna une escorte de trente hommes que nous changions tous les soirs à l'endroit où nous arrivions. Je donnais par jour à chaque homme cent bogis, ce qui vaut neuf francs. Étonné par la hauteur des montagnes et la profondeur des précipices, j'étais obligé de marcher à pied, enveloppé de deux gros bourneous pour me garantir de la chaleur du soleil.

J'étais toujours en nage, étouffé de poussière, et dévoré de poux et de puces que j'avais gagnés en route. Je ne pouvais rien faire sans être excédé par la curiosité indiscrète des Bédouins; ils voulaient tout ce qu'ils voyaient. Si je faisais de la limonade il fallait en donner à tout le monde. Pour me dispenser de leur en donner, il m'échappa de dire que l'eau de Cologne était un remède pour les yeux, il me fallut en verser quelques gouttes dans les yeux de chacun. Si je prenais du café, boisson qu'ils ne connaissent pas, ils en voulaient aussi, et j'étais obligé d'en donner avec du sucre à tous ceux qui étaient présents.

Le quatrième jour nous aperçûmes les hautes montagnes de Zuana. De l'endroit où nous étions jusqu'à ces montagnes le pays est infesté de brigands barbares, ce qui nous obligea à prendre une escorte de cinquante personnes. La contrée est couverte de figuiers et d'oliviers. Les figuiers sont très petits, beaucoup plus petits que ceux d'Alger. Ils ne dépassent jamais la hauteur d'un homme, et produisent des fruits en abondance. Les voyageurs peuvent en manger tant qu'ils veulent; mais le propriétaire seul a le droit de les cueillir pour les faire sécher. Ils en font leur provision pour l'hiver et pour vendre dans les villes. Je mangeais beaucoup de ces figues et buvais souvent. Je m'attendais à être malade, mais heureusement il n'en fut rien. Les terres ne sont pas travaillées, les figuiers et les oliviers y viennent sans culture; ils ont encore une espèce d'arbre très grand, que nous n'avons pas à Alger; les feuilles ressemblent beaucoup à celles du jujubier. Les femmes, qui sont là grandes et belles, vont les cueillir avec de grands paniers et les mettent en réserve pour les donner aux animaux, quand vient le temps des naiges. En

entrant sur les terres de Zouava, nous passâmes par le marché; il était rempli d'une multitude innombrable, il nous a fallu une heure et demie de marche pour le traverser. Il est fréquenté par ceux des montagnes de Bougie et de Louava. On y vient d'une journée de distance, et toujours en armes. J'ai calculé que ce jour-là il y avait au moins trois cent mille hommes; en ne comptant qu'une femme, un enfant et un domestique par homme (il y en a qui ont quatre femmes, plusieurs enfans et des domestiques mariés).

Nous montâmes au haut de la montagne et allâmes loger chez Abdelkader, l'agent de Ben-Hysta. C'était un homme instruit, enseignant la religion et les lois. Plusieurs des marchands de Zouava m'avaient suivi et étaient venus loger chez lui. Les grands et les Schuk de la montagne qu'il avait invités, vinrent me voir, et me demandèrent pourquoi j'étais resté d'abord avec les Français, et pourquoi maintenant je m'éloignais d'Alger.

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les villages des montagnes sont mieux bâtis que ceux de la plaine, leurs habitans plus civilisés, leur hospitalité est parfois fatigante. A notre arrivée dans une tribu, nous les voyions accourir vers nous, nous faire descendre de nos mules, nous offrir leurs provisions, et quand par défaut de faire ou tout autre motif, nous ne faisons pas honneur au repas, ils nous donnaient des coups de poing dans les côtes pour nous exciter à manger. Nous menâmes ainsi de montagne en montagne pendant deux jours. Le troisième jour nous arrivâmes dans un lieu presque désert qui sépare leur territoire de celui de Beni-Abbas. Il est occupé par quelques brigands qu'on appelle Schourfah. Nous étions accompagnés de plus de

cinquante Bédouins, les uns à pied les autres à cheval. Arrivés sur la montagne qui domine les Schourfah, ils sont tous descendus, et se sont mis à crier de toutes leurs forces *ouit*, en appuyant beaucoup sur l'i, ce qui est entre eux un signal important. Ce cri est entendu une lieue au loin; il signifie nous sommes armés; que chacun reste à sa place. On leur répondit qu'on leur permettait de passer.

En descendant la montagne, nous aperçûmes une forêt à gauche, et à quelque distance sur la droite une troupe de cavaliers qu'on reconnut pour des brigands. Remplis de frayeur, nous entrâmes dans la forêt pour les éviter. Il n'y avait pas de sentier tracé. Nous vîmes des bergers conduisant des troupeaux de Beni-Abbas, qui se sauvèrent à notre approche. Nous eûmes beau leur dire de ne rien craindre que nous ne voulions pas leur faire de mal, que nous étions des voyageurs; ils ne voulurent pas nous croire.

Enfin, après beaucoup de fatigues, nous atteignîmes la rivière et les terres de Beni-Abbas. Là les Bédouins qui nous avaient accompagnés nous quittèrent pour revenir chez eux. Nous arrivâmes à un village situé au bas d'une montagne. Il avait été pris dans le temps par Yahia-Aga. Aucun Turc avant lui n'avait pénétré dans les montagnes de Beni-Abbas. Sachant qu'il ne pouvait prendre les villages situés plus haut, il envoya Ben-Hyssa les engager à la paix. Ils y consentirent, ignorant qu'ils ne couraient aucun danger. La paix étant faite il donna à tous leurs chefs de riches bournous, ce qui leur causa une satisfaction extrême.

Le lendemain nous gravîmes l'autre montagne qui est très haute, et nous entrâmes dans un village dont les maisons ont deux étages et dont les portes et les fenê-

tres sont vernies et peintes de différentes couleurs. Nous allâmes loger chez l'employé de Ben-Hyssa, nommé Sidi-Hammô. Il était vêtu comme on l'est dans nos villages. Je connaissais à Beni-Abbas beaucoup de personnes qui apportaient de l'huile à Alger en cachette, ils me suivirent et je ne pus me dispenser de répondre à leurs questions.

Nous étions arrivés à huit heures du soir et le souper s'était prolongé jusqu'à minuit. On nous avait servi comme chez nous, des mets très bien préparés ; on avait donné du couscous aux autres. Le lendemain matin nous montâmes à cheval, sans autre escorte que Sidi-Hammô qui devait nous accompagner jusqu'à Constantine, selon l'ordre de Ben-Hyssa. Nous allâmes coucher dans un grand village situé sur une montagne très haute chez Sidi-Hammô-Hazi, autre employé de Ben-Hyssa. Cet homme a de la fortune et possède une fabrique d'armes garnies en argent et très bien travaillées ; où il occupe plusieurs ouvriers. Je restai deux jours chez lui pour donner à ceux qui devaient nous accompagner jusqu'aux terres des Arabes le temps de se réunir. Le lendemain de notre arrivée nous fûmes invités chez une personne de notre connaissance avec la famille de Ben-Hazi. Au moment du dîner notre hôte ouvrit une grande caisse remplie de sucre, il en prit plusieurs poignées dont il couvrit le couscous. Il est singulier que les Kabiles ne se servent pas du lait de brebis comme chez nous. Hier il la place une huile excellente, comme nous n'en avons jamais à Alger. A midi nous arrivâmes à Kolesh de Beni-Abbas, la ville la plus considérable des Beni-Abbas. Elle est bâtie sur une hauteur prodigieuse et entourée de murailles taillées par la nature comme les murailles des villes ; un seul

petit sentier y conduisit. Je m'arrêtai dans le marché près de la ville, et je m'y fis apporter à dîner. De là nous nous dirigeâmes sur Beni-Hamer où nous arrivâmes le second jour. Les Arabes qui l'habitent parlent aussi la langue des Kabaïles, étant sur leurs frontières. Nous traversâmes le marché qui est aussi considérable que celui de Sabau. Comme il y avait fort long-temps que nous n'avions mangé de fruits, j'envoyai mon fils acheter quelques melons. Dans le même instant une querelle éclata entre les Arabes. Les tabacs furent bientôt tirés, et chacun se mit à crier à la tranquillité! la tranquillité! comme c'est l'usage en pareil cas. Je fus fort inquiet de mon fils jusqu'à son arrivée. Nous montâmes aussitôt à cheval et nous allâmes chez Haggi-Mohammed Ben-Abel-el-Slam, Scheikh de Biban (*les portes d'acier*), qu'il nous avertisse de l'ouest. Il est l'oncle maternel de Haggi-Mohammed bey de Constantinople. Il venait souvent à Alger avec le bey, du temps de Yahi-Aga; j'avais fait alors sa connaissance. Nous le trouvâmes campé au pied de la montagne. Je ne savais plus le nombre de septes qu'il avait avec lui, et il nous en donna pour dix. La service de la table et les héurs des repas sont chez lui les mêmes que chez les grands d'Alger. Après le dîner Haggi-Mohammed nous accompagna un demi-mille à cheval. Sur nos chevaux, me dit-il, nous n'arrivâmes pas sans l'estomac, et il donna les hommes de son escorte de Beni-Haïssa et son camp de Sidi-el-Hamdi, divers lieux considérables, et regardé comme un Sebelh. Il y avait institution de jeunes hommes au agfaïda, lorsque Ben-Haïssa entre chez les frères auxquels il enseigne l'Alcoran et la religion. Je passai deux jours chez lui, et je pris quelques informations sur les lieux d'appas que les tribus de Hamas, Beni-Hamen, Ghers, Ettin et Reighi

n'avaient pas encore payé de tribut à Haggi-Ahmed Bey. Elles lui avaient envoyé leur soumission et voulaient lui faire remettre leurs contributions, craignant de se présenter elles-mêmes, mais il avait exigé qu'on allât chez lui selon l'usage. Son bonheur est singulier. Toutes les tribus insoumises ont perdu entièrement leurs récoltes, tandis que les autres en ont eu d'extraordinaires, et les Arabes, qui sont superstitieux, l'ont attribué à cette circonstance.

Après-près vers l'an 1860, Saâd Scheikh de Ghess Etteir et son jeune fils Rachat accompagnèrent le bey à Alger. Ce Soltâikh était très considéré dans sa tribu qui était puissante. Je fis leur connaissance, et toutes les fois qu'ils venaient à Alger ils ne manquaient pas de venir me voir. Saâd étant mort et son fils lui ayant succédé, je demandai s'il faudrait me détourner beaucoup de ma route pour aller le voir. On me dit qu'il s'était réfugié dans les montagnes de peur de Haggi-Ahmed Bey.

Sidi Hamdi nous accompagna pendant tout un jour, au loin et pendant plus de deux heures de marche, pour visiter les tentes de la puissante tribu de Reigha, campée au pied de la montagne. Depuis que nous avions quitté les Kabiles de Beni-Abbas, nous n'avions pas trouvé un seul arbre. Il n'y en a pas jusqu'à Constantine, ni dans les terres qui l'environnent. Les habitants font du feu avec de l'herbe sèche, et de la bouse de bœuf ou de vache. Ces hommes ont l'habitude de demeurer dans leurs grottes avec leurs familles et leurs domestiques, ce qui fait que de distance en distance on rencontre un douar. Mais, ceux qui ne sont pas bien avec Haggi-Ahmed ne reviennent tous dans le même endroit de peur de surprendre l'effet de son second voyage à Constantine toutes les tribus étaient soumises à Haggi-Ahmed bey, et avaient

payé leurs contributions, à l'exception de son oncle, Haggi-Mohammed-Ben-Abd-el-Slam, qui, sachant que j'étais recommandé par Ben-Hyssa me fit remettre une lettre par ce dernier en me priant de faire sa paix avec le bey.

Nous marchâmes encore deux jours à travers des terres habitées et paisibles, et le soir du troisième sur la brune, nous entrâmes dans Constantine. J'appris en arrivant que le bey était à Hananchâh, à trois journées de marche du côté de Tunis. Je descendis chez Ben-Hyssa, le lieutenant du bey, et, les gens qui étaient venus avec nous envoyés par Ben-Hyssa, chez le cadi Hanaphy Ben-Ettarsi : c'est l'agent de Ben-Hyssa à Constantine ; et deux jours après sur la route de Tunis chez les autres agens de Ben-Hyssa. Haggi-Ahmed ne se trouvant pas à Constantine pour les récompenser, je fus obligé de le faire moi-même, et n'osant pas aller le trouver sans sa permission je lui écrivis pour l'instruire de mon arrivée. Il me répondit de la manière la plus affable et avec force complimens, qu'il avait reçu ma lettre au moment de marcher contre une tribu, qu'à son retour il m'écrirait d'aller le joindre.

J'appris qu'il allait dans les montagnes de la Calla. D'ordinaire quand il marche contre quelque tribu, il tombe sur elle à l'improviste. Mais on avait appris son dessein et l'on s'était réfugié sur les montagnes. Il s'en para pourtant de son succès. Je restai quinze jours à Constantine dans une maison bien meublée qui m'avait été donnée par Ben-Hyssa, sortant rarement pour me soustraire aux questions des personnes de ma connaissance qui étaient en grand nombre dans cette ville.

La ville de Constantine est plus petite qu'Alger. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne escarpée, pour

ainsi dire taillée à pic par la nature. Une rivière coule à ses pieds; un pont romain réunit la ville à une montagne voisine. Le valton qu'elles forment a deux fois à-peu-près la largeur de la rue de la Paix, et la superficie de la ville, trois fois à-peu-près celle de la place Vendôme. On y arrive par un seul sentier que quelques pièces de canon commandent. Les rues sont mieux que celles d'Alger; les mosquées aussi grandes, mais bien plus riches, ainsi que les habitans. Ils ont la plus grande partie de leurs fonds à Tunis de peur de Haggi-Ahmed bey, des Français et de quelque révolution. On dit que Haggi-Ahmed a son trésor chez son oncle, dans le Sahara. Chez eux, le plus lucratif de tous les métiers est celui de cordonnier, ils travaillent beaucoup pour l'intérieur et envoient jusqu'à Tunis. On envoie aussi dans l'intérieur beaucoup de laine travaillée. Leur mesure de blé est du double de celle d'Alger. Je calcule qu'elle peut peser 200 livres. Elle vaut à-peu-près 3 fr. 50; l'orge, la moitié. Le beurre et le miel ne se vendent pas à la livre; on les vend dans des outres, sans poids ni mesure et toujours très bon marché. Les arbres sont beaucoup plus petits que ceux d'Alger et produisent des fruits en abondance. Le meilleur mouton est vendu de 3 à 3 fr. 50. Les bœufs, dont les peaux sont vendues avantageusement à Bone, valent trente fr. Les plus riches habitans de Bone sont pauvres. J'en ai vu quelques-uns demander l'aumône à Constantine.

Après douze jours d'attente je reçus l'ordre d'aller chez le dey. Il m'envoya une grande tente et des domestiques magnifiquement vêtus. Pendant ces trois jours de voyage nous fûmes accueillis avec empressement dans tous les douars que nous rencontrâmes de distance en distance. Ils ont l'usage de recevoir tous les voyageurs avec les

animaux qu'ils ont avec eux. Naturellement hospitaliers, ceux qui n'ont pas assez d'aisance pour exercer l'hospitalité, s'éloignent des routes. Le troisième jour nous arrivâmes à l'endroit où le bay était campé : c'était comme une ville. Il y avait avec lui une foule considérable. Quand il apprit que j'allais arriver, il vint à ma rencontre à cheval, suivi de toute sa troupe, il me reçut très bien et me fit dresser une tente près de la sienne. Tout près de sa tente était une écurie qui renfermait 60 chevaux admirables de beauté, plus loin des juments magnifiques, et dans une troisième écurie, les chevaux les plus ordinaires.

La tente du bay était d'une grandeur et d'une magnificence extraordinaires, et par l'une des portes, communiquait à celles des femmes. A côté était une autre tente qui servait de cuisine et où les femmes seules entraient. On m'a dit qu'il se faisait suivre par des bains de vapeur, comme on en voit dans les villes. Le jour de son départ vingt chameaux étaient chargés de tous les matériaux. Autour de la tente étaient rangées en nombre infini, celles de ses agens et de ses domestiques, une autre servant de café, où tous les militaires vont prendre le café sans payer ; derrière, les tentes de la cavalerie et des autres troupes qui l'accompagnaient. Cette armée était considérable. Chaque jour à quatre heures après-midi, il y avait un marché où tous les Arabes du voisinage venaient vendre toute sorte de vivres et de bestiaux. Toutes les troupes reçoivent la ration d'un croûte ; mais la cavalerie s'entretient à ses frais, excepté le jour où l'on arrive dans un nouvel endroit. Dans ce cas les habitants sont obligés de fournir des vivres à la cavalerie. On apporte du couscous en quantité, les domesti-

qués du bey font les portions et les distribuent en sa présence.

Le bey est d'une taille moyenne, naturellement blanc son teint a été noirci par le soleil. Ses yeux sont grands et bruns, sa barbe noire est si belle que je la crois teinte. Il a un cachemire à sa tête; ses habits, à la mode d'Alger, sont brodés en soie; il porte par-dessus un hack très fin de laine et de soie. Il n'est armé que quand il monte à cheval, il porte alors un sabre magnifique en or. Dans les endroits où il demeure il a beaucoup d'armes que les domestiques portent quand il monte à cheval. Il a tous les jours à sa table quinze personnes, et à la seconde une vingtaine environ. Je puis affirmer qu'il reçoit sans orgueil tous ceux qui se présentent à lui, femmes, enfants, n'importe, et qu'il les écoute avec attention.

Il connaît tout son royaume comme s'il avait une carte géographique sous les yeux.

Je ne pourrai jamais décrire la magnificence du départ. Après six heures de marche vers Constantine, on s'arrêta. Toutes les tentes furent dressées et il fut reçu en grande pompe par tous les chefs de l'armée. A peine descendu de cheval, il fit arrêter vingt-deux Arabes de Hananchah et leur fit trancher la tête dans la nuit. J'appris que le Scheikh de cette tribu lui-même les lui avait signalés comme rebelles, et qu'il avait déclaré qu'il ne pourrait être tranquille après son départ. Cependant notre religion défend de faire périr qui que ce soit sur l'accusation d'un seul, lors même que l'accusateur est reconnu pour homme de bien.

Après de Haggi-Ahmed bey, je trouvai son cousin, jeune homme de onze ans, fils du Scheikh du Sahara ainsi que son oncle, frère du même Scheikh; le bey n'ayant qu'une fille l'a adopté pour fils. Je n'ai jamais vu d'aussi

bon cavalier pour son âge ; nul autre que lui, et le premier écuyer, ne peut monter les chevaux que monte le bey. Il occupe un rang si élevé que quand on entre dans les villes, il marche auprès du bey, couvert d'un grand manteau brodé en or, et se met à table à ses côtés. On l'appelle le *seraggi*. Si on arrive au milieu de quelque tribu, on dresse, à la hâte pour lui et les siens, quelques tentes et des provisions, ce qui donne le temps de former le camp. Quand le bey arrive, il parcourt son armée rangée sur deux lignes, distribuant à droite et à gauche les salutations en usage en Orient. Son cheval salue en même temps, en levant les pieds du même côté, il paraît qu'il est dressé à cela. Le bey a auprès de lui un juif nommé Aron qui sait l'italien et un peu de français. Il me pria, à mon arrivée à Alger, de lui renvoyer sa femme à Tunis, d'où elle pourrait aller le rejoindre à Constantine. Je ne compris pas pourquoi il me disait cela, sachant qu'à Alger on ne l'empêcherait pas d'aller où elle voudrait.

On lui présenta dans cet endroit un individu qui était allé du côté du Maroc, acheter des chevaux pour le pacha de Tripoli. Le bey en acheta un qui lui plaisait beaucoup, et après l'avoir payé sa valeur, il en donna un autre dont il fit présent au pacha de Tripoli, ainsi qu'une lettre qu'il me pria d'écrire en son nom, son secrétaire étant resté à Constantine.

C'était justement le jour de paie des troupes. On appela chaque soldat par son nom ; et, en présence du bey, on lui remit dans une petite bourse huit *boggie*, valant chacun trente-six sous, c'est la paie d'un mois. Ces troupes sont un mélange de Turcs, d'Arabes, de *Kaulouglis*, de *Kabaïles*, mais ils sont tous traités sans aucune différence, et il leur est rigoureusement défendu de maltraiter en aucune manière les habitants des cam-

pagnes qu'ils traversent. Le Grand-Seigneur ayant envoyé à Tuffis l'ordre d'organiser et d'habiller les troupes à l'europeenne, un grand nombre deserta et alla prendre du service chez le bey qui les reçut avec beaucoup de plaisir. Je les ai vus arriver par quarante et cinquante à la fois. Le bey me dit plusieurs fois qu'il avait plus de vingt mille soldats à son service, probablement dans l'intention que cela fût répété à Alger. Mais d'après mon calcul, c'est tout au plus s'il en a dix mille. Les cavaliers ne lui coûtent rien. Seulement ils sont exempts de tribus; c'est probablement pour cela qu'ils sont si nombreux. Quelques Scheikhs que je questionnai longuement, me dirent que quand il veut, le bey peut ressembler de quarante à quarante-cinq mille cavaliers, et j'ai vu qu'il n'y avait pas d'exagération, le Scheikh des Arabes pouvant à lui seul en fournir dix mille.

En allant à Constantine, je passai près du camp du Scheikh des Arabes, à une journée de marche de l'endroit où le bey avait campé. Je fus étonné de voir tant de monde et une telle quantité de tentes noires en poil de chèvre.

A mon départ, il m'accompagna à cheval avec ses courtisans et ses troupes, et me témoigna beaucoup de bonté. Trois jours après j'arrivai à Constantine. Dans les trois jours que j'y restai encore, je m'aperçus que Ben-Assa, lieutenant du bey Haggi-Ahmed, Arabe lui-même, protégeait beaucoup les Arabes en l'absence du bey, et qu'il traitait différemment les Koulouglis et les Turcs, ce qui excitait entre eux beaucoup de jalousie.

J'ai dit ailleurs que Haggi-Ahmed bey étant retourné à Constantine, les grands le nommèrent pacha, qu'il avait fait bey Ben-Yssa, et que selon l'usage il l'avait en-

voyé à Bone avec les troupes, les étendards et la musique. Alors le Scheikh du Sahara, oncle de Haggi-Ahmed lui dit: Nous, Arabes, nous sommes comme de l'huile, et de même qu'il faut, pour que la lampe brûle, que la mèche soit ou de fil ou de coton et non de laine, de même le gouverneur doit être ou Turc ou Kouloughli et non Arabe. Mais si vous voulez changer l'ordre établi et donner cette place à un Arabe, c'est à moi qu'elle appartient, non à un homme inconnu et qui ne s'est fait remarquer par aucune action d'éclat. Lorsque Ben-Yssa revint à Constantine, Haggi-Ahmed lui ôta sa dignité de bey et le nomma gouverneur des troupes pendant son absence. Depuis, Ben-Yssa favorise beaucoup les Arabes, dans l'intention sans doute de se faire un parti; mais il est juste de dire qu'il n'est pas digne de la place qu'il occupe et que le bey est trompé.

(La suite au prochain numéro.)

ITINÉRAIRE

DU NORD-MEXICO A LA HAUTE-CALIFORNIE,

Parcouru en 1829 et 1830 par soixante Mexicains.

L'itinéraire que nous allons transcrire a été publié en 1830 à Mexico, par ordre du premier secrétaire d'Etat ministre de l'intérieur, dans le *Registro oficial del Gobierno de los Estados-Unidos mexicanos* (Bulletin officiel du gouvernement des Etats-Unis mexicains); et cette publication a été communiquée à la Société de géographie par M. Cochelet, consul général et chargé d'affaires de France à Guatemala, précédemment consul à Mexico.

Quelque familière que nous fût la langue espagnole, il nous a été im-

possible de traduire plusieurs des dénominations topographiques consignées dans l'itinéraire dont il s'agit : en vain nous avons eu recours à l'aide de quelques personnes éclairées, natives du Mexique, et qui ont occupé dans leur pays une haute position sociale : elles n'ont pu nous instruire du sens précis de ces mots détournés de leur signification usuelle ou même complètement inconnus, tels que *ojito*, *ceja*, *cañon*, *artenejal* ou *artenejal*, *rito*, etc. Nous sommes donc forcé de les donner comme des noms propres de lieux, sans indiquer la valeur appellative en vue de laquelle ils ont été imposés.

Nous nous bornerons à énoncer conjecturalement que *ojito*, diminutif de *ojo*, œil, nous semble pouvoir être entendu ici dans le sens de source ; *ceja*, sourcil, dans le sens de partie supérieure, quand il s'agit d'une rivière ; *cañon*, tuyau, et son diminutif *cañoncito*, dans le sens de ravin.

* A.....

A. S. E. le Ministre des relations intérieures et extérieures.

« Excellentissime Seigneur,

« Le 8 novembre de l'année dernière partit de ce territoire une compagnie de citoyens, d'environ soixante hommes, se dirigeant vers les Californies dans le but d'employer, à des achats de mulets, des produits du pays ; ils effectuèrent leur voyage par des déserts inconnus jusqu'à présent et parvinrent à découvrir cette nouvelle voie de communication en traversant nombre de tribus sauvages qui, à leur aspect, fuyaient comme épouvantées ; ce qui ne contribua pas médiocrement à ce que l'expédition n'éprouvât aucun obstacle. D'après l'itinéraire dont je remets ci-joint copie à V. E. elle jugera que la distance qui sépare les Californies de ce territoire n'est pas considérable, ayant à tenir compte de ce que ces découvreurs étaient souvent obligés de rétrograder ou de faire des détours, et enfin qu'ils n'avaient

ni carte ni boussole, et nul autre guide que l'esprit entreprenant, aventureux et ami des voyages, des enfans de ce pays.

« Je crois qu'il serait fort utile aux deux territoires que le gouvernement suprême protégeât le commerce de ce côté, à raison de quoi j'en entretiens V. E.

« Dieu et la liberté !

« Santa-Fé, le 14 mai 1830.

« José-Antonio CHAVEZ. »

JOURNAL tenu par moi, le citoyen Antonio ARMISO, comme commandant nommé par M. le Chef politique de ce territoire de Nord-Mexico, le citoyen José-Antonio CHAVEZ, pour la découverte du chemin vers les Californies.

NOVEMBRE 1829.

7. Je partis de la juridiction d'Abiquiri et j'avancai jusqu'au Rio Puerco (la rivière sale) faisant halte audit point la journée du 8.
9. *El Arroyo de Agua* (le ruisseau d'eau).
10. *El Capulin*.
11. *El Agua de la Cañada Larga* (l'eau de la longue vallée).
12. Embouchure du *Cañon Largo*.
13. *El Cañon Largo*.
14. Lagune du *Cañon Largo* ; nous trouvâmes audit point un établissement de Nabakhos (*Navajdes*).
15. *Rio de San-Juan* (rivière Saint-Jean).
16. Halte à ladite rivière.
17. *Rio de las Animas* (rivière des Esprits).

18. *Ojito de la ceja del rio de la Plata* (source supérieure? de la rivière d'Argent).
19. *Rio de San-Lazaro* (rivière Saint-Lazare).
20. Halte à Saint-Lazare.
21. *Rio de San Juan* (d'erechef; en ce point nous rencontrâmes dix Nabakhos, et n'eûmes rien de nouveau.
22. *Ojito de la Sierra de Navajo* (source? de la montagne de Nabakhó).
23. Rivière qui descend sur le revers de l'adite montagne; nous y trouvâmes un établissement de Nabakhos avec lesquels nous nous mîmes en rapport; nous y prîmes un Indien; loué par diverses personnes de l'expédition avec onze montures pour le voyage, afin qu'il montrât le chemin aussi loin qu'il le connaîtrait, et qu'en même temps il nous garantît des vols habituels à ceux de sa nation.
24. *El Ojito escondido* (la source? cachée).
25. *Cañoncito del Arroyo de Chelli* (petit ravin? du ruisseau de Chelli).
26. Halte au même lieu.
27. *Arteneales de Piedra*. (Plus loin le même mot est écrit *Artenejal*.)
28. Lagune du *Puerto de las Lemitas* (passage des Lemitas).
29. *Aguage del Cuervo* (torrent du Corbeau).
30. *Aguage de los Payachas* (torrent des Payoutches); on y trouva trois Indiens avec lesquels il n'y eut aucune difficulté. Il fallut entrer dans un ravin (*calzar un cañon*) pour le remonter; en portant les charges à bras.

DÉCEMBRE 1829.

1. *Lagune des Milpitas*. Ce jour-là il nous fallut descendre par le ravin (*calzar una bajada del cañon*).
2. *Ojito del Picacho* (la source? du grand pic). Ce jour-là je partis pour aller à la découverte, avec Salvador Maes.
3. Ravin (*cañon*) raboteux de la descente et de la montée des Pères (les missionnaires sans doute); il fallut marcher dans le ravin en descendant comme en montant (*calzar la bajada y la subida*), et porter à bras notre bagage.
4. Halte; ce jour-là je revins de la découverte sans rien de nouveau.
5. *Punta de la mesa del río Grande* (bout de la plaine de la grande rivière), connue dans les Californies sous le nom de *Rio Colorado* (rivière Rouge).
6. *Rio Grande*; gué des Pères; ce jour-là on reconnut le gué, qu'on trouva praticable; trois personnes qui le passèrent remarquèrent la trace toute fraîche de trois individus et la suivirent jusqu'à la nuit sans les atteindre.
7. Halte; lesdites personnes rejoignirent et rendirent compte de ce qu'on vient de dire.
8. Nous fîmes passer le bagage et disposâmes la montée du ravin (*cañon*), celle-là même qu'avaient frayée les Pères (missionnaires).
9. *El cañon blanco* (la Ravine blanche); eau permanente.
10. *Artenejal de la Ceja colorada*; ce jour-là on rencontra un établissement de Payoutches, avec les-

quels il n'y eut aucune difficulté : c'est une nation pacifique et craintive.

11. *Rito del cañon de la Ceja*.
12. Au haut de la *Ceja montuosa* : point d'eau.
13. *Pueblo colorado* (village rouge); point d'eau ; nous y suppléâmes au moyen de la neige.
14. *Rito del Carnero* (du mouton).
15. *Agua de la Vieja* (eau de la vieille).
16. *Llano del Cayote* (Plaine du Cayote); point d'eau.
17. *El cañon caloso*; eau de torrens.
18. Halte; on va à la découverte et l'on revient sans rien de nouveau.
19. *Cañon del Agua hedionda* (ravin de l'eau puante), permanente.
20. *Rio Severo*.
21. Halte; on va à la découverte.
22. *Rio de las Milpas* (rivière des Milpas).
23. *Arroyo de las Calabacillas* (ruisseau des petites calabasses.)
24. Au bas du même *Rio de las Milpas*.
25. Nous retombâmes sur le *Rio Severo*, d'où on alla à la découverte.
26. Même rivière, en descendant.
27. De même; on rencontra un établissement d'Indiens avec des anneaux au nez; point de difficulté avec eux, attendu qu'ils sont paisibles et timides.
28. Même rivière, en descendant.
29. Bourbier (*Ciénega*) de la même rivière.
30. Même rivière.
31. De même; les éclaireurs rejoignent.

JANVIER 1830.

1. *Rio Grande* derechef; le citoyen Rafael Rivera man-

- quait à la troupe qui avait rejoint la veille.
2. *Rio Grande*, en descendant, chemin raboteux.
 3. De même.
 4. Halte: ce jour-là on partit pour aller à la recherche de Rivera.
 5. Halte; on revint sans avoir trouvé Rivera.
 6. *Arroyo de la Yerba del Manso* (ruisseau de l'herbe de la première tête du troupeau); de là on va de nouveau à la recherche de Rivera.
 7. Halte; pendant qu'on attendait le retour des éclaireurs, arriva le citoyen Rivera qui annonça avoir rencontré les villages des Coutcha Payoutches (*Cucha Payuches*) et des Hayatas, et avoir reconnu le gué où il avait traversé le *Rio Grande* l'année précédente, en allant à Sonora.
 8. Halte; les éclaireurs qui étaient à la recherche de Rivera revinrent sans rien de nouveau, et l'on partit derechef pour aller à la découverte.
 9. *El Arroyo Salado* (le ruisseau Salé).
 10. Lagune desséchée.
 11. *Ojito de la Tortuga* (source ? de la Tortue).
 12. *Puerto* (passage) sans eau.
 13. *Ojitos Salados* (sources ? salées).
 14. *Rio de los Payuches* (rivière des Payoutches), où l'on trouve un établissement de gens tranquilles, en sorte qu'il n'arriva rien.
 15. Même rivière, en descendant.
 16. *Rio Salitraso* (rivière salpêtrée), où les éclaireurs rejoignirent sans qu'il leur fût rien arrivé.
 17. Etape sans eau.
 18. *Laguna del Milagro* (Lagune du miracle).
 19. *Ojito del Malpais*.
 20. Etape sans eau.

21. *Arroyo de los Hayatas* (ruisseau des Hayâtas) à l'extrémité duquel aboutit le chemin qui vient de *Moqui*, fréquenté par les *Moquines* qui font commerce de coquillages avec lesdits Hayâtas.
22. Au même ruisseau, en descendant.
23. De même; nous mangeâmes un cheval.
24. De même.
25. De même.
26. De même; nous mangeâmes un mulet appartenant à don Miguel Valdès.
27. Même ruisseau; nous rejoignîmes ce jour-là nos éclaireurs bien fournis de vivres, avec des gens de l'établissement de *san Bernardino*.
28. *Cañon de san Bernardino*.
29. *Parage de San-José* (canton de Saint-Joseph).
30. *La Fuente* (la source ou la fontaine).
31. *Mission de San-Gabriel*.

« Je repartis le 1^{er} mars par le même chemin sans autre événement que des pertes de bêtes fatiguées, jusqu'à ce que j'entrai chez les *Nabakhós* de la part desquels j'éprouvai des pertes de bêtes qui me furent volées; et je suis arrivé en cette juridiction de *Xemey*, aujourd'hui 25 avril 1830.

« Antonio ARMijo. »

Pour copie :

Santa-Fé, le 14 mai 1830.

CHAVEZ.

RÉCIT D'UN VOYAGE.

AU MONT SINAÏ, A GAZA, JÉRUSALEM, DAMAS
ET BEYROUT,

Par M. BOVÉ, naturaliste,
ancien directeur des cultures d'Ibrahim-Pacha.

Voyage au mont Sinaï et à Gaza.

Le 27 avril 1832, je partis du vieux Caire, accompagné de M. Ginsberg, minéralogiste et géologue suisse, qui désirait compléter ses collections minéralogiques par une collection des roches du Sinaï, et dresser la carte géographique de ses déserts.

Le lendemain, nous fûmes obligés de séjourner dans un village qui est situé près du désert et à une lieue et demie du vieux Caire, à cause du grand vent et de la poussière qui couvrait l'horizon, et qui nous faisait apercevoir le soleil, comme en Europe pendant un jour d'épais brouillards.

Nous partîmes le 29, ayant chacun six chameaux chargés, et nous primes la route que suivirent les Israélites lors de leur émigration. Ce chemin, qui se dirige au sud dans les déserts, porte aujourd'hui le nom de Derb-el-Terrebîn. Nous traversâmes la vallée Ouâdi-om-el-Charhout, dont le fond est rempli de jaspes et de silex arrondis. Après-midi, nous gravîmes une petite colline dont le sommet est tellement couvert de bois pétrifiés, qu'elle présente l'aspect d'une forêt dont les arbres au-

raient été abattus par des ouragans. Il n'est pas rare de voir de ces arbres qui ont une longueur considérable.

Après avoir descendu cette montagne, nous sommes entrés dans la vallée Orgrahké. Nous passâmes la nuit dans la vallée de Kebourhetim. Nous quittâmes ce lieu le 30, et, après deux heures de marche, nous entrâmes dans la grande plaine de Ouâdi-Gandéli. Le soir, nous nous arrêtâmes dans une plaine que les Arabes nomment Ouâdi-Abou-Aouâzy. Le 1^{er} mai, nous traversâmes de grandes plaines de sable. Après une riche récolte de plantes, je passai paisiblement la nuit près d'un puits nommé Birk-Ageroud (1), qui contient de l'eau saumâtre. Le lendemain à midi, nous arrivâmes à Suez, où nous restâmes deux jours pour faire les préparatifs de notre voyage au Sinaï et dans les déserts environnans.

Le 5, nous quittâmes Suez, et nous nous embarquâmes pour aller à Tor. Nous traversâmes la moitié du golfe nommé Birket-el-Faraoun, et nous passâmes la nuit dans un petit port où je pêchai quelques *fucus*.

Le lendemain à dix heures, nous sortîmes du golfe de Faraoun, parage fort dangereux, dans lequel les naufrages sont très fréquens. Le soir, nous débarquâmes à Tor, où nous restâmes trois semaines pour visiter les environs à cinq lieues à la ronde. J'ai vu, au sud-est de ce village, des figuiers plantés à quatre, six et huit mètres de la mer, et ne recevant pas d'autre humidité que celle de l'eau marine filtrée à travers le sable. On les abrite du vent de mer par de grandes feuilles de dattiers qu'on place autour d'eux. Les jeunes pousses de figuiers qui surmontent ces abris sont détruites par la force du vent, et paraissent comme brûlées. Les figues produites

(1) Il y a un fort en cet endroit.

par ces arbres sont jaunâtres et très sucrées ; elles étaient déjà en pleine maturité lors de notre arrivée.

Le 29 au soir , nous partîmes de Tor , et nous couchâmes dans la vallée nommée Ouâdi-el-Hamâm , à une lieue et demie de Tor. Dans cette vallée , il y a plusieurs maisons de Bédouins , avec des jardins de dattiers et de doums , entourés d'une muraille faite avec de la terre argileuse.

Le 30 mai , nous traversâmes la grande plaine de Tor , en nous dirigeant vers le vallon Fâran , dans lequel nous entrâmes le même jour. Ce vallon est entouré de très hautes montagnes dont la base est couverte de blocs de rochers granitiques.

À l'embouchure de ce vallon , j'ai remarqué deux gros morceaux de ces blocs avec des inscriptions qui m'ont semblé être des caractères hébraïques ; mais à peine pouvait-on les distinguer sur ce granit luisant et poli comme le marbre. Nous découvrîmes bientôt de très bonnes sources d'eau douce qui se perdaient dans le sable , auprès desquelles nous passâmes la nuit.

Le lendemain , nous gravîmes successivement plusieurs montagnes , et nous arrivâmes dans la plaine de Selaï ou Ouadi-Selaï , où je recueillis plusieurs espèces de plantes rares. Nous nous arrêtâmes au bout de cette plaine , composée d'une terre sablo-argileuse.

Le 1^{er} juin , nous traversâmes encore des montagnes très arides et couvertes en partie de roches bouleversées. Vers neuf heures , nous entrâmes dans la plaine du Sinaï , et à midi nous nous arrêtâmes près le couvent qui est bâti sur la place où , suivant la tradition , Moïse a vu le buisson ardent que les moines grecs montrent encore.

Ce monastère a été construit par sainte Hélène. Il ressemble à un fort. La porte d'entrée en est élevée de

vingt-cinq à trente pieds au-dessus du niveau de la terre, et on y monte au moyen d'une corde. L'ancienne porte du bas est bouchée avec de très grosses pierres. Ce couvent a un grand souterrain qui a sa sortie dans le jardin. Le nombre des moines était de trente-trois à l'époque de mon arrivée. Ils reçoivent les vivres de l'Égypte, ne mangent jamais de viande, et suivent à-peu-près les usages de l'ordre des chartreux. Le chemin pour monter au haut de la montagne du Sinaï est derrière le couvent. Il est entièrement fait en escalier. On rencontre deux chapelles, l'une au tiers de la montagne et l'autre à-peu-près aux deux tiers. Sur cette petite plaine, j'ai vu un cyprès qui avait trois mètres de circonférence.

Au sommet du Sinaï, on voit une troisième chapelle chrétienne et une mosquée qui est bâtie sur la place où l'on prétend que Moïse a reçu les dix commandemens.

Nous descendîmes au sud-ouest, près d'un réservoir naturel qui contient de l'eau très fraîche et très limpide. Enfin nous arrivâmes à l'ermitage qui se trouve entre le Mont-Sinaï et le mont Sainte-Catherine; près de cet ermitage il y a une plantation de quelques centaines d'oliviers et trois variétés de poires du Sinaï, trois variétés de pommes voisines des Calvilles, une de prunes et une de pêches, deux amandiers et l'abricot nommé *mech-mech*. Ces arbres sont plantés dans le voisinage des sources par les eaux, desquelles ils sont arrosés.

Le mont Sainte-Catherine est au sud sud-ouest du mont Sinaï, et à environ un millier de pieds de plus d'élévation.

Dans les environs du Sinaï, je pus jouir d'un phénomène presque particulier à l'Égypte. Une nuée de grandes sauternes, d'une espèce voisine de l'*Oedopoda mi-*

gratoria vint s'abattre sur les arbrisseaux et arbres, principalement sur les peupliers qui, en un instant, furent entièrement dépouillés de leurs feuilles.

Je laissai M. Ginsberg au couvent du Sinâi, pour continuer ses collections géologiques; le 13 juin, je pris la route de l'intérieur du désert, et je m'arrêtai dans la vallée Sebaobé-el-Seroum, à deux lieues du Sinâi. Le lendemain, je m'avançai dans la vallée el-Cheikh, presque entièrement couverte de *Tamarix mannifera*. J'ai vu des femmes et des enfans occupés à ramasser de la manne qui s'écoulait de l'écorce des branches de ces arbres. Les Arabes clarifient cette manne en la dissolvant dans l'eau chaude, et en écumant cette espèce de sirop. Ils m'ont assuré que cette manne était aussi bonne que le meilleur miel : malheureusement j'ai perdu le paquet contenant les échantillons de cet arbre.

Nous avons passé la nuit dans un lieu nommé Youfek.

Le 15, nous traversâmes plusieurs vallées, Ouâdi Salef, el-Haderr, Bragh, Om-el-Selin et le soir nous nous arrêtâmes dans le Ouâdi Barouk.

Le lendemain, en traversant le Ouadi-Saher, je vis un grand nombre d'Acacias Seyal; cet arbre s'élève à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds. Les Arabes font avec son bois du charbon qu'ils vont vendre à Suez où tous les ans, un bateau à vapeur anglais, de Bombay, vient prendre des voyageurs pour l'Inde, et y fait en même temps sa provision de charbon pour le retour.

Nous passâmes ensuite dans les vallées Peyl, Sébelé et Kamilé. Nous laissâmes sur notre droite le Gebel-Hamerle, et nous plantâmes la tente à Nasp.

Le 17, nous traversâmes ensuite les grandes plaines de Nasp et de Debbé, qui sont couvertes d'un sable stérile, et nous couchâmes dans la vallée nommée Thall.

Le 18, nous parcourûmes les vallées Oset et Garandel. Nous nous arrêtâmes dans cette dernière vallée pour prendre notre repas. Nous fîmes route toute la nuit, et le lendemain matin, nous nous reposâmes deux heures dans la vallée Ouardân. Nous ne nous arrêtâmes que le soir près d'Ayn-Mousa, les sources de *Moïse*, derrière une grosse touffe de dattiers qui nous servit d'abri contre un vent d'ouest si violent qu'il ne nous permit pas de dresser la tente. Ce vent élevait des nuages de sable fin dont nous étions entièrement couverts. Un des Arabes de ma suite, qui transpirait beaucoup, en avait la figure et les vêtemens tellement enduits qu'il semblait être un homme de sable.

Nous partîmes dans la soirée pour Suez où je restai dix-huit jours, attendant des chameaux pour me transporter en Palestine.

Le 8 juillet, je partis de Suez avec cinq chameaux pour me rendre à Gaza. A l'est de Suez, on trouve de grands marais qui, en été, sont mis à sec par les vents du nord, lesquels refoulent la Mer-Rouge dans l'Océan. Le fond de ces marais est formé de terre argileuse, et ils sont bordés par les sables mouvans. Nous plantâmes la tente à Mabouk, à 3 lieues de Suez, dans une grande plaine de sable stérile.

Le 9, nous nous arrêtâmes vers midi près le puits nommé Moyé ou Bir Mabouk qui n'a que quatre à cinq pieds de profondeur dans le sable, et où nous fîmes nos provisions d'eau pour quatre jours. Malgré l'eau qui s'épanche aux environs de ce puits, je n'y ai remarqué aucune plante.

Nous partîmes dans la soirée par un beau clair de lune, et nous gravâmes une petite butte de sable. Nous rentrâmes ensuite dans les dunes de sable mouvant.

Vers minuit, nous nous arrêtâmes près le Gebel-Boïlaga (1) où nous rencontrâmes une caravane composée d'une cinquantaine d'individus, qui faisait route pour Agaba; elle était campée le long d'une dune de sable; les hommes étaient groupés, au nombre de six ou huit, autour d'un grand feu, où ils faisaient cuire leur qahka sur la cendre chaude. Ce qahka est une pâte de farine pétrie avec de l'eau et un peu de sel.

Le 10, nous fîmes route à travers les dunes de sable, sans trouver aucun chemin tracé, car les vents effacent bien vite les traces des voyageurs dans ces déserts. Nous traversâmes la vallée de Théylé, et ensuite celle de Terge-el-Cheykh et nous laissâmes sur notre droite le Gebel-Rahha (2), colline formée de roches calcaires; enfin nous fîmes route sur un sol argilo-sablonneux. Après avoir traversé, dans la soirée, la vallée de Zerab, et plusieurs autres qui étaient couvertes d'une pâle verdure (3), nous laissâmes la route d'Aqaha sur notre droite, et nous nous arrêtâmes près d'une colline nommée Gebel-Hassen.

Nous partîmes le 11, et nous prîmes la route du désert que l'on nomme Esseri. Cette route traverse une plaine d'une immense étendue, formée de sable argileux et parsemée de quelques plantes dont les fleurs étaient passées et entièrement desséchées. Au nord-ouest, cette plaine était bornée par une chaîne de montagnes calcaires.

Nous nous arrêtâmes à cinq heures pour dîner, à une lieue de la montagne nommée Gebel-el-Yellek que nous

(1) Djebel-Koros d'après M. Léon Delaborde.

(2) Djebel-Efdecha d'après M. Léon Delaborde.

(3) Ici commence une route conduisant à Gaza et à Jérusalem, inconnue jusqu'à M. Bové. E. J.

laissâmes au nord. Comme l'eau commençait à nous manquer, nous nous hâtâmes d'arriver aux puits les plus proches, en marchant quelques heures pendant la nuit, et nous couchâmes dans le vallon Hasséné. Le lendemain à midi nous nous trouvâmes près des puits nommés Hasséné qui ont à-peu-près deux mètres de profondeur. De là, nous arrivâmes à quelques dunes de sable où je remarquai de très gros tamarix et nous allâmes passer la nuit dans une plaine de sable argilense et stérile.

La chaleur du jour est très grande dans ces déserts, et les nuits plus fraîches que dans ceux du Caire. Le 13, pendant la nuit, survint un très fort brouillard qui se changea en une petite pluie, circonstance assez extraordinaire dans de telles contrées.

Nous entrâmes dès le matin dans une grande plaine de sable mouvant. Nous laissâmes à une certaine distance sur notre gauche le Gebel-Hallal, et à notre droite, le Gebel-Ebéné. Nous passâmes la nuit dans la vallée Haker-el-Ariche qui est entourée de dunes de sable mouvant. Le matin, nous avons eu encore un épais brouillard qui rafraîchit un peu l'atmosphère.

Le 14, nous traversâmes une vallée, creusée par un torrent, que les Arabes nomment Ouedé-Ariche. On y trouve plusieurs puits d'eau douce, et nous y en avons encore fait une petite provision qui devait nous servir jusqu'à Gaza. De là, nous nous dirigeâmes dans une grande plaine de sable fertile. Il ne pleut pas dans ces vallées pendant l'été; mais en hiver, la pluie y tombe abondamment.

Vers midi, nous nous arrêtâmes dans la vallée Lésaré, bordée de dunes de sable mouvant; nous traversâmes ensuite plusieurs dunes de sable.

Le 15 au matin, nous entrâmes dans une grande plai-

ne où le sorgho, gros millet d'Égypte, était cultivé, dans du sable fertile. A six heures du soir, nous arrivâmes à El-Khân (1), premier village de Palestine. J'ai vu dans les environs plusieurs silos faits en maçonnerie et de forme ovale pour conserver les grains et les pailles.

Le cierge appelé *opuntia ficus-indica* sert à clore les jardins et à former des haies. Les Arabes mangent ses fruits qu'ils fendent longitudinalement, en faisant glisser le couteau à droite et à gauche pour en retirer la pulpe.

La récolte des grains s'y fait au mois de mai, presque un mois plus tard qu'en Égypte.

Le soir du même jour, nous partîmes pour Gaza, où nous arrivâmes le matin à la pointe du jour. J'employai cinq jours à visiter les environs de cette ville. J'ai remarqué dans les jardins les mêmes plantes qu'en Égypte.

On cultive en grand, dans les environs de Gaza, le tabac nommé *nicotiana rustica* qu'on rencontre également dans toute la Palestine et la Syrie ; il forme une branche importante de commerce avec les pays voisins. Ces cultures et les jardins sont arrosés au moyen de roues à chapelet. A l'est de la ville, on voit une grande plaine couverte entièrement de gros oliviers qui ont de neuf à dix mètres de hauteur et de quatre à cinq de circonférence. J'y ai vu aussi un cep de vigne grimpant sur un sycomore, qui avait à-peu-près quinze à seize mètres de haut, et le tronc quatre à cinq décimètres de circonférence. Ses branches étaient chargées de grappes pendantes de toutes parts autour du bel arbre qui supportait cette vigne.

On cultive dans les plaines de Gaza beaucoup de sor-

(1) Khân-Younès.

gho, et de semsem ou sésame. Les habitans extraient de l'huile des graines de cette dernière plante, et ils saupoudrent leurs pains avec les graines entières. Autour des villages, un grand nombre de silos sont creusés simplement dans la terre, sans aucune bâtisse, à une profondeur de trois à quatre mètres; ils sont en forme de puits cylindriques et leur ouverture a près de deux mètres. Les blés enfouis dans ces silos sont recouverts d'abord par un lit de paille, puis avec de la terre. Cette méthode m'a paru très efficace pour préserver les grains des attaques des charançons. Après midi nous continuâmes notre route dans cette belle et grande plaine argilo-sablonneuse, et entremêlée çà et là de rochers de grès et de terre argileuse jaunâtre.

(*La suite au prochain numéro.*)

SUR LES DÉCOUVERTES

FAITES EN GROENLAND,

Communiqué par M. DE LA ROQUETTE,
consul de France en Danemark.

Pendant le courant des années 1828 et 1829, M. Graab, premier lieutenant, aujourd'hui (1835) capitaine de la marine royale danoise, a exécuté par ordre de son souverain un voyage de découvertes ayant pour but d'explorer, depuis le cap Farvel ou Farewell, extrémité méridionale du Groënland, jusqu'au 69° de latitude, la côte orientale de cette vaste contrée située au sud du cercle polaire et en face de l'Islande, sur la-

quelle on a cru long-temps qu'il avait existé une colonie florissante d'Islandais fondée par Érik Rauda. L'existence de cette colonie avec laquelle l'Islande et la Norvège, ainsi que l'Angleterre et la Hollande, avaient, dit-on, entretenu des communications régulières jusqu'à la fin du quatorzième siècle que cessa la navigation entre ces pays, et qu'une profonde obscurité s'étendit sur l'établissement des Islandais et sur sa destinée, excitait au plus haut degré, depuis plusieurs siècles, la curiosité du monde savant.

Le rédacteur de cet article avait conçu le projet de publier une traduction française de ce voyage, dans lequel M. le capitaine Graah a déployé tant d'habileté, de courage et de persévérance, et qui lui a mérité une médaille d'or de la Société de Géographie. Cette traduction, dont M. Zahrtmann, capitaine de vaisseau de la marine royale de Danemark et directeur du dépôt hydrographique de Copenhague, avait bien voulu revoir les premières feuilles, était même terminée. Mais des circonstances indépendantes de la volonté du rédacteur de cet article, et parmi lesquelles il se bornera à citer l'avis qui lui fut donné qu'une autre traduction du même voyage allait être imprimée à Paris, si même elle ne l'était déjà en partie, et la difficulté, il doit le dire avec quelque peine, de trouver dans cette capitale un éditeur qui consentît à se charger de cette publication savante, utile, mais peu romantique, le décidèrent à suspendre, pendant son séjour en Danemark, la révision de son manuscrit, qui ne pouvait être mis convenablement en état d'être imprimé qu'à Copenhague même, où on aurait pu s'aider des conseils de M. le capitaine Graah et d'autres savans danois.

Le rédacteur de cet article n'a point cependant re-

noncé complètement à son premier projet, qu'il exécutera plus tard si les circonstances changent, et si personne ne le devance. En attendant, pour satisfaire au desir que lui ont témoigné M. le président de la Société de Géographie et quelques autres de ses collègues, il va donner aujourd'hui la traduction de l'introduction historique dont M. le capitaine Graah a fait précéder le récit de ses excursions. Comme cette introduction est plus spécialement consacrée aux voyages faits à la côte occidentale et à la partie méridionale de la côte orientale du Groënland, il présentera pour la compléter, en s'aidant d'un mémoire de M. C. Pingel, qui a accompagné le capitaine Graah dans sa dernière excursion au Groënland qu'il avait déjà visité, un aperçu succinct des explorations faites à la partie septentrionale de cette même côte. Dans un second article, il offrira une analyse rapide du voyage du capitaine Graah. (1)

On manquait totalement de renseignements sur cette partie de la côte du Groënland que le capitaine Graah était chargé d'explorer, mais on en possédait sur la portion de cette même côte située plus au nord, vue en 1607 par Henri Hudson, qui, dans sa première tentative pour s'approcher du pôle, arriva entre le 72° et le 73° 30' de latitude nord, et donna des noms aux endroits les plus remarquables, tels que *Cap Young*, *Mount of Godsmerey* et *Hold with Hope*; les découvertes des Hollandais sur une plus grande étendue de la même côte, qui aurait été visitée plusieurs fois de 1650 à 1670 par les baleiniers de cette nation, sont moins certaines quoique plus récentes d'un demi-siècle, parce que leurs

(1) Les notes qui ne portent point de signature sont l'ouvrage du capitaine Graah; celles du rédacteur de cet article sont indiquées par les initiales D. L. R.

journaux ayant été perdus, ou n'ayant pas été publiés, nous ne connaissons les découvertes qu'ils ont pu faire que très imparfaitement par les anciennes cartes marines dans lesquelles elles ont été indiquées. Nous trouvons tracée, par exemple dans *De groote nieuwe zee atlas door Gerard van Keulen*, Amsterdam, sans date d'impression, toute la côte depuis le 70° jusqu'au 80° environ de latitude nord, désignée sous le nom de *Nouveau Groënland*, sur laquelle figurent la terre de *Broer Ruys*, la baie de *Gale Hamkes*, la terre d'*Edam*, et plus au nord la terre de *Lambert*, tandis qu'au sud du nouveau Groënland à partir du 70° de latitude, cette carte n'indique que des *masses de glace impénétrables*.

L'un des premiers navigateurs qui fit des découvertes à la partie septentrionale de la côte orientale du Groënland, est un certain *Volquard*, *Boon* ou *Bohn*, que M. Pingel considère comme un Danois, parce qu'il était domicilié dans l'île *Töhr*. D'après l'usage suivi par plusieurs des habitans de cette île, il était entré au service de la Hollande ou de Hambourg, et avait probablement commandé quelque navire baleinier, lorsque, dans l'intervalle du 21 juin au 30 juillet 1761, il navigua à la distance d'un mille et demi à six milles le long de la côte orientale du Groënland, depuis le 76° 30' jusqu'au 68° 40' de latitude nord. *Bohn* avait laissé une carte manuscrite de son voyage, qui resta inconnue jusqu'au moment où *Wormskiold* la publia, en 1814, dans les *Mémoires de la société de littérature scandinave*. On trouve sur cette carte une note assez remarquable de la propre main de *Bohn*, dans laquelle il annonce que se trouvant, le 27 juillet, par 70° 40' de latitude, il fut entraîné par un violent coup de vent dans un grand golfe qu'il supposa avoir au moins 15 milles de large,

s'étendant dans la direction du N. O. à l'O. Comme on ne pouvait, même par un beau temps, en découvrir le fond du haut du mât de perroquet, et que le courant continuait de se diriger plus avant dans l'intérieur des terres, *Bohn* en conclut que ce cours d'eau devait traverser tout le pays, et qu'il méritait, par conséquent, plutôt le nom de détroit que celui de golfe. Il est très probable que ce détroit dont parle *Bohn* est le même que celui que Scoresby fils retrouva soixante-et-un ans plus tard, et auquel il a donné le nom de son père. Ce serait peut-être ici la place de mentionner les explorations que Scoresby a faites de cette côte dans l'été de 1822 ; nous croyons devoir nous borner néanmoins à faire remarquer que cet hydrographe distingué est le premier Européen qui soit débarqué sur cette partie de la côte orientale du Groënland, où il trouva des vestiges qui prouvaient d'une manière incontestable qu'elle était habitée, quoiqu'il lui fût impossible de rencontrer des habitans. Un an plus tard, le capitaine Clavering, chargé par l'amirauté anglaise de conduire le capitaine Sabine dans la mer polaire, fut plus heureux que son compatriote Scoresby. Il employa le court séjour que le capitaine Sabine fit dans deux îles appelées *Pendulum islands*, pour explorer la portion de la côte orientale située au nord de ces îles. Il prit terre au sud du golfe que Scoresby avait nommé *Walter-Scott*, mais que Clavering crut reconnaître pour la baie découverte en 1654 par le Hollandais *Gale Hemkes*, dont elle avait reçu le nom. Il y vit des indigènes Esquimaux excessivement craintifs, qui n'avaient évidemment jamais eu de communication avec les Européens ; il dirigea ensuite sa route vers le nord en longeant la côte, et donna le nom de *Baie de Foster*, *Entrées d'Ardincaple*, de *Roseneath* à trois ou-

vertures de cette côte qu'il visita jusqu'au 76° degré de latitude, et qui lui parut haute et fort escarpée. Scoresby et Clavering ont démontré que cette partie des côtes du Groënland n'est pas aussi impénétrable qu'on le supposait anciennement ; aussi doit-on regretter , sous quelques rapports , que la pêche de la baleine ait pris précisément dans les dix dernières années une toute autre direction , et que cette portion de la Mer-Glaciaie ait été pour ainsi dire abandonnée. Sans cette circonstance, il est à présumer que parmi le grand nombre de baleiniers anglais qui avaient l'habitude de se rendre chaque année à cette station de pêche, il s'en serait trouvé qui auraient étendu leurs recherches jusqu'aux parties de la côte nord-ouest du Groënland restées encore inconnues, quoique moins inaccessibles que celles de la même côte situées plus au sud que *Magnus Heineson*, *Karsten Richardson* et *David Danell* parmi les anciens navigateurs, et *Lövenörn*, *Egede* et *Rothe* parmi les modernes, ont vainement tenté de visiter dans l'espoir d'y retrouver au moins des ruines de la colonie islandaise appelée *Osterbygd* (1), dont on n'a plus entendu parler, ainsi que nous l'avons dit plus haut, depuis la fin du quatorzième siècle.

Postérieurement à Scoresby et à Graah, un jeune navigateur français dont le sort inspire en ce moment les plus vives inquiétudes, M. Jules de Blosseville, commandant le brick *la Lilloise*, a reconnu en 1833 (2),

(1) Littéralement établissement de l'est; *Bygd* vient de *at Bygde*, bâtir : ainsi *Bygden* ou *en Bygd* est une réunion de bâtimens ou de constructions, une colonie. D. L. R.

(2) La dernière lettre dans laquelle M. de Blosseville fait mention de ses découvertes est datée de Vapnæfjord en Islande, le 4 août

entre le 68° et le 69° de latitude, quelques portions de la côte orientale du Groënland que les deux marins que nous venons de citer n'avaient point visitées, et qui sont situées au sud du point le plus méridional où s'est arrêté le premier, et au nord des dernières explorations du capitaine danois.

Avant de raconter les événemens survenus pendant le voyage par suite duquel le capitaine Graah croit avoir démontré qu'il n'y a jamais eu de colonie islandaise sur la côte orientale du Groënland, et que ce fut sur la côte occidentale que ces insulaires formèrent leur établissement, ce savant marin trace rapidement l'histoire de la première découverte du Groënland; de sa colonisation et des temps anciens en général, les causes supposées de la ruine des colonies que les Islandais y avaient formées, et donne un aperçu des efforts faits dans les temps plus modernes pour en retrouver des vestiges. Nous allons le laisser parler lui-même, en accompagnant sa narration de quelques observations que nous avons puisées en grande partie dans un écrit de M. C. Pingel déjà cité plus haut :

« On place à l'an 983 la première colonisation du Groënland, et voici comment les chroniques la racontent : Vers le dixième siècle, un Islandais ou un homme du Nord nommé Gunbiörn, fils d'Ulf Krakke, poussé par la tempête à l'ouest de l'Islande, trouva quelques

1833; elle est accompagnée d'un croquis de la partie de la côte orientale du Groënland qu'il venait de visiter. On sait que la corvette *la Recherche*, sous le commandement du capitaine Trehouart, vint d'être expédiée par le ministre de la marine à la recherche de la *Lilloise*. Elle a dû partir dans les premiers jours de mai 1835 pour sa destination.

(L'Observateur, 1835, tome 1, page 100.) D. L. R.

rochers qu'il appela Rochers de Gunbiörn (*Gunbiörn skier*), et découvrit une grande terre dont il apporta le premier avis en Islande. Quelque temps après, *Erik Raude* ou le Rouge (*Hün Röde*), traduit devant le *Thing* (1) de *Thornæ* en Islande pour un meurtre qu'il avait commis, fut condamné au bannissement. Il équipa un navire, dit à ses amis qu'il était décidé à chercher le pays que *Gunbiörn* avait vu précédemment, et promit de venir les rejoindre s'il parvenait à le trouver. Erik mit à la voile, en partant de l'occident, de *Sneefjelds-Jöklen* en Islande, et arriva sur la côte orientale du Groënland. Il côtoya la terre aussi au sud que possible, se dirigea ensuite à l'ouest d'un promontoire qui fut appelé *Hvarf* (2), et passa le premier hiver dans une île à laquelle on donna, d'après lui, le nom d'île d'Erik (*Eriksey*). Après avoir passé trois ans à explorer les côtes, Erik retourna en Islande, où il fit une description si pompeuse de la terre qu'il avait découverte et qu'il appela *Groënland* (Grönland), terre verte, que l'année suivante, vingt-cinq navires se joignirent à lui avec des colons dont la moitié atteignirent leur destination ; le reste se perdit dans les glaces ou retourna en Islande.

Quatorze années s'étaient déjà écoulées depuis l'époque où *Erik Raude* s'était établi pour la première fois dans le pays lorsque son fils *Leif den hepne*, où *Leif* l'heureux, se rendit en Norvège auprès du roi *Oluf Trygvesøn* (3),

(1) *Thing*, assemblée du peuple, espèce de parlement et de cour de judicature.

D. L. R.

(2) *Hvarf*, signifie une place autour de laquelle on tourne, d'où il résulte assez clairement que ce ne fut pas sur la côte orientale qu'Erik s'établit.

D. L. R.

(3) Il est appelé dans nos livres *Olaf* 1^{er}.

D. L. R.

qui le fit instruire dans la religion chrétienne et le renvoya l'année suivante au Groënland avec un prêtre qui baptisa Erik ainsi que tout le peuple. Peu-à-peu beaucoup d'habitans de l'Islande abandonnèrent cette île pour se rendre dans la nouvelle colonie, ce qui diminua tellement la population de la première qu'on fut forcé d'interdire les émigrations. Les renseignemens anciens que nous possédons sur la qualité du sol sont extrêmement contradictoires. Suivant le *Kongespeil* (1) qui renferme les informations les plus exactes et s'accorde avec ce que nous savons maintenant de la côte occidentale du Groënland, la plus grande partie du pays était couverte de glaces, et une petite portion seulement le long du rivage était habitable; le blé ne pouvait y mûrir, et la majeure partie des habitans ne connaissaient pas le nom du pain et n'avaient même jamais vu de blé; il y avait de bons pâturages et les indigènes se nourrissaient de bétail, de rennes, d'ours, de vaches marines et de chiens de mer. La population pouvait être évaluée à environ le tiers d'un évêché (2). La navigation le long des côtes était excessivement dangereuse, à cause des glaces qui y couvrent toujours la mer, ce qui obligeait toutes les personnes qui desi-

(1) Le *Kongespeil* (*miroir du roi*) est un ouvrage islandais écrit d'abord en ancien norvégien, probablement vers le commencement du treizième siècle, mais souvent depuis dans le dialecte islandais, imprimé en islandais, en danois et en latin. Il est en forme de dialogue entre un père et son fils auquel le premier donne des règles de conduite et des avis utiles sur beaucoup de choses qu'un homme bien élevé ne devait pas ignorer à cette époque. Cet ouvrage fournit des éclaircissemens sur les affaires ou état de la cour, sur l'art de la guerre, sur la justice, le commerce, la navigation, ainsi que sur la manière journalière de vivre.

D. L. R.

(2) Il est assez difficile d'évaluer ce qu'on entendait à cette époque par la population d'un évêché, et les différentes personnes que j'ai consultées en Danemark n'ont pu me fixer à ce sujet.

D. L. R.

raient s'y rendre en venant d'Islande à faire voile vers le S.-O. et l'O. jusqu'à ce qu'elles eussent dépassé toutes les glaces placées plus dans le N. et le N. E. en dehors de la terre qu'au S. ou à l'O. (1). Nous apprenons par les anciens chorographes (2) que les contrées habitées étaient appelées *Osterbygd* et *Vesterbygd*, c'est-à-dire établissement de l'est et établissement de l'ouest; qu'entre ces deux colonies se trouvait une étendue de pays inhabitable portant le nom d'*Ubygder* (3). On met une distance différente entre les *Bygd*: *Biörn Johnsen*, dans ses *Annales* du Groënland, la porte à six jours de voyage en bateau à rame, ce qu'on peut évaluer à environ 50 milles (4); *Ivar Bardsen* prétend, au contraire, qu'elle n'était que de 12 *vikour siouar* ou douze milles. Il y avait dans le *Vesterbygd* quatre églises, 90 maisons avec cour, ou métairies (*gaarde*) (5) et suivant d'autres 110; et dans l'*Osterbygd*, une église cathédrale, onze autres églises 190 maisons avec cour (*gaarde*); 2 villes, *Garda* et *Alba*; 3 maisons royales (*Kongelige gaarde*) appelées *Foss*, *Tiidhillstadr* et *Brattahlid* où résidait le *Lagman* (6), avec trois ou quatre monastères dans l'un desquels, ce

(1) Il résulte de là que l'ancienne colonie était située sur la côte occidentale du Groënland, car si elle avait été sur la côte orientale, on n'aurait pas fait mention de glaces dans l'ouest.

(2) Les annales du Groënland de *Biörn Johnsen* et d'autres du quatorzième siècle qui sont attribuées à un certain *Ivar Bardsen* dont il est parlé plus bas.

(3) *Ubygder* signifie proprement *sans batimens*. D. L. R.

(4) Il y a 15 milles danois au degré de latitude.

(5) Il n'est pas facile de concevoir un aussi grand nombre d'églises pour une si faible population. D. L. R.

(6) Le *Lagmand* (*Lagmanden* ou *Laugmanden*) est un officier civil ou judiciaire chargé de la police d'un certain district. D. L. R.

lui de *Saint-Thomas*, aurait été une source ou fontaine d'eau bouillante qui était conduite par des canaux dans tous les appartemens et les jardins, rendus par ce moyen tellement fertiles qu'ils produisaient les plus belles fleurs et les plus beaux fruits. On doit néanmoins remarquer que dans les anciens écrits islandais il n'est fait mention ni d'*Alba*, ni du couvent de *Saint-Thomas*, qu'ainsi l'on peut reléguer avec fondement tout ce qu'on en dit parmi les fables du *xiv^e* siècle. Le *Bygd* était situé vers le S.-O.; la partie la plus méridionale était *Herjolfsness* (1) placée entre le *Hværf* et le *Hvidsark* qui étaient probablement deux caps.

L'un des premiers évènements de l'histoire de Groënland qui offre quelque intérêt est la découverte de l'Amérique du nord faite par *Leif* en 1101. On découvrit dans cette partie du monde des terres qui furent appelées *Hellisland*, *Markland* et *Vünland*, mais jusqu'à ce moment on n'a pu s'accorder sur leur situation; il est cependant possible que le *Vünland* fasse partie du territoire des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale (2).

(1) Ce cap tire son nom de *Hierolf* ou *Heriolf* l'un des descendans d'*Ingo* qui avait formé le premier établissement en Islande.

(2) Un passage des anciens écrits du nord porte que dans le *Vünland*, il existait un plus grand rapport entre la durée du jour et celle de la nuit, qu'en Islande et en Groënland, car le soleil s'y montrait encore à *Eig* et *Dagmaal* pendant le jour le plus court; et comme l'on sait maintenant que *Eik* signifiait autrefois quatre heures et demie de l'après-midi et *Dagmaal* sept heures et demie avant-midi, il en résulte que la durée du jour le plus court était de neuf heures. C'est sur cette donnée que j'ai pu calculer la latitude et que j'ai trouvé qu'elle était de 31°. (*)

(*) D'après les calculs de feu l'astronome danois Th. Bugge, mentionnés dans l'*Histoire de Norvège* par G. Schöningg, le *Vünland* serait

Sokke, petit-fils de Leif, rassembla les colons à *Brattahlid* (1) et leur représenta que, par honneur et comme chrétiens, ils devaient avoir un évêque particulier; les ayant trouvés tous parfaitement d'accord avec lui, un savant ecclésiastique appelé Arnold fut nommé et sacré en 1121 premier évêque de Groënland par l'archevêque de Lund (2) et se rendit dans son diocèse où il fut accompagné par plusieurs personnages considérables parmi les Islandais et les hommes du nord. L'un d'eux, nommé *Asbiörn*, fut jeté par la tempête sur une partie de la côte qui était inhabitée, et on ignorait ce qu'il était devenu lorsqu'un Groënlandais, nommé *Sigurd*, ayant été visiter le pays, découvrit une côte inconnue sur laquelle se trouvait un navire encore chargé de beaucoup

(1) Nous avons déjà vu que *Brattahlid* était une des maisons royales de l'Osterbygd.

D. L. R.

(2) L'archevêque de Lund en Scanie, aujourd'hui province de Suède, après avoir dépendu long-temps du Danemark, fut primat des trois royaumes de la Scandinavie pendant une grande partie du moyen âge, jusqu'en 1660 que le roi de Danemark, Frédéric III, érigea Copenhague en archevêché et lui soumit tous les ecclésiastiques du royaume.

D. L. R.

situé à la latitude de 41° 22', ce qui s'accorde avec les résultats trouvés par le capitaine Graah dont l'opinion est également partagée par M. Wheaton, chargé d'affaires des Etats-Unis à Copenhague qui, dans son *histoire des Normands*, en Angl. donne au pays découvert par Leif la latitude de Boston, c'est-à-dire 42° 23'. Les anciens, parmi lesquels nous citerons *Torſeus (Historia Finlandia antiquæ)* Forster, (*Histoire des découvertes et navigations dans le Nord*) en allem. et Wormskiold (*Mémoires de la société de littérature scandinave*), en dan. émettent une opinion différente et s'accordent à placer le Vünland à six ou huit degrés de latitude plus au nord, par conséquent soit à Terre-Neuve, soit à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; leur opinion, adoptée par le célèbre Malte Brun, semble appuyée par la circonstance que l'on trouve effectivement au Canada des raisins sauvages de plusieurs espèces (*V. labrusca*, *V. vulpina* et *V. arborea*), circonstance qui a fait donner au pays le nom de Vünland qui signifie pays du vin ou de la vigne.

D. L. R.

demarchandises, non loin d'une maison remplie de cadavres. Il fit réparer le navire et le conduisit à l'évêque qui le donna à l'église et fit décharger les marchandises qu'il renfermait. Quelque temps après *Aussur*, neveu du même *Asbiörn*, dont on vient de parler arriva au Groënland et réclama la succession de son oncle; elle lui fut adjugée dans une assemblée du peuple, ce qui le porta à équiper secrètement un navire avec lequel il sembla en mer. Ayant rencontré deux vaisseaux norvégiens, il parvint à déterminer leurs équipages à lui prêter leur appui pour venger l'injustice qui lui avait été faite (1). Il retourna avec eux à *Gardar*, résidence de l'évêque et fut tué par *Einar*, fils de *Sokke*, contre lequel l'évêque avait rendu une sentence pour avoir laissé endommager, malgré son serment, un navire appartenant à l'Eglise. Les compagnons d'*Aussur* vengèrent cet assassinat par le meurtre d'*Einar*, ce qui occasiona entre les Groënlandais et les hommes du nord un combat sanglant à la suite duquel chacun des deux partis laissa plusieurs hommes sur le carreau. Le vieux *Sokke* avait formé le projet d'attaquer les navires norvégiens; mais par le conseil d'un vieux paysan il se détermina à conclure un arrangement avec les meurtriers de son fils, et comme le parti d'*Aussur* avait perdu un homme de plus que celui des Groënlandais, *Sokke* eut à payer une certaine somme pour balancer cette différence. Il fut convenu d'un autre côté que les hommes du nord abandonneraient de suite le pays pour n'y plus revenir. On peut d'après ce récit se former une idée de l'état du Groenland à cette époque.

(1) Il paraîtrait que, malgré le jugement rendu en sa faveur, *Aussur* n'avait pu obtenir d'être mis en possession des biens de son oncle.

On n'a aucun renseignement plus moderne sur l'état de ces colonies (1). Le pays était gouverné d'après les lois islandaises; il avait ses propres évêques qui dépendaient dans l'origine de l'archevêché du *Land* et plus tard de celui de *Trondhiem* en Norvège (2); *Holberg* compte en tout 17 évêques. Il ne paraît pas qu'il y ait eu de forcés militaires et ce n'est peut-être que dans les premiers temps qu'ils faisaient le commerce avec leurs propres navires. On sait cependant qu'en 1189 *Asmund Kastandratzi* visita l'Islande avec un navire dont les pièces étaient liées avec des chevilles de bois et attachées avec des nerfs d'animaux; ce qui prouverait qu'il avait été construit au Groënland, mais l'année suivante il se perdit à son retour. Pendant l'épiscopat de l'évêque *Alf*, qui vivait suivant les uns en 1349 et suivant d'autres en 1379, le *Vesterbygd* fut attaqué par les Esquimaux qui étaient les habitans originaires du pays appelés par les Islandais *Skrellinger* (3). On dit qu'à cette occasion 18 Groënlandais d'origine islandaise furent tués, et que deux jeunes garçons furent faits prisonniers. Lorsque cette nouvelle parvint à l'*Osterbygd* on envoya au secours des habitans du *Vesterbygd* *Ivar Beere* ou *Bardsen* qui exerçait, à ce qu'on croit, les fonctions

(1) L'ouvrage que MM. les professeurs *Finn Magnussen* et *Rafn* ont déjà annoncé et qu'ils se proposent de publier bientôt, sous le titre de *Mémoires historiques sur le Groënland* (*Grönlands historiske mindesværker*) fournira à tous ceux qui prennent intérêt à l'antiquité et à l'histoire du Groënland, outre les renseignemens connus jusqu'à ce jour beaucoup d'autres tout-à-fait nouveaux.

(2) Dont nous avons fait *Drontheim* parce que le nom de cette ville nous est arrivé, je crois, ainsi défiguré par les Allemands.

(3) *Skrellinger* signifie petit homme, mais; ce nom fut sans doute donné aux Esquimaux à cause de leur petite taille.

d'intendant de l'évêché; mais il ne trouva personne et vit seulement quelque bétail qu'il emmena à bord de ses navires avec lequel il s'en retourna. Voilà tout ce que l'on sait sur le *Vesterbygd*. Quant à l'*Österbygd*, le commerce y était encore florissant à la fin du xiv^e siècle, quoique la colonie ne fût cependant pas visitée régulièrement chaque année, ce qui résulte évidemment de ce fait que l'évêque Hendrick, parti pour le Groënland en 1388, eut l'ordre de faire garder dans un lieu particulier tous les impôts du gouvernement pendant les années dans lesquelles aucun navire ne se rendait dans ce pays.

Le dernier évêque ou official fut, suivant *Torfaeus*, Andreas, plus correctement Endride Andreassøn (1) nommé en 1406; on avait toujours regardé comme une chose fort incertaine qu'il fût jamais parvenu dans le pays; mais le savant antiquaire et archiviste intime *Finn-Magnussen* a acquis depuis peu la certitude que ce prélat administrait trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1409, l'évêché du Groënland et résidait à Gardar. Ce fait est établi dans un document authentique relatif au contrat de mariage d'ancêtres de M. *Finn-Magnussen* lui-même et d'autres savans célèbres d'Islande. Après cette époque la navigation avec le Groenland cessa entièrement et le motif le plus probable est sans doute la défense faite par la reine Marguerite (*Margrethe*) et par le roi Erik tant à leurs sujets qu'aux étrangers de faire le commerce avec ce pays dont les produits étaient réservés pour l'office

(1) Suivant M. C. Pingel, *Andreas* ne fut pas le dernier évêque du Groënland. Cet écrivain en cite plusieurs autres qui ont exercé postérieurement les fonctions épiscopales dans ce pays, quoiqu'il reconnaisse que parmi ces derniers, il y en a quelques-uns qui ne s'y sont jamais rendus, et qui n'ont été pour ainsi dire qu'évêques *in partibus*.

royal (*Fade buur*). (1) Les guerres qui troublaient à cette époque la tranquillité du nord de l'Europe s'opposèrent à ce que les souverains du Danemark y envoyassent eux-mêmes des navires, et ce fut ainsi qu'on finit par perdre entièrement la connaissance de ce pays. Il existe néanmoins un document qui jette quelque lumière sur le sort des colons perdus pour la mère-patrie; c'est la lettre trouvée il y a quelques années dans les archives du Vatican par le professeur Mallet et adressée par le pape Nicolas V aux évêques de Skalkolt et d'Holum. Quoique cette lettre soit déjà imprimée dans plusieurs ouvrages, son importance nous détermine à l'insérer ici. Elle porte la date de 1448, et suivant la traduction danoise de Poule Egede, est conçue dans les termes suivans :

« A l'égard de mes chers enfans qui sont nés et qui habitent dans l'île du Groënland que l'on dit être située à l'extrémité du grand Océan, au nord du royaume de Norvège et du diocèse de Drontheim, leurs plaintes lamentables ont frappé vivement notre oreille et excité notre compassion, car les habitans de cette île ont pendant près de six cents ans (2) conservé fermement et constam-

(1) Le *Fade buur* est le lieu où l'on conserve les provisions, surtout de bouche, un office.

D. L. R.

(2) Il semblerait résulter de là que le Groënland aurait déjà eu des habitans chrétiens dès l'année 848, mais le christianisme ne fut introduit pour la première fois en Norvège par le roi *Oluf (Olaus)* que vers la fin du x^e siècle. Il est cependant remarquable que dans une bulle du pape, sur l'authenticité de laquelle il existe néanmoins beaucoup de doutes, les Groënladais soient déjà nommés dès l'an 835. (*)

(*) Malte Brun fait remarquer, en citant à l'appui Lambec. *Origin. Hamb.* p. 36, qu'il résulterait d'un privilège accordé en 834 à l'église de Hambourg par Louis-le-Débonnaire, qui paraît évidemment altéré, que le Groënland aurait été découvert au commencement du ix^e siècle.

D. L. R.

ment sous le siège de Rome, la religion chrétienne introduite parmi eux par les exhortations de leur célèbre roi *Oluf*, ainsi que les coutumes du siège apostolique. Grâce à leur zèle ardent pour la religion, ils ont pendant les siècles suivans érigé dans cette île des édifices sacrés et une belle cathédrale où le service divin était fait avec beaucoup de soin, jusqu'à l'époque où des païens étrangers, venus il y a trente ans des côtes voisines à bord d'une flotte, attaquèrent avec férocity les habitans, ravagèrent le pays, détruisirent les édifices sacrés avec le fer et le feu, ne laissant intacts dans l'île du Groënland que les paroisses qui sont, dit on, éloignées, où ces hommes féroces ne purent parvenir à cause des montagnes escarpées, et emmenèrent dans leur pays comme prisonniers les pauvres habitans des deux sexes, surtout ceux qu'ils considéraient comme assez forts pour supporter les travaux rudes et continuels de l'esclavage, et sur lesquels ils pouvaient le mieux exercer leurs violences. Mais comme, porte la même plainte, un grand nombre de ces habitans maintenant revenus de leur prison, ont reconstruit leurs villes détruites, et desirant voir le service divin rétabli sur le pied où il était auparavant; et comme par suite des malheurs qu'ils ont éprouvés ils ne possèdent pas même le nécessaire et n'ont pas les moyens d'entretenir leurs ecclésiastiques et inspecteurs; comme ils ont également perdu par la même cause pendant ces trente années la consolation de jouir de la présence d'un évêque et du service d'un prêtre, sans que quelqu'un, poussé par le desir de plaire à Dieu, se soit déterminé à entreprendre des voyages pénibles pour arriver à ces paroisses que la violence des barbares avait épargnées. D'après ce que nous venons de dire et dont nous avons une parfaite connaissance, nous vous char-

geons et ordonnons, mes frères, vous qui, suivant ce qui nous a été rapporté, êtes les évêques les plus voisins de ladite île, qu'après vous être préalablement concertés avec l'évêque du chef-lieu, si l'éloignement de cet endroit le permet, vous y nommiez et instituiez pour évêque un homme convenable et savant. »

(La suite au prochain numéro.)

ÉGYPTE.

ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE EN ÉGYPTE.

(Notes de M. SAKAKINI, communiquées
par M. JOMARD.)

Le Cheikh Refâah, ancien élève de l'Ecole égyptienne de Paris, chargé de traduire les leçons et les ouvrages français pour l'Ecole d'artillerie établie à Tourah, est aussi chargé d'enseigner la géographie à une dizaine d'élèves arabes, placés au collège de Casr-el-Aïn. Il a traduit pour ces élèves un abrégé de géographie auquel il a fait des additions puisées dans le traité de Malte-Brun, surtout relativement à l'Egypte et à ses dépendances. Le vice-roi, dont la sollicitude et l'attention sont sans bornes pour tout ce qui peut développer l'instruction, vient d'ordonner la traduction en ture, du travail du Cheikh Refâah afin que cet ouvrage soit également imprimé en cette langue et que cette science d'une application si utile, si étendue, soit aussi étudiée par les Osmanlis.

Afin de s'assurer des progrès des élèves confiés au

Cheikh Refâah, son altesse ordonna, en octobre dernier, au ministre de la guerre, Ahmed-Pachia, de les faire examiner. S. E. désigna le colonel espagnol Seguerria, directeur de l'adite Ecole d'artillerie, l'un des Européens les plus instruits, les plus capables et les plus zélés qui sont au service de Mohammed-Ali.

Voici le résultat de cet examen :

4 Elèves formant la 1^{re} classe ont parfaitement répondu.

4 " " 2^e " ont assez bien répondu.

1 " " 3^e " a passablement répondu.

Les diverses parties de la géographie sur lesquelles les élèves ont été interrogés sont : la géographie descriptive, la cosmographie, la géographie physique, religieuse, politique et historique.

M. Seguerria, dans son rapport, en concluant que les élèves de la première classe pouvaient enseigner en a demandé trois pour l'établissement qu'il dirige.

Surpris de ce résultat obtenu en si peu de temps par Refâah, malgré le temps qu'absorbe son emploi de traducteur à l'Ecole d'artillerie, et la révision des épreuves des ouvrages qu'il a traduits, le vice-roi ordonna que ces élèves fussent examinés de nouveau, et désigna lui-même Artân-Effendy.

Le résultat de ce deuxième examen ayant été le même, malgré la sévérité du nouvel examinateur, le vice-roi a prodigué des éloges encourageans à Refâah et lui a témoigné les plus bienveillantes dispositions.

Ecoles fondées par Mohammed-Aly, en Egypte et en Syrie.

Au Caire. (à Casr-el-Ain). — Ecole des langues orientales.

Ecole de Géométrie.

Ecole de Géographie; professeur, le Cheikh Refâah.

Directeur de ces trois écoles réunies dans un seul local. — Mahmoud-Aga, peu instruit mais marchant dans les voies de civilisation tracées par le vice-roi.

A la Citadelle. — École élémentaire de lecture et de calligraphie turque; directeur, Mohammed-Effendy.

A Salibé (un des quartiers du Caire). — École de géométrie, de génie et de fortifications; directeur, Etem-Bey; professeur, M. Malus, officier français distingué.

On enseigne dans cette école la géographie turque. Le professeur chargé de cet enseignement est un nommé Haggy-Halifé.

Palais d'Ibrahim Pacha, près Casr el-Ain. — École de langues orientales et européennes, et de mathématiques; professeur pour les mathématiques et la langue française, M. Pachó.

A l'Île de Roudah. — École de chimie appliquée à la fabrication de la poudre à canon; professeur, M. Boreani, de Milan.

A Gizéh. — École de cavalerie pratique et théorique; directeur, Moustapha-Aga, Français renégat; professeur et instituteur, M. Brunetti, officier italien distingué.

A Tourah. — École d'artillerie: directeur, le colonel Seguerra; traducteur, le Cheikh Refâah.

Première année; géométrie.

Seconde année; dessin, arithmétique et géométrie.

On enseigne dans cet établissement le persan, le turc et les langues française, anglaise et italienne.

Les travaux de M. Seguerra ne se bornent pas à cette école: il dirige l'instruction des régimens d'artillerie à

pied et à cheval, et fait donner des leçons particulières aux officiers et sous-officiers, depuis le brigadier jusqu'au chef de bataillon, qu'il examine de temps à autre.

A El-Khanka. — Ecole de musique; directeur, M. Carré de Nancy (en Lorraine).

Ecole d'infanterie; directeur, Mohammed-Emyn Effendy, chef de bataillon.

A Abou-Zabel. — Ecole de médecine; directeur, M. DuVigneau, sous l'inspection du conseil de santé et de l'inspecteur général du service médical, docteur Clot-Bey.

Ecole vétérinaire; M. Hamont.

Ecole de chimie et de pharmacie; M. C. Célésia.

Les succès de ces trois écoles sont bien connus.

A Boulâq. — Il vient d'être créé, dans le palais de feu Ismaïl-Pacha, un grand collège militaire, à l'instar de ceux de France, où l'on enseignera toutes les sciences qui peuvent avoir trait à l'art de la guerre : c'est l'établissement désigné depuis sous le nom d'Ecole polytechnique du Caire; il y aura trois années d'études.

Le directeur de ce collège et commandant de l'Ecole est Etem-Bey.

Le commandant en second a été d'abord Artin-Effendy, ancien élève de l'Ecole égyptienne de Paris; ensuite S. A. a désigné Mazhar-Effendy, élève ingénieur, encore en France, et depuis, Hekekin-Effendy, Arménien, ingénieur-mécanicien.

Les professeurs et traducteurs sont au nombre de dix : MM. Malus et Gabaudan sont sous-directeurs des études.

L'instruction comprendra les matières suivantes :
1^{re} année, 4^e division : arithmétique et géométrie plane, dessin, géographie et histoire, langues française, arabe,

turque et persane. — 2^e année, 3^e division : géométrie dans l'espace et descriptive, algèbre, statique, dessin, géographie et histoire, langues française, arabe, turque et persane. — 3^e année, 2^e division : trigonométrie rectiligne et sphérique, algèbre jusque et compris le second degré, statique et dynamique, physique expérimentale, dessin et perspective linéaire, langues française, arabe, turque et persane. — 4^e année, 1^{re} division : géométrie analytique, hydrostatique et hydrodynamique, physique, chimie et minéralogie, cosmographie, levé des plans, nivellement et dessin de la carte, langues française, arabe, turque et persane.

Le nombre total des élèves destinés aux services publics sera de deux cents.

P. S. Trois écoles viennent d'être créées en Syrie.

(La suite au numéro prochain.)

Extrait d'une lettre de M. ARTIN-EFFENDI, l'un des anciens élèves de l'Ecole égyptienne, à M. JOMARD.

Son Altesse m'a chargé, de concert avec Estefân-Effendy sous la direction de S. E. Mouktar bey (1), d'organiser une école d'administration civile, composée de trente élèves qui doivent apprendre le turc, l'arabe, le persan, le français, tout ce qui a rapport à l'administration ainsi que les mathématiques. M. Digeon est le professeur de langue française, et les élèves montrent déjà des dispositions étonnantes. J'espère que toutes les écoles établies en Egypte prospéreront. Mais j'ai tout lieu de croire que la nôtre les surpassera, et j'y porterai toute ma sollicitude, pour parvenir à ce but. Vous savez sans doute que Mouktar Bey est nommé président du con-

(1) L'un des chefs de la mission venue à Paris en 1828.

seil d'administration civile; Son Altesse, notre digne maître, l'a jugé le plus capable de remplir cette place; aussi n'a-t-elle pas balancé à lui confier ce poste éminent. M. Estefân et moi, nous avons été appelés auprès de lui en qualité de membres du conseil. J'ai été remplacé à la direction de l'Ecole polytechnique de Boulac par M. Hekekin. Ce dernier est du nombre des élèves qui ont étudié en Angleterre; il ne sera là qu'en attendant l'arrivée des élèves dont vous me parlez.

J'espère beaucoup que les jeunes gens qui vont venir de France ne seront pas négligés comme ceux de 1832; car on commence, en Egypte, à donner de la considération à ceux qui ont puisé de l'éducation en Europe, et soyez bien persuadé, monsieur, que cette grande famille n'oubliera jamais que c'est à vous qu'elle doit tout ce qu'elle sait, et tous les honneurs qui pourront lui être accordés, rejailliront à jamais sur vous. Oui, monsieur, cette chère patrie, cette antique mère des sciences, qui, à travers les temps, s'était enfouie sous le barbarisme, renaît aujourd'hui, et marche à grands pas vers la science et la civilisation; tous les jours, davantage, elle s'enorgueillit de vous compter au nombre de ceux qui y ont le plus contribué.

Il règne, en Egypte, actuellement, un grand enthousiasme pour la langue française. Son Altesse, notre bien-aimé maître, l'a prise en affection; elle a senti qu'elle était la clef des autres idiomes. Aussi elle a chargé M. Kœnig de l'éducation du jeune prince Saïd Bey son fils, à qui il doit apprendre principalement cette langue.

Saïd Bey, destiné, sans doute, à être un jour le commandant de la force navale égyptienne, passe sa vie à bord d'un vaisseau: il a avec lui une trentaine d'élèves qui apprennent aussi la langue française; il recevra,

j'espère, une éducation solide, et conforme aux intentions de Son Altesse.

Hassan Bey, plus heureux que moi, puisqu'il sait exactement le départ des bâtimens pour France, doit sans doute, vous avoir donné tous ces détails. Aly Heybah est placé à l'Ecole d'Abouzabel. On en est très content, et il rend de grands services à cet établissement. Tous les autres jeunes gens qui ont étudié en France, sont tous placés selon leur capacité. Nous avons ici beaucoup de saint-simoniens : il vient d'en arriver encore une fournée ; il y en a de placés dans toutes les écoles.

Un élève de M. de Dombasle, dont les charrues sont en vogue en Egypte, vient d'arriver ici. Il doit, d'accord avec un saint-simonien, nommé M. Olivier, présenter des projets d'agriculture au gouvernement. Déjà avant son arrivée, deux millions de plantes en bouture ont été introduites en Egypte.

Son Excellence Mouktar Bey s'est marié, depuis un mois, avec la sœur d'Ahmed pacha. Il a fait un magnifique mariage ; des réjouissances superbes ont eu lieu pendant huit jours.

J'ai lu, dans les journaux, les détails donnés sur l'examen subi à Paris par le jeune Ahmed Tahil (1). Ils nous ont fait, à tous, un grand plaisir ; nous allons les traduire et les faire mettre dans nos journaux,

ARTIN-EFFENDI.

(1) Pour l'école polytechnique. Voir le *Temps* du 21 août 1834.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 avril 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire communique le procès-verbal de l'assemblée générale du 27 mars.

M. le général Pelet, nommé vice-président, M. Bianchi, nommé secrétaire de la Société, et M. Callier, nouveau membre de la Commission centrale, adressent leurs remerciemens. ●

M. le secrétaire de la Société royale de Londres adresse le programme de deux sujets de prix, de la valeur de 50 guinées chacun, destinés à l'auteur du meilleur *Mémoire sur un système de Chronologique géologique* et à l'auteur du meilleur *Mémoire sur la Physique*. Ces deux médailles, dont les fonds ont été faits par le roi d'Angleterre, seront décernées dans le mois de juin 1837, jour anniversaire de la fondation de la Société royale.

M. Simard, directeur de la Société universelle d'Utilité publique, s'adresse au comité du Bulletin pour lui faire connaître l'existence et le but de cette nouvelle association, et lui propose l'échange des journaux publiés par les deux Sociétés. Le comité du Bulletin est chargé d'examiner cette proposition.

M. Jomard communique plusieurs nouvelles arrivées d'Égypte. Ces détails seront insérés au Bulletin. (Voy. p. 350). (1)

M. Bianchi appelle l'attention de l'assemblée sur un article inséré dans le journal du Caire et relatif à des projets d'alignement et de constructions à exécuter pour l'embellissement de cette ville; il donnera une traduction de cet article dans un des prochains numéros du Bulletin.

M. d'Avezac annonce à la Société que , d'après l'assurance qu'il en a reçue de M. le professeur Hamaker, de Leyde, l'exemplaire manuscrit de l'itinéraire de Rubruquis, appartenant à la bibliothèque de cette célèbre université , pourra être envoyé à Paris pour servir à enrichir de nouvelles variantes l'édition de cet intéressant voyage que prépare la Société.

M. Eyriès communique le résultat du travail de la Commission spéciale qui, d'après l'invitation de M. le ministre de la marine, a été nommée pour donner quelques indications propres à faciliter la nouvelle expédition que le gouvernement se propose d'envoyer à la recherche de M. de Blosseville.

M. d'Avezac dépose sur le bureau la proposition écrite de nommer correspondans étrangers de la Société M. John Barrow, président, et M. Maconochie, secrétaire de la Société royale Géographique de Londres.

M. de Larenaudière propose M. Noël Desvergers pour être nommé membre adjoint de la Commission centrale.

Il sera statué sur l'une et l'autre proposition dans la prochaine séance.

(1) Voir Bulletin de février, page 32, et le Temps du 13 février.

Séance du 24 avril.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Lebrun, directeur de l'imprimerie royale, annonce à la Commission centrale que, par une décision du 10 avril, M. le garde-des-sceaux a autorisé l'impression à l'imprimerie royale, aux frais de la Société, des voyages de Marco Polo, avec un commentaire de M. Klapproth.

La section de comptabilité s'entendra avec le chef de la typographie pour l'exécution de ce travail, et présentera un rapport à la Société sur les frais de cette publication.

L'académie royale des Sciences de Turin adressé le 37^e volume de ses Mémoires.

M. Porphyre Jacquemont, chef d'escadron d'artillerie, écrit à la Société pour lui offrir, au nom de sa famille, la première livraison du voyage de son frère, Victor Jacquemont, dans l'Inde, que la Commission du concours avait mentionné très honorablement dans son rapport du 4 avril 1834.

M. Henry Beaufoy adresse à la Société, par sa lettre datée de South-Lambeth, près de Londres, le premier volume des *Nautical and hydraulic experiments* de feu M. le colonel Beaufoy, son père. Il vient de publier cet ouvrage pour en faire hommage aux savans et aux établissemens scientifiques : des remerciemens seront adressés, au nom de la Société, à M. Henry Beaufoy.

M. le baron Costaz présente un *Mémoire sur la construction des tables statistiques et sur la mesure des valeurs*, et M. Albert Montemout offre la 3^e livraison de la *Bé-*

bibliothèque universelle des Voyages, comprenant les voyages dans l'Inde de Héber et de Skinner.

M. Jomard fait part des nouvelles récentes qui lui sont parvenues de l'Égypte ; il est prié d'en remettre un extrait au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur une excursion dans l'Atlas dont il a été rendu compte dans le *Moniteur Algérien*.

La Commission centrale procède, par la voie du scrutin, à la nomination de deux correspondans étrangers. Ce titre est conféré à sir John Barrow, de la Société royale de Londres, et à M. le capitaine Alexandre Macconchie, secrétaire de la Société royale Géographique.

M. Noël Desvergers est ensuite nommé au scrutin membre adjoint de la Commission centrale.

La Commission décide qu'elle nommera, dans une prochaine séance, à deux autres places d'adjoints.

Séance du 8 mai.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet écrit à la Société pour la remercier du titre de *Président honoraire* qu'elle vient de lui conférer, en vertu de ses réglemens : il s'estime heureux d'avoir pu, durant sa présidence, justifier les suffrages d'une Société dont il voudrait constamment suivre et partager les utiles travaux.

M. Noël Desvergers remercie la Commission centrale qui l'a choisi pour un de ses membres adjoints.

M. le ministre de l'instruction publique annonce à la Société qu'il vient de lui accorder pour sa bibliothèque

un exemplaire du voyage de M. d'Orbigny dans l'Amérique méridionale.

M. Hersant, membre de la Société, consul de France à Rotterdam, fait hommage d'un *Précis sur les États-Unis mexicains*.

M. Warden adresse, de la part de M. le colonel Long, le premier volume des Transactions de la Société Géologique de Pensylvanie; il transmet en même temps la suite du Recueil de la Société libre d'agriculture du département de l'Eure.

M. Renault-Bécourt adresse à la Société quelques remarques sur diverses dénominations géographiques et astronomiques qui lui paraissent erronées.

M. le chevalier Amédée Jaubert fait hommage à la Société, de la part de M. Dufresne de Saint-Léon, de la traduction manuscrite d'une description du Brésil par M. Serra. Renvoi à la section de publication.

M. d'Avezac donne lecture d'une lettre par laquelle M. le professeur Geel, bibliothécaire en chef de l'université de Leyde, lui fait envoi du manuscrit de Rubruquis qui a appartenu à Isaac Vossius, et dont la communication avait été demandée dans le but d'en relever les variantes pour l'édition que prépare la Société. M. d'Avezac fait remarquer que ce manuscrit renferme aussi la relation de Duplan Carpin dont la Société desire donner une édition : il a vérifié que cette relation y était complète, et il ajoute que, d'après une lettre qu'il vient de recevoir de M. Wright, il doit exister dans la bibliothèque du Corpus Christi collège, à Cambridge, deux bons manuscrits de la même relation : il se propose de signaler lui-même à M. Wright un autre manuscrit qui paraît exister dans la bibliothèque de la cathédrale d'York.

M. d'Avezac lit quelques notes sur les connaissances

géographiques, ethnologiques et historiques que l'on a recueillies jusqu'à présent sur les Bambaras, et il communique un travail analogue sur le pays de Banbouq. M. le baron Costaz appelle l'attention de la Société sur l'intérêt qu'offriraient aux voyageurs de pareils résumés des connaissances acquises sur chaque peuple et chaque pays. M. d'Avezac annonce qu'il a le projet de rédiger une série de questions en ce qui concerne les pays sur lesquels se concentrent plus particulièrement ses études. M. Jomard fait remarquer à cette occasion qu'il serait désirable que la Société fit faire une traduction du recueil de questions de la Société Asiatique de Londres, en y joignant celles de la Société royale Géographique.

M. Roux de Rochelle donne lecture d'un mémoire sur la géographie ancienne de l'Égypte, faisant suite à une communication précédente relative à la Palestine. M. Roux fait une revue rapide des révolutions politiques qui ont passé sur l'ancienne Égypte, et des traces que le sol en a conservées. Cette lecture donne naissance à une conversation géographique et historique à laquelle les souvenirs de plusieurs membres de l'expédition française d'Égypte, présents à la séance, notamment de MM. Jomard et Costaz, viennent donner un haut degré d'intérêt. L'un et l'autre développent sur quelques monumens de l'antique monarchie et sur une partie de l'histoire de l'art chez les Égyptiens, des observations qui captivent l'attention de l'assemblée. M. d'Avezac prend aussi occasion des indications historiques rappelées par M. Roux pour faire quelques remarques sur les notions ethnographiques fournies par les livres saints et l'ancienne chronique égyptienne, relativement aux premiers habitans de ce pays. Il insiste sur la nouveauté relative des Coptes à l'égard des Méssrytes,

dont il ne faut pas perdre de vue la consanguinité avec les Phéniciens et les Arabes primitifs, et il indique l'identité possible des *Aurites* avec les *Haouarytes*, que les Arabes modernes ont confondus dans la masse générale des peuples Berbers.

A l'occasion de cette mention des Berbers, M. le baron Costaz rappelle la proposition qu'il a déjà faite d'examiner le degré d'intérêt qu'il y aurait à obtenir la publication du vocabulaire berber de Venture. M. d'Avezac fait connaître quelques démarches qu'il avait tentées près du ministère de la guerre dans le but de procurer au monde savant une publication si désirable, et pour laquelle M. Jaubert devait s'associer à lui ; mais l'affaire a été laissée en suspens par divers motifs, dont le principal est que M. Delaporte fils s'occupe activement, à Alger, de préparer un ouvrage neuf et étendu sur cette matière. M. Jaubert donne quelques détails sur le but et l'importance du travail de M. Delaporte, et la Commission reconnaît, en conséquence, qu'il n'y a pas lieu de donner suite, quant à présent, à l'idée de provoquer la publication du vocabulaire de Venture.

Avant la clôture de la séance, M. d'Avezac signale à l'attention de l'assemblée le haut intérêt que présente la relation récemment publiée à Londres du voyage du major sir Grenville-Temple dans l'intérieur de la régence de Tunis, et il annonce l'intention de soumettre à la Société quelques remarques géographiques sur cet itinéraire.

Séance du 22 mai.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine Lafond, de retour à Paris après une suite de voyages qui ont duré quinze années, présente à la Commission centrale une relation succincte des ex-

cursions qu'il a faites dans cet intervalle comme officier de marine militaire, capitaine de marine marchande, négociant, armateur, consignataire, subrécargue, cultivateur et voyageur.

Parti de France en 1818 pour la Chine et les îles Philippines, M. le capitaine Lafond a visité, dans un premier voyage, les îles du Cap-Vert, le détroit de la Sonde, Manille, Macao, Canton et le Cap de Bonne-Espérance; dans un second voyage, il a longé toutes les îles des Moluques et du détroit de Saint-Bernard, et visité l'île de Luçon. Se rendant ensuite dans la Nouvelle-Espagne, il a visité le golfe de Cortès et la Californie; il a exploré ensuite la côte de Choco, et a fait plusieurs excursions dans l'intérieur de ce pays peu connu. En 1822 et 1823, il a visité Lima et les côtes du Pérou et du Chili. De 1823 à 1827, il a parcouru les côtes et l'intérieur de toute la partie ouest de l'Amérique. En 1827, il a visité successivement l'archipel Malaisien, Sincapoore, la côte de Java, les détroits de Baly et de Lomboek, Mancassar, Ternate, Tidore, les îles Sanguir, Salibabou et l'archipel de Soolo. En 1830, il a traversé toute la Malaisie et passé au sud de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; il a ensuite exploré quelques-unes des îles des Amis et des îles Fidjis. Depuis 1831, il a vu les îles Keppel et Boscaven, les îles des Navigateurs et les îles Mariannes, et il a opéré son retour en France par Manille, Bourbon et Sainte-Hélène. Desirant donner une idée des documens qu'il possède et des indications qu'il pourrait fournir sur tous les pays qu'il a visités, M. le capitaine Lafond passe brièvement en revue les objets qui, ayant plus particulièrement fixé son attention, seront le sujet de ses mémoires et des questions auxquelles il pourrait ré-

pondre. Ce voyageur termine sa notice par une description de l'île de Panay, la plus intéressante des Philippines par sa position et par ses produits.

M. le président prie M. Lafond de donner à la Société quelques renseignemens plus détaillés sur la race de noirs qu'il annonce avoir trouvée dans l'île de Panay et dans d'autres parties de l'archipel des Philippines. Cette communication intéresserait d'autant plus la Société, qu'elle avait anciennement proposé comme sujet de prix de rechercher dans les contrées méridionales de l'Asie ou de ses archipels, les traces qui pouvaient encore s'y trouver d'une ancienne population noire.

La Commission centrale, qui a entendu cette communication avec beaucoup d'intérêt, renvoie au comité du Bulletin.

M. Albert-Montémont lit une notice, extraite de l'anglais, sur Finlayson, auteur d'un voyage à Siam et dans la Cochinchine.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 avril 1835.

M. DESMONTIERS.

M. RALPH-IZARD.

M. LOUIS STAKPOLE.

Séance du 24 avril.

M. D'ABBADIE, déjà membre de la Société, est admis comme *donateur*.

Séance du 8 mai.

M. le marquis FALLETTI DE BARROL, membre de l'Académie royale des sciences de Turin.

Séance du 22 mai.

M. P.-G.-M.-M. LAFOND, ex-officier et capitaine de marine, négociant.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des mois d'avril et de mai.

Par l'Académie royale des sciences de Turin : 37^e volume de ses *Mémoires* , in 4^o.

Par M. P. Jacquemont : *Voyage dans l'Inde par Victor Jacquemont*, pendant les années 1828 à 1832, publié sous les auspices de M. Guizot, ministre de l'instruction publique. 1^{re} et 2^e livraisons, in-4^o.

Par M. Henry Beaufoy : *Nautical and hydraulic experiments, with numerous scientific miscellanies by colonel Mark Beaufoy*. 1 vol. London, 1834.

Par M. le lieutenant-colonel Long : *Transactions of the geological Society of Pennsylvania*. 1 vol. in-8^o.

Par MM. les auteurs et éditeurs : 8^e livraison des *Antiquités mexicaines*.

Par M. Arthus-Bertrand : *Voyage du Luxor en Égypte*, entrepris par ordre du roi pour transporter de Thèbes à Paris l'un des obélisques de Sésostris ; par M. de Verminac Saint-Maur. 1 vol. in-8^o.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Journal de cette Société*, n^o 3, in-8^o.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 31^e, 32^e, 33^e et 34^e livraisons, comprenant les voyages de Fraser en Perse, de Héber et Skinner dans l'Inde, de Burkhardt en Arabie, de Buckingham en Mésopotamie, de Finlayson à Siam et à la Cochinchine, et de Cox dans l'empire Birman.

Par M. le baron Gonzalve de Nervo : *Un tour en Sicile*, 1833, 2 vol. in-8^o.

Par M. de Montvéran : *Essai de statistique raisonnée*

sur les colonies européennes des tropiques et sur les questions coloniales. Paris, 1833. 1 vol. in-8°.

Par M. le baron Costaz : *Mémoire sur la construction des tables statistiques et sur la mesure des valeurs*, broch. in-8°.

Par M. Slowaczynski : *Dictionnaire géographique de la Pologne*, première livraison.

Par M. Hersant : *Précis sur les États-Unis mexicains*, rédigé d'après des notes recueillies durant un séjour dans cette république en 1832. et 1833.

Par M. Boussingault : *Ascension du Chimborazo, exécutée le 16 décembre 1831*, broch. in 8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 16° à 26e livraisons.

Par l'Éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 6° à 14e livraisons.

Par M. Warden : *Analyse d'un mémoire sur les bois d'Amérique*, par M. Bull, présentée à la Société royale et centrale d'agriculture par M. Warden, in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers de mars et avril.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de février, mars et avril.

Par M. Henrichs. *Archives du commerce*, cahiers de février, mars et avril.

Par l'Académie de Dijon : *Mémoires de cette Académie pour 1834*, 1 vol. in-8°.

Par l'Académie de Rouen : *Précis analytique de ses travaux pendant l'année 1834*, in-8°.

Par la Société Asiatique : *Nouveau Journal asiatique*, cahier de mars.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de mai de son Journal*.

un seul arbre, à l'exception de quelques arbres sauvages qui croissent sur les bords des rivières.

Le quatrième jour, nous couchâmes chez le Caïde Ben-Iacob de Behira, à quatre heures de marche de Bone. J'appris de ben-Iacob que les ordres du bey de Constantine défendaient ostensiblement aux Arabes et aux habitans des campagnes des environs de Bone d'avoir des relations avec les Français, ou de leur vendre des vivres ; mais qu'il lui avait ordonné en secret de ne poursuivre personne pour cela.

Les Arabes des tribus que je rencontrai depuis Oud-Elsnati jusqu'à Bone sont tous très hospitaliers. A mon arrivée ils me présentaient du pain blanc et des couscous dans lesquels ils mettaient du sucre par poignées.

En arrivant chez ben-Iacob, tous les domestiques de Ben-Hyssa que j'avais pris à Constantine me dirent qu'il leur était défendu d'aller plus loin avec les mulets du bey qui tous étaient marqués à son nom. Je leur dis que j'étais responsable de tout ce qui pourrait arriver. Ben-Iacob me répondit que les ordres qu'il avait reçus étaient formels ; qu'il ne pouvait laisser aller plus loin les mulets du bey, qu'il ne pouvait faire autrement, et qu'il me donnerait tout ce qui me serait nécessaire, mais qu'il était persuadé qu'il n'y avait pas le moindre danger que Haggi-Ahmed bey pourrait aller jusqu'à Bone sans rien risquer, mais que Ben-Hyssa n'était qu'un homme ordinaire.

Ensuite Ben-Iacob me donna huit cavaliers pour m'accompagner.

Ne trouvant pas d'occasion pour Alger, je restai quatre ou cinq jours à Bone jusqu'à l'arrivée de la gabarre l'Agneau, sur laquelle je m'embarquai. Le commandant

est un excellent homme qui eut pour moi les plus grandes prévenances. On disait à cette époque que l'ag-dey Hussein pacha s'achait de soulever les Kabâïles de Bou-gie; et quoiqu'il fût reconnu que le bruit était faux, l'ordre était donné de visiter tous les bâtimens qu'on rencontrerait près des côtes. Nous rencontrâmes un vaisseau marchand qu'on visita, il était anglais, et se rendait de Smyrne à Gibraltar. Cette visite nous valut trente jours de quarantaine, à notre arrivée à Alger.

A peine de retour de mon premier voyage à Constantin (huit jours après), je repartis d'Alger pour Bone sur un bateau d'import. J'avais emporté différentes choses pour faire les poissés indispensables.

J'écrivis aussitôt au bey pour lui apprendre que je revenais après de lui, et à ben-Jacoh pour qu'il m'envoyât quelques-uns de ses gens pour m'accompagner. A leur arrivée le commandant Joseph me donna des mulets pour transporter mes effets. Je ne suis pas, me dit-il, comme Haggi-Ahmed, qui craindrait de laisser venir ses muletiers chez nous; les miens vous amèneront jusqu'à Constantin. Arrivés chez ben-Jacoh, les domestiques du commandant me redemandèrent les mulets et, quoi que je pusse leur dire, ils ne voulurent pas s'en rapporter moi, et les ramenèrent à Bone. En les voyant, le commandant se mit dans une grande colère, et les renvoya chez ben-Jacoh. Ils y arrivèrent pendant la nuit, tout le monde étant couché, ils attachèrent les mulets et s'en retournèrent. Nous les trouvâmes le lendemain où on les avait attachés, et nous continuâmes notre voyage. Ces pauvres mulets n'avaient rien mangé depuis leur retour à Bone et nous n'en savions rien; ils ne pouvaient pas marcher. Ceux que je montais ne pouvaient plus se traîner quand vint l'après-midi, et comme nous marchions sur

la crête des montagnes, entourés de précipices de tous les côtés, je fus obligé de descendre et de marcher sans souliers à cause de la boue, tenant mon mulet par la bride. Après avoir ainsi marché pendant une heure, nous rencontrâmes le fils de ben-Iacob qui venait au-devant de nous; il me donna son cheval et je pus continuer ma route.

Le lendemain à midi nous arrivâmes chez le Scheik-el-Mehtar, Scheik de Nad-el-Znats. Justement il mariait sa fille. On célébrait les noces à la manière des Arabes; il y avait des courses à cheval; on tirait des coups de fusil. C'est pour cela que le fils de ben-Iacob m'avait accompagné dans cet endroit. Il y avait beaucoup de monde, et on avait dressé beaucoup de tentes. On m'en donna une dans laquelle je m'établis, et comme ces Arabes sont très curieux, elle était toujours entourée d'un grand nombre de personnes que notre manière de nous habiller si différente de la leur, surprenait beaucoup. J'avais fait du café; chacun voulut en goûter et je fus obligé d'en donner à tous les spectateurs. J'avais offert aux enfans du Scheik quelques sucreries que je portais avec moi; ils en donnèrent à leurs camarades, et de l'un à l'autre toutes les provisions en café et autres choses, à mon usage pendant mon voyage y passèrent. Tout ce qu'on offre aux invités, c'est de grandes bourettes de couscous très blanc et bien fait, garni de poulet et de grands morceaux de viande. On en donne un morceau à chaque personne qui le tient dans sa main comme nous l'avons déjà dit. Après le souper, on fait de la musique dans la tente du Scheik. La musique se compose de trois hommes qui jouent une espèce de flûte en se tenant d'une demi-circonférence de long à-peu-près, à six trous d'un côté et sept de l'autre; trois autres musiciens

jouent d'un autre instrument nommé *daff*. C'est une espèce de tambour; il a la forme d'un carré long et est recouvert d'une peau bien mince. Pendant que les uns soufflent dans leurs flûtes, les autres frappent des deux mains l'autre instrument, comme sur un tambour; quand le chant commence, les instrumens s'arrêtent. Chacun donne de l'argent aux musiciens et à mesure l'un d'eux proclame le nom de celui qui donne. On donne trois, quatre ou six sous, tout au plus. Pendant que les musiciens jouent, des cavaliers courent incessamment d'une extrémité à l'autre, tirant des coups de fusil et de pistolet, et les femmes font de temps en temps retentir le cri de joie dont nous avons déjà parlé. Je restai à-peu-près une demi-heure à l'endroit où se tenait la musique et je donnai trois baggio (108 sous); ils en firent si en chaplâtes qu'on tira un nombre égal de coups de fusil. Quant la nuit vint, on fait des espèces de tours en bois résineux; on les allume de tous côtés de manière à produire une espèce d'illumination. Ce sont là tous les plaisirs et les divertissemens publics des Arabes dans les grandes fêtes.

Les fêtes des noces durent toujours sept jours chez les Arabes; le fils de ben-Jacob et les siens restèrent, et le Scheik me donna dix mulets et des hommes pour m'accompagner jusqu'à Constantin. Ces hommes savent bien que je leur donnerais de l'argent; cependant, il était facile de voir qu'ils ne venaient avec moi que pour obéir à leur Scheik, et qu'ils étaient fort affligés de renoncer aux divertissemens de la noce.

Aux premières pluies de novembre, ils ont l'habitude de cultiver la terre, c'est-à-dire de semer le blé. Ils m'ont vu grimper sur une colline qui converge. On ne sème pas plus profond qu'on a un an; on jette le blé en même

que sa famille, qui étoit considérable, se rendit auprès de lui. Les Arabes que la peur de Salah soumettait à son autorité le reconnurent aussi et lui livrèrent Constantin. Salah fut tué avec des circonstances horribles. Hassan ne gouverna que trois ans. Il n'eut pas besoin de sortir une fois de Constantin pour réclamer le tribut; les Arabes le lui apportèrent toujours régulièrement. Ses richesses tentèrent de nouveau le pacha d'Alger : il prétextait l'incapacité de Hassan Bey et son peu de courage; il le fit tuer et s'empara de tous ses trésors. Ce fut alors qu'Ibrahim, effrayé du sort de son frère, se réfugia en Egypte comme nous l'avons dit.

Haggi Ahmed, le bey actuel, étoit très jeune quand son père mourut. Ibrahim lui avoit laissé des sommes considérables en argent; jeune et prodigue à l'excès, il les eût bientôt dissipées, et il se trouva réduit à vivre du revenu de ses terres.

Vers 1729, Daly, bey d'Oran, déclara la guerre au bey d'Alger; il seroit trop long de dire à quel sujet. Omar Aga marcha contre lui à la tête des troupes, et le tua. Ce Daly Bey étoit Gouloughi; c'est à cause de lui que fut publié l'édit qui défendait de nommer des Gouloughis aux places de bey.

Plusieurs beys d'origine turque furent envoyés à Constantin. Aucun ne put s'y maintenir, et percevoir le tribut qu'on devoit payer à Alger. Cela fut au point que pour ne pas médisposer le peuple de cette ville, on fut obligé de faire sortir de l'argent de nuit et de le faire rentrer de jour. Tant qu'on s'obstina à choisir des Turcs, les deys virent leurs embarras se multiplier; et sous Hussein Pacha, dernier bey d'Alger, personne ne vouloit de cette place. On dut se relâcher de la sévérité de l'ordonnance, et Haggi Ahmed, le bey actuel, fut nommé.

Il est Coulougli. Il fut nommé à cause de sa famille, qui est très nombreuse, et de l'influence que par elle il exerce sur le pays, et parce qu'on crut qu'il possédait de grands trésors enfouis dans la terre. Cela n'est pas impossible ; mais je ne le crois pas, parce qu'il était d'une prodigalité excessive. Je n'en citerai qu'un seul trait. En Égypte, il avait dîné chez un riche négociant. En sortant il donna au domestique qui l'avait servi six cents pièces d'Espagne (environ trois mille francs), prodigalité qui n'est nullement dans les mœurs égyptiennes. Depuis qu'il est à Constantinople, le tribut annuel a toujours été régulièrement payé. Son courage et l'influence de sa famille ont toujours maintenu les tribus dans l'obéissance. Ceux qui sont familiarisés avec les histoires arabes connaissent l'influence que les liens de la famille exercent sur eux : ils prennent le parti des leurs envers et contre tous, que leur cause soit juste ou non, et contre les ordres formels de notre religion ; c'est ce que les Musulmans appellent *chaitra eldja illal*.

Pour entretenir le sentiment des Arabes en sa faveur, Haggi-Ahmed s'est fait Arabe lui-même. Il a pris toutes leurs habitudes ; il parle comme eux, il prononce comme eux, il affecte de ne pas être plus civilisé qu'eux. Cependant la civilisation est plus avancée chez les Arabes de Constantinople que chez ceux de la Mitidja et d'Oran ; de même que ceux de Tunis sont plus civilisés que ceux de Constantinople.

Dans notre religion, tuer est le plus grand des crimes. Il en est de celui qui s'engage dans cette voie comme de celui qui marche dans la boue ; d'abord il choisit les pas, il marche avec précaution ; mais une fois sali, il n'y regarde plus. Ainsi font les beys, ils tuent difficilement d'abord ; mais le premier pas fait, l'habitude est bientôt

que cela viendrait peut-être, mais que ce ne serait qu'au bout d'un long temps et à force de soins de sa part. Voilà la passion : repoussant durement quiconque lui dit la vérité dans son intérêt, réservant ses caresses pour celui qui la flatte.

RÉCIT D'UN VOYAGE.

AU MONT SINAI, A GAZA, JÉRUSALEM, DAMAS

ET BEYROUT,

Par M. BOVÉ, naturaliste,

ancien directeur des cultures d'Ibrahim-Pacha.

Suite. (1)

Route de Gaza à Jérusalem et Tabariéh.

Le 21 au soir, nous prîmes la route nommée Hader ou Derb-el-Hader. Vers quatre heures du matin, nous laissâmes sur notre gauche trois petits villages nommés Beth-el-Khanoun, Neghet et Semsen (2). Nous trouvâmes ensuite le village Aktout-el-Fakouni, et nous fîmes halte à Hatza.

Nous passâmes ensuite près des villages Etzeis et Maracham. De là, nous entrâmes dans une grande plaine inculte et couverte de plantes annuelles. Nous passâmes au pied de la petite montagne sur laquelle se trouve le village que je viens de nommer. Près de la route, il y a un grand réservoir naturel souterrain dans les rochers de

(1) Voy. le Bulletin de mai, page 324.

(2) Cet itinéraire comprend beaucoup de noms de lieux écrits incorrectement, mais jusqu'ici trop peu connus pour pouvoir être sûrement corrigés.

grès et à quarante ouvertures en forme de puits. Il fournit de l'eau aux habitants des villages voisins et aux voyageurs qui viennent s'y approvisionner. Vers le soir, nous fîmes halte dans le village Ayour, situé au sommet d'une petite butte pierreuse.

Quoiqu'il les habitants nous eussent beaucoup parlé des voleurs qui infestent ce pays, nous partîmes fort paisiblement le 22, et nous entrâmes dans des montagnes boisées d'arbrisseaux et arbustes. Il est fort rare de voir un de ces arbres dont l'âge dépasse douze ans, excepté les pins qui ont à-peu-près quarante à cinquante ans. Tous ces bois sont détruits par les indigènes qui coupent les grands arbres à leur volonté et font brouter des jeunes taillis par leurs troupeaux. Quelques habitants y mettent le feu pour ne pas se donner la peine de les couper. La route se prolonge ensuite à travers les montagnes et conduit à la vallée Hakhoun. En quittant cette vallée, nous passâmes près la source nommée Eyn-Mossôf, et de là, nous traversâmes les vallées Zarar et Dabab, et nous passâmes près de la montagne Gebel-Maizay. Vers midi, nous nous arrêtâmes près des fontaines Eyn-Farass.

Nous gravâmes ensuite le Gebel-Ahoul. Dans les vallons de cette montagne exposés au levant la vigne est abondamment cultivée. Nous passâmes la nuit près le couvent chrétien du village El-Hader. A l'ouest de ce village les montagnes sont presque toutes plantées en vignes soutenues par des échelas hauts d'un à deux mètres; ce qui me rappelait les cultures de ma patrie, celles des montagnes qui bordent la Moselle inférieure. Les raisins sont, pour la plupart vendus aux chrétiens et aux Juifs qui en font un très bon vin, semblable au vin d'or du mont Liban. On cultive encore quelques arbres

fruitiers, comme l'abricotier, le pêcher, l'amandier, le pommier, le prunier, le figuier, le poirier, etc.

Le 23, après deux heures de marche, nous avions sur notre gauche le village nommé Beth-Galeh, entouré d'un bois d'oliviers, puis sur notre droite Beth-Lahem ou Bethléem. A neuf heures du matin, nous fîmes notre entrée à Jérusalem par la porte de Bethléem, Bab-el-Khalil. J'avais résolu de séjourner trois semaines dans cette ville célèbre, pour en parcourir avec soin les environs.

Jérusalem occupe aujourd'hui tout le Mont-Calvaire, sur le penchant oriental duquel elle est bâtie, et elle s'étend au sud jusqu'au mont de Sion. Les rues sont étroites comme dans toutes les villes du Levant; la plupart sont pavées très grossièrement. Les maisons sont construites en maçonnerie, et voûtées à leur sommet, de même que les bazars. La ville est entourée par une forte et haute muraille flanquée de tours qui sont armées de quelques pièces de canon. En sortant par la porte Gethsimani ou Batzété-Mariam, je suis descendu dans la petite vallée de Josaphat qui est peu riche en plantes, à cause de la grande sécheresse du climat. Je traversai sur un petit pont en maçonnerie, et au milieu de la vallée de Josaphat, le torrent de Cédron qui est totalement à sec pendant l'été, comme toutes les petites rivières qui courent au fond de ces vallons arides.

Le jardin des Oliviers, situé au pied de la montagne de ce nom, n'enferme que huit de ces arbres qui ont au moins six mètres de circonférence sur neuf à dix de hauteur. Ils sont entretenus avec soin par des chrétiens qui ont généralement la croyance que ces sont les mêmes que ceux qui existaient du temps de Jésus-Christ. Je suis moi-même assez porté à le croire, d'après la facilité de la croissance de l'olivier, car si l'on admet que l'é-

paisseur de chaque couche ligneuse soit d'un demi-millimètre, il ne serait pas déraisonnable de penser que les oliviers dont il est ici question, remontent au moins à deux mille années, c'est-à-dire à la haute antiquité qui leur est attribuée.

En me dirigeant vers le sud, j'ai vu plusieurs silos creusés dans les rochers qui servent aux mêmes usages que ceux cités aux environs de Gaza. J'ai visité ensuite la grotte de Saint-Lazare, sorte de caveau qui se trouve au milieu du village de Béthanie; de là, j'ai remonté le mont des Oliviers, où j'ai remarqué plusieurs bassins taillés dans une roche de grès, et qui servaient aux anciens pour fouler et presser les raisins avec lesquels ils faisaient du vin. Je n'ai recueilli que fort peu de plantes dans ces environs, car elles étaient presque toutes desséchées.

A une demi-lieue de la ville au nord, on voit encore les tombeaux des anciens rois, taillés dans le roc. Les environs sont plantés en oliviers, en pistachiers et en figuiers.

En descendant le Cédron vers le sud, on arrive près la source nommée Eyn Solyman par les Arabes. On a trente marches pour descendre près cette source, et quelques minutes plus bas du chemin l'eau sort de la montagne, pour arroser les jardins qui sont dans le voisinage. On cultive dans ces jardins les légumes destinés au marché de la ville, tels que des choux, persils, artichauts, une espèce de rue dont ils se servent comme assaisonnement, un melon, à chair verte, qui semble être le melon de Malte, une sorte de courge, un concombre, etc. On y voit aussi quelques arbres fruitiers, particulièrement le grenadier, le poirier, plusieurs pruniers, pommiers, pêchers, muriers, figuiers et jujubiers.

Vers le sud-ouest de la montagne on arrive au *Champ-du-Sang* qui n'a en superficie qu'un petit nombre d'arpens. Ce champ, incliné vers le nord du côté de Jérusalem, est maintenant couvert d'oliviers et de figuiers, à l'ombre desquels croissent plusieurs espèces de plantes herbacées.

A deux lieues, au sud de Jérusalem, est situé Béthléem qui n'est aujourd'hui qu'un village, et à une lieue duquel on voit les trois fameux réservoirs de Salomon, encore maintenant en assez bon état. Le plus grand a à-peu-près dix à douze mètres de profondeur sur plus de deux cent vingt mètres de longueur et cent vingt de largeur. L'eau de ces réservoirs arrivait autrefois à Jérusalem au moyen d'un aqueduc qui est maintenant dans un grand état de délabrement. A mon retour, j'ai visité les anciens jardins de Salomon, arrosés par l'eau que fournit l'aqueduc. Dans ces jardins, on cultive les plantes que j'ai déjà citées. La plaine des Bergers, située à l'est de Béthléem, est cultivée en vignes, oliviers et en céréales.

Je parcourus ensuite le désert de Saint-Jean Baptiste, à trois lieues à l'ouest de Jérusalem. Ses environs sont boisés. Les plaines sont assez bien cultivées en vignes et oliviers.

Le 5 août, je partis de Jérusalem avec une escorte de Bédouins, pour aller visiter le Jourdain et la Mer-Morte. Après avoir traversé plusieurs montagnes de grès et de calcaire, entremêlées d'une terre argileuse, nous atteignîmes à minuit Jéricho, où l'on ne voit que quelques baraquas habités par des Arabes, et une tour carrée gardée par des chrétiens, pour protéger les voyageurs. Les Arabes y cultivent l'aubergine, quelques cucurbitacées, l'*Hibiscus esculentus* et deux variétés de fi-

guës, une violette et une verte jaunâtre. Ces figues y mûrissent près d'un mois plus tôt quë dans les environs de Jérusalem. La source d'Isaïe, Eyn-Soltân des Arabes, sert puissamment à entretenir une bonne culture.

Le matin, nous traversâmes la grande plaine du Jourdain. Les bords du fleuve sont couverts de roseaux et d'une espèce de peuplier à feuilles glauques, étroites et raides.

La Mer Morte, ou lac Asphaltide est située à l'extrémité de la plaine qui traverse le Jourdain; tous les terrains de la partie sud de cette plaine sont formés d'un sol volcanique cendré, et la surface des eaux du lac offre une couche épaisse de bitume, qui empêche toute végétation et tout animal de s'y développer.

Les montagnes des environs de Jérusalem sont composées de grès ou de calcaire. Dans les fissures des rochers, il y a des veines épaisses de terre glaise très propre à la culture. Les arbres fruitiers végètent vigoureusement dans ces montagnes.

Le 14 août, je partis une seconde fois de Jérusalem avec quatre chameaux, et je pris la route de Ghimso, Vers l'après-midi, nous passâmes près Beth-Lakea, village où on cultive beaucoup d'arbres fruitiers, dont les fruits s'expédient à Jérusalem. Le soir, nous nous reposâmes un peu près du village de Ghimso, et nous voyageâmes toute la nuit, pour ne nous arrêter qu'à la pointe du jour sous les murs de Jaffa, où nous entrâmes le matin.

Les jardins de cette ville sont cultivés en arbres fruitiers, particulièrement en abricotiers, amandiers, trois variétés de figues, la violette oblongue, la ronde et une verte-jaunâtre, sycomores, grenadiers, orangers, pêchers, pommiers, poiriers, plusieurs variétés de pruniers de vignes et de bananiers. La canne à sucre s'y élève de

quatre à six pieds; mais on n'en fabrique pas de sucre. On y cultive également la tomate, les choux, le maïs et l'*Hibiscus esculentus*. Enfin, les jardins sont entourés de haies d'*opuntia* ou *tyn frangui* des Arabes. Ces plantes sont arrosées au moyen d'irrigations artificielles dont l'eau est fournie par des puits à chapelet. Les *Agave* si communs dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, ne paraissent pas exister en Palestine ni en Syrie, et je n'en ai vu que quelques pieds en Egypte, où ils avaient été apportés par les Français.

Le 20 août au soir, je partis par mer pour me rendre à Kaiffa, où je débarquai le lendemain vers midi. Cette ville est située auprès du mont Carmel, à quatre lieues de Saint-Jean-d'Acre. A l'est de la ville, j'ai visité plusieurs jardins où l'on cultive les arbres fruitiers que j'avais vus près de Jaffa.

Le mont Carmel est boisé depuis la base jusqu'au sommet. On y trouve les arbres que j'ai cités en Palestine, tels que les chênes, les pistachiers, etc. Le laurier dit *Laurus nobilis* y croît en grande abondance. Au sud-ouest, à deux lieues et demie de Kaiffa et dans un vallon étroit, la source du prophète Elie va arroser un grand verger, cultivé par les Arabes.

Le 25 août, je quittai Kaiffa pour aller à Nazareth. Après une heure de marche vers le sud-est, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux descendant du mont Carmel, et qui viennent former de petits lacs, autour desquels croissent en grande quantité des graminées, cypéracées et joncées. On cultive abondamment dans la plaine le sorgho. Au coucher du soleil, nous passâmes près d'un village nommé Beth-el-Cheyk ou Beled-el-Cherq, dont les environs sont assez bien cultivés en arbres fruitiers, parmi lesquels dominent l'olivier et le figuier.

Nous gravâmes ensuite une petite butte couverte de gros arbres qui m'ont semblé être des chênes et des *ziziphus*. Nous nous arrêtâmes dans une grande plaine près des puits pour prendre quelque repos. Après minuit, nous nous mîmes en route, mais nous errâmes avec nos chameaux pendant près d'une heure au milieu de grands chardons qui nous écorchaient les jambes, embarras dans lequel se trouvent souvent les voyageurs qui cheminent de nuit dans ces pays où les routes ne sont pas entretenues.

Le 26 août, au matin, j'arrivai à Nazareth, où j'ai remarqué les mêmes arbres fruitiers que près de Jérusalem. J'allai à Canaan en Galilée que les Arabes nomment Keuf-el-Kanna, petit village situé à deux lieues de Nazareth. Je visitai ensuite les ruines du couvent de Saint-Joachim et Sainte-Anne, à une lieue et demie de Canaan. Près des sources de Sainte-Anne, sont cultivés des vignes, oliviers et figuiers. Ces derniers produisent des figues qui sont sans contredit les plus grosses que j'aie vues dans le cours de mes voyages ; elles avaient plus de deux pouces de diamètre.

La montagne nommée Gebel-Kassi et qui est située au sud-ouest de Nazareth, est couverte d'arbustes et arbrisseaux.

Le mont Tabor ou Gebel-el-Tor qui est à l'est sud-est de Nazareth, et éloigné d'environ trois lieues de ce village, a la forme d'un pain de sucre. Il me fallut une heure pour en atteindre le sommet qui forme un plateau, autour duquel on voit encore les ruines d'une forte muraille. Cette montagne est couronnée de plusieurs espèces de chênes.

Le 2 septembre, je partis de Nazareth pour me rendre à Tabariéh. Je traversai quelques plaines et buttes très fertiles, mais mal cultivées. Je suis arrivé dans l'après-

midi à Tabariéh, ville située sur le lac qui porte le même nom. Les bords de ce lac sont couverts de pierres roulées et de rochers. Au sud, à l'endroit où le Jourdain sort du lac, on cultive la canne à sucre.

Route de Tabariéh à Damas.

Dans la matinée du 17 septembre, je quittai Tabariéh pour me rendre à Damas. Comme j'avais de hautes montagnes à traverser, je fus obligé de changer mes bêtes de transport et je pris quatre mulets. Nous longeâmes le lac pendant deux lieues et nous passâmes près du village nommé Mesteh (el-Megdel) qui est situé dans une grande plaine, arrosée par plusieurs ruisseaux. Une heure après, nous quittâmes le lac et nous fîmes route dans des montagnes de grès, recouvertes d'une couche plus ou moins profonde de terre argileuse jaunâtre. Dans l'après-midi, nous passâmes près le puits de Joseph où il y a un caravansérail.

Vers le soir, nous traversâmes le Jourdain sur un pont de pierre, et nous couchâmes dans un caravansérail où l'on a coutume d'attendre les caravanes, afin de se rassembler et de se mettre en état de défense contre les voleurs qui infestent la route de Damas. A une petite lieue de ce pont, nous aperçûmes sur notre gauche un autre lac, Bahr-Heloû, formé par le Jourdain.

La montagne de la Neige que les Arabes nomment Gebel-el-Telje ou Gebel-el-Cheykh, est à environ quatre lieues du Jourdain. Quelque instance que j'aie faite auprès de mes conducteurs arabes, je ne pus les déterminer à m'y conduire, dans la crainte où ils étaient des voleurs. Une caravane composée de marchands venant de Safet, arriva dans la soirée. Je partis avec elle, le 18

septembre, à deux heures du matin et nous grâvâmes une haute montagne dont la route est pavée de distance en distance. Nous entrâmes ensuite dans de petites forêts composées de pistachiers, de chênes, etc. Ces derniers ont parfois trois et quatre mètres de circonférence et sont taillés en têtards par les Arabes, qui en coupent toutes les branches dont ils font du charbon. De nombreux troupeaux de chèvres, de moutons, de bœufs et de chameaux paissent à travers ces bois. A neuf heures, nous nous arrêtâmes près des ruines d'un village nommé Kunnaytra, au milieu d'une grande plaine susceptible de culture, mais totalement abandonnée. Nous y restâmes jusqu'au lendemain, où nous sûmes, pour nouveaux compagnons de voyage, deux chrétiens de Damas, qui venaient de Nazareth. A la pointe du jour, nous traversâmes une forêt de chêne et de mespilus. Les Arabes nomment *saboul* ces mespilus; ils en mangent les fruits qui sont de la grosseur d'une pomme d'api, et qui ressemblent à ceux de l'azérolier. A huit heures, nous nous arrêtâmes près du caravansérail, nommé Zarral, qu'habitent quelques familles arabes. Une petite rivière qui se divise en plusieurs branches, au moyen desquelles on pratique des irrigations dans les champs, passe tout auprès de ce caravansérail, et c'est là que j'ai vu le commencement des bosquets de peupliers et de saules cultivés pour la charpente et pour les autres usages auxquels on fait servir en Europe les chênes et les hêtres. C'est la première localité de l'Orient où j'ai vu cultiver des arbres forestiers pour la charpente.

Après-midi, nous entrâmes dans une grande plaine, où sont épars des villages et des bosquets d'arbres. On y voit aussi des champs cultivés en maïs et en sorgho arrosés par des ruisseaux qui descendent de la chaîne

des montagnes calcaires dont cette plaine est bordée vers le nord. Nous arrivâmes dans la soirée à Derrea, village situé à deux lieues de Damas. C'est près de ce village que l'on trouve le commencement des forêts d'arbres fruitiers de toutes espèces.

Je visitai, dans la matinée du 20 septembre, les premières pépinières que j'aie rencontrées dans l'Orient. Elles étaient composées d'arbres fruitiers, appartenant aux genres suivans : abricotier, amandier, cerisier, figuier, grenadier, mûrier, pommier, poirier, prunier, pêcher, coignassier et vigne.

A huit heures nous entrâmes dans Damas, grande et belle ville, située au milieu d'une plaine vaste et fertile. De grandes plantations d'arbres fruitiers et forestiers s'étendent depuis deux lieues vers le sud jusqu'à trois lieues au nord et à l'est; mais à l'ouest, elles n'occupent qu'un espace de trois quarts de lieue où elles sont bornées par une chaîne de montagnes stériles. Je donne ici l'indication des genres auxquels appartiennent les innombrables espèces en variétés d'arbres et de plantes que j'ai vues cultivées soit dans les jardins de Damas, soit dans les campagnes environnantes; abricotier, amandier, azérolier, cerisier, coignassier, citronnier, figuier, grenadier, mûrier, noyer, olivier, oranger, pommier, poirier, prunier, pêcher, vigne. Il n'est pas rare de voir des grappes de raisins qui pèsent cinq à six livres et dont les grains ont la grosseur de nos bigarreaux. Le chanvre y atteint trois ou quatre mètres de haut et fournit une filasse de très bonne qualité. Les plantations sont disposées en alignement ou en massifs, et sont arrosées par le fleuve qui descend des montagnes au sud-ouest de la ville. Cette rivière parcourt un vallon étroit, à l'entrée duquel on l'a divisée

anciennement en plusieurs branches qui se distribuent à droite et à gauche, et qui se sont élevées comme par gradins les unes au dessus des autres. Les terres placées au dessous de ces canaux sont plantées en différentes espèces d'arbres fruitiers et forestiers. Ces plantations sont assez bien distribuées relativement à la forme, à la grandeur et aux couleurs du feuillage; de sorte qu'il semblerait que ces coteaux ont été plantés plutôt pour plaire à l'œil que pour utiliser le terrain. Aussi je ne pouvais me lasser d'admirer ces vallons si délicieux par leur verdure et leur fraîcheur.

Route de Damas à Beyrouth et retour en Egypte.

Parti de Damas le 30 septembre, après-midi, je pris la route de Balbek; et après une heure de marche je me trouvai dans une grande plaine de sable stérile. Je pénétrai ensuite dans le groupe des montagnes qui bordent l'ouest de Damas. Sur la droite, je voyais une belle plaine garnie de villages et parsemée de bosquets d'arbres. Le soir, nous fîmes halte dans un village appelé Marrâh, habité par des chrétiens. On cultive dans ses environs beaucoup de mûriers pour nourrir des vers à soie. Ces arbres sont taillés en têtards de trois et quatre pieds de haut. La vigne y est également cultivée, et on en dessèche au soleil les raisins, dont on fait un commerce d'exportation.

Dans l'après-midi, nous traversâmes de hautes montagnes. Le soir, nous nous arrêtâmes près d'un village nommé A'yn Bourdey, d'où nous partîmes le 2 octobre, et nous arrivâmes vers les huit heures à Balbek. Cette ville si célèbre par les ruines qui attestent son ancienne splendeur, ne se compose aujourd'hui que de quelques

maisons habitées par des musulmans et des chrétiens. On y voit encore de fort gros oliviers et figuiers. La variété de vigne que l'on y cultive est très grosse, mais de qualité inférieure à celle du mont Liban.

Nous partîmes le 7 octobre de Balbek, et nous traversâmes la grande plaine qui sépare le groupe du Liban de celui de l'anti-Liban ou montagne de Damas. Le soir nous entrâmes dans la première ville du Liban nommée Sakhléhé où je fus retenu pendant plusieurs jours par le mauvais temps. Les lieux humides sont plantés en arbres forestiers, et les jardins renferment toutes sortes d'arbres fruitiers et de plantes potagères, comme dans les environs de Damas. Les montagnes qui environnent la ville sont entièrement couverts de vignes qui fournissent le bon vin qu'on connaît sous le nom de vin d'or du mont Liban.

Le 11 octobre, je partis de Sakhléhé, conduit par des guides maronites, pour me rendre au Der-el-Khamar. En traversant plusieurs montagnes qui font partie du groupe du Liban, on aperçoit sur les côtés de la route des villages dispersés dans des vallons ou sur des élévations. Ces villages étaient entourés de grandes plantations de vignes, de mûriers, de figuiers et d'oliviers. Nous traversâmes dans l'après-midi un vallon dont la droite était bornée par une montagne, sur le sommet de laquelle croissaient quelques milliers de cèdres, couverts de fleurs. Ces arbres ont depuis un jusqu'à cinq mètres de circonférence, et leur hauteur dépasse quinze mètres. Je pense que ces cèdres doivent leur conservation à leur position sur des montagnes d'un accès difficile, et éloignées des villes où leur bois pourrait avoir des usages, et où ils ne pourraient être transportés qu'à dos d'animaux.

Le 13 au matin, nous arrivâmes à Der-el-Khamar,

ville principale du Liban qu'habite l'Emir-Bechir, prince qui commande presque tous les habitans du Liban, et qui fait sa résidence sur une montagne à une demi-lieue de la ville. Les environs sont en grande partie nouvellement défrichés, et les terres sont disposées en terrasses les unes au dessus des autres, et presque toutes plantées en mûriers noirs et blancs à gros fruits, en oliviers, figuiers et vignes.

Nous quittâmes Der-el-Khamar le 15 octobre et, après avoir franchi de hautes montagnes, nous arrivâmes le 16 au matin à Beyrouth, où je fus obligé de rester plusieurs jours à cause du mauvais temps.

Le 22 octobre au matin, nous quittâmes Beyrouth et traversâmes une rivière qui descend du Liban, dont les bords étaient couverts de pruniers. Le 23, nous passâmes près de la ville de Seyde ou de l'ancienne Sidon. Le 24, après deux heures de marche, nous laissâmes sur notre droite Sour, l'ancienne Tyr, ville située à l'extrémité d'un cap. Dans les jardins des environs de ces deux villes, je remarquai les mêmes plantes que près de Beyrouth. Dans l'après-midi nous arrivâmes à Râs-el-Ayn, petit village remarquable par les sources nombreuses qui existent dans ses environs.

J'arrivai le 25 octobre à Saint-Jean-d'Acre où j'eus beaucoup de peine à trouver un logement, car il n'y avait pas une maison entière dans toute la ville ; par suite du siège que cette ville venait d'essuyer. A une demi-lieue de la ville est le jardin d'Abdallah-Pacha, qui renferme les mêmes arbres que ceux des autres pays de la Syrie.

Le 2 novembre, étant parti par mer pour Jaffa, notre bâtiment fut forcé, après trois jours d'une affreuse tempête, de rentrer au port de Saint-Jean-d'Acre. Dans la soirée du 8 novembre, je repartis sur une petite barque,

SUR LES DÉCOUVERTES
FAITES EN GROENLAND,

Communiqué par M. DE LA ROQUETTE.

Suite. (1)

On voit par là qu'une flotte ennemie avait attaqué la colonie vers l'année 1418, massacré, ou enlevé une partie des hommes et dévasté les habitations, mais en même temps que quelques églises furent épargnées et que plusieurs des personnes qui avaient été emmenées prisonnières revinrent plus tard dans le pays. Le sort de celles-ci est encore une énigme pour nous; probablement elles furent attaquées et anéanties par les Esquimaux (*Skrællinger*) de même que leurs frères du *Vesterbygd*, ou bien, ainsi qu'on la lit dans un ancien livre, « leurs évêques et leurs prêtres étant morts, comme elles ne purent en retrouver d'autres, elles durent oublier bientôt le peu de connaissances qu'elles avaient acquises de la parole de Dieu, c'est-à-dire qu'elles étaient devenues païennes et s'étaient décidées à adopter les mœurs et la manière de vivre des Esquimaux, et n'avaient fait qu'un peuple avec eux, ou qu'elles avaient abandonné volontairement le pays en voyant qu'elles ne pouvaient plus faire aucun commerce; car sans commerce il leur était impossible d'exister, ainsi que le témoigne par ces mots le roi *SkugSio* : « Ils doivent acheter des autres nations tout ce qui est nécessaire à leur pays, tel que le fer, le goudron et le bois dont on se sert pour la construction des maisons ». Eggers présume que la flotte dont la

(1) Voy. le Bulletin de mai, page 333.

bulle du pape fait mention était celle d'un prince guerrier appelé Zichmni ; mais il est tout-à-fait incertain que ce Zichmni y soit jamais allé , et, dans tous les cas, son histoire finit déjà à l'année 1394. Je me permettrai une autre conjecture : il paraît qu'il était d'usage en Angleterre, après que la maladie cruelle connue sous le nom de *mort noire*, eut fait périr un nombre considérable de personnes, de se rendre dans les pays septentrionaux pour en enlever les habitans, afin de réparer sans doute la perte des hommes enlevés par la maladie. Ces actes de violence excitèrent souvent des plaintes sous le règne de la reine Marguerite et de ses successeurs. En 1433 (1), une alliance ayant été conclue entre le Danemark et l'Angleterre, il fut réglé à cette occasion « que S. M. le roi d'Angleterre ferait rechercher, partout où ils pourraient être trouvés dans ses états, tous les individus qui avaient été enlevés d'*Islande*, de *Tinmarken*, d'*Heligeland* et de tous autres endroits, et qu'on les mettrait en liberté, afin qu'ils pussent retourner librement dans leur pays, qu'on leur fournirait ce qui leur serait nécessaire comme dédommagement, et que cette convention serait publiée dans toute l'Angleterre dans l'an et jour après sa date, etc. » Maintenant on annonce dans l'écrit du pape aux évêques d'*Islande*, que plusieurs des habitans enlevés du Groënland étaient effectivement retournés chez eux, ce qui était une conséquence de l'alliance conclue ; d'où il résulterait que les flottes ennemies étaient venues d'Angleterre ; ce qui confirme encore cette conjecture, c'est que le pape Eugène IV nomma, précisément dans le courant de

(1) M. C. Pingel affirme d'après Hvitsfelt t. 1. p. 766 que cette convention fut conclue en 1432.

l'année 1433, un certain *Barthelemy Bartholomæus* évêque du Groenland. (1)

Il s'écoula un long espace de temps avant qu'on songât de nouveau au Groenland. L'état de ce pays attira

(1) M. Pingel donne à la lettre du pape une interprétation complètement opposée. D'après les idées du temps sur la géographie du nord, le pape parle du Groenland comme d'une île la plus éloignée dans la mer au nord de la Norvège, *in ultimis finibus Oceani ad septentrionalem plagam regni Norvegia*, par conséquent à une distance considérable de l'Angleterre. N'est-il pas alors invraisemblable que par : *sauvages des côtes habitées par les païens, ex finitimis litoribus paganorum.... Barbari*, il faille entendre, ennemis venues des côtes de l'Angleterre? A cette époque chrétienne comment en expliquant ce passage a-t-on pu penser à d'autres qu'aux *Skrællinges* ou *Esquimaux*, pour lesquels les anciens habitans du Nord avaient une haine si vive, dont l'invasion est un fait historique, et contre lesquels ils avaient déjà fait la guerre dans le *Fünland*? il existe encore une tradition parmi les Groenlandais de nos jours qui racontent que leurs aïeux et les anciens *Kablunakker*, qui habitaient à la même époque le pays, étaient en guerre perpétuelle les uns contre les autres et qu'elle ne cessa qu'après la destruction de ces derniers. A la partie la plus méridionale du golfe de *Godthaab* et à sept milles de la colonie de ce nom, on trouve un cap que les indigènes appellent *Pisiksarvik*, endroit où l'on tire à l'arc, près duquel, suivant la tradition, fut livrée entre les Groenlandais et leurs voisins les *Kablunakker*, ou habitans du *Vesterbygd* une bataille qui se termina par la défaite complète de ces derniers. Plus au sud dans le district de *Frédéricksaab* les Groenlandais montrent encore dans le golfe d'*Arksut* un lieu de refuge (*Fentested*) où leurs ancêtres ont, dit-on, laissé leurs femmes et leurs enfans pendant qu'ils se rendaient vers le sud pour attaquer les *Kablunakker* dans le district actuel de *Juliansaab*. Dans l'*Osterbygd*, ces derniers étaient les plus nombreux et les plus puissans, mais leur puissance s'affaiblit plus tard et, suivant la tradition, du moins, ils périrent tous. Il serait à désirer qu'on réunît toutes les traditions soit historiques, soit mythologiques des Groenlandais, elles aideraient probablement à éclaircir beaucoup de faits qui paraissent en ce moment obscurs.

D. L. R.

enfin l'attention du célèbre archevêque Walchendorff (1). Il réunit tous les renseignemens qu'il put se procurer sur le Groenland qui dépendait de son diocèse, prit auprès des personnes les plus âgées du pays des informations sur ce qu'elles pouvaient avoir entendu dire de cette colonie, car il n'existait à cette époque aucun individu qui y fût allé. Il composa une carte pour servir de guide aux marins et proposa de découvrir ce pays en offrant d'entreprendre cette découverte à ses propres frais si on lui accordait pendant dix ans la jouissance de son commerce. La proposition aurait sans doute été acceptée et Walchendorff serait peut-être parvenu à acquérir dès ce moment la certitude que la côte orientale n'avait jamais eu de colonie, s'il ne s'était pas attiré la haine de Sigbrit (2), qui jouissait alors d'un grand pouvoir. Il fut disgracié et mourut à Rome. C'est sur les matériaux réunis par Walchendorff qu'est fondée en grande partie l'opinion de ceux qui ont placé non-seulement l'*Osterbygd*, mais même le *Vesterbygd* sur la côte orientale du Groenland, opinion dont ce prélat était lui-même imbu, qui paraît fort naturelle et qu'on ne doit pas s'étonner de voir partagée par ses contemporains, puisqu'on n'avait pas à cette époque découvert encore le détroit de Davis (3), qu'on ne connaissait pas la configuration du pays, qu'on savait seulement que c'était la terre la plus voisine à

(1) Erik Walchendorff occupait au commencement du règne de Christian II, dont il était le favori des postes très importants. Il devint en 1516 archevêque de Trondheim (Drontheim) et mourut à Rome où il avait été forcé de se retirer.

(2) On sait que Sigbrit ou Sigebrite, femme hollandaise de basse extraction, mère de *Dyveke*, maîtresse du roi de Danemark Christian II, exerça un empire absolu sur l'esprit de ce prince. D. L. R.

(3) Il ne fut découvert qu'en 1585.

D. L. R.

l'ouest de l'Islande et qu'Erick Raude s'était dirigé vers l'ouest lorsqu'il en fit la découverte.

Christian III de 1534 à 1559) leva l'interdiction mise par ses prédécesseurs : il permit de naviguer dans les parages du Groenland, et envoya lui même des navires pour tâcher de le retrouver, mais ce fut sans succès. Sous le règne de Frédéric II, son successeur, Mogens Henisøn ou Henningson, célèbre marin (1), fut envoyé en 1578 (2) pour atteindre le même but (3). Il aperçut, il est vrai, la côte orientale; mais ce fut vainement qu'il chercha pendant long-temps à profiter d'un vent favorable pour s'en approcher. La frayeur le saisit, on ne sait pourquoi, et il retourna sur ses pas, en prétendant qu'un aimant caché dans l'abîme avait arrêté la

(1) Il est appelé *en berdm* *sothane*, littéralement un célèbre Coq de mer.

D. L. R.

(2) L'époque précise de cette navigation, dit M. C. Pingel, est incertaine; on sait seulement qu'elle eut lieu en 1577 ou 1578.

D. L. R.

(3) Frédéric II fut le premier des rois de Danemark qui s'occupa sérieusement de retrouver les pays lointains qui avaient déjà payé des impôts à sa couronne, et voici à quelle occasion : En 1575, un pilote russe nommé *Paulus Nichet*, demeurant à *Mallmœs* ou *Malmsis*, le *Rola* des Russes, ville actuellement du gouvernement d'Archangel, et la plus septentrionale de la Russie d'Europe, proposa à quelques habitants de *Trondhiem*, moyennant un salaire convenable, de conduire un de leurs navires au Groenland où il paraît qu'il se rendait tous les ans. Sur la demande que *Ludvig Munch*, bourgeois de Trondhiem, adressa à ce sujet au roi, ce prince rendit un rescrit par lequel il autorisa ce Norvégien à traiter avec Nichet et à lui fournir un navire, et s'engagea à lui rembourser toutes les dépenses que l'expédition entraînerait. M. Pingel pense que la terre lointaine visitée par Paulus Nichet n'est autre que le Spitzberg que quelques baleiniers anglais considèrent encore aujourd'hui comme faisant partie du Groenland.

D. L. R.

marche de son navire; il aurait pu en accuser avec plus de vraisemblance la force du courant (1). Il est probable qu'une autre expédition est arrivée au Groenland sous le règne du même souverain, mais on n'a aucune espèce de renseignemens sur ses résultats. (2)

Christian IV n'oublia pas l'ancien Groenland. En 1605, l'amiral *Godske Lindenow* y fut envoyé avec trois navires. L'un de ces bâtimens, dont le commandement avait été confié à un Anglais nommé Jacob Hall (3), se sépara des autres pendant le voyage, et dirigea sa route vers le détroit de Davis « au sud-ouest de l'Islande, ainsi que les anciens Islandais l'avaient fait jadis », dit Holberg, tandis que Lindenow faisait voile vers la côte orientale. A son approche, les sauvages habitans vinrent

(1) Scoresby suppose au contraire que par l'effet de l'une de ces illusions produites par la réfraction, si fréquentes dans les régions polaires, ce marin a cru voir la terre beaucoup plus rapprochée qu'elle était effectivement, et qu'un changement survenu ensuite dans l'atmosphère aura modifié la première illusion, ou peut-être même produit une illusion contraire. Un semblable changement survient souvent subitement et l'effet suit alors comme un coup de canon.

D. L. R.

(2) Stephanus parle dans une lettre écrite par lui à Ole Worm, en 1636 (*Olai Wormii et ad eum doctorum virorum epistola, Havniæ, 1751*), du journal d'un voyage au Groenland qu'un Anglais avait exécuté par ordre de Frédéric II; c'est peut-être de ce voyage dont il est ici question.

D. L. R.

(3) Cette expédition était composée, suivant M. C. Pingel, de deux grands navires armés, *Löven* et *Frost*, et du sloop *Katten*; le premier, commandé par l'amiral lui-même; le second, par un noble Écossais nommé *John Cunningham* qui resta ensuite au service du Danemark, où il obtint le fief de *Wardöehuus*; le sloop était sous les ordres d'un Anglais appelé *John Knight*.

D. L. R.

à bord et échangèrent des peaux d'ours et de chiens marins contre des morceaux de fer et d'acier. Après s'être arrêté trois jours près de la côte, il leva l'ancre sans être descendu à terre, et mit à la voile ayant à son bord deux indigènes dont il s'était emparé, ce qui fit prendre les armes à leurs compatriotes ; mais tous leurs efforts se bornèrent à lancer contre le vaisseau des pierres et des flèches. On ignore à quelle latitude se trouvait la côte dont Lindenow s'approcha. Hall fit une descente sur la côte occidentale, où il se saisit de quatre indigènes qui conçurent un désespoir si violent de leur captivité et devinrent tellement furieux, que le capitaine crut devoir en faire tuer un pour effrayer les autres. Ceux-ci se laissèrent en effet conduire à bord sans opposer de résistance. Leurs compatriotes se rassemblèrent néanmoins auprès du navire, et ils manifestaient l'intention de s'opposer à son départ ; mais quelques coups de canon et de mousquet les eurent bientôt dispersés, et les trois prisonniers furent emmenés sans difficulté. Il est assez remarquable que les habitants de cette partie du Groenland n'avaient avec ceux que Lindenow avait faits prisonniers aucune espèce de ressemblance, ni sous le rapport des mœurs, ni sous celui des costumes ou de la langue.

Lindenow partit de nouveau l'année suivante avec cinq navires (1) à bord desquels se trouvaient les trois Groenlandais que Hall avait amenés avec lui du détroit de Davis, ce qui peut faire supposer que ces indigènes

(1) Ces navires appelés *Angliæ Brandt*, *Ornen*, *Löven*, *Frost* et *Katten* étaient armés en guerre et appartenaient à la marine royale ; ils portaient de 16 à 18 canons.

avaient donné sur les vestiges de la colonie qui avait disparu dans ce lieu d'où ils étaient venus eux-mêmes, des renseignemens plus certains que ceux qu'avaient pu fournir les Groenlandais que le commandant Lindenow avait amenés de la côte orientale. Aussi, sans chercher à se diriger vers cette côte, se rendit-il directement au détroit de Davis. Les quatre navires y arrivèrent heureusement; mais les habitans donnèrent alors des marques de méfiance et même de haine, et semblèrent déterminés à s'opposer à tout débarquement. Lindenow eût pu vaincre facilement cet obstacle, en faisant usage de son artillerie; mais, n'écoutant que la voix de l'humanité, il permit seulement à un homme de son équipage de descendre à terre, afin de se rendre les habitans favorables au moyen de quelques petits cadeaux. A peine eut-il abordé, que les indigènes se jetèrent sur lui et le mirent en pièces avec leurs couteaux de corne de Narval. Lindenow se décida alors à retourner en Danemark sans avoir rien terminé. Le roi ne voulant pas néanmoins renoncer encore à l'espérance de retrouver la colonie, ordonna, en 1607, à Carsten Rikardsen (1) de faire une troisième tentative. On ignore vers quelle côte du Groenland il se dirigea, mais on sait qu'il ne put aborder en aucun endroit, parce que la

(1) *Carsten Rikardsen* ou *Karsten Richardsøn*, né dans le Holstein, avait conduit au Groenland l'année précédente, comme capitaine, l'un des cinq navires de la flotte de Lindenow. Il commandait dans cette nouvelle expédition les deux navires *Froist* et *Darken*; et avait à son bord un marin anglais fort expérimenté nommé James Hall, probablement le même qui, suivant le capitaine Graah, avait accompagné Lindenow en 1605 et 1606.

glace qui s'avancait à plusieurs milles dans la mer, lui fermait ainsi toute approche. (1)

Quoique le voyage entrepris en 1619 par Jens Munk eût spécialement pour objet la découverte d'un passage au nord-ouest, il paraît toutefois que ce navigateur se rendit au Groenland, et eut des communications avec les naturels. Ils se mirent, dit-on, à genoux devant l'équipage pour témoigner leur joie et leur reconnaissance, quoique cette manière d'exprimer de semblables sentimens ne soit pas particulière aux Groenlandais; ils embrassèrent aussi un des matelots qui avait des cheveux noirs et un nez large comme le leur. Le détroit que Munk a nommé *Christiansund* est sans doute celui qui sépare la grande île de Sermesok du continent. Ils eurent dans la baie d'Hudson un hivernage terrible. Les matelots furent atteints du scorbut, et les soixante-quatre hommes formant l'équipage des deux navires périrent misérablement, à l'exception de deux avec lesquels Munk effectua son retour l'année suivante (2). Il avait l'intention d'entreprendre un nou-

(1) L'expédition était destinée pour le golfe d'Erik (*Erikfjorden*) et pour la côte orientale du Groenland; on embarqua à bord des navires des Norvégiens et des Islandais pour servir d'interprètes. Partis le 13 mai, ils eurent la terre en vue dès le 8 juin, mais tous leurs efforts pour aborder à la côte orientale furent vains, quoiqu'ils soient parvenus à s'en approcher entre le 63° et le 64° de latitude.

D. L. R.

(2) M. C. Pingel ne pense pas que Jens Munk, envoyé en 1619, avec deux navires, dans la baie d'Hudson, pour y chercher un passage au nord-ouest vers la mer Pacifique et pour se rendre à la Chine et dans l'Inde, ait visité la partie méridionale du district actuel de *Julianehaab*, dans le Groenland, ainsi que le suppose le capitaine Graah.

D. L. R.

veau voyage ; mais , après avoir fait ses préparatifs et pris congé du roi , il tomba malade et mourut. (1)

Le chancelier Friis ayant entendu dire que des navigateurs anglais avaient trouvé de l'or au Groenland , y envoya , en 1636 , deux navires qui n'en rapportèrent que des *pyrites sulfureux* (*svoulkiis*) (2) , ce qui prouve la vérité du proverbe , que tout ce qui brille n'est pas or.

Les voyages de David Danel (3) , exécutés sous le règne de Frédéric III , sont importants , non par les renseignemens qu'ils ont fournis sur la position de la colonie , mais par ceux qu'ils contiennent sur la côte orientale du Groenland. Ils furent entrepris sous la direction d'un employé des finances (*Rente mester*) nommé *Möller* auquel on avait accordé le privilège de faire faire des découvertes dans ce pays et d'y exercer le commerce pendant trente ans ; mais comme on ne put

(1) On raconte que le roi lui ayant fait quelques reproches au sujet de sa conduite pendant le dernier voyage , Munk répondit avec peu de mesure ; ce souverain irrité s'emporta jusqu'à le frapper avec sa canne , ce qui causa un si vif chagrin au marin danois qu'il en mourut bientôt après.

D. L. R.

(2) Le prétendu sable d'or que l'on rapporta du Groenland , et qui serait , suivant le capitaine Graah , des pyrites sulfureuses , était plutôt , d'après M. C. Pingel une substance qu'il nomme *Magnet* ou *Titan Jernsand* , qu'on trouve en abondance en quelques endroits des côtes du Groenland.

D. L. R.

(3) Il paraîtrait que ce marin n'était pas Danois et qu'avant de venir en Danemark il se nommait *David de Nolle* , c'est ainsi qu'il est appelé par *Torfaeus* (*Gronl. ant. in præf.* p. 38.) On voit aussi dans un *Mémoire sur les forces maritimes du Danemark et de la Norvège* , par Garde , qu'en 1656 , époque à laquelle il exerçait les fonctions d'assesseur au collège de l'Amirauté , il signait David Dennell.

D. L. R.

obtenir aucun résultat avantageux, les expéditions cessèrent trois ans après. Le premier voyage eut lieu en 1652 : Danel (1) passa au nord de l'Islande et découvrit le 2 juin une partie de la côte orientale du Groenland qu'il prit pour le *Herjolfsness*, cité dans les rapports des anciens sur l'Osterbygd, et le lendemain étant par 64° 50' de latitude, il vit deux îles auxquelles il donna les noms de *Hvidsadlen* (la selle blanche) (2) et de *Masteløs Skib* (navire démanté). Jusqu'au 15 ils eurent la côte orientale en vue à la distance de 2 à 15 milles (3); mais ne pouvant s'en approcher à cause des glaces, ils résolurent d'entrer dans le détroit de Davis, où ils eurent à plusieurs reprises des communications et firent un commerce d'échange avec les Groenlandais. Un cap qu'ils aperçurent à la latitude de 67° fut appelé cap *Dronning Amalie* (cap de la reine Amélie), un autre sur la côte

(1) Danel partit de Copenhague le 8 mai 1652, avec deux navires *Saint-Peder* et *Saint-Jacob*.

D. L. R.

(2) On trouve dans un manuscrit de l'année 1688 que M. l'archiviste intime Finn-Magnussen a découvert dans la collection d'*Arne Magnæus* (*), plusieurs vues de la côte orientale, parmi lesquelles on en distingue une de cette île qui est nommée *Hvids adel*. Le manuscrit est entièrement consacré au Groenland. L'auteur est un certain *Hendrick Schacht* : il est du reste possible que Danel ait voulu désigner par là le *Hvidsark* (la chemise blanche) des anciens.

D. L. R.

(3) Ils étaient, suivant M. C. Pingel, à 4 à 5 milles de la côte, qui semblait ne former qu'une masse prodigieuse de glaces lorsque la lumière du soleil se réfléchissait sur elles.

D. L. R.

(*) Collection précieuse et considérable de manuscrits islandais qu'*Arnas Magnæus* (*Arne Magnussen*), savant Islandais, mort en 1730, donna par son testament à la bibliothèque de l'université de Copenhague, dont il avait été bibliothécaire.

orientale reçut le nom de cap *Kong Fredrik* (cap du roi Frédéric). A leur retour ils tentèrent de nouveau d'arriver à la côte orientale. Le 23 juillet ils découvrirent un golfe par 61° de latitude environ. Le journal porte « que la glace s'étant éloignée de la terre, ils avaient eu l'intention d'y pénétrer le jour précédent, ce qu'ils auraient effectué s'ils n'avaient pas été surpris tout-à-coup par la nuit obscure » (1). Ils arrivèrent ensuite à un mille de distance de terre, mais ils ne purent pas y aborder.

Danel mit de nouveau à la voile l'année suivante (2) et parvint d'abord au 73° de latitude (3) probablement pour s'y livrer à la pêche de la baleine; il se dirigea ensuite à l'ouest de l'Islande et eut à différentes reprises la vue de la côte orientale du Groenland sans pouvoir s'en approcher à cause de la glace. A son dernier voyage qui eut lieu en 1654 (4) Danel se rendit seulement au détroit de Davis que les Danois appelaient à cette époque *Fretum Daniæ*, de même qu'ils nommaient aussi le cap *Farewell*, cap du prince Christian (cap *Prinds Christian*). Il emmena cette fois avec lui en Danemark trois Groenlandais, ce que les indigènes n'avaient point encore

(1) Ceci n'est pas trop facile à comprendre, car 1° on voit dans le journal que la veille ils étaient éloignés de terre; et 2° par 61° de latitude il ne fait point encore nuit le 22 juillet, ou du moins elle n'est point assez sombre pour empêcher de naviguer.

D. L. R.

(2) Avec un seul navire, le *Saint-Jacob*, équipé cette fois pour la pêche de la baleine et monté par 24 hommes.

D. L. R.

(3) Jusqu'au 72° 41' suivant M. C. Pingel.

D. L. R.

(4) Avec deux navires.

D. L. R.

oublié 70 ans après, lorsque les premiers missionnaires arrivèrent dans leur pays. (1)

Christian V fit aussi partir pour aller à la découverte de l'*Osterbygd* une expédition dont on ne sait autre chose sinon qu'elle fut entreprise en 1670 par *Otto Axelsen*. Il est probable qu'il se rendit dans le *Fretum Daniæ* (2), car on équipa quatre ans après un navire pour aller prendre possession du pays, et y fonder une colonie, mais le navire fut pris par des pirates, ce qui fit échouer le projet.

(*La suite au prochain numéro*).

(1) Il est fort à regretter que les journaux originaux de Danel soient perdus, car on n'en possède qu'un abrégé bien maigre et fort obscur.
D. L. R.

(2) Otto Axelsén fit deux voyages l'un en 1670 et l'autre en 1671; il se perdit probablement avec tout son équipage dans le second, car on n'a depuis rien appris sur son compte.
D. L. R.

VOYAGE

DE M. LE CAPITAINE LAFOND.

Relation adressée par l'auteur à la Société de Géographie.

Je ne puis ni faire un livre ni donner une relation circonstanciée d'un voyage qui a duré quinze ans; mais je vais avoir l'honneur de vous exposer ici, d'une manière brève et précise, les courses successives que j'ai faites sans m'arrêter de 1818 à 1833.

Fils d'un officier supérieur, j'avais été élevé par ma famille pour embrasser la carrière militaire, mais la mort prématurée de mon père à Posen en 1807 et les événemens qui survinrent ayant éloigné pour moi toutes les chances de succès et d'avancement rapides dans le métier des armes, je tournai mes regards vers les voyages maritimes et je m'embarquai lors de la rentrée des Bourbons, sur le premier navire qui fit voile pour la Chine et les Philippines.

J'avais résolu de chercher dans des mers et sur des terres peu connues des notions positives et intéressantes que je devais rapporter en France et mettre à la disposition de mes concitoyens, pour les éclairer et les guider dans leurs spéculations commerciales, dans leurs rapports avec les états et les peuples que la paix générale et la situation politique de tous les cabinets feraient entrer nécessairement en relation avec nous.

Peu de navigateurs, jusqu'à ce jour, ont entrepris des

voyages purement commerciaux. Tel cependant a été le principal but du mien. J'ai voulu connaître les besoins et les ressources de chaque peuple et ce qu'il pourrait donner en échange de nos produits. J'ai accompli la promesse que je m'étais faite ; j'ai parcouru pendant quinze années des mers lointaines, j'ai visité des peuples peu connus et je viens offrir à mon pays le fruit de mes travaux, de mes voyages, de mon zèle et de mes efforts.

J'ai examiné avec soin toutes les régions qui se sont trouvées sur mon passage. Je me suis rendu compte de leurs forces, de leur prospérité, de leurs richesses ; je les ai comparées entre elles ; j'ai appris quels liens, quels intérêts pouvaient nous rapprocher des continens et des îles ; quels profits l'on pouvait attendre des relations commerciales entamées avec eux ; je sais par conséquent ce qu'il faut porter à chaque nation, ce qu'il convient de prendre chez elle de préférence, je connais les difficultés des chargemens, des traversées et des retours ; je puis sur chaque comptoir, sur chaque port établir des calculs qui feront voir clairement ce qui est à craindre ou à espérer dans des échanges dont les bases sont demeurées jusqu'ici beaucoup trop incertaines. Enfin je crois avoir réalisé la conséquence du projet proposé au gouvernement par un honorable membre de votre Société, celui d'établir une chaire de navigation commerciale afin que les jeunes gens, desirieux de connaître le monde, pussent, avec leurs seules lumières, le parcourir sans le secours de la mère-patrie.

Je commence mon itinéraire.

Parti de France, le 4 juin 1818, pour la Chine et les îles Philippines, je visitai les îles du Cap-Vert, le détroit de la Sonde, Manille, Macao, Canton et le cap de Bonne-Espérance. De retour le 4 juin 1819 je repartis le 10

août pour Manille et j'arrivai dans ce port après avoir passé le détroit d'Albas et longé toutes les îles du passage des Moluques et du détroit Saint-Bernard. Je visitai la côte est de Luçon ainsi que les ports et les provinces de cette île. Je me rendis ensuite à San-Blas (Nouvelle-Espagne). Je parcourus le golfe de Cortez et la Californie et j'arrivai à Guayaquil vers la fin de l'année 1820. Nommé commandant en second d'un brick de guerre de cette république, j'explorai toute la côte du Choco, remontai plusieurs rivières et torrens, et restai quatre mois à faire des excursions dans l'intérieur de ce pays peu connu et dont à peine quelques voyageurs nous ont transmis des détails.

Nommé ensuite capitaine d'une goëlette de guerre au service de la même république, je visitai Lima et tous les ports et criques de la côte du Bas-Pérou. De retour dans cette dernière ville en 1822, je pris le commandement d'un transport de 700 tonneaux, je me rendis au Chili et visitai les côtes de ce pays, celles du Pérou jusqu'en 1823, année du naufrage de l'*Aurora* dans le port de Valparaiso.

De 1823 à 1827, je parcourus soit comme capitaine passager, soit comme propriétaire de navire, les côtes et l'intérieur de toute la partie O. de l'Amérique.

En 1827, je partis pour les Philippines. Je touchai aux îles Sandwich et je restai dix jours à Honoruru, port et ville de l'île Wahu. Je fis plusieurs voyages à Macao, à Canton et un à la côte N.-O. de la Chine. Je visitai successivement tout l'archipel Malaisien, Sincapour, la côte de Java, les détroits de Bali et de Lombock, Mancassar et la capitale de ce nom, Ternate, Tidor, les îles Sanguir, Salibabou et l'Archipel de Solo dans lequel je restai plus de trois mois. Je fis encore plusieurs voya-

ges consécutifs dans les îles Philippines que j'ai presque toutes parcourues.

En 1830 je partis pour la Chine et de là pour l'Océanie. Je traversai toute la Malaisie, passai au sud de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande où je vins toucher à la baie des Îles. Étant par le méridien central de la Nouvelle-Hollande et par 45° de latitude sud, je fus témoin pendant trois jours d'aurores australes d'une clarté extraordinaire.

J'explorai quelques îles des Amis, visitai aussi quelques-unes des îles Fidgi et je revins à Tongatabo, où étant à l'ancre je fis naufrage par un coup de vent d'équinoxe dans la nuit du 24 au 25 mars 1831. Ce fut dans cette île le 17 mars que j'appris la révolution française du mois de juillet 1830.

Je côtoyai les îles Keppel et Boscaven, les îles des Navigateurs devant lesquelles je restai quinze jours, l'île Lord-Byron, les îles Kingsmill, et j'arrivai aux îles Mariannes où je séjournai quelques mois. Enfin je fis mon retour par Manille, Bourbon, Sainte-Hélène et touchai le sol de ma patrie le 1^{er} janvier 1835 après quinze années d'absence.

Pour des voyages aussi longs une fortune colossale n'eût pas suffi. Il fallait donc faire des affaires et passer par différentes professions, afin de pouvoir être à même de parler de chacune d'elles. Aussi je fus officier de marine, militaire, capitaine de marine marchande, négociant, armateur, consignataire, subrécargue, cultivateur et voyageur toujours.

Pour donner à la Société une idée des documens que je puis fournir je vais lui présenter la description de l'île Panay, une des îles Philippines la plus intéressante par la position et les produits.

DESCRIPTION DE L'ÎLE PANAY.

Panay, située par la latitude septentrionale de $11^{\circ} 10'$, et la longitude orientale de $128^{\circ} 45'$ du méridien de Cadix, est une des plus grandes îles des Philippines, la plus habitée et la mieux cultivée, même comparative-ment à Luçon où est le siège du gouvernement espagnol dans ces contrées.

Cette île est d'une forme triangulaire. Les deux tiers environ de son sol sont propres à la culture ; l'autre tiers est couvert de bois d'une beauté admirable, propres aux constructions navales et aux arts. Parmi leurs nombreuses variétés on distingue : l'ébénier ; le lanète, espèce d'ébenier blanc d'un grain très fin et susceptible d'être poli comme l'ivoire ; le narra, bois rouge semblable à l'acajou et d'une dimension extraordinaire ; le jakaranda, noir, veiné et pesant ; le Caoba (acajou sauvage) et plusieurs bois jaunes de nuances fort jolies. Outre ceux-là, il y a encore une grande quantité de bois communs tels que le mangle, bois dur qui croît sur les côtes et propre aux pilotis ; son écorce fournit le tan appelé *cascalote* par les naturels, le mangalchapuy et plusieurs bois blancs dont l'un ressemble au frêne et sert à faire des avirons et des douves de barriques.

Dans l'intérieur de l'île et surtout dans la partie occidentale, sont des montagnes d'une moyenne élévation ; cette chaîne se termine en pointe et descend graduellement jusqu'au cap le plus sud de l'île.

La partie du nord qui forme un des côtés du triangle, est basse et propre à toutes les cultures des tropiques. Plusieurs grandes rivières, dont quelques-unes sont na-

vigables, la traversent. Il y a quelques petites îles dans le voisinage de cette côte qui court est et ouest.

La côte occidentale, plus élevée, est peu garnie de ports où, pendant la mousson du S.-O. les navires puissent se mettre à l'abri; son gisement est nord et sud. Mais les ancrages d'Antique et Jose sont sûrs dans la mousson du N.-E.

Enfin la partie orientale, dont la direction court N.-E. et S.-O., est basse et très cultivée. Elle a plusieurs rivières navigables pour des bateaux de faibles dimensions. Vers le N.-E. de la côte se trouvent beaucoup de petites îles appelées Silanga de Ilo-Ilo. L'île de Guimaras défend cette côte du nord au sud dans un quart à-peu-près de sa longueur, de telle sorte qu'il n'y a qu'un passage d'un quart de mille seulement entré cette île et la pointe du fort de Ilo-Ilo.

Sur la division naturelle de cette île, on a partagé son territoire en trois provinces ou Alcadias. Le gouvernement central est à Ilo-Ilo. Je vais parler successivement de chacune de ces provinces, et plus tard j'en formerai un ensemble afin de donner une idée générale de Panay.

Alcadia de Capis.

Cette Alcadia forme la partie nord de l'île. Son territoire est très productif et pourrait l'être davantage avec de l'intelligence et du travail. Plusieurs rivières la traversent et la fertilisent. Celle de Capis est assez profonde pour y construire de grands navires. Néanmoins il faut attendre les grandes marées pour les faire passer sur la barre. Outre le port de Capis, il y en a plusieurs autres dans cette Alcadia : deux à l'ouest et cinq ou six à l'est. Ces derniers sont presque tous sûrs.

Les bois abondent dans cette province ainsi que dans les îles qui l'avoisinent. A ceux que nous avons déjà nommés, nous ajouterons : le mangalchapui, bois dur et excellent pour la membrure des navires et la construction des édifices ; le banara, bon pour le bordage ; le guyo qu'on emploie pour les bats mâts, quilles et pièces droites, le palo maria, bon également pour la mâture et beaucoup moins pesant que le Guyo.

Cette province produit beaucoup de riz. Le tabac s'y cultive aussi, mais il est inférieur en qualité à celui de Luçon. Les bestiaux comme carabaos ou buffles, bœufs, vaches, cochons y sont très nombreux. Il y a moins de chevaux. Les montagnes sont peuplées de cerfs et de cochons sauvages. Elle est d'un grand rapport et pourrait devenir beaucoup plus intéressante si l'agriculture et le commerce y étaient protégés.

Dans la partie N.-E., où elle touche à l'Alcadia de Ilo-Ilo, se trouvent beaucoup de petites îles ; deux des plus remarquables sont à quelque distance de son extrémité est et s'appellent Gigantes. Les autres formant la Silanga sont pareillement couvertes de bois depuis le rivage jusqu'à leur cime. Elles sont élevées. Parmi ces îles on distingue le pan de Asucar formant un pain de sucre parfait. C'est au milieu d'elles que l'on passe pour aller à Ilo-Ilo et en revenir par la passe du N.-E. Elles se terminent par un groupe appelé los Siete-Peccados (les Sept-Péchés). Ce sont de très petites îles couvertes de bois. Elles ressemblent à des corbeilles de fleurs au milieu de la mer. On ne peut rien imaginer de plus joli.

Toute cette côte de Capis est pleine de sinuosités où se trouvent de bons ancrages ; et l'on pourrait y établir d'excellens ports. Elle est fréquentée presque toute l'année par les pirogues des Maures de Magindanao et de

Soolo qui font la pêche de la tortue à écaille ou caret et de la nacre dont on tire les perles, et qui s'adonnent à la piraterie contre les habitans chrétiens de ces îles qu'ils vendent aux divers Radjas Musulmans des îles Magindanao Soolo et autres.

La Silanga abonde aussi en balates ou biches de mer, poisson qui, étant préparé, se vend avec avantage aux Chinois.

De la partie la plus sud de la Silanga jusqu'à Ilo-Ilo, la côte est basse. Il s'y trouve une grande rivière dont l'embouchure est peu éloignée des Siete Pecados (Sept-Péchés); il est à regretter qu'une barre en rende l'entrée difficile. Je pense néanmoins qu'il serait aisé de lever cet obstacle ou de l'affaiblir beaucoup. Les pêcheries de Ilo-Ilo sont sur cette côte où l'on cultive le riz, le tabac, la canne à sucre, le café et le cacao ainsi que le sebucao ou sapeau, bois de teinture très estimé en Europe quoiqu'il soit inférieur à celui de Luçon.

Comme je l'ai dit, jusqu'au cap le plus sud appelé Pointe Potol, cette partie de la côte est défendue par l'île de Guimaras qui lui est parallèle et dont la distance à l'île de Panay varie depuis un quart de mille jusqu'à cinq ou six milles, mais jamais au-delà. La crainte que les Macères inspirent empêche que l'île de Guimaras soit habitée comme elle devrait l'être. Mais quelques chaloupes canonnières ou des péniches suffiraient pour chasser ces pirates et rendre la sécurité à ces parages.

Alcadia de Ilo-Ilo.

Cette province est la plus riche et la plus peuplée de l'île de Panay. Les habitans sont actifs, industrieux. Il y a à Haros, village distant d'une lieue d'Ilo-Ilo, des métis d'une très grande fortune. Ilo-Ilo et Haros se trouvent placés sur une île séparée de la grande-terre par une

rivière d'eau salée, appelée rivière de Ilo-Ilo. Elle a deux embouchures ; par celle du nord de la pointe du fort, les bâtimens de trois cents tonneaux y passent au lest ; et l'autre vers Haros, à deux lieues de distance. Une barre, dans cette partie, ferme aux grands navires l'entrée de la rivière.

Haros est beaucoup plus considérable que Ilo-Ilo ; mais les gouverneurs ou alcades habitent Ilo-Ilo où sont les magasins du gouvernement, les chantiers de construction et le fort. On construit aussi çà et là quelques navires sur les bords de la rivière jusqu'à Haros. La rivière a le fond de vase, la mer y monte de six à sept pieds.

Aux avantages que possèdent les deux provinces de Capi et d'Antique, Ilo-Ilo en réunit encore d'autres qui rendent cette partie de l'île la plus importante ; et sa position la fera toujours préférer pour en faire le siège du gouvernement.

Dans cette Alcadia on cultive le riz, la canne à sucre et l'indigo. Elle produit aussi du safran en abondance ainsi que de la cire. L'éducation des bestiaux, dont on exporte les cuirs, est la source d'une branche intéressante de commerce. Le sol favorable au tabac en donne beaucoup et on le transforme généralement en cigares. Sa qualité est au dessous de celle du tabac de Manille. Mais il serait aisé d'en améliorer l'espèce. Le café, le cacao et le poivre prospèrent aussi très bien dans cette Alcadia dont les côtes produisent l'huile à perles. On prétend même qu'il s'y trouve des nids de Sarang-Bouroug.

L'adresse industrielle des habitans se fait remarquer par des ouvrages en paille d'une grande beauté. Le Sinamay et le Pigna qu'ils fabriquent, sont des étoffes

aussi fines que la plus belle batiste. Cependant elles ne sont faites qu'avec des feuilles d'ananas.

Le peuple de Haros est beaucoup plus civilisé que ceux des autres villes de l'Archipel. Son teint est plus blanc, c'est la conséquence d'un plus grand mélange avec les Européens. Après la présidence de Sanbuenga, c'est à Haros où l'espagnol est le mieux parlé. Les femmes y sont belles, et je puis assurer que m'étant trouvé à deux mariages et à plusieurs fêtes dans ce pays-là, j'y ai vu des femmes dont la taille, les grâces et la régularité des traits eussent été remarqués parmi nous. Leur mise est riche et élégante. Elles ne manquent ni d'esprit ni de goût.

A l'extrémité de la pointe sud du port se trouve la forteresse; c'est un bâtiment carré flanqué de quelques pièces de canon et qui n'est là que pour servir d'épouvantail aux Maures; il n'a même pas de fossés. Mais si l'on rendait ce point respectable, aucune flotte ne pourrait pénétrer par la passe du S.-O. et Ilo-Ilo n'aurait rien à craindre. Il défendrait encore la rade de toute attaque, et quelques batteries placées sur les îlots Losiete Peccados et sur Guimaras, rendraient impossibles toutes tentatives de l'ennemi par le nord.

Les navires, par un mouillage de huit à quatorze brasses, trouvent dans cette rade un lieu sûr. Le port peut en contenir un nombre considérable. Le débarquement est facile. Ces différens avantages sont d'un grand prix.

L'île sur laquelle sont Ilo-Ilo et Haros peut avoir de quatre à cinq lieues de contour. Elle est séparée de Panay par la rivière dont j'ai parlé. Aucun obstacle n'empêche de la fortifier. Une telle mesure serait dictée par la prudence puisque ce point pouvant devenir un jour l'entrepôt de toutes les marchandises et des

richesses de ces nombreux archipels, il conviendrait de mettre à l'abri d'un coup de main, le lien qui les renfermerait.

Sur le bord de la rivière dont la largeur est ici de trois à quatre encablures se trouvent le quai et l'arsenal. C'est fort peu de chose, mais on pourrait le refaire sur une plus grande échelle. Le pays offre les plus heureuses ressources pour ce genre de travaux et en établissant des forges et des usines à Ilo-Ilo on y créerait un très bon arsenal et des chantiers de construction. Même, si on le voulait, il n'y aurait nul obstacle à creuser des bassins pour le radoub des navires; les montagnes fourniraient le granit primitif pour cela.

Il y a sur toute cette partie de l'île d'excellens ports. La navigation n'y présente aucun danger.

Le gouvernement ou Alcadia d'Antique, comprend toute la partie O. de Panay. Les habitans, moins nombreux que dans les autres provinces, cultivent le riz, la canne à sucre, l'indigo et le tabac; mais le premier est l'objet principal de leurs soins. Les cocotiers, qui abondent dans toute l'île et sont une source de richesse pour l'Océanie, se trouvent ici en plus grande abondance encore. On y fait ainsi qu'à Ilo-Ilo et à Capi beaucoup d'huile et d'alcool.

Les ports principaux sont le port d'Antique et celui de Saint-Joseph, quoique rades plutôt que ports. Néanmoins dans la mousson du N. E. les navires y sont en sûreté. A l'entrée de celui d'Antique, il y a une barre qui l'abrite mais le rend d'un accès difficile. En général, cette côte, qui est très élevée, offre très peu de bons ancrages. Quoique cette partie de l'île soit plus montagneuse que les autres il y a cependant des plaines et des vallées d'une fertilité admirable.

Ici les habitants sont moins industrieux que ceux de Ilo-Ilo. La race en est inférieure et l'on serait porté à croire que ce sont deux peuples différents.

Dans cette partie de l'île on trouve encore diverses tribus des naturels primitifs du pays. C'est une espèce d'hommes noirs, hauts tout au plus de quatre pieds, leurs cheveux sont crépus, particularité qui ne se voit que dans ces îles et à la Nouvelle-Guinée, ou terre des Papous. En général leur taille est bien prise et leurs traits n'ont rien de désagréable, n'ayant ni le nez épaté ni les pommettes des joues saillantes des nègres d'Afrique. Leur peau est aussi moins noire. Ils habitent l'intérieur des montagnes où ils se construisent de mauvaises huttes. Cependant ils ont quelques villages fortifiés dans des lieux presque inaccessibles. Leurs armes principales sont l'arc et les flèches. Souvent celles-ci sont empoisonnées. Parfois ils portent à la ceinture un grand couteau dans une gaine de cuir. Mais ces couteaux appelés Bolos leur ont été donnés par les habitants des villages voisins de leur retraite avec lesquels ils se hasardent de temps en temps à faire des échanges pour du tabac, qu'ils aiment beaucoup, de l'eau-de-vie et de la verroterie. Ils donnent en retour de la cire et du miel qu'ils trouvent dans leurs forêts. L'indolence leur est naturelle, et comme tous les peuples nomades, ils vivent de leur chasse et du fruit des arbres.

On pourrait aisément, avec de la douceur et de la persévérance, civiliser ces tribus; leur caractère qui n'a rien d'hostile, s'y prêterait à merveille.

Le peuple de toutes ces contrées est très superstitieux, les moines le gouvernent entièrement. Leur pouvoir sur lui est plus grand que le pouvoir des gou-

verneurs eux-mêmes. Cela tient à ce que ces derniers changent assez fréquemment ; au lieu que les autres demeurent toujours , et si les Espagnols ont conservé aussi long-temps toutes leurs possessions dans ces pays , c'est à l'influence que leurs moines ont su y exercer qu'ils le doivent. Ils ont fanatisé ces peuples au point de leur faire croire que toutes les autres nations sont hérétiques. En allant à la messe un Français peut vivre dans ce pays ; mais un Anglais, quoique chrétien , est obligé de se faire baptiser une seconde fois et de se soumettre à la discipline ecclésiastique. Pour l'ordre et la soumission , un moine entendu vaut mieux dans une province qu'un escadron de cavalerie.

Les parties élevées de cette île peuvent produire du blé , des pommes de terre et beaucoup de nos légumes d'Europe. Les fruits abondent dans ce climat et sont d'une excellente qualité. La banane de plusieurs espèces , le fruit à pain , l'anana , la mangle , l'orange , le citron , la pomme de rose blanche comme la neige et suave comme la rose , font de Panay une terre délicateuse. Beaucoup de fruits de nos contrées pourraient y être importés avec succès. En général , le climat est sain. Seulement aux changemens de saison quelques fièvres apparaissent.

L'année se divise en deux saisons , comme les moissons : la saison pluvieuse ou la mousson du S.-O. et la saison sèche ou la mousson du N.-E. Celle-ci commence en novembre et finit en mars , l'autre lui succède. Dans l'intervalle d'un changement de saison à l'autre il y a deux mois , partie d'octobre et de novembre et partie de mars et d'avril où le temps est très variable , les brises faibles , les vents n'étant pas encore établis. Dans la mousson du S.-O. le temps est mauvais et la côte d'Antique peu sûre.

Aussi arrive-t-il quelques naufrages dans cette partie de l'île lors de cette mousson.

Pendant la mousson du N.-E. le temps est généralement très beau, si ce n'est en décembre, janvier et février qu'il règne de fortes brises de ce point du compas, mais ce n'est qu'accidentel.

L'agriculture et la fabrication sont dans la première enfance à Panay, pays si riche par la fertilité de son sol; ses bois et ses rivières, que tous les genres de culture et travaux pourraient y prospérer.

Les montagnes renferment beaucoup de minerai de fer; en lavant les sables de quelques rivières on trouve de l'or.

La monnaie générale est la piastre espagnole avec ses subdivisions. Il y a aussi une monnaie de compte, mais ce serait entrer dans des détails trop minutieux que d'en donner le tableau. Il en serait de même si je parlais des poids et mesures qui, pour l'ordinaire, dérivent de ceux d'Espagne.

Dans les actes publics on emploie la langue espagnole; dans le langage ordinaire c'est le Bissaya, mélange de Malais et de la langue primitive des îles du Sud. Ce dialecte est très facile à apprendre pour les Français. On le comprend dans l'archipel de Soolo.

Les Philippines en général sont le plus beau pays du monde; le climat en est admirable; et l'île de Panay seule pourrait fournir presque tous les produits que l'on va chercher dans les autres parties de l'Inde.

NOTE relative à l'expédition anglaise de l'Afrique australe, envoyée de Londres par M. le capitaine de vaisseau ALEX. MACONOCHE, correspondant étranger de la Société.

Londres, le 2 juin 1835.

Les dernières lettres que nous avons reçues du capitaine Alexander sont respectivement datées de Cape-Town le 20 janvier et de Graham's-Town le 10 mars 1835. Dans la première il annonce son arrivée dans la colonie; dans la seconde il donne des détails sur la nature et l'importance de ses préparatifs pour se rendre en temps opportun (mai) à la baie da Lagoa.

En attendant, ajoute-t-il, il recueille avec soin des renseignements géographiques, principalement ceux qui peuvent intéresser son expédition; l'état indéterminé de la frontière, en permettant les excursions des marchands et des missionnaires, favorisait les recherches de cette nature; aussi a-t-il été en mesure de nous transmettre diverses notes d'un intérêt plus ou moins grand en ce qui concerne son but spécial et le nôtre; celles qui suivent n'ont point paru indignes de vous être communiquées.

Pour leur assurer néanmoins toute l'attention qu'elles méritent, il est essentiel de prévenir la Société de géographie que l'un des points les plus importants dont la vérification soit confiée au capitaine Alexander, est l'identité possible de la rivière Mariqua qui passe auprès de Kuxrechane et y forme même un cours d'eau considérable, avec celle de Manice, la plus septentrionale et la plus importante de celles qui se déchargent dans la baie da Lagoa. Une telle identité, si elle était établie (et à la simple inspection de la carte elle paraît probable), semblerait ouvrir dans cette direction un accès vers l'intérieur, dans le double intérêt de la géographie et du

commerce; et bien qu'elle ne soit peut-être point directement contredite par le récit suivant, elle devient pourtant ainsi un peu plus douteuse que nous n'aurions été portés à le croire.

• Entre autres nouveau-venus de l'intérieur dans la colonie, dit le capitaine Alexander, se trouvait un indigène Maquin-Muchuan, nommé Mousy, qui était probablement arrivé à la suite de quelque marchand revenant de commercer dans la direction de Kurrechane. Cet homme déclarait être né dans le pays de Maquaina; mais le commencement de son récit est rendu à-peu-près inintelligible pour nous par l'ignorance où nous sommes des lieux auxquels il se rapporte. Enfin, cependant, il atteint Mangerhatou, dont il n'est pas difficile de reconnaître l'identité avec Bamangerhatou que l'on a dit aux missionnaires être situé au nord-est de Kurrechane, et dès lors probablement peu éloigné de 24° de latitude méridionale, et de 30° de longitude à l'est de Greenwich (27° 40'-E. de Paris). Le chef de cette ville est appelé Ompuri; et les habitans, dit-il, se logent et se vêtent comme les Betchouanas, dont ils parlent aussi la langue. A deux journées de route à l'ouest, est une grande eau sur les bords de laquelle sont plusieurs villes et ports; plusieurs rivières s'y rendent, et il y en a deux assez grosses pour ne pouvoir être traversées qu'en bateau. Elles sont profondes et coulent lentement; elles ont, à l'endroit du passage, environ un quart de mille de large; mais les bords sont couverts de roseaux jusqu'à une largeur beaucoup plus grande. A l'est de la ville de Mangerhatou, et à une médiocre distance, sont des montagnes aussi élevées que celle de la Table, au Cap; mais il n'y eut point de neige sur leur sommet pendant les douze mois que Mousy demeura dans le voisinage, bien que

l'eau gelât dans la ville, ce qui n'eut point lieu sur la grande eau. Plusieurs mares considérables s'étendent entre Mangerhatou et la grande eau. Mousy n'a jamais entièrement fait le tour de celle-ci, et il ignore si la chose est possible, bien qu'il la présume telle. Sur les bords de cette eau le peuple est appelé Makabas : ils construisent des bateaux et naviguent sur l'eau dont il s'agit; ils ont le teint plus foncé que les gens de Mangerhatou et parlent une langue différente; ils s'habillent comme les Betchouanas, mais leurs maisons sont aussi laides que celles des Bushmen. Ils fabriquent des haches, des doloires et autres outils de fer; ils font leurs bateaux de planches séparées et autres pièces, au lieu de les creuser dans un tronc d'arbre, et ils les chevillent en bois. Leurs bateaux ont environ dix-huit pieds de long sur cinq de large, et portent aisément douze hommes. On les fait avancer au moyen de longues perches que l'on appuie contre le fond de l'eau en question. Ces perches sont rondes et non plates, et sont ramenées propres et non vasseuses quand on les emploie de cette manière. L'eau était profonde et point terne; et Mousy ne croit pas que les perches atteignissent toujours le fond; il semblait au contraire qu'elles servissent quelquefois comme des pagaies; elles avaient environ dix pieds de longueur et imprimaient au bateau une marche très rapide. Vers le milieu du lac, on n'apercevait plus la terre d'aucun côté, et même les montagnes voisines de Mangerhatou ne se voyaient plus. L'eau était tout-à-fait douce, et le poisson y était abondant. Il apprit qu'il y avait une eau encore plus grande au-delà de celle-ci, mais il ne sut pas si elle était douce ou salée.

* Les Makabas achètent et vendent au moyen de verrotteries; il y a dans leur pays des éléphants dont ils ven-

dent les défenses à des peuples noirs, tatoués sur le nez, à cheveux crépus, et entièrement nus, qui viennent du côté du nord. On dit qu'ils sont deux mois en route depuis leur propre pays; mais leurs bœufs-porteurs arrivent en bon état, l'herbe et l'eau se trouvant abondamment sur la route. Ils sont armés de sagaïes, et ne tuent point les animaux à la manière des Makaba et des Betchouana, mais ils leur ouvrent la gorge (seraient-ce des Musulmans?).

Les Makaba sont riches en troupeaux, et possèdent des mines de fer et de cuivre. Ils sont très doux et très sociables; Mouay n'entendit point qu'il y eût parmi eux aucun commerce d'esclaves. Ils cultivent diverses espèces de racines et de végétaux. Mouay fut emmené de chez eux, à ce qu'il dit, par une invasion d'ennemis venant de l'ouest; et fuyant vers l'est, il revint chez lui dans cette direction, sans trouver d'eau sur cette route, en sorte que plusieurs personnes moururent de soif.

Ce qui précède est un simple extrait des parties les plus saillantes du récit; il s'y trouve, dans les indications, quelques contradictions qui empêchent de les recevoir avec une foi aveugle. Elles offrent, toutefois un aliment à la curiosité, qu'excite naturellement en nous tout ce qui peut influer sur les résultats de l'expédition du capitaine Alexander; et elles nous intéressent d'autant plus sous ce rapport, qu'elles s'accordent avec les renseignements parvenus d'ailleurs, relativement à la douceur des peuplades africaines en ces parages, dès que l'on a franchi les limites de la traite des esclaves et du commerce des Portugais; la nature humaine y semble favorablement développée; circonstance très importante pour une expédition de découvertes.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 juin 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sir John Barrow, de la Société royale de Londres et M. le capitaine Maconochie, secrétaire de la Société royale géographique, écrivent à la Société de géographie pour la remercier du titre de *correspondant étranger* qui leur a été conféré.

M. Douville écrit de Bahia qu'il vient d'achever un voyage chez les tribus sauvages de l'intérieur; il adresse à la Société une copie de son itinéraire et il ajoute qu'elle a été insérée dans le journal brésilien. M. Douville annonce qu'il mettra à exécution le voyage qu'il a projeté de faire dans l'intérieur de l'Afrique aussitôt qu'il aura pu remplacer ses instrumens qui ont été pris ou brisés pendant son voyage, et il désire que la Société veuille bien concourir à lui en procurer d'autres. La Commission centrale après avoir entendu la lecture du mémoire ainsi que les observations faites à cet égard par plusieurs membres, décide qu'il n'y a pas lieu de donner suite à cette demande.

M. Van Rensselaer, secrétaire du Lycée d'histoire naturelle de New-York adresse à la Société, par l'entremise de M. Warden, une correspondance de M. Waldeck avec M. le docteur Francisco Corroy, sur les antiquités de la ville de Palenqué. M. Van Rensselaer annonce que cette correspondance lui a été envoyée par M. Corroy

pour être publiée dans les *Transactions* du Lycée de New-York avec prière d'en adresser plusieurs exemplaires à la Société de géographie, mais que l'objet de cette correspondance étant étranger aux travaux d'histoire naturelle dont s'occupe le Lycée, il avait cru pouvoir transmettre l'envoi de M. Corroy à la Société de géographie qui s'intéresse particulièrement à la découverte des antiquités du Palenqué.

Les extraits de cette correspondance, qui sont relatifs aux recherches de M. Waldeck, sont lus à la Société et renvoyés au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur les connaissances qu'il importe de réunir pour se livrer avec fruit à la construction des cartes géographiques, et sur les divers modes de projection entre lesquels le choix des cartographes doit être déterminé par l'étendue ou l'objet de chaque construction.

Séance du 19 juin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Coulier adresse à la Société un supplément à la deuxième édition de la *Description générale des Phares*; il fait remarquer qu'il est de la nature de ce genre de travail d'être sans cesse variable dans ses élémens et de demander dans des termes très rapprochés ou des supplémens ou des éditions nouvelles.

M. Henrichs adresse plusieurs cahiers des *Archives du commerce*, et il appelle l'attention de la Société sur les documens qui composent ce recueil.

M. d'Avezac lit une note relative à l'expédition anglaise de l'Afrique australe, qui lui a été adressée par M. le capitaine Maconochie correspondant étranger de la Société à Londres. Cette communication écoutée avec beaucoup d'intérêt, est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Jomard communique une note de M. de la Pylaie, relative au *Mont Romain* situé à une lieue et demie N.-E. de Fougères. Cette position lui paraît avoir été choisie par les vainqueurs de l'Armorique, comme une localité de correspondance par signaux avec les hauteurs de Mortain, qui séparent le bassin du Couesnon de celui de la Vilaine. Il évalue cette hauteur à 8 ou 900 pieds au dessus de l'Océan.

M. Jomard communique ensuite quelques nouvelles d'Egypte : elles sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur les Basques et quelques considérations sur la nature et la formation des bassins géographiques.

M. Albert Montémont lit un fragment d'un voyage de Saint-Petersbourg aux frontières de la Chine, fait dans le cours de l'année 1834.

M. le président rappelle qu'une partie des sociétés savantes qui envoient le recueil de leurs travaux à la Société de géographie et qui reçoivent ses mémoires ne reçoivent pas en même temps la collection de ses Bulletins. Il représente que cet envoi partiel ne fait connaître que d'une manière trop incomplète les travaux de la Société de géographie, qui sont habituellement consignés dans ses Bulletins, et il demande que la collection en soit envoyée aux Sociétés savantes qui lui adressent leurs mémoires. Cette proposition est vivement appuyée par M. le baron Costaz ; et après avoir entendu ses observations et celles de plusieurs autres membres, la Commission centrale adopte la proposition qui lui est faite.

La Commission, sur la demande de M. Warden, autorise son président à lui rendre les cartes dont il avait donné communication à la Société de la part de M. le capitaine Skiddy.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

	Pages.
Présentation de la Société au Roi à l'occasion du nouvel an...	67
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale. 69, 138 210, 357 et 427.	
Membres admis dans la Société. 142, 214, 295, 365.	
Ouvrages offerts à la Société 74, 142, 214, 296 et 366	

Assemblée générale du 27 mars 1835.

Rapport sur le concours pour la découverte la plus importante en géographie faite en 1832, par une commission composée de MM. Eyriès, Jomard, Daussy, d'Urville, et Roux de Rochelle, rapporteur.	217
Programme des Prix.	282
Procès-verbal de l'assemblée générale	291
Extrait d'une lettre de M. le capitaine Joux Bisson à M. le duc DECAZES, pair de France, président de la Société de Géogra- phie.	137

Carte des sources du Mississipi, tracée d'après les observations faites en 1832 par le lieutenant Allen, pour l'intelligence du voyage de M. Schoolcraft au lac d'Itasca	97
--	----

